



2005

HUNGARIAN
STUDIES

*Volume 19
Number 1*

Ildikó Józán: Les concepts de langue, art, littérature et traduction dans le premier quart du XX^e siècle hongrois

Csaba Pléh: The Catholic Tradition at the Beginnings of Hungarian Psychology: Harkai, Dienes, Schütz

François Soulages: La fable de l'artiste. Dezső Kosztolányi

HUNGARIAN STUDIES

**a Journal of the International Association for Hungarian Studies
(Nemzetközi Magyarorságtudományi Társaság)**

The journal intends to fill a long-felt need in the coverage of Hungarian studies by offering an independent, international forum for original papers of high scholarly standards within all disciplines of the humanities and social sciences (literary history, philology, ethnology, folklore, musicology, art history, philosophy, history, sociology, etc.) pertaining to any aspects of the Hungarian past or present.

Hungarian Studies is indexed/abstracted in America: History and Life, Historical Abstracts

Editorial address

H-1067 Budapest, Teréz körút 13. II/205–207. Telephone/Fax: (36-1) 321-4407
Mailing address: H-1250 Budapest, P.O. Box 34, E-mail: hstudies@iti.mta.hu
Homepage: www.bibl.u-szeged.hu/filo

Editor-in-Chief

Mihály Szegedy-Maszák

Editors

Richard Aczel
Gábor Bezeczky
József Jankovics
Peter Schimert

Advisory Council

Loránd Benkő (Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest), László Kósa
(Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest), Denis Sinor (Indiana University, Bloomington),
Bo Wickman (University of Uppsala)

Hungarian Studies is published by
AKADÉMIAI KIADÓ
H-1117 Budapest, Prielle Kornélia u. 19.
www.akademiai.com

Order should be addressed to AKADÉMIAI KIADÓ,
H-1519 Budapest, P.O. Box 245, Fax: (36-1) 464-8221, E-mail: journals@akkrt.hu

Subscription price for Volume 19 (2005) in 2 issues EUR 158 + VAT, including online access and normal postage; airmail delivery EUR 20.

Customers are advised to place their orders
– in the USA at EBSCO Subscription Services (P.O. Box 1943, Birmingham, AL 3520-1943)
– in Japan at MARUZEN Company, Ltd., Journal Division (P.O. Box 5050, Tokyo International 100-3191)

HUNGARIAN STUDIES

VOLUME 19, 2005

CONTENTS

NUMBER 1

| | |
|--|-----|
| <i>Lidia Haas</i> : <i>La guerre Y</i> de Mihály Vörösmarty. Une comédie à la croisée du social et du littéraire | 3 |
| <i>James Wilde</i> : "The Boatman of the Deluge". Miklós Wesselényi and the 1838 Flooding of Pest | 27 |
| <i>Matthew Caples</i> : Et in Hungaria ego: Trianon, Revisionism and the <i>Journal Magyar Szemle</i> (1927–1944) | 51 |
| <i>Ildikó Józán</i> : Les concepts de langue, art, littérature et traduction dans le premier quart du XX ^e siècle hongrois | 105 |
| <i>François Soulages</i> : La fable de l'artiste. Dezső Kosztolányi | 171 |
| <i>Csaba Pléh</i> : The Catholic Tradition at the Beginnings of Hungarian Psychology: Harkai, Dienes, Schütz | 187 |

CONTRIBUTORS

CAPLES, Matthew

Indiana University, Bloomington, IN,
USA

HAAS, Lidia

Université Eötvös Loránd, Budapest,
Hongrie; Ecole des Hautes Etudes en
Sciences Sociales, Paris, France

JÓZAN, Ildikó

Université Eötvös Loránd, Budapest,
Hongrie

PLÉH, Csaba

Department of Cognitive Science, Budapest
University of Technology and Economics,
Budapest, Hungary

SOULAGES, François

La Sorbonne Séminaire Interarts de Paris,
France

WILDE, James

Provo, UT, USA

LA GUERRE Y DE MIHÁLY VÖRÖSMARTY

UNE COMÉDIE À LA CROISÉE DU SOCIAL ET DU LITTÉRAIRE

LIDIA HAAS

Université Eötvös Loránd, Budapest
Hongrie
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris
France

En établissant un réseau entre les concepts de nation, de langue et de littérature formulés à la fois dans les écrits théoriques hongrois et dans les œuvres littéraires du 19^e siècle, on constate une interconnexion des significations littéraire, politique et sociale dans les textes de cette époque. L'interprétation de la pièce de théâtre *La guerre Y* (1824) de Mihály Vörösmarty nous autorise de ce point de vue à examiner le rôle de la littérature dans le discours sociopolitique sous un nouvel angle. La compréhension de ce rôle de la littérature dans le social ne nous est cependant donnée que par une analyse rhétorique du langage poétique de la comédie de Mihály Vörösmarty.

Mots-clés : écriture, fonction-écriture, projet créateur, autonomie de la littérature, écrivain engagé, discours politique, rhétorique, linguistique, nation, langue, nouvelle esthétique littéraire, liberté de l'écrivain

Le rôle éminent de la littérature et la place primordiale de la langue dans la création de la nation hongroise au 19^e siècle est un sujet important à la fois de l'histoire littéraire et de l'historiographie hongroise. Dans cette étude nous analyserons une pièce de jeunesse de Mihály Vörösmarty, intitulée *La guerre Y* (1824), afin de montrer comment les caractéristiques poétiques et rhétoriques du texte rendent possible une lecture sociale et politique de l'œuvre. Nous considérons que c'est non seulement l'usage exceptionnel des figures et la singularité du langage poétique de Vörösmarty qui autorise une telle lecture, mais aussi le fait qu'à partir des années 1780 s'est créé un système de relations dans le discours hongrois entre les concepts de nation, de langue et de littérature qui a été sans cesse retravaillé ensuite par l'interaction de ceux-ci. Ce système sera complété au cours du 19^e siècle par le concept d'histoire. Il est manifeste qu'à partir des années 1780, et tout au long du 19^e siècle, nation, langue et littérature (et histoire) se déterminent réciproquement à la fois dans les écrits théoriques portant sur la langue, la littérature ou la nation (et plus tard dans les ouvrages historiques) et dans les œuvres littéraires. Ainsi nous envisageons de situer notre étude de l'œuvre dans la perspective d'un

croisement du champ littéraire et du champ politique, conçu à travers un examen de l'interaction de ces notions.

Pour pouvoir étudier tous les aspects qu'évoquent ces notions et ce sujet, nous considérons les textes analysés par la suite comme écritures dans le sens où l'entend Roland Barthes, c'est-à-dire comme « un signe total, le choix d'un comportement humain, l'affirmation d'un certain Bien » qui engage ainsi l'écrivain « dans l'évidence et la communication d'un bonheur ou d'un malaise. »¹ Langue et style – écrit Barthes – sont les objets, l'écriture est une fonction :

« [...] elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire. »²

Nous n'avons pas l'intention d'effacer ainsi les différences de genre de ces textes ou les particularités qui viennent de leur appartenance à des disciplines diverses, nous voudrions au contraire révéler cette fonction-écriture dans des écrits très éloignés dans la classification générique en essayant de révéler comment les singularités de chacun de ces textes nourrissent (ou sont nourries par) cette fonction-écriture.

Par la suite, nous esquisserons comment nous entendons l'aspect sociologique et politique de ce système d'interactions entre littérature, langue et nation, et mettrons en évidence, au travers d'exemples, comment nous concevons la coïncidence entre la lecture poétique et rhétorique et l'interprétation sociopolitique d'une œuvre. Puis nous ébaucherons l'état du réseau de ces notions au moment de la production de la pièce analysée, en nous appuyant principalement sur les écrits du personnage emblématique³ de la vie littéraire de la fin du 18^e siècle, Ferenc Kazinczy (1759–1831), afin de montrer comment ses réflexions sur la langue (nationale) ont mené à la formulation d'une nouvelle conception de la littérature. Enfin, nous introduirons l'analyse de la pièce de Vörösmarty dans le discours ainsi reconstruit pour élucider notre perspective que nous considérons comme fructueuse dans l'interprétation des œuvres hongroises du 19^e siècle.

Le politique du littéraire

La description de la relation entre la langue, la nation et la littérature est dans une large mesure sociologique, car ces notions sont des questions et des thèmes obligatoirement abordés par les acteurs du champ intellectuel à l'époque examinée. Elles constituent de ce fait des points focaux autour desquels s'organisent les conflits existant entre les tendances littéraires et les doctrines linguistiques qui ont en même temps un enjeu politique et historique. Nous voudrions ici donner

une idée sur le projet créateur (entendu comme lieu où s'entremêlent la nécessité intrinsèque de l'œuvre et les contraintes sociales qui orientent l'œuvre du dehors⁴) dans ce champ et sur les imbrications entre le champ intellectuel et le champ du pouvoir afin de reconstruire le terrain des significations diverses (esthétique, politique, sociale) que l'on peut attribuer à une œuvre de cette époque.

Nous entendons par champ littéraire – d'après la définition de Pierre Bourdieu – un champ de forces au sein duquel le rapport des forces est établi par une logique spécifique du champ, celle de la concurrence pour la légitimité culturelle⁵ (lutttes de définition), et se réalise dans le rapport entre l'espace des relations objectives des positions et celui des prises de positions.⁶ Ces critères internes de la structuration du champ littéraire peuvent nous servir à découvrir *les institutions de la littérature* (entendu comme codifications de formes et de genres)⁷.

L'analyse des rapports qui existent entre ces notions soulève en même temps la question de la position (et des frontières) du champ littéraire dans l'espace social, c'est-à-dire l'autonomie de la littérature non seulement à l'égard du champ du pouvoir, mais aussi à l'égard d'autres disciplines (comme, par exemple, la linguistique). Ceci aura pour résultat l'apparition de la science de la littérature (critique, éditions, histoire littéraire, etc.), d'une part par son détachement de la linguistique, d'autre part par sa séparation des Belles-lettres.

C'est dans le rapport entre l'espace social et le champ littéraire que *les institutions littéraires*,⁸ c'est-à-dire les cadres sociaux de la pratique littéraire (comme les académies, les associations, le mécénat, etc.) et le public prennent leur importance.

L'approche sociologique nous sert ainsi à découvrir comment la réalité sociale et politique influence la production et la réception des œuvres littéraires, c'est-à-dire dans quelle mesure elle détermine les possibilités de la création artistique par les modes qu'elle offre aux artistes de se faire une situation (pour ou par la production culturelle).

Outre cette perspective sociologique, l'étude du rapport entre la littérature et la nation durant cette période met en relief à plusieurs niveaux l'aspect politique de la littérature. Si l'on distingue *le* politique de *la* politique, en entendant par le premier concept l'espace social de la confrontation des opinions et des intérêts des citoyens et par le deuxième l'art de gouverner la cité,⁹ on comprend mieux les différents échelons de la participation des écrivains et des œuvres littéraires dans le domaine politique. Paul Aron évoque trois grandes phases dans l'histoire de la littérature où littérature et politique nouent des relations différenciées. Ainsi, la tradition platonicienne fait du langage un instrument de l'ordre social chargé d'assurer l'harmonie des relations entre les hommes, à l'image de la volonté divine. Pendant la période de l'absolutisme monarchique, la référence divine est conservée, mais l'intervention du pouvoir politique devient massive (à voir la censure et la situation dépendante de l'écrivain), tandis qu'au milieu du 19^e siècle, grâce à l'auto-

nomie de l'écrivain et à l'indépendance relative du champ littéraire du monde social, on remarque une tendance à dissocier la création littéraire des finalités socialement utiles de la littérature.¹⁰

Tout en acceptant la proposition de Paul Aron, il nous semble que dans l'espace social hongrois du 19^e siècle, il existait un lien étroit entre littérature et politique – et ce, dans les deux sens du terme. Si on prend le sens restreint du discours politique (conçu comme mode d'intervention (linguistique) afin d'influencer les opinions et les choix relatifs à la vie de la cité),¹¹ on pense tout de suite aux écrivains et aux poètes qui ont participé directement à la vie politique en tant que députés à la diète (Ferenc Kölcsey entre 1832–1834 ou Vörösmarty élu en 1848 au premier parlement, après la révolution) ou en tant que fonctionnaires des départements.

En son sens plein, *le* politique concerne l'ensemble des pratiques sociales, ce qui revient à dire que tout discours littéraire est par définition politique : le littéraire est donc « une dimension *du* politique. »¹² Ruth Amossy et Alain Viala mentionnent deux types de participation du littéraire dans ce discours politique : le premier est le cas d'interventions engagées d'écrivains (lettres ouvertes, articles, etc.) ; le deuxième correspond au cas où l'écrivain vise explicitement à agir à travers les formes propres de la littérature (essais, pamphlets, manifestes).¹³ Ces deux types relèvent de la question de l'engagement et de la définition de l'écrivain engagé. Benoît Denis donne une définition complexe de l'écrivain engagé en expliquant sa naissance par l'apparition du champ littéraire au milieu du 19^e siècle et celle d'un nouveau rôle social, celui de l'intellectuel.¹⁴ C'est en distinguant l'intellectuel (l'écrivant) de l'écrivain engagé (l'écrivain écrivant) qu'il affirme que ce dernier souhaite faire paraître son engagement dans la littérature elle-même, par les moyens littéraires. On reconnaît dans cette définition le critère de la participation *au* politique de l'écrivain, mais en plus de cela Denis propose d'autres interprétations de la notion d'écrivain engagé. Au sens strict, il décrit l'écrivain engagé comme celui

« qui a pris, explicitement, une série d'engagements par rapport à la collectivité, qui s'est en quelque sorte lié à elle par une promesse et qui joue dans cette partie sa crédibilité et sa réputation ».¹⁵

Il nous semble que l'on peut identifier cette définition à la participation de l'écrivain dans le domaine déterminé de *la* politique, déjà mentionné.

Cependant, selon Denis, *engager la littérature* a un sens encore plus fort : cela signifie la mettre en gage, c'est-à-dire qu'

« on la fait servir à quelque chose d'autre qu'elle-même, mais, en plus, on la met en jeu, au sens où elle devient partie prenante d'une transaction dont elle est en quelque sorte la caution, et dans laquelle elle risque donc sa propre réalité ».¹⁶

De cette idée de l'engagement découle un autre type de relation entre littérature et politique, que nous révèle le poème de Vörösmarty intitulé *Aux hommes du département de Zala*.¹⁷ Ce poème a été écrit à la demande de János Horváth, homme politique libéral du département de Zala en novembre 1845. À cette époque, le département de Zala est le cœur de l'opposition libérale parce qu'il est le département de Ferenc Deák (1808–1873), un personnage important du camp libéral. C'est le refus de Deák d'être nommé député au parlement par les représentants du département qui est à l'origine de la demande de Horváth. En effet, ce refus provoque une crise parmi les politiciens libéraux de Zala qui se divisent. Horváth, pour réconcilier les deux camps, demande à Vörösmarty d'écrire un poème mettant l'accent sur l'importance de l'union et de l'accord parmi les réformateurs de Zala. Le poème est affiché – en compagnie d'un autre poème, le *Szózat* (Appel), de Vörösmarty – à la fenêtre des chefs des deux camps, János Horváth et László Csányi, le soir du 9 novembre au moment où les députés concernés se réunissent pour convenir d'un accord.¹⁸ Cette conciliation est d'autant plus importante et urgente que le poème a paru pour la première fois dans un journal conservateur, intitulé *Budapesti Híradó*, le 21 novembre 1845, dans la rubrique des informations politiques, sans que l'auteur ni le titre du texte ne soient mentionnés et que le deuxième vers du poème ne soit imprimé. Même si le journal n'avait pas commenté cette nouvelle – c'est-à-dire la querelle politique dont le poème était en quelque sorte l'emblème –, l'enlèvement des paratextes du poème et celui du deuxième vers¹⁹ valait une interprétation en soi. Cet acte a entièrement transformé l'œuvre littéraire en acte politique sans que le poème ne soit considéré comme tel (c'est-à-dire comme poème de circonstance). Il nous semble que c'est un cas exemplaire de mise en gage de la littérature au profit de la politique. La littérature devient, dans ce cas là, la caution du politique grâce au prestige littéraire de Vörösmarty. Le communiqué de *Nemzeti Újság*, un autre journal conservateur, met bien en lumière cette « valeur de garantie » issue du prestige du poète : dans le numéro du 23 novembre 1845, le journaliste remarque que

« nous n'osons pas commenter ces poèmes [ceux qui étaient affichés aux fenêtres] étant donné qu'il paraît que c'est Vörösmarty, notre poète consacré, qui les a écrits en passant ses vacances d'automne dans notre département [de Zala] ». ²⁰

Malgré l'ironie de l'allusion, on ne peut nier que la présence du nom auteur fait fonction, comme l'a montré Michel Foucault, d'un certain mode d'être du discours.

« Le fait, écrit Foucault, d'avoir un nom d'auteur, le fait que l'on puisse dire « ceci a été écrit par un tel », ou « un tel est l'auteur », indique que ce discours n'est pas une parole quotidienne [...], mais

qu'il s'agit d'une parole qui doit être reçue sur un certain mode et qui doit, dans une culture donnée, recevoir un certain statut ».²¹

Ainsi le nom de l'auteur « manifeste l'événement d'un certain ensemble du discours, et il se réfère au statut de ce discours à l'intérieur d'une société et à l'intérieur d'une culture ».²² Dans notre cas précis, c'est justement la participation du discours évoqué par le nom de Vörösmarty dans le politique et le fait que cette participation ait été considérée comme déplacée, qui a valu l'ironie du journaliste conservateur.

Si la littérature apparaît d'un côté comme caution de certaines affaires publiques, on s'aperçoit, d'un autre côté, que le politique intervient de la même façon en faveur de certains événements littéraires en leur attachant ainsi une importance politique. C'est le cas de la publication des œuvres de Vörösmarty en 1840, que le poète a éditées à ses frais.²³ Les quatre volumes ont paru en 1840, mais jusqu'en octobre 1841 le poète en avait à peine vendu 400 exemplaires.²⁴ Cette affaire a paru d'autant plus scandaleuse au chroniqueur du journal libéral *Társalkodó* qu'en septembre 1841 les habitants de la capitale ont célébré la fête de Mihály par une retraite aux flambeaux. Dans son article du 9 octobre 1841, le journaliste rend compte de l'événement et s'interroge si « ce jeune peuple vraiment poétique est capable d'apprécier les mérites de son plus grand poète dignement », puis il constate avec amertume, que non, car « ce peuple assure une vie plus aisée à ses comédiens médiocres qu'au premier poète de la liberté qui enrichit son âme et son cœur comme un bon père ».²⁵ Quelques mois plus tard, Lajos Kossuth (1802–1894) consacre son éditorial du 2 janvier 1842 du *Pesti Hirlap*, l'organe de l'opposition réformiste libérale, à l'affaire de l'œuvre de Vörösmarty.²⁶ Dans cet article il souligne l'importance du rôle de la littérature nationale dans le renforcement de la nation et pour citer « un fait scandaleux » qui caractérise bien « la connaissance de soi nationale », il présente l'histoire de la publication des œuvres du poète et la situation dans laquelle Vörösmarty s'est trouvé à cause de l'indifférence du public. Kossuth s'excuse de mentionner les difficultés financières de Vörösmarty sans son accord, mais « cette histoire est une affaire publique, et en tant que telle elle doit être connue ».²⁷ Après la publication de cet article quelques centaines d'exemplaires supplémentaires ont été vendus.²⁸

Il nous semble que cette histoire souligne la position « de garantie » de la littérature à l'époque, mais cette fois-ci c'est le politique qui intervient pour renforcer le statut social et la situation financière d'un acteur éminent du champ littéraire, pour éviter de perdre la caution de la littérature.

Hormis l'aspect sociologique et politique que l'analyse du réseau (dont les pôles sont la littérature, la langue, la nation et l'histoire) nous dévoile, il nous semble que l'examen de ces rapports dans leur complexité nous permet d'asseoir à la fois l'intérêt théorique et l'intérêt linguistique de notre étude. En établissant des liens

entre plusieurs types de textes nous essaierons de comprendre comment ces notions sont conçues et interconnectées dans ces textes, non seulement explicitement (au niveau théorique), mais aussi par l'agencement des éléments du raisonnement de ces textes (à savoir les stratégies temporelles ou la superposition des différents types de récit) et par leur rhétoricité (dans le sens de persuasion ainsi que dans le sens du langage figuré), c'est-à-dire au niveau linguistique. Il nous semble que dans les textes étudiés les discours sur la langue, la littérature, la nation (et l'histoire) s'entremêlent d'une façon spontanée (dans la présentation des sujets également) et que leurs rapports changent pendant ces périodes – ce qui est en partie le résultat de la séparation et de la professionnalisation de ces discours.

Nation : nécessités et possibilités

Le processus de formation de la nation hongroise est classé généralement dans le type « culturel » de développement national ; caractéristique des pays d'Europe de l'Est, il est distinct du modèle d'Europe occidentale (nation politique) et de celui d'Europe centrale (État nation).²⁹ Ces catégories sont déterminées en fonction du degré de développement politique, social, économique et culturel du pays et par rapport aux possibilités offertes à l'épanouissement national. Mais les recherches mettent en lumière, en même temps, les éléments symboliques et matériels qui sont communs dans la création des nations européennes. Ainsi une nation digne de ce nom doit présenter une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, un paysage officiel, un folklore de même que des identifications pittoresques (costume, spécialités culinaires, animal emblématique, etc.).³⁰ Les « ingrédients » de cette liste montrent bien que la nation naît d'un postulat et d'une invention³¹ dans le sens où ces éléments permettent l'émergence d'un sentiment d'appartenance abstrait qui va au-delà de l'expérience quotidienne (telle que, éventuellement, le nombre restreint des relations qui existent réellement entre les habitants d'un pays, ou les inégalités sociales) et créent donc une communauté imaginée.³² Par ailleurs cette communauté est également imaginée car il est évident que ces éléments ne sont pas présents et propres à tous les pays européens dans une mesure suffisante pour la formation de la nation. Nous constatons de ce fait que c'est souvent par un travail d'imagination que ces lacunes ont été comblées. L'invention des nations coïncide avec une intense activité de création de nouvelles formes d'expression littéraire et artistique qui ont participé à forger ces communautés nationales, et à l'inverse la nouvelle théorie de l'art formulée à partir du 18^e siècle a permis de poser le concept de la nation comme créateur – ou comme catalyseur – de la modernité.³³

Dans la Hongrie du 18^e siècle le terme de nation désigne un groupe de privilégiés – « la nation des nobles » –, c'est-à-dire une nation où seuls les membres privilégiés de la société peuvent participer à la législation et contrôlent le pouvoir exécutif – partiellement au niveau supérieur et entièrement au niveau départemental.

La plus forte motivation en faveur de la création d'une nation moderne a été la nécessité politique de renforcer la noblesse (« la nation ») contre le pouvoir royal (qui a réussi à mettre les nobles à l'arrière-plan sous Joseph II et qui a essayé de monter les villes et les serfs contre eux sous Léopold II) par l'extension des droits politiques.³⁴ Ceci permit à long terme d'embrasser les nationalités dans la nation hongroise, tandis qu'à l'égard de la Monarchie des Habsbourg il avait paru plus fructueux d'accentuer la particularité et la force cohésive de la culture et de la langue hongroise.³⁵

La conception culturelle et linguistique de la formation de la nation s'épanouit au cours des premières décennies du 19^e siècle, mais trouve ses racines dans les écrits du 18^e siècle. À partir des années 1850, la question de la langue est traitée simultanément à partir de points de vue concurrents. Ces points de vue ne sont pas nécessairement liés à la pensée de la création de la nation. Ainsi un des discours sur la langue appréhende la langue comme un champ des possibilités offertes à l'expression (cette idée va de pair avec la transplantation des vers métriques dans la versification hongroise). Un deuxième discours définit la langue comme un instrument de communication et de transmission des connaissances (cette conception est développée dans le programme culturel de György Bessenyei). Après 1780, la langue est apparue à de jeunes écrivains venant des couches non-privilégiés de la société (citons József Kármán ou József Péczeli) comme un signe d'appartenance à la nation, le signe le plus important de l'union nationale.³⁶ Pendant la dernière décennie du siècle sont amorcées des querelles proprement linguistiques, et débute, alors, l'époque du renouveau de la langue – dont un des théoriciens principaux était Kazinczy. À l'intérieur de cette période linguistique, le début des années 1810 marque une césure : c'est à partir de ces années que Kazinczy exprime sa nouvelle conception linguistique et littéraire dans ses écrits et suscite des débats violents parmi les lettrés. Cette époque s'achève à la fin des années 1820, et l'intérêt vif pour les questions grammaticales et la colère passionnée qu'elles suscitaient laissent place à l'indifférence.

La langue, dépositaire de l'âme nationale

Au cours du 18^e siècle l'état et le perfectionnement de la langue hongroise est un sujet central tant dans le domaine politique (lois sur la langue) que dans le discours scientifique (débats linguistiques). Pourtant, le discours sur la langue esca-

mote tous les enjeux philosophiques. C'est-à-dire que les réflexions sur la langue ne portent pas sur la relation entre la pensée (la possibilité de penser) et la langue, alors que c'est le point de départ de la détermination du caractère national des langues pour Herder et pour Humboldt.

Dans ses *Fragments sur la nouvelle littérature allemande* (1795–1797) Herder constate que

« si les mots ne sont pas de simple signes, mais, pour ainsi dire, les enveloppes dans lesquelles nous percevons les pensées, je dois considérer une langue, en son entier, comme une grande étendue de pensées devenues visibles, comme un immense pays de concepts ».³⁷

Puis il définit « la vaste chambre aux trésors, où sont conservées les connaissances qui appartiennent à la totalité du genre humain », c'est-à-dire la langue humaine, au sein de laquelle on distingue « le dépôt de pensées » de chaque nation qu'est sa langue nationale propre.³⁸ Herder considère donc la langue « comme *vehiculum* des pensées humaines et comme contenu de toute sagesse et de toute connaissance ».³⁹ Mais il va encore plus loin quand il affirme qu'elle est « la forme des sciences, forme non seulement dans laquelle, mais aussi en fonction de laquelle les pensées prennent figure ». Car on pense dans la langue, c'est-à-dire avec des mots et souvent en fonction des mots.⁴⁰ Ainsi « chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle »,⁴¹ la langue n'est donc pas un instrument pour transmettre les idées, mais un organe souple qui forme et est formé par la pensée et qui caractérise ses locuteurs. Le caractère national des langues est maintenu selon cette conception par la tradition, car la langue est léguée de génération en génération et il est saisissable à travers la littérature, parce que la langue est en quelque sorte « réceptacle (*Behältnis*) et contenu (*Inhalt*) »⁴² de la littérature, en d'autres termes, pour Herder, « la littérature a grandi dans la langue comme la langue dans la littérature ».⁴³

La « nature de l'incidence de la langue sur la pensée »⁴⁴ apparaît également chez Humboldt qui affirme, de son côté, que « les diverses langues constituent les organes des modes de penser et de ressentir propres aux nations, qu'un grand nombre d'objets ne peuvent être créés que par les mots qui les désignent, et n'ont d'existence que dans ces mots ». Cet auteur ajoute entre parenthèses que tout cela « à vrai dire peut être étendu à tous quant à la façon dont [ces objets] sont pensés dans le mot et dont, dans la pensée, ils agissent sur l'esprit par la langue ».⁴⁵ En prenant en compte la succession des générations (donc l'historicité), Humboldt accentue la nature stable de la langue quand il dit que « les générations passent, la langue demeure ; chaque génération la trouve déjà là, plus forte et plus puissante qu'elle n'est » et le caractère et l'originalité des générations ne peuvent être connus qu'à travers la langue, « qui les relie et toutes se présentent en elle ».⁴⁶ C'est ainsi que la langue devient la nation même en étant non seulement l' « épa-

nouissement auquel aspire toute la nature corporelle et spirituelle de l'homme », mais aussi l' « épanouissement de l'organisme de la nation entière ». ⁴⁷ La littérature est ici une sorte de dépositaire de la langue par le biais de l'effet pétrifiant de l'écriture qui garantit en quelque sorte la stabilité de la langue. Car – écrit Humboldt –

« lorsque l'écriture ne la fixe pas [la langue], quand le présent n'a rien d'autre pour percevoir les sonorités du monde passé que la tradition, toujours obscure et précaire, aucun progrès n'est stable, et tout tourne pêle-mêle en un cercle, abandonné au seul hasard ». ⁴⁸

On doit porter son attention sur la langue,

« puisque seules ces littératures fournissent des formes fixes et sûres dans lesquelles l'influence des langues dépose son empreinte et à travers lesquelles on peut démontrer celle-ci avec certitude ». ⁴⁹

Littérature et langue ouvrent une perspective historique mondiale, car – comme l'écrit Humboldt dans son essai *Sur le caractère national des langues* (1822) ⁵⁰ – le passé et le présent

« ne sont pas seulement reliés par l'intermédiaire de la série des générations, entre lesquelles la langue constitue une sorte d'engendrement spirituel constant, mais la conservation de l'esprit dans l'écriture réunit aussi immédiatement entre elles des époques et des régions éloignées ». ⁵¹

L'étude de la langue a donc une portée historique puisqu'elle a pour tâche de montrer « comment la langue, elle-même produite par le son naturel et le besoin, produit et préserve ce qu'il y a de plus haut et de plus délicat dans l'humanité ». ⁵² Dans cette étude Humboldt pousse plus loin sa conception de la langue et considère la langue non comme un moyen pour la compréhension, « mais comme un but en soi, comme l'organe de la pensée et de la sensibilité d'une nation ». ⁵³ Il reconnaît cependant les limites de l'expression linguistique lorsqu'il affirme – conformément à l'idée herderienne – que

« [l']homme pense, sent et vit uniquement dans la langue [...] [pourtant] il ressent et il sait qu'elle n'est pour lui qu'un moyen, qu'il y a hors d'elle un domaine invisible et que ce n'est que par elle qu'il peut aspirer à s'y sentir chez soi » ; alors « le sentiment quotidien et la pensée la plus profonde se plaignent de l'insuffisance de la langue ». ⁵⁴

L'unité organique de la langue et de la pensée et la reconnaissance de l'insuffisance de la langue n'ont été abordées ni au cours des querelles linguistiques du renouveau de la langue, ni dans les écrits de Kazinczy, qui avaient tous

pour but le perfectionnement de la langue hongroise et qui ont tous relié l'état de la langue à celui de la nation et de la littérature. Les débats se limitent, en effet, à des questions d'ordre strictement grammatical au regard desquelles s'esquisse l'importance de la nation et de la situation de la littérature.

Dans son *Traité de Tübingen* (1808)⁵⁵ Kazinczy considère la langue nationale sous son aspect national, politique, sociolinguistique et culturel. Le point de départ de son argumentation est l'amour de la patrie dont les éléments sont le paysage, les ressources naturelles, la musique, la danse, les costumes, mais dont l'attache la plus forte est la langue, « même chez les peuples dont le pays est divisé en diverses parties » comme chez les Italiens ou chez les Allemands.⁵⁶ Ensuite il rend compte de l'utilisation législative et administrative du hongrois et de la diminution progressive de son emploi dans ces domaines en mentionnant les composantes sociolinguistiques et historiques de la situation ébauchée. Ainsi, il met en lumière que, bien que la langue officielle de la diète (de même que celle de la justice et de l'administration) soit le latin, les débats s'y déroulent en hongrois (d'autant plus que certains députés ne maîtrisent toujours pas le latin). Ni à la diète ni aux réunions départementales on n'entend pas parler en croate ou en allemand, ce qui « montre bien que la nation a ressenti ce qui est convenable à sa dignité ».⁵⁷

Son raisonnement part de la situation présente du hongrois, et dans la suite de son étude il fournit des arguments contre l'emploi du latin et contre l'introduction de l'allemand, sans même effleurer le problème de l'utilisation de l'allemand par une partie considérable de la société, notamment l'aristocratie et la petite noblesse.

Il présente ses objections sous une forme dialogique en alignant les éléments politiques, sociolinguistiques, culturels et grammaticaux. Ainsi, il réfute que la cohabitation des nationalités en Hongrie⁵⁸ exige l'emploi du latin, arguant que ce n'est pas de l'apprentissage d'une sixième langue qu'elle découle – étant donné qu'on parle cinq langues différentes dans le pays –, mais de l'appropriation de celle que la plupart des habitants parlent et que l'on peut apprendre le plus facilement et le plus rapidement.⁵⁹ De plus il prétend que l'expression des lois en latin empêche le bon déroulement des procès en hongrois. Pour ce faire, il rappelle que la langue des prédications est le hongrois, alors même qu'aucune des Saintes Écritures n'a été écrite en hongrois.⁶⁰ Il rejette de plus l'argument selon lequel le latin étant la langue du discours scientifique, son utilisation rattacherait la Hongrie à la culture européenne, et il affirme que pour participer à la culture européenne il ne faut qu'apprendre les langues européennes.⁶¹

À l'égard de la grammaire, Kazinczy rappelle que l'imperfection de la connaissance du latin parmi les habitants de la Hongrie les habitue à l'usage incorrect de leur langue maternelle. En outre, comme c'est une langue morte, le latin est insuffisant pour transmettre les idées nouvelles et empêche l'acquisition des nouvelles connaissances et des nouveaux métiers.⁶²

La littérature au service de la langue

C'est dans les écrits suivants de Kazinczy que se cristallise le rapport entre la littérature et la langue dans un contexte où la littérature, de même que la relation entre celle-ci et la langue sont chargées d'un intérêt (voire d'une mission) national.

L'épanouissement de la littérature nationale au 19^e siècle succède à l'époque du *bilinguisme littéraire* qui couvre les 16^e, 17^e et 18^e siècles et qui, mise à part la division linguistique, est aussi caractérisée par la division culturelle, religieuse, territoriale et politique.⁶³ Les critères de la littérarité de cette époque sont en quelque sorte liés à cette situation territoriale, politique et culturelle : toute œuvre composée en Hongrie ou dans ses provinces appartient à la littérature hongroise,⁶⁴ ce qui reflète bien que la Hongrie était plutôt une communauté territoriale et gouvernementale. Cette définition est modifiée au début du 19^e siècle et la littérature hongroise ne comprend plus dès lors que les ouvrages écrits en hongrois notwithstanding leur sujet, leur genre ou leur appartenance disciplinaire.⁶⁵ Il découle de ce concept du littéraire que la linguistique a englobé la littérature et que la description linguistique est inséparable de celle de l'utilisation de la langue qui est la littérature même. L'écrivain est donc linguiste et, inversement, le linguiste écrivain.⁶⁶

L'évolution de ce concept débute à la fin du 18^e siècle lors de querelles linguistiques à l'issue desquelles les nouveaux critères de la littérarité sont formulés. Ces critères consacrent progressivement l'autonomie disciplinaire de la littérature.

Des querelles se déroulent entre le camp des « orthologues » et celui des « néologues » qui se distinguent non seulement par leurs conceptions différentes de la langue, mais aussi par leur localisation géographique. Une série de débats est déclenchée par la réflexion de Kazinczy contre l'idéal linguistique de la *Grammaire de Debrecen* (1795) – ouvrage qui énonce le concept orthologue de la langue.⁶⁷ Mais la polémique sur la langue s'étend avec la publication d'un pamphlet contre Kazinczy (*Mondolat*, 1813) et celle de la réponse de deux néologues – Ferenc Kölcsey (1790–1838) et Pál Szemere (1785–1861) (*Felelet a Mondolatra* (Réponse à Mondolat), 1815). Le lancement de la revue *Tudományos Gyűjtemény* en 1817 sert de forum pour le débat, et diffuse ainsi les sujets discutés et les opinions en présence. Les thèmes principaux de cette réforme de la langue sont les questions de dérivation des mots (et de leur portée orthographique) et les modes de renouvellement du vocabulaire.

C'est à travers la discussion sur des phénomènes strictement grammaticaux que les participants du débat se confrontent aux aspects sociolinguistiques et esthétiques de la réforme de la langue et mettent au point une nouvelle esthétique littéraire.

Ainsi se pose la question de la liberté de l'écrivain et du rôle du public face aux créations de nouveaux mots ou de nouvelles constructions linguistiques : au sein

de quel forum et par quelle autorité la décision d'accepter ou de refuser ces créations et l'appréciation de leur utilité par rapport aux anciens doivent-elles être prises ? Les orthologues considèrent la langue comme une œuvre achevée qui ne peut pas être changée arbitrairement et ils considèrent toute modification comme un rejet de la tradition et des coutumes.⁶⁸ Kazinczy pour sa part affirme qu'« en ce qui concerne la langue, ce n'est pas la coutume qui est primordiale, mais l'idéal de la langue, que la langue soit ce qu'elle doit être : fidèle, complète et ravissante, qu'elle explique tout ce que l'âme pense et ressent ».⁶⁹ Puis il ajoute que

« la langue a été créée par la multitude [...] mais ce n'est pas le peuple ni la coutume qui la conduit vers la perfection qu'elle peut atteindre, mais les écrivains illustres, et le peuple se montrera toujours prêt à s'approprier les mots et les dérivés nouvellement créés s'ils sont nécessaires et sonnent agréablement, et si l'écrivain ne les utilise pas plus souvent que nécessaire et que son style arrive à enchanter le public ».⁷⁰

On voit ici qu'en cherchant la réponse au problème initial, il met au point son concept de langue-instrument sans étudier le rapport de la langue et de la pensée. Il attribue une place et un rôle au public (l'adaptation de la langue renouvelée) de même qu'à l'écrivain (renouveler et distribuer la langue) et il aborde l'idéal stylistique de celui-ci.

En discutant les critères du renouvellement de la langue, Kazinczy développe l'idée de la liberté de l'écrivain et met en lumière la diaprure de la langue. Pour les orthologues les seuls critères sont la grammaire et la coutume⁷¹ tandis que les néologues se réfèrent au goût et à la variété des modes d'expression et des situations de parole. Selon Kazinczy, les critères stylistiques sont plus importants que les règles grammaticales :

« connaître les lois de la langue est une nécessité impérissable, et il est également indispensable de connaître les coutumes ; mais il est aussi essentiel de savoir ce qui peut donner un ornement tropique et de ne pas oublier qu'il existe peu de règles sans défaut et qu'en quittant la règle on crée souvent une figure ou un trope et non une anomalie ».⁷²

Le renouvellement de la langue ne sert donc pas exclusivement à une meilleure compréhension des nouveautés de l'époque, c'est également un moyen plastique pour l'écrivain, dont il dévoile la capacité figurative à travers son utilisation novatrice. L'accent mis sur la portée stylistique de la réforme linguistique est un des résultats principaux de la disjonction de l'usage littéraire et de l'utilisation courante de la langue, et consacre en quelque sorte l'autonomie de la littérature. Cette constatation va de pair avec la mise en valeur de l'écrivain créateur. Cela mène plus tard à la rupture avec la conception instrumentale de la langue, puisque les signifi-

cations particulières de chaque œuvre ne proviennent plus des possibilités offertes par le système de la langue et les règles grammaticales, mais de l'expression individuelle de chaque écrivain. Celui-ci devient ainsi non seulement créateur de la langue, mais aussi créateur des conventions linguistiques.⁷³ C'est donc par l'utilisation particulière, subjective et dynamique de la langue que le domaine des belles-lettres se détache de celui de la littérature conçue comme ensemble des écrits créés en langue hongroise.

La distinction entre les types d'expression variés et l'observation de la diversité de la langue soulignent ce détachement et consacrent à la fois la variété sociolinguistique et celle du langage littéraire :

« les genres stylistiques, écrit Kazinczy, se caractérisent par des phrases et d'une langue différente que l'on ne peut pas confondre. La langue de la poésie est autre que celle de la prose ; il y a même des écarts entre poésie et prose, entre prose et prose et l'expression qui ne convient pas à un sermon d'église, peut être conforme au langage des romans ou du théâtre, et inversement. De même dans le langage quotidien le courtisan parle d'une façon différente du campagnard, le seigneur parle d'une autre façon que son serviteur, les grands maîtres de l'armée n'ont pas le même langage que ceux de l'école ».⁷⁴

La séparation et l'autonomisation de la littérature se concrétisent progressivement au cours des débats linguistiques, et la cristallisation du nouveau concept de la littérature et de l'esthétique devient imperceptiblement aussi importante (voir même plus pour Kazinczy) que le développement de la langue. Ce glissement de l'accent transparait dans les différentes approches par lesquelles Kazinczy aborde le sujet de l'état et du perfectionnement de la langue dans son *Traité de Tübingen* (rédigé en 1808, l'année durant laquelle il a critiqué la *Grammaire de Debrecen*) et dans son article *Orthologues et néologues chez nous et au sein d'autres nations* (1819) qui clôturé le débat. Le *Traité de Tübingen* commence par la déclaration que « l'amour de la patrie est un des sentiments les plus sacrés de la nature »,⁷⁵ et continue par l'énumération des éléments qui nourrissent le patriotisme. La phrase initiale de l'article sur les orthologues et les néologues stipule que

« quand la littérature éclot, la langue nationale subit toujours un changement, car la langue quotidienne qui devient la langue des livres, n'ayant pas trouvé de mots prêts à exprimer les idées nouvelles, force l'écrivain à tracer sa pensée et ses sentiments avec des traits plus forts et à mettre en lumière leurs nuances à peine perceptibles. »⁷⁶

Ensuite, Kazinczy décrit le rapport entre la langue et la nation, et en dernier lieu, il résume les grandes questions et les principes de la réforme linguistique.

Cependant la langue continue à jouer un rôle primordial dans la création de la nation après sa séparation de la littérature. Jusqu'à la fin de notre période (jusqu'aux années 1820) on voit qu'avec l'autonomie de la linguistique, l'objet même des recherches linguistiques est redéfini : la linguistique ne s'occupe plus de l'utilisation de la langue (devenue l'objet de la science de la littérature), mais de son fonctionnement ; de sorte que les linguistes examinent la langue dans son ensemble et non plus dans son usage particulier.⁷⁷ L'idéologie qui accompagne ce changement a une conséquence importante à l'égard de la nation : ce ne sont plus les œuvres érudites (la littérature) qui maintiennent la langue, mais le peuple. En d'autres termes la langue maternelle, catégorie nouvellement créée, se substitue à l'ancien concept de langue idéalisée des lettrés. La langue maternelle est ici une condition d'appartenance à la communauté, et est devenue un signe de l'existence nationale (parce qu'elle est particulière et ne caractérise que ses locuteurs). C'est pour cette raison qu'à partir de là, la linguistique se concentre sur l'originalité de la langue et que sa méthodologie est principalement empirique. Les deux terrains éminents du travail linguistique sont alors devenus l'écriture des grammaires et la construction des vocabulaires car ces deux types d'ouvrage suggèrent la stabilité de la langue, et par conséquent la stabilité de la nation.⁷⁸

La guerre Y, le politique dans le littéraire

La mise en relief de l'entrelacement et de l'interaction du concept de la nation, de la langue et de la littérature pendant la période examinée met en lumière la coïncidence entre le discours politique et social et le discours linguistique et littéraire dans la pièce de Vörösmarty. Néanmoins, l'entrelacement de ces discours dans la comédie relève des caractéristiques poétiques et rhétoriques du texte et révèlent les concepts de la littérature et de la linguistique esquissés ci-dessus. Nous montrerons par la suite cette correspondance par un examen des caractéristiques rhétoriques du texte.

Vörösmarty compose *La guerre Y* en 1821 (à l'âge de 21 ans) et la réécrit en 1824.⁷⁹ La pièce évoque la querelle orthographique entre Miklós Révai et Ferenc Verseghy qui se déroule au début du 19^e siècle. Les héros de la pièce sont les lettres de l'alphabet hongrois et les protagonistes sont Y et J, les deux lettres qui sont l'objet de la querelle entre Révai et Verseghy. À travers la mise au point de l'utilisation de ces deux lettres dans certains suffixes, c'est le principe étymologique de l'orthographe (proposé par Révai et représenté par le *j*) qui s'oppose à celui de la phonétique (défendu par Verseghy et représenté par le *y*) et le débat se clôt par la victoire de Révai. Vörösmarty joue un rôle important dans la résolution de la querelle, étant donné que le premier règlement orthographique de l'Académie qui fixe le principe étymologique est en grande partie son œuvre.

Dans son choix de la forme et dans l'insertion des discours rhétoriques, Vörösmarty était probablement inspiré par le concours d'orateurs organisé en 1819 à l'université de Pest, qui avait pour but d'éclaircir le rôle et l'importance de 24 langues (mortes et vivantes) et dont les participants représentaient chacun une langue.⁸⁰ En même temps il est courant dans le débat linguistique, de personnifier des lettres et de présenter des arguments sous une forme dialogique.⁸¹

Les personnages de l'œuvre sont donc Y, J et « toute la République des lettres », ⁸² et l'intrigue commence par la rencontre des protagonistes qui se heurtent en courant dans le noir sur la feuille blanche – ce que J commente ainsi : *Ce n'est pas étonnant que nous nous heurtions. Ceux qui se servent de nous, n'allument pas la lumière.*⁸³ Pour dire feuille blanche, Vörösmarty utilise un jeu de mot intraduisible : le mot *nyolcadrét* qui signifie 'octavo' en français, mais en hongrois contient en même temps le mot *rét* ('pré'). Ce trope renvoie à la fois à la réalité naturelle (c'est-à-dire au monde extra-littéraire) et à la matérialité de la littérature (au monde des Lettres) et constitue donc une métaphore de la littérature en son sens étendu, c'est-à-dire conçue dans sa relation à la linguistique.

Après leur collision les deux lettres font connaissance et se présentent l'une à l'autre :

Y

Je tiens à signaler que je suis devenu célèbre sur la terre hongroise bien qu'étant une colonie romaine, ayant, qui plus est, des origines grecques.

J

*Ah bon ? Hm, hm ! Malheureusement je ne peux pas me vanter d'avoir une renommée si ancienne. Je suis né au cours du belliqueux Moyen Âge et je dois vous avouer qu'un sang vaillant coule dans mes veines, je ne peux guère le cacher.*⁸⁴

Puis en découvrant qu'ils vont au même endroit – c'est-à-dire à la même position grammaticale – ils se mettent alors à se disputer et finalement à se battre. La lettre B les sépare, et Y et J finissent par être convoqués devant le Conseil des Lettres.

La deuxième scène est consacrée à l'audience. Y et J présentent leurs plaidoiries, puis le président A donne la parole aux autres lettres pour qu'elles argumentent pour ou contre l'un des protagonistes, quand soudain les lettres sont prises de panique :

Une lettre

*Las, nous sommes perdus ! Le Patron est arrivé et dit qu'il nous prendra toute l'étendue du papier et en emballera plutôt du fromage que de nous laisser nous le disputer sans cesse.*⁸⁵

La lettre Z essaie d'encourager ses compatriotes effrayées :

Z

Fi, vous êtes déjà abattues ! Vous, – avec qui on écrit les batailles les plus horribles, où le sang monte comme la marée jusqu'au nombril et la mort terrible s'avance avec sa faux bruyante – vous vous avouez vaincues aux premières rumeurs ?

Puis Z propose d'envoyer une délégation chez le Patron : le président A délègue les Voyelles⁸⁶ pour qu'elles aillent le supplier en leur nom.

Au début de la troisième scène, le président A annonce la bonne nouvelle à l'alphabet : le Patron leur laisse carte blanche sur la feuille à condition qu'elles restent en silence :

[...] Il n'a que faire de notre territoire, et nous pouvons y demeurer silencieusement, à condition de ne pas déranger son sommeil de l'après-midi. Et pour l'agréer encore plus, nous lui jeterons des vers sautillants pour son anniversaire ; et puis ça suffit ! Reprenons le débat où nous l'avons interrompu.⁸⁷

Elles se remettent alors à se discuter, et décident finalement en faveur de J. Y et J se réconcilient et J jure qu'il ne dépassera pas les limites de son rôle défini pendant le débat. C'est X qui a le dernier mot de la comédie :

X

Ils sont donc maintenant réconciliés, ici, sur la feuille blanche. Mais qui sait comment il en sera ailleurs ; car le Hongrois peine à atteindre un compromis, quand bien même un arrangement ne pourrait que lui être bénéfique.⁸⁸

Grâce au fonctionnement rhétorique du langage et aux caractéristiques poétiques de l'œuvre, trois discours s'entremêlent simultanément dans la pièce. En premier lieu, il s'agit du discours linguistique dans le texte : les apologies de Y et de J sont les articles linguistiques utilisant les termes techniques et le lecteur peut reconstruire les arguments principaux du débat de Révai et de Verseghy. Mais la langue est ici identifiée à la littérature par plusieurs moyens, autrement dit le discours littéraire transparait aussi au travers de celui de la linguistique. Les allusions au support de l'écriture (l'allusion verbale⁸⁹ de *nyolcadrét* ('octavo' / 'pré'), le lieu de l'intrigue, qui est la feuille blanche, le corps des lettres étant le papier), l'évocation des batailles écrites à l'aide (et par l'intermédiaire) des lettres et les vers « jetés » au Patron pour son anniversaire soulignent le rapport étroit entre la « République des lettres » et le résultat de leur fonctionnement (la littérature). Les lettres et leurs corps en papier (la langue) sont donc la matière de la littérature. Il est également significatif que le texte ne rappelle explicitement que l'emploi littéraire de la langue et ne mentionne pas d'autre discours. C'est dans cette identité

que l'écart constitué entre les lettres (la littérature) et ceux qui se servent des lettres (qui n'allument pas de lumière et sont ainsi dans le noir) prend son importance. Ces derniers peuvent être, d'une part, les écrivains dont se moque J à l'occasion de son serment quand le président A lui fait répéter le texte du serment :

A

Je jure sur le monde vivant des Hongrois –

J

Je jure sur le monde vivant des Hongrois,

A

Et sur tous ses écrivains –

J

Et sur tous ses barbouilleurs...⁹⁰

Mais, d'autre part, il peut aussi bien s'agir du public représenté par le Patron qui est embêté par le bruit que font les lettres (les débats linguistiques), mais qui est en quelque sorte un consommateur de la littérature, quoique relativement indifférent à celle-ci puisqu'il se contente « de vers sautillants » pour son anniversaire. Il a cependant un pouvoir sur les lettres (la littérature) dont l'existence dépend de lui (dans la pièce tout concrètement, car c'est l'existence du corps en papier des lettres qui est menacé par un fromage ; au sens figuré, il s'agit de la dépendance de la littérature envers son public).

Le discours rhétorique apparaît comme plaidoirie que font J et Y devant le Conseil des Lettres.

Le troisième discours est celui du politico-social qui est évoqué d'abord par les allusions verbales et par les allusions basées sur la polysémie des mots. Ainsi le mot *magyar* est polysémique en hongrois, il signifie à la fois la langue hongroise, l'homme hongrois et le peuple hongrois ce qui fait que l'on peut attribuer simultanément plusieurs significations à ce mot dans un énoncé. Ainsi, la deuxième scène commence par la remarque acrimonieuse de X :

« je serais curieux de voir où ils vont en venir. Quelle étrange armée que la hongroise : elle ne sait bien elle-même ce qu'elle veut. Moi-même, tantôt on me mande, tantôt on me néglige... »⁹¹

Par *hongroise* la lettre X entend dans cette situation concrète la langue hongroise (puisque'il s'agit d'une question linguistique), mais à l'égard de la République des lettres conçue comme ordre publique, c'est le peuple, la nation hongroise qui est évoquée (et critiquée) en l'occurrence par X, qui est une lettre étrangère vivant parmi les Hongrois, mais qui n'est pas identique à eux. La langue devient alors identique avec la nation dont X qualifie le caractère d'« étrange ». De

même, l'espoir qu'exprime J après son serment, c'est-à-dire que « *nous ne nous heurtons plus jamais* » (« ...reményem, soha ezután nem ütközünk össze »), a deux sens également ambivalents. Le prédicat de la phrase hongroise (*összeütközni*) signifie à la fois 'entrer en collision' et 'se disputer', un de ces deux sens renvoie donc au choc par lequel Y et J se sont connus, et le deuxième renvoie à la querelle linguistique qui, comme on l'a vu, avait un rôle important dans la construction de la nation.

Nous remarquons alors que littérature, langue et nation sont mises en rapport : la littérature et la langue sont identiques et elles sont ici l'image (figure par les figures) de la nation. Elles reflètent le caractère national, non seulement dans un sens tacite, abstrait (qui est exposé dans les essais évoqués plus haut), mais aussi dans le sens le plus concret du mot puisque les personnages de la pièce sont les lettres-mêmes de la langue qui forment une communauté hiérarchisée et structurée comme la société. Dans ce sens concret et par le mode d'expression des lettres, le texte est une caricature des pratiques de la discussion sociale et celle du rapport entre la littérature et le public, tandis que par le ton spécifique des plaidoiries il répète les points importants de la querelle orthographique et valorise – une fois pour toutes – le principe étymologique.

Textes et ouvrages de référence

- Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par P.-E. Dauzat, Éd. de la Découverte, Paris, 1996.
- Aron, P. – Saint-Jacques, D. – Viala, A. (sous la direction de), *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2002.
- Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, Paris, 1953.
- Biró, Ferenc, *A felvilágosodás korának magyar irodalma (Littérature hongroise à l'époque des Lumières)*, Balassi, Budapest, 2003.
- Bourdieu, Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », in *Les Temps Modernes*, N° 246 (1966).
- Bourdieu, Pierre, « Le champ littéraire », in *Actes de recherche en Sciences Sociales*, N°89 (1991).
- Denis, Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Éditions du Seuil, 2000.
- Diószegi, István, « A nemzetek Európája (L'Europe des nations) », in *Üllő és kalapács. Nemzetiségi politika a XIX. században*, Budapest, 1991.
- Fontanier, Pierre, *Les figures du discours (1821–1830)*, Introduction par G. Genette, Flammarion, Paris, 1977.
- Foucault, Michel, « *Qu'est-ce qu'un auteur ?* », in *Dits et écrits 1954–1988*, t. 1., éd. établie sous la direction de U. Defert et F. Ewald, avec la collaboration de J. Lagrange, Gallimard, Paris, 2001.
- Gergely, András, « A 19. századi magyar nemzetfelfogások (Conceptions hongroises de la nation au 19^e siècle) », in *Mozgó Világ*, 1983/3, pp. 120–128.
- Herder, Johann Gottfried, « Fragments sur la nouvelle littérature allemande », in *La langue source de la nation*, P. Causat, D. Adamski, M. Crédon, Liège, 1996, pp. 79–96.
- Horváth, János, « A XIX. századi fejlődéstörténeti előzményei (Les antécédents du progrès du 19^e siècle) », in *Tanulmányok*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1956, pp. 94–142.

- Humboldt, Wilhelm von, « De l'influence de la diversité de caractère des langues sur la littérature et la culture de l'esprit » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 121–129.
- Humboldt, Wilhelm von, « Sur le caractère national des langues » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 131–165.
- Kazinczy, Ferenc, *Dayka élete* (La vie de Dayka) (1810), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 158–175.
- Kazinczy, Ferenc, *Báróczy Sándor élete* (La vie de Sándor Báróczy) (1814), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 176–193.
- Kazinczy, Ferenc, *Ortológus és neológus nálunk és más nemzeteknél* (Orthologues et néologues chez nous et chez d'autres nations) (1818), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 194–211.
- Kazinczy Ferenc Tübingai pályaműve a magyar nyelvről*, éd.: Heinrich Gusztáv, MTA, Budapest, 1916.
- Margócsy, István, « A Révai–Verseghy-vita eszme- és kultúrtörténeti vonatkozása (Aspect idéologique et culturel de la querelle de Révai et Verseghy) », in *Klasszika és romantika között*, éd.: Margócsy I., Kulin F., Szépirodalmi, Budapest, 1990, pp. 26–35.
- Rohonyi, Zoltán, « *Úgy állj meg itt, pusztán* » *Közelítés XIX. századi irodalmunkhoz. Esszék és tanulmányok* (Approche de notre littérature du 19^e siècle. Essais et études), Balassi, Budapest, 1996.
- Szűcs, Jenő, *Nemzet és történelem* (Nation et histoire), Budapest, 1984².
- Thiesse, Anne-Marie, *La création de l'identité nationale. Europe XVII^e–XX^e siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2002.
- Viala, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Les Éd. de Minuit, Paris, 1985.
- Vörösmarty, Mihály, *Ypsilon-háború*, in *Vörösmarty drámai művei*, Osiris, Budapest, 1998, pp. 987–1008.
- Vörösmarty Mihály Összes Művei*, VI., szerk., Horváth K., Tóth D., *Drámák I., Ifjúkori drámák és drámatörzsdarabok (1819–1824)*, s.a.r., Fehér, Géza, Akadémiai, Budapest, 1965.

Notices

- ¹ Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, 1953, 1972, p. 18.
- ² *Ibid.*
- ³ Zoltán Rohonyi appelle cette période « l'époque Kazinczy » dans son essai *Önmaga kortársa, Kazinczy* (Kazinczy, le contemporain de soi-même). in Rohonyi, Zoltán, « *Úgy állj meg itt, pusztán* » *Közelítés XIX. századi irodalmunkhoz. Esszék és tanulmányok*, Balassi, Budapest, 1996, pp. 68–76.
- ⁴ Bourdieu, Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », in *Les Temps Modernes*, N° 246 (1966), p. 874.
- ⁵ Bourdieu (1966), p. 867.
- ⁶ Bourdieu, Pierre, « Le champ littéraire », in *Actes de recherche en Sciences Sociales*, N°89 (1991), p. 21.
- ⁷ Viala, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Les Éd. de Minuit, Paris, 1985, p. 10.

8 *Ibid.*, p. 10 .

9 Dans l'article *politique* écrit par P. Aron, in Aron, P.-Saint-Jacques, D.-Viala A., (sous la direction de), *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2002.

10 *Ibid.*

11 Article *discours politique et littérature* par Ruth Amossy et Alain Viala, in *op. cit.*

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

14 Denis, Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Éditions du Seuil, Paris, 2000, p. 22.

15 *Ibid.*

16 *Op. cit.*, p. 30.

17 Il n'existe pas de traduction française de ce poème, c'est pour cela que nous ne pouvons l'analyser que de ce point de vue particulier.

18 *VMÖM*, III, pp. 471–472.

19 C'est le seul vers où paraît la patrie en tant qu'argument final pour la réconciliation. En enlevant ce vers, il paraît que tout le poème ne parle que d'une dispute locale des députés de Zala.

20 *VMÖM*, III, p. 473. « *Mely versekhez, minthogy azok hír szerint az ezen ősszel megyénkben mulatott Vörösmarty koszorús költőnk tollából folytak, commentárt ragasztani nem merünk.* »

21 Foucault, Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in, *Dits et écrits 1954–1988*, t. 1., éd. établie sous la direction de U. Defert et F. Ewald, avec la collaboration de J. Lagrange, Gallimard, Paris, 2001, p. 826.

22 *Ibid.*

23 *Vörösmarty Mihál' Ujabb munkái. Első-Negyedik kötet. Budán, a' Magyar Királyi Egyetemnél 1840* (Nouvelles Œuvres de Mihály Vörösmarty, 1–4., Buda, 1840).

24 Lettre à Ákos Teslér, 12 octobre 1841, in *VMÖM*, I, p. 325. Dans les années 1820 un livre à succès était vendu à environ 500 exemplaires, tandis que dans les années 1840 ce nombre était passé à 2–3000. In *19. századi magyar történelem 1790–1918* (L'histoire de la Hongrie au 19^e siècle 1790–1918), sous la dir. de András Gergely, Budapest, 1998, p. 176.

25 *VMÖM*, I, p. 325. « *És vajon ezen ifjú, igazán költői nép tudja-e illőleg méltányolni legnagyobb költője érdemeit. Vérző szívvel kell a « nem egészent » kimondanunk. Hisz e nép még silány színpadi énekeséről is bővebben gondoskodik, mint a szabadság első dalnokáról, ki őt és szív- és lélekben atyakint növeli.* »

26 *VMÖM*, I, p. 326.

27 *Ibid.*

28 Donné par Pál Gyulai, cité in *VMÖM*, I, p. 326.

29 Diószegi, István, « A nemzetek Európája » (L'Europe des nations), in *Üllő és kalapács. Nemzetiségi politika a XIX. században*, Budapest, 1991, pp. 5–16. Ce schéma sur les trois types de développement national a évidemment plusieurs variations dans l'historiographie, que nous n'avons pas pour but de présenter ici. Cf. Szűcs, Jenő, *Nemzet és történelem* (Nation et histoire), Budapest, 1984² ; Gergely, András, « A 19. századi magyar nemzetfelfogások » (Conceptions hongroises de la nation au 19^e siècle), *Mozgó Világ*, 1983/3, pp. 120–128.

30 Thiesse, Anne-Marie, *La création de l'identité nationale. Europe XVII^e–XX^e siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 14.

31 *Ibid.*

32 Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par P.-E. Dauzat, Éd. de la Découverte, Paris, 1996.

33 Thiesse, *Op. cit.*, p. 23.

34 *Ibid.*, p. 121.

35 Szűcs, J., *Op. cit.*, p. 31.

- 36 *Op. cit.*, pp. 123–125.
- 37 Herder, Johann Gottfried, « Fragments sur la nouvelle littérature allemande », in *La langue source de la nation*, P. Causat, D. Adamski, M. Crédon, Liège, 1996, p. 83.
- 38 *Op. cit.*, p. 83, 84.
- 39 *Ibid.*, p. 86.
- 40 *Ibid.*
- 41 *Ibid.*, p. 88.
- 42 *Ibid.*, p. 82.
- 43 *Ibid.*, p. 88.
- 44 Humboldt, Wilhelm von, « De l'influence de la diversité de caractère des langues sur la littérature et la culture de l'esprit » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, p. 123.
- 45 *Op. cit.*, p. 121.
- 46 *Ibid.*, p. 123.
- 47 *Ibid.*, p. 125.
- 48 *Ibid.*, p. 127.
- 49 *Ibid.*
- 50 In *Sur le caractère national des langues et autres écrits*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 131–165.
- 51 *Op. cit.*, p. 147.
- 52 *Ibid.*, p. 151.
- 53 *Ibid.*, p. 155.
- 54 *Ibid.*, p. 157.
- 55 *Kazinczy Ferenc Tübingai pályaműve a magyar nyelvről*, éd: Heinrich, Gusztáv, MTA, Budapest, 1916. Ce traité est une œuvre présentée au concours annoncé initialement dans le journal *Allgemeine Zeitung* à la demande de la librairie Cotta de Tübingen le 10 mars 1808. L'avis du concours appelle les érudits à argumenter pour ou contre l'introduction du hongrois dans la juridiction, l'administration et l'éducation en Hongrie et dans ses pays attachés. En vérité cet appel a été publié sur initiative d'un censeur de la police autrichienne, János Armbruster, afin de dévoiler l'opinion publique hongroise et les rapports de forces des lettrés magyars. Du point de vue de notre sujet, il est remarquable de noter quels arguments énumère Armbruster pour soutenir sa proposition : « tous ceux qui connaissent l'état de la littérature, savent que dans aucune autre partie de l'Empire les écrivains nationaux, plus ou moins illustres, n'ont d'aussi grande influence sur les classes instruites ou moins cultivées qu'en Hongrie. De même il n'existe nulle part ailleurs un si fort esprit de corps que parmi les Hongrois. [...] Ils entretiennent constamment une correspondance, et littérature et politique se mêlangent de façon naturelle chez eux. », *op. cit.*, p. 22.
- 56 Kazinczy, *Tübingai pályamű*, pp. 128–129 ; la citation en hongrois : « *A hazai szeretet a Nemzeti szeretetnek legszorosabb kapcsa még azoknál is, kiknek nemzetek különböző részekre szaggatott s egy testet többé nem teszen.* »
- 57 « ...elégé mutatja, hogy a nemzet érzette, mi illik az ő méltóságához », in *op. cit.*, p. 131.
- 58 À la fin du 18^e siècle la population hongroise se composaient de cinq nationalités et comptait 9,5 millions d'habitants (y compris les habitants de la Croatie et de la Transylvanie) dont seulement 40% avaient pour langue maternelle le hongrois. Cf., Gergely, A., *Op. cit.*, p. 57.
- 59 Kazinczy, *Tübingai pályamű*, p. 142.
- 60 *Ibid.*, pp. 144–145.
- 61 *Ibid.*, p. 146.
- 62 *Ibid.*, pp. 140–141.

- ⁶³ Horváth, J., *Op. cit.*, pp. 94–96.
- ⁶⁴ Voir les lexiques littéraires de Dávid Czvittinger (*Specimen Hungariae Literatae*, 1711, Frankfort–Leipzig) et de Péter Bod (*Magyar Athenas*, 1766, Nagyszében [Hermannstadt]), cités par Horváth, J., *Op. cit.*, p. 99.
- ⁶⁵ Cf., Pápay, Sámuel, *A magyar Literatura Esmérete* (1808) (Connaissance de la littérature hongroise) ou chez Kazinczy, cité par, Margócsy, István, « A Révai-Verseghy-vita eszme- és kultúrtörténeti vonatkozása » (Aspect idéologique et culturel de la querelle de Révai et Verseghy), in *Klasszika és romantika között*, éd.: Margócsy, I., Kulin, F., Szépirodalmi, Budapest, 1990., p. 27.
- ⁶⁶ Margócsy I., *Op. cit.*, p. 27.
- ⁶⁷ Kazinczy a fait ses remarques en notes de bas de page de *Magyar régiségek és ritkaságok* (1808) (Anciennetés et curiosités hongroises) ce qui est le résultat de l'activité d'éditeur de Kazinczy et comprend deux ouvrages grammaticaux du 16^e et un chant du 18^e siècle. *Magyar régiségek és ritkaságok*, éd. par Kazinczy, Ferenc, Pesten, 1808.
- ⁶⁸ Horváth, J., *Op. cit.*, p. 116.
- ⁶⁹ « ...a nyelv dolgában nem a szokás a fő törvény, hanem a nyelv ideálja, hogy a nyelv az legyen, aminek lennie illik: hív, kész és tetsző magyarázója mindannak, amit a lélek gondol és érez. », in Kazinczy, *Báróczy Sándor...*, pp. 184–185.
- ⁷⁰ « Új nyelvet a sokaság teremte : a már készet (...) nem a nép, nem a szokás, hanem a jobb írók viszik azon tökélet felé, ahová az felhághat; s az újonnan teremtett vagy származtatott szónak elfogadására mindig hajlandónak fogja magát mutatni a nép, ha az multhatatlanul szükséges és széphanzású lészen, és ha az író azzal gyakrabban nem él, mint illik, s stíljével a füleket bájolni tudja. », *op. cit.*, p. 188.
- ⁷¹ Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 204.
- ⁷² « Tudni a nyelv törvényeit elmulthatatlanul szükség, szükség azt is tudni, mi adhat tropicus dísz, s el nem feledni, hogy kevés regula van kifogás nélkül, és hogy a regulától eltávolzni sok helyt trópus vagy figura, s nem anomalia. », in Kazinczy, *Dayka élete*, p. 168.
- ⁷³ Cf., Margócsy, I., *Op. cit.*, p. 32.
- ⁷⁴ « A stilsztika különböző nemeinek más meg más szavaik, más meg más frázisaik, más meg más nyelvek van, s ezeket nem szabad összetéveszteni. Más a poézis nyelve, más a prózáé, sőt a poézisé és poézisé, s a prózáé és prózáé is más, s ami a templomi beszéd nyelvében nem jó, igen jó lehet a románokéban s a játékszínében, s megfordítva. Így az élet nyelvében is, hol másként szól az udvarnok, másként a falusi lakos, másként az úr és szolgája, másként a had s az iskolák nagyjai. », in Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 205.
- ⁷⁵ « A haza szeretete egyike a természet legszentebb érzéseinek. », in Kazinczy, *Tübingai pályamű*, p. 128.
- ⁷⁶ « Valahol a literatura virágzásra fakad, a nemzeti nyelv mindenkor szenved változást, mert az élet nyelve könyvek nyelvéné válván, az új ideákhoz magában nem találta készen szokat, s az író kénytelen vala a gondolatot és érzést élesebb vonásokkal kirajzolni, s azoknak gyakran alig érezhető különbségeiket kijegyezni. », in Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 194.
- ⁷⁷ Margócsy I., *Ibid.*
- ⁷⁸ Cf., *Ibid.*, pp. 28–31.
- ⁷⁹ Vörösmarty, Mihály, *Ypsilon-háború*, in *Vörösmarty drámai művei*, Budapest, 1998, pp. 987–1008. Il n'existe pas de traduction française de ce texte.
- ⁸⁰ Le concours a été organisé par Ferenc Czinke, professeur de Vörösmarty, in, *VMÖM*, VI, p. 535.
- ⁸¹ *Ibid.*
- ⁸² Vörösmarty, *Ypsilon-háború*, p. 988.

- 83 « *És nem is csoda, hogy összeütköztünk. Azok, kik hasznunkat veszik, épen semmi világot sem gyűjtanak.* », *Ibid.*, p. 992.
- 84 « *Y: Szükséges hozzáadnom, hogy én most a Magyar földön is elhíresedtem ugyan; de római gyarmat vagyok, s mi több, görög eredetű. J: Ugyan úgy-e? Hm!hm! De én már oly régi hírrel nem dicsekedhetem. Én a háborús középkorban születtem, s meg kell vallanom, valami-bizonyos vitézi tűz bujdosik is ereimben, melyet alig titkolhatok.* », *Ibid.*, p. 992.
- 85 « *Jaj, odavagyunk. Megjött a gazda, s azt mondja, egész kiterjedésében elveszi papiros-
telkünket, s inkább sajtot takar belé, hogysen itt rajta szüntelen marakodjunk.* » *Ibid.*, p. 1000.
- 86 C'est également un jeu de mot intraduisible : Vörösmarty utilise le mot *Hangzó* qui est une ancienne dénomination de voyelle, mais il est à la fois nom et adjectif et en tant qu'adjectif il signifie 'qqn/qqch. qui sonne bien'. Son emploi ici renvoie à la fois à un groupe de lettres et à la capacité d'orateur (donc à leur fonction dans la « République des lettres »).
- 87 Vörösmarty, *Ypsilon – háború*, p. 1002. « *E szerént nem lévén szüksége telekünkre, rajta maradhatunk, csendesem mindazáltal hogy délutáni álmából föl ne riasszuk. S hogy ezután is kedvében lehessünk oda nyomunk nevenapjára valami jóféle ropogós cadentiát : aztán sebj. Most hát serényen lássunk félbehagyott vetekedésünkhöz.* »
- 88 « *No, ezek szépen megbékéltek itt a nyolcadréten, de nem tudom, hogyan lesznek máshol ; mert vajmi nehezen enged ez a magyar egymásnak is ; pedig mi volna neki jobb az egyességnél ?* » *Ibid.*, p. 1008.
- 89 « Allusion [...] consiste à faire sentir le rapport d'une chose qu'on dit avec une autre qu'on ne dit pas, et dont ce rapport même réveille l'idée. [...] [elle est] verbale, si elle ne consiste qu'en un jeu de mots. », in Fontanier, Pierre, *Les figures du discours*, (1821–1830), Introduction par Genette, G., Flammarion, Paris, 1977, p. 125.
- 90 Vörösmarty, *Ypsilon-háború*, p. 1006. « *A : Esküszöm az élő Magyar világra – J: Esküszöm az élő Magyar világra, A: És annak minden íróira – J: És annak minden firkálóira.* »
- 91 « *Csak elvárom, mire tudnak már egyszer menni. Nagyon furcsa had ez a Magyar: maga sem tudja jól, mit akar. Engem is néha előrántanak, máskor rám se néznek...* », *Ibid.*, p. 995.

“THE BOATMAN OF THE DELUGE”

MIKLÓS WESSELÉNYI AND THE 1838 FLOODING OF PEST

JAMES WILDE

Provo, UT
USA

The most enduring influence of the 1838 flood is symbolic. In a time of crisis a member of Hungary's titled nobility made a decision to rescue needy souls, regardless of their social status. A prominent national figure manned a boat to save imperiled lives rather than simply occupy space on the national stage. Wesselényi's conduct during the flooding reflects the congruence between his thoughts and actions. His liberal principles were guiding forces of action which directed him in a time of trouble. At a time when his own life was on the line and when he was racked with bodily pains he opted not to focus on his own personal woes, but repeatedly rowed out into the watery darkness to rescue his fellow men.

Keywords: 19th century Hungarian history, Transylvania, trial for treason, opposition to the Habsburgs, aristocracy, land reforms, minorities, history of Pest

Prelude

Barely noticed amid the bustle of traffic along modern Budapest's Kossuth Lajos utca an aged memorial, its relief figures encrusted over with a dull green patina, rises above the busy street on the north wall of the Baroque Franciscan Church. Sculpted by Barnabas Holló in 1900 and placed on the church wall in 1905,¹ the piece depicts a boatman reaching out an oar to a small group of people huddled on the rooftop of a house inundated by water. Among the rescuees, some already in, some just outside the oarsman's flat-bottomed skiff, are shivering women clutching infants. Immediately under Holló's work are simple gilded letters, which spell-out the name "Wesselényi Miklós", and bear the March 1838 date of the flood, which submerged much of the city. The sculpture honors the rescue efforts of a Hungarian Reform Era politician, credited with saving nearly 600 city residents, whose lives had been imperiled by the flood.²

Baron Miklós Wesselényi was born into an aristocratic, though controversial, Hungarian-Transylvanian family.³ His early friendship with Count István Széchenyi (dubbed by Lajos Kossuth as "The Greatest Hungarian"), deeply influenced the young Transylvanian's political development. Together the two toured

Western Europe and mutually pledged to rejuvenate Hungary by their writings and participation in the nation's public life.⁴ Each wrote important political works containing their respective perceptions of national backwardness, proposed solutions to old problems, and attempted to awaken Magyar society. Széchenyi's *Hitel* [Credit] appeared in 1830; Wesselényi's *Balítéletekről* [About Prejudices] was finished in 1831, but not printed until 1834.⁵ By 1831 they had become estranged, and during much of their remaining lives maintained an often stormy relationship with periods punctuated by both respect and dislike.

In 1830 Wesselényi emerged on the Hungarian political scene and soon became a leader in the "ellenzéki" or opposition movement. He opposed forcible impressment of peasants in the Habsburg army, but called for land reforms, modifications of oppressive serf tenures and the equality of all citizens before the law. Influential Austrian officials, including Metternich, regarded him as a dangerous radical who was a ringleader in an anti-Habsburg conspiracy:

He [Wesselényi] is the leader of the pure revolutionaries and walks the well-recognized path of base European radicalism in its most virulent form. As such, he is deserving of every kind of punishment.⁶

On March 4, and May 5, 1835, criminal proceedings were filed against Wesselényi in Transylvania and Hungary. The first charged him with using a printing press to publish unauthorized reports of Transylvanian parliamentary debates. But he had been under Austrian scrutiny long before the press incident.⁷ The Hungarian indictment raised the more serious allegation of treason based on Wesselényi's speeches at the Szatmár county assemblies on November 10 and December 9, 1834. The core issue was whether or not he had accused the government of fleeing Hungary's nine million peasants.⁸ His basic theme was that past parliaments had repeatedly blocked passage of agrarian reforms while ignoring long standing injustices to the peasantry. In his speeches Wesselényi praised "our kings", who had urged Hungary's legislators to ease peasant burdens, but Hungary's noble dominated governments had failed to implement the sovereign's desires. Until the diet passed the reform legislation necessary to ease the burdens on the peasants, there was simply nothing for the king to ratify.⁹ The royal representative at Szatmár was offended by the speeches and demanded a retraction. This Wesselényi refused to give. But he did concede that not just the government, but "we [the Hungarian nobility] have also bled the peasantry and we still do."¹⁰ In neither speech did he criticize the king. The pivotal point was whether a speech that criticized a government statement was by definition a treasonous utterance against the king himself.¹¹

Although the indictments were issued in 1835, proceedings continued to drag on and by March 1838 Wesselényi's trial was still pending. But the strain weighed heavily on him and adversely affected his health. On October 18, 1837 Széchenyi

wrote that he had met with Wesselényi and that "... the poor devil looks as if he has already spent ten years in prison".¹² Wesselényi was also beset by physical problems. As a youth he was endowed with a robust physical constitution, but even before the trial his condition had deteriorated. Earlier leg pains flared up again. His kidneys were diseased (in his diary he mentions passing kidney stones). Like many other notables of his time, Wesselényi contracted syphilis, which some suggest caused his eventual blindness a few years later. He had become increasingly stout and could not move about as easily as he once did.¹³ By late 1836 Wesselényi decided that rather than simply wait for his trial to begin at Pozsony (the seat of government), he would move to Pest where he could be closer to some of his trial defense advisors.¹⁴

Located across the Danube opposite the historically more important Buda,¹⁵ Pest had experienced a major transformation. During much of the eighteenth century it was a small town with less than 400 houses, 8,000 citizens, and no major suburbs. By 1838 it witnessed significant growth with more than four thousand homes, rows of palaces, major government buildings and three new districts. No longer the neglected twin on the east side of the Danube, Budapest was becoming animated by a growing sense that the municipal center of gravity was shifting away from Buda and toward Pest.¹⁶ Mór Jókai, a major novelist of the nineteenth century, rhapsodically mused that 1838 Pest had become for Hungarians what Vienna was to Austria, London to England and Moscow to Russia. He wrote:

Hungarians feel a particularly sweet pleasure when they think of Pest. We long to visit Pest. We want to see youthful, lovely Pest, that budding bride of the honored veteran (*hadastyán*) Buda, with its charming rows of houses, its renowned public buildings, and so many attractions that a newcomer's five senses would be overwhelmed if he wanted to savor them all.¹⁷

The Winter of 1837–38 and the Danger of Flooding

The winter of 1837–38 was unusually severe in Hungary. Temperatures were lower¹⁸ and snow accumulations significantly higher than normal. By mid-December the Danube had frozen over. Later that month there was a sudden thaw followed by heavy new snows during the Christmas holidays. These December conditions caused an appreciable rise in the Danube's water level near Pest-Buda, and greatly increased the possibility of future flooding. In early January the Danube froze again, leaving a solid ice sheet all the way to the river bottom on the Pest shore. Then, in mid-January, nearly three feet of new snow fell on the ice-covered river. There were thaws in early February, storms on February 23 and 25, followed

by a new thaw by month's end.¹⁹ The melting ice and snow coupled with the new moisture exacerbated an already perilous situation. During the first week in March of 1838 the spring thaw began and ice sheets on the Danube started to move down river from Vienna toward Pest. On March 6, near the village of Kisoroszi near the northern tip of Szentendre Island in the middle of the Danube ice floes dammed the river course on the west side of the island, causing waters on the eastern channel to overflow. The Kisoroszi blockage also clogged the movement of upriver ice. Waters blocked on the western side poured over onto the eastern shore, flooding almost 25 miles of land including the small town of Vác a little north of Pest.²⁰

Even though some lower portions of Buda had been flooded earlier, the municipal authorities in Pest reacted slowly to the looming catastrophe. Only on March 6, 1838 after the flooding of Buda and Vác did the Pest authorities take belated, but woefully deficient, action. The city's public works department ordered that an earth and manure dike be built on top of the existing stone embankments on the Danube's eastern shore. However, the new earthen causeway extended less than 400 yards along the river and was only about two yards wide and about a yard and a half tall. Modern historians describe these belated measures as "ridiculously inadequate" in light of the impending peril.²¹

On March 13, while ice still blocked the Danube flow on the western side of Szentendre Island, recently melted waters and sheets of ice, which had broken off from the upriver ice dam, pushed against the eastern Danube shoreline at Pest. Pressed by the massive force of water and ice, the recently constructed earthen dike held for only a few hours before it was breached. By evening the waters burst the levee and flowed into the heart of Pest. Another embankment, which was to protect southern Pest, also gave way, causing additional flooding in the southern city districts.²² Large floating ice chunks also threatened to block at least one of the Danube channels passing next to Csepel Island south of Pest, raising the specter of additional floods caused by downstream damming. Once the flooding began significant portions of the city were covered from the 13 through the 18 of March.

The Pest Flood of March 1838

March 13: The Flooding Begins

Like many other residents of Pest, Wesselényi was curious, but initially not overly fearful, when melting Danube ice floes began to move near Pest.²³ During the afternoon of March 13, he and other onlookers observed that the ice accumulations were quietly beginning to drift downstream.²⁴ Later that afternoon Wesselényi learned that the ice had shifted again, but stopped and people were walking on the ice. Around five o'clock the waters rose again behind the ice dam

and began to pound against the eastern shore of the Danube, first rising to the top of the stone embankments and then flowing through and over the new dike. At first Wesselényi was not too troubled by the breach because he felt that as the water and floes moved southward the river would recede without major damage. Confident that the situation had stabilized, Wesselényi went to the theater.²⁵

However, during the performance Wesselényi learned of flooding in the city center and immediately left the theater. As he approached the river bank he saw water pouring through the earthen embankment and flowing toward central Pest. Hurrying to his residence, he saddled a horse and rode back toward the flooded areas. By the time he arrived at the market square, the waters were already streaming toward and had begun to cover Váci street (near the spot of the present Holló monument). Soon the waters had risen so high that they touched his horse's stomach as it waded along. Leaving the city center, Wesselényi continued his ride through Pest's Teréz and József districts. Although he observed flooding in a number of places, he thought the waters had begun to ebb. And after midnight he returned to his residence, believing the worst was over.²⁶

March 14–16: High Water Mark of the Flood

Wesselényi had scarcely fallen asleep during the pre-dawn of March 14, when his servant awakened him with news that waters were lapping at the gate of his house. He was also told that the Soroksár dam south of Pest had ruptured. Alarm bells had begun to peal and citizens awakened to discover that much of the city was flooded. Despite his physical ailments, Wesselényi immediately threw himself into rescue efforts. About five o'clock in the morning he began walking toward the city hall where he heard there were rescue boats. En route he waded through frigid waters which at times reached his neck. By the time Wesselényi arrived at the middle of the city, his clothes were frozen. To his great disappointment he learned that no rescue boats were at the city hall. Chilled and barely able to return to dry land, he finally came to a friend's home where he changed his icy clothing, warmed his shivering body and briefly rested. Despite throbbing leg pains sometime near seven o'clock Wesselényi went out into the city again.²⁷

Between seven and eight that morning, he found a flat boat [*ladik*], which he and a companion, Senator Havas, rowed into the flooded areas of central Pest. The two paddled up and down streets in the heart of the city, including some of the areas where Wesselényi had ridden his horse just a few hours earlier. They began their rescue work, taking stranded people from inundated parts of the city's core to safer places on higher ground. All during the morning Wesselényi tried to persuade Havas to take the flat-boat toward the suburbs where the low flood plain, high population density and poorly built homes all combined to imperil many of

the mostly working class residents living there. Havas insisted, however, that the boat remain in the center of the city where many influential political figures lived. Throughout the morning the two boatmen went from one politician's home to another asking whether or not the legislators needed assistance. Wesselényi became increasingly frustrated, feeling that interests of those who most urgently needed help were being subordinated to those who did not. But their efforts were not all in vain as they were able to rescue a number of people seriously threatened by the flooding.²⁸ Wesselényi was distressed that so few of his acquaintances and almost no nobility or younger gentry were taking part in finding flood victims. At one point he saw a member of the Csekonics family and Count Aurél Dessewffy riding together in a boat. Wesselényi assumed they were looking for flood victims and asked where they had been working. He was shocked when Csekonics replied he was merely seeking a stable for his horse. By noon many rescue boats were moving along the submerged inner-city streets and Wesselényi had finally succeeded in persuading Havas to take the boat toward the József district.²⁹

As they rowed toward the suburbs, passing near the Széna market (now Kálvin tér near the National Museum) they continued to pick up and take to safety additional unfortunates imperiled by the waters. They continued toward Üllői Street, rowing in the direction of Wesselényi's lodgings, traveling by way of streets with small houses where people were gathered on rooftops hoping to be evacuated. Sometimes only moments after those rescued had been taken into the boat the house disintegrated into the rising waters. As he neared his own lodgings, Wesselényi ruefully observed that the water was halfway to the top of the gate and the center of the building's rear wing had collapsed.³⁰

Not long thereafter an alarm sounded from the József district and Wesselényi hurried the flat-boat in that direction. His arrival there was also timely since many of the small, poorly constructed houses had already begun to crumble into the waters. During that awful maelstrom he and Havas were able to retrieve many folk who were precariously perched atop roofs. But the crackling and crashing of obliterated homes, clouds of dust rising above the turbulent flood, and the screams, moans and bellowing of those already in or threatened by the deluge combined to create a scene of devastating horror.³¹ Criss-crossing the water-engulfed streets of the Józsefváros district near and behind the National Museum the boatmen were able to save large numbers of people endangered by the rampant flooding. Generally proceeding northward in the direction of Kerepesi (now Rákóczi) Street and then west along that major avenue until its intersections with Síp and Fűzfa Streets, Wesselényi and his companion continued to load water-soaked refugees into the boat and to drop them off on dry land. The two boatmen took turns rowing and steering their little craft until about five o'clock in the afternoon, when an exhausted Havas decided he needed to rest.³² But Wesselényi returned to the crumbling ruins, skeletons of houses and frigid waters. While unloading a group of

flood-stranded people, Wesselényi observed Albert Prónay, Pest County's administrative chief, smoking a pipe and looking down at the devastation from his balcony. When Wesselényi angrily yelled up at him, "Are you just going to stand there and smoke your pipe?" an embarrassed Prónay joined the relief endeavors. As twilight descended the skies darkened, a thick fog settled in and a large snow-storm ensued as blackness descended on the city.³³

Wesselényi wrote that he had never experienced a more horrible evening than that of March 14, 1838. The scene was a nightmare of too many people contending for too few places on the boat. Crashing buildings, ruins of gutted homes, floating furniture, moving chunks of ice, uprooted trees and other obstacles made progress very difficult along the clogged narrow lanes. In front of, behind and on either side of his boat one building after another collapsed. Time and again, rescue was impeded by structures that had already fallen, or which threatened to disintegrate into the freezing waters. The clattering din, an unloosed bedlam of frantic, desperate screams and hoarse wails for help all filled the heavy night air. For every ten needed acts of aid Wesselényi wanted to give, he was able to offer only one. He saw hundreds in immediate peril, but was able to help only a fraction, leaving others dangling in the jaws of death. With regret he had to limit places in the boat to women and children, leaving fathers and husbands behind.³⁴

Finally, at about seven o'clock in the evening, after twelve hours of incessant, nearly uninterrupted work, a drenched and exhausted Wesselényi returned back to the Prónay residence. His cohorts insisted that he get out of the boat, eat and rest for a few hours at a nearby inn. After arranging for new rescuers (which included Prónay's secretary and the tutor for Prónay's son) Wesselényi begrudgingly complied. But by ten o'clock that night he was again aboard a boat heading out into the blackness. He continued to guide the boat through the narrow Síp, Fűzfa, Kis Diófa and Nagy Diófa, Nyári, Kis Kereszt and Nagy Kereszt, and Kis Mez Streets in the József district. (Some of these narrow streets intersected the major arterial road, which now bears Wesselényi's name.) Progress along the flooded, cramped roads was impeded by all kinds of obstacles, which made movement of the boat increasingly difficult. In facing these challenges, Wesselényi went first toward the more remote streets, where he felt the danger was greatest. As earlier he was often unable to provide places in the boat for all those in peril. But he tried to calm the fears of panic-stricken souls left behind, promising them that he would return as soon as he was able. With relief, gratitude and some satisfaction, Wesselényi noted that all to whom he had given his promise to return were later rescued by himself or by others.³⁵ After midnight he returned to the inn and rested a few hours.

Széchenyi's diary also contains an entry for March 14, 1838, which noted in part:

People are rowing through the streets in boats. ... I am feeling better ... Guests should be coming for dinner, but no one can go out. The waters continue to rise. The Kappel house is threatened with collapse. ... Wesselényi worked through the entire night. It is snowing.³⁶

At five o'clock in the morning of March 15, Wesselényi resumed rescue work with the aid of a rowboat he had obtained from the tutor of Prónay's son. As he rowed through the city he was annoyed by the number of empty boats he saw in the less badly damaged inner city, while almost no boats were to be found in the gutted József district.³⁷ As morning dawned, an awful panorama unfolded. Where just days earlier there had been workers, shopkeepers, families and bustling commerce, evidence of the catastrophe was everywhere. Many areas were under water and numerous houses had tumbled or were flooded to the rooftops. Plaintive cries for help still filled the air. Parts of furniture, family portraits, bedding, weaponry, animal corpses, and what was left of washed away gates, fences, doors and roofs all floated through the remains of the city. When the human moans subsided, the mournful yelping of stranded dogs permeated the air.³⁸

Attempts to rescue victims were fraught with pathos and peril. As he neared one house Wesselényi heard anguished pleas for immediate help coming from the back of that building. Unfortunately, waters had risen nearly to the top of the entry arch so that it was impossible to get the boat under the archway and come close enough to save the unlucky inhabitants. One of his most unforgettable experiences took place on Práter Street. A roof had been ripped off a house, but it was still temporarily held in place by some trees. More than thirty stranded people were jammed on that precarious roof line, while nearby a comparable group huddled on top of the roof of a gutted porch. Each group was in immediate danger, but Wesselényi's boat could barely hold thirty people. After first filling his boat with women, infants, younger children and elderly people from both places, Wesselényi tried to row the packed boat away as quickly as possible so he could then return for the others. However, the flat-boat became stuck in the courtyard of one of the houses and could not be freed for nearly a half an hour. With the cacophony of despairing cries in the background, he frantically tried to move the disabled craft. Finally, he was able to free it, and as Wesselényi was rowing the first group to safety, he providentially chanced upon another boat and sent it to rescue the others.³⁹

Wesselényi tells of both heroism and meanness by people who experienced the flood. He writes of decent people who braved exhaustion and danger in order to rescue those in dire conditions. But he also describes scoundrels who ignored desperate pleas of the needy and those who were motivated solely by a desire for gain. Some stole the meager remnants of the flood victims' possessions. While unloading a group of people near the Ludoviceum, Wesselényi was accosted by five men who told him that the boat he was using belonged to them. He frantically pled that

he needed the boat for further rescues, but the five refused to budge. Not wanting to create a public row Wesselényi reluctantly debarked. Later he learned that the “owners” were likely thieves, as in that area there had already been confrontations between owners and extortionists, who forced the owners to surrender their skiffs.⁴⁰

In addition to physical devastation, the calamity also wreaked emotional havoc for some. Széchenyi’s diary entry for March 15, 1838 describes his despondency:

After what was for me a restless evening, I wakened to a more dreadful day. The water continues to rise. At about one in the afternoon Countess Erdődy took our family out for awhile. ... After I returned home, Crescentie [Széchenyi’s wife] calmly curled her ringlets. ... A house near the Derras collapsed at three o’clock in the afternoon. There is ... gigantic turmoil.

It is now ten at night. Towards five o’clock this afternoon the water began to recede a little ..., but afterwards it rose again ... and it is rising still.

The house in which we are staying is [supposed to be] immune from splitting apart, and as yet there is no sign of its collapse. How will all this end ...? This may be Hungary’s fatal wound. Tomorrow ... if I am still alive ... Altogether I feel all of this weighing heavily upon me. In other words, I am frenzied. Oh God, into Thy hands I commend my spirit!⁴¹

Later that day, Wesselényi rowed toward the Károlyi mansion. Count Károlyi had already taken his family to Buda, but several hundred people had been left behind and were frantic as the waters continued to rise. In addition, the Károlyi archives, containing some records which were a half a century old, were in immediate danger and the archivist could find few to help him save the documents. Wesselényi arranged for a boat to transfer the writings to safety. He finally found another boat, rowed under the manor gate and arrived at the house’s main staircase where he was able to evacuate a number of people, including a young mother, who had given birth to a child only a few hours earlier.⁴² Drenched, enervated and suffering from various physical ailments, Wesselényi rested awhile. He changed his soaked clothing and then collapsed in weary slumber. About an hour later he wakened, but could not secure another boat until the following morning. By midnight of March 15, the waters reached their high point, nearly thirty feet above the usual level on the Pest shore.⁴³

Wesselényi arose early on the morning of March 16, but was delayed because the boat he ordered had again failed to appear. By the time he found a replacement and rowed into the city, he discovered only a few people left to rescue. Satisfied that most of the work had already been accomplished, for the first time in three days Wesselényi ate a quiet meal with his children and their governess. Later that morning he heard that panic had erupted near the Curia building where hundreds

had flocked for safety. People were terror-stricken, yelling that the structure was about to fall. Wesselényi jumped into a boat and sculled in front to assure the frightened people that the building was not in danger of collapsing. But those inside and a few nearby soldiers were not comforted. Indeed, some of the latter yelled back that even if the Curia was not falling in the water, it was on fire. Cooler heads observed that the “fire” was simply steam evaporating from the roof in the warm mid-day sun.⁴⁴

That same day, a wet and mud-splattered Wesselényi was effusively thanked for his efforts by a formally dressed Austrian General Brettfeld [Bretfeld or Brattfeld], who pressed himself against Wesselényi’s soggy clothing and threw his arms around the baron’s neck. This public display of gratitude greatly pleased the witnesses who saw it; but while moved by Brettfeld’s show the “persecuted Wesselényi” noted:

I had already heard that my name was being passed from mouth to mouth, and that I have become an object of popular benediction. Knowledge of that respect is much higher praise to me than that which I gained today [from the General].⁴⁵

In retrospect, Brettfeld’s warm demonstration of appreciation stands out in almost grotesque contrast to the subsequent actions of other governmental authorities, who brusquely ignored Wesselényi or thrust him aside once the crisis had passed.

After steadily rising for two-and-a-half days, during the late afternoon or early evening of March 16, the Danube waters gradually began to recede and by night-fall had already lowered several feet.⁴⁶ That evening Wesselényi again rowed into the city to search for people still awaiting evacuation. Near Kerepesi Street he observed that waters had receded so that boats could go places they could not reach earlier, and that some parts of the city were no longer inundated. But a pelting storm and the night’s blackness made further work treacherous so that sometime after midnight he returned home.⁴⁷

March 17–31: Aftermath and Reconstruction

March 17–19

From March 13 to 16, Wesselényi was primarily concerned with saving flood-threatened lives. That work was largely self-directed and unsupervised by government officers. But thereafter, public officials began to play increasing roles in reconstruction and relief plans. As civic administrators took greater control over flood-related efforts, Wesselényi’s role, active at first, rapidly declined. At least part of the reason for the decreased activity was the government’s concern about

his further visible involvement in light of the forthcoming trial.⁴⁸ While Wesselényi was anxious to assist in rebuilding the city, a number of leaders resented or were suspicious of him, in part perhaps because the flooding brought to light a number of inadequate measures which had failed to protect the city from foreseeable consequences of the deluge.⁴⁹ The king's highest representative in Hungary, the Palatine [*nádor*] did not actively direct reconstruction plans, although as a symbolic gesture his son attended some meetings. The Palatine's Council was more active and named capable Count József Lónyay as overseer of flood relief, with Count Aurél Dessewffy as his aide.⁵⁰

On March 17, Wesselényi met with Lónyay and others to ask for additional men (horsemen, engineers and soldiers) and boats to rescue a few people who were still stranded in the city. Lónyay promptly granted this request. With this additional manpower and eight new boats, Wesselényi was able to extricate thirty people, some of whom had waited for hours, neck-deep in water, while hoping to be saved. Thereafter, Wesselényi met again with Lónyay, asking for (and receiving) permission to wind up the rescue work.⁵¹ That evening an exhausted Wesselényi returned home, his body was wracked by pain and enervated by stress. But he was kept awake much of the night by an upset stomach, apparently caused by drinking water from a contaminated well.⁵²

On the morning of March 18, Wesselényi went to the county building and met again with Lónyay. The immediate challenge was how to distribute food and supply shelter to the stricken city's inhabitants. Wesselényi believed mere gratuitous hand-outs would stifle initiative and self-respect. He was also concerned about the closely related issues of unemployment, city cleanup, and flood reconstruction. Ultimately they reached a compromise. At first, everyone would receive food and, where needed, temporary shelter. Military officers in Pest would supervise the flood debris removal. Those who lost jobs or homes, but who could work, would help with the clean up under direction of the soldiers. When the free food distribution ended, those who could not find work might still be fed and get temporary housing, if they continued to help rebuild the flood-scarred city. Those who worked would receive not just sustenance, but a reasonable wage as well. Yet if one could not work, he or she would still receive food and other necessities of life without cost.⁵³

Wesselényi also worked with Dessewffy in formulating a draft of a flood relief bill to be signed by the Palatine. Both Wesselényi and Dessewffy believed the proposal was urgent, but other local officials regarded the matter with less concern.⁵⁴ That same day the Palatine's son, Archduke István (Stefan) came to the county building to meet with Lónyay. Spotting Wesselényi, István warmly praised him for his rescue work during the recent floods.⁵⁵ Despite this public effusion, once the immediate danger was over, István was instrumental in excluding Wesselényi from further significant participation in the reconstruction work. Two weeks later,

Wesselényi was at the Ludoviceum at the same time as István and his wife, but they moved away in order to avoid meeting him.⁵⁶

The floods damaged not just Pest but nearby downstream towns as well. The small settlement on Csepel Island south of Pest was also inundated. Wesselényi recommended that a steamboat and several smaller boats be sent there to rescue stranded people and bring supplies. Dubraviczky, the royal vice lord lieutenant [*alispán*], lukewarmly agreed, but requisitioned no steamboat and only four smaller ferries. Once the relief expedition was sent to the island, he told Wesselényi not to have further involvement in the Csepel project. Feeling that his further participation might hinder the Csepel relief effort, Wesselényi distanced himself from it.⁵⁷ On March 19, 1838, Wesselényi again went to Pest's county hall, met with some local officials about flood relief and continued to work on the draft bill for the Palatine. That evening Wesselényi's churning stomach pains resumed, accompanied by a nearly convulsive pain in his side.⁵⁸

March 20–22

On the morning of March 20, Wesselényi persuaded Count György Károlyi to take the flood relief proposal to the Palatine for his consideration and signature. When Wesselényi heard that Archduke István was inclined to approve the bill with only minor corrections, he translated a syllabus of the bill into German for the Palatine.⁵⁹ After lunch, Wesselényi was accosted by a group of young people, some of whom were medical students. Members of the group complained that as educated people, they should not have to do flood relief work in order to get food. Wesselényi retorted that honest work was not demeaning and that able-bodied persons should work for meals. But he angered the students, who announced that they had no intention of either working or starving. An irritated Wesselényi wanted to bring the complainers before a tribunal, which would show them the road out of town or admonish them. Sensing Wesselényi's displeasure and fearing arrest, the young people scampered away. When later that day he met with Lónyay and Dessewffy, a still angry Wesselényi told them about his argument with the idlers.⁶⁰ Dessewffy also told Wesselényi that the Palatine already had the syllabus. Dessewffy asked Wesselényi to translate the syllabus into Hungarian to be printed that night. Wesselényi completed that task and brought the document to the administrative offices that evening, but Dessewffy was nowhere to be found.⁶¹

Unbeknownst to Wesselényi on March 20, 1838, the royal commission had issued an order that he was officially barred from further participation in official relief and reconstruction programs.⁶² While Wesselényi was still abed on the morning of March 21, Dessewffy suddenly appeared and said that he had met with the Palatine the previous evening. Dessewffy told Wesselényi that the Palatine had reservations about some parts of the proposed bill, but had actually suggested only

a few amendments. But “with a deadly serious countenance”⁶³ the ashen-faced Dessewffy informed Wesselényi of the royal commission’s order and the Palatine’s instructions that he must no longer take part in flood reconstruction programs.⁶⁴ Later that day, Dessewffy told a flabbergasted Wesselényi not to publicly reveal the decision to exclude him from flood projects. If Wesselényi made such disclosures – even though official channels knew of the decision – such action would annoy the government and undermine public support for it.⁶⁵

Bristling at the suggestion that the order be kept silent, Wesselényi told Dessewffy it was inconceivable that he not inform his close friends about the edict. He bitterly complained that the decision reeked of shameful pretension and he would not be muzzled. Wesselényi reminded Dessewffy that all of his actions during the flood had been public. He had openly stepped forward when the danger was greatest and had visibly supported local officials in implementing relief policies. Since his actions during the flood had been for all to see, the reason for his release should also be made public. If he told no one about the order, people would not understand why he was no longer involved in the relief work, and he would be ridiculed and compromised. In the end he agreed to tell only a select group of friends and not discuss the matter further.⁶⁶

On March 22, Wesselényi met with Széchenyi at the Casino⁶⁷ in Pest. The latter had been ill during much of the month and lamented in his diary that his physical and emotional conditions sapped his ability to face challenges posed by the flooding.⁶⁸ On that day, however, Széchenyi announced his own plans for minimizing future flood damage in the city. In his presentation he proposed the construction of a flood control canal surrounding Pest to help drain off excess Danube overflow. He also suggested the erection of a new dam, dredging the existing Danube channel, particularly near Csepel Island, and a broad, vigorous program of public works.⁶⁹ In many respects his plan resembled proposals already made by Wesselényi. On that same day a seven member committee met to discuss plans to rebuild flood-damaged Pest. Neither Wesselényi nor Széchenyi was at the beginning included as a member of that committee.⁷⁰

Also on March 22, 1838 (and less than a week after Wesselényi concluded his flood rescue efforts), the Austrian Chief Public Prosecutor called for the immediate resumption of efforts to bring Wesselényi’s treason trial to a prompt conclusion.⁷¹

March 23–31

The latter part of March 1838 was an unsettling time for Wesselényi. Gradually he adjusted to the shock of the decision to exclude him from the flood relief committee (although his diary mentions some still unresolved bitterness). On Friday, March 23, Wesselényi visited Széchenyi. When he arrived, Széchenyi was ill and

still in bed. The afflicted Széchenyi rambled on about a number of subjects, one of which was the government.⁷² He pointedly urged Wesselényi not to take any further part in the flood commission nor attend its meetings. He advised Wesselényi to keep a low profile in Pest and, indeed, urged him to leave the city. Wesselényi said little at the time, but wrote that if Széchenyi had not been ill, he would have told him that his advice was neither appreciated nor edifying. Wounded by Széchenyi's words, Wesselényi wrote that he had already decided to distance himself from committee participation as soon as circumstances permitted. Hounded, and ostracized by some, who should have been his supporters, Wesselényi grimly resolved to proceed and to take one step at a time on a path he already knew too well.⁷³

On March 28, the melodrama surrounding Wesselényi's role on the flood relief committee took another remarkable twist. In an abrupt reversal of its position only one week earlier, the committee now asked Wesselényi to resume his membership in the group. Somewhat surprisingly, he agreed. He also suggested that the committee extend membership to Széchenyi. While Wesselényi knew some members disliked Széchenyi, he believed his old friend would play a useful committee role and the nation would be ill-served if the "Greatest Hungarian" were snubbed. Dessewffy worried that Széchenyi's ego would be an obstacle to group harmony. But Wesselényi urged that the magnitude of the task required Széchenyi's talents. After further consultation, Dessewffy agreed that Széchenyi would be admitted, although only as an alternate member.⁷⁴

A number of Hungarian scholars have criticized Széchenyi's actions during the 1838 flood. Some have chastised him for what they believe to have been his less than heroic response to the flooding, particularly when his actions are compared with Wesselényi's. Mózes Rubinyi contrasts their respective responses during the high water period when Wesselényi "worked the entire night," while Széchenyi's thoughts seem to have been centered on his illness, his wife curling her ringlets and the impositions on their social schedule.⁷⁵ In some parts of his diary Széchenyi reproaches himself for not doing more:

I spent a wretched night and my condition is not getting any better. The end draws near with threatening steps. My bungled life appears clearly before me. ... Everywhere there is activity, meetings and conferences, and I simply cannot rise to the occasion. What an ignominious existence! From the thirteenth to the seventeenth [of March] I could not perform the duties I owed. I should have devoted myself [more fully], so tells me an inner voice.

I am totally enervated. A heinous end awaits me.⁷⁶

But it would be unfair to judge Széchenyi solely on a few isolated passages in his diary. Admittedly he was a man of mood swings, but there is a danger in drawing overly broad conclusions from scattered diary impressions made when he was dis-

couraged, or under great stress.⁷⁷ During much of the period he suffered physical and emotional pains.⁷⁸ Like others he was horrified at the extent of the damage and wondered if the city would ever rise again.⁷⁹ But shortly after the water receded he introduced a well-reasoned flood control plan. While he did not physically take part in rescuing stranded people, his own talents inclined him more to planning than to manning a boat.

Perhaps most importantly the 1838 flooding of the two cities convinced Széchenyi that there was an immediate need to construct a bridge to connect Pest and Buda.⁸⁰ On the same day he wrote Baron Sína about Pest's extensive damage, Széchenyi emphasized that it would be unthinkable not to rebuild it.⁸¹ About a week later he wrote that the matter of the bridge looked most promising⁸² and that although flood relief was the talk of the day in Pest, a major flood occurred only every century, while the bridge was a pressing everyday need.⁸³ In a March 27, 1838 letter written to the bridge engineer, William Tierney Clark, Széchenyi reiterated that as a result of the flood, the need for the bridge was more imperative than ever. While Széchenyi's conduct during the 1838 flooding did not galvanize the city and nation as did Wesselényi's, his efforts to find long-term solutions to flood problems should not be denigrated.

On March 31, 1838 the Pest flood committee announced its reconstruction plan. While the report cited the need to protect Pest from future floods, it did not propose innovative, bold measures. The flood canal championed by both Wesselényi and Széchenyi was seriously underfunded. The bid was awarded to an enterprise, which proposed and used cheap and inferior materials. The residential homes built near the canal were constructed of substandard materials. The level of the land was not raised nor was a significant embankment constructed along the Danube. The channel of the river was neither cleaned out nor deepened. Little forethought was given to long term flood protection even though Danube floods had plagued the city for centuries. No new rescue barges or boats were requisitioned. In short, the committee proposed only a superficial response to the 1838 tragedy and seemed to be more willing to forget than to guard against its recurrence in the future.⁸⁴ The plan generally proposed only band-aid solutions, leaving the underlying problems essentially ignored and untreated.

An Afterword

The 1838 flooding of Pest and Buda inflicted significant damage on both cities. While each was badly flooded, Buda with its generally more hilly terrain was not as extensively inundated as was the flat lowland of Pest. In a March 27, 1838 letter to William Tierney Clark, Széchenyi wrote: "... a large part of Buda and two-thirds of Pest are quite literally destroyed".⁸⁵ The devastation to Pest was so

extensive that both Széchenyi and Wesselényi wondered whether the city would ever again be the same.⁸⁶ Of the estimated 4,580 dwellings standing in Pest before the flood, nearly half of them (2,280) were destroyed or ruined by the deluge.⁸⁷ In both the city center and in the Lipót quarter, about a third of the houses were destroyed or made uninhabitable by the flood. In the Teréz- and József districts the figure was close to eighty per cent. The Ferenc district was reportedly the most badly damaged, with perhaps ninety-five percent of the homes destroyed, weakened or made useless.⁸⁸ Even some of the city's sturdiest buildings suffered significant water damage. Older parts of the county building, the National Theater, the Curia and other seemingly well-protected buildings suffered at least some structural damage because of the flooding.⁸⁹

The cost in human life, though not as extensive as it might have been, was not insubstantial. According to some government statistics there were 153 registered deaths caused by the flood.⁹⁰ More recent sources suggest the number killed was closer to four hundred.⁹¹ Whatever the number of deaths, they were doubtless reduced by the efforts of Wesselényi and others. If indeed 600 people were rescued by Wesselényi and others working directly with him,⁹² then the number of persons saved clearly exceeded the number of those who lost their lives in the flood. Obviously, Wesselényi was not the only person involved in the rescue efforts, so that the combined efforts of all the rescuers greatly ameliorated losses of human life. In addition to the unfortunate souls who drowned, the emotional toll suffered by thousands who cowered on rooftops wondering whether help would come before the building collapsed, the agonies of those exposed for hours amidst the raging, inhospitable elements, and the pain of being separated from families, friends and associates suffered by those who were unsure of the condition of loved ones defies objective calculation. The real and personal property losses were staggering. Uncertainties of where and how to resume life weighed heavily on many people, but particularly on the poor folk, who were least able to withstand a major economic dislocation.

The official press did not totally ignore Wesselényi during the flood, but generally relegated him to a distant third position behind the Palatine and his archduke son. However, among the common people Wesselényi's stature acquired an almost legendary proportion, at times crediting him some acts of heroism he probably did not perform.⁹³ His role was widely acknowledged by the general populace despite official attempts to underplay his efforts during and after the flooding. In a letter to Kölcsey, Wesselényi accurately predicted that once the flood crisis was over, his persecutors would promptly move forward toward a quick conclusion of the treason trial.⁹⁴ Although the authorities did not delay trial because of Wesselényi's part in the flood, the government's strident anti-Wesselényi posture softened somewhat and official demands for his death abated.⁹⁵

Undaunted by the government's stance, Mihály Vörösmarty, Hungary's foremost Romantic poet, penned a heroic poem entitled "The Boatman of the Flood" within a few weeks of the catastrophe. That poem was read for the first time on April 27, 1838 at the Pest Hungarian Theater by a young actress, Róza Laborfalvi, who later married Jókai. After the first reading of Vörösmarty's poem, the audience refused to let Ms. Laborfalvi leave the stage until she had recited the entire piece two more times. Each recitation was greeted by thunderous applause.

"The Boatman of the Flood" is not generally regarded as one of Vörösmarty's great poems.⁹⁶ It does not specifically name either Wesselényi or Pest, but describes a boatman who rescues defenseless, poor and abandoned souls during a flood. The first three verses contain powerful poetic images of the cataclysm, and depict haunting scenes of surging, murderous flood waters, nightmarish terrors felt by those stranded on roof-tops, awful crashing of immersed houses and terrifying dangers of foam-topped whirlpools. The poem eulogizes a mystical boatman whose acts of salvation rescue many stranded people. Still the boatman is more allegorical than a mere mirror-image of Wesselényi. Near the poem's conclusion the boatman admonishes, perhaps not only the rescued people, but the entire Hungarian nation:

Emlékezzél reám
Sorsodnak éjjelén:
Önérzeted vagyok,
Nevem Jótétemény.⁹⁷

Wesselényi's 1838 efforts are also commemorated in a Jókai novel, which was written more than fifteen years after the flood and before Wesselényi's March, 1838 diary entries were published. In *Kárpáthy Zoltán*, Jókai writes of a young member of the gentry, who is in Pest when waters cover the city. It is night, but in the dim distance a faint ray of light appears and draws nearer until he can distinguish men with torches in a boat:

In the midst of the torches stood a muscular, herculean figure, hatless and clad in a light cloak thrown over his shoulders. Who would not have recognized that dark, heroic face, the flashing fearless eyes . . . ? Who could not have been aware or known who he was? During Pest's three most awful days, thousands had heard the name as if it sounded as a watch-cry of their deliverance, and afterwards was spoken with reverence, laud and prayer. That man was Wesselényi.⁹⁸

In late April, 1838 Metternich ordered the cabinet to bring Wesselényi's treason trial to a head as quickly as possible. Hungary's Parliament was scheduled to meet in 1839 and the government wanted the Wesselényi and other political trials (including Kossuth's) completed before the diet met.⁹⁹ On January 14, 1839 documents in defense of Wesselényi were formally filed. Three weeks later, on January

31, 1839 (and less than a year after the flooding of Pest) the royal court entered judgment against him, sentencing him to three years in prison. A week later the royal court's judgment was affirmed by a seven person appeals court panel.¹⁰⁰ He served a brief part of that sentence in Hungary, but because of his rapidly failing eyesight Wesselényi was later transferred to Gräfenberg in Bohemia so that he could receive treatments for his deteriorating vision. After serving less than a year in prison Wesselényi was pardoned, but remained in self-imposed exile in Bohemia until 1843, when he returned to his estates in Transylvania.¹⁰¹ After his imprisonment he never regained his earlier political influence in Hungary. Although in 1838 he had been lionized by the people of Pest, it was not until 1842 that his flood rescue efforts were officially recognized by the city. But the official proclamation was only sent to him in 1845 and was mailed by a minor bureaucrat.¹⁰²

His imprisonment, ill health and separation from the main current of national politics essentially removed Wesselényi as a major player on the Hungarian political stage. Isolated and nearly blind, in 1843 he wrote a thought-provoking, at times almost prophetic work, *Szózat a magyar és szláv nemzetiség ügyében* [An Appeal in the Matter of the Hungarian and Slav Nationalities]. The book addresses the situation of Hungary's "minorities" (who in reality combined to comprise a majority of the nation's peoples). The work begins with a dire warning of imminent dangers facing Hungary and laments Wesselényi's own loss of influence in national politics. Five years after his enormous popularity during the flood, Wesselényi describes himself as "... the voice of one who is politically dead".¹⁰³ He morosely observes that his fall from high political visibility is the common lot of mankind; "... the fate of mortal man is to forget and be forgotten". Like a picture that once graced a manor's main halls, but has since become faded, dust-covered and forgotten, Wesselényi no longer sees himself as a vibrant member of his nation's family.¹⁰⁴ Despite its timely message for nineteenth-century Hungary, both *Szózat* and Wesselényi were largely ignored at the time.

When the 1848 Revolution broke out, Wesselényi played a notable role in Transylvania, but a smaller one in Hungary. After the breach between Hungary and Austria became irreparable in the fall of 1848, Wesselényi took his family away from Hungary and returned to Gräfenberg. After the revolution, a gravely ill Wesselényi left Gräfenberg hoping to return to and die on his family estates in Transylvania. En route he contracted pneumonia, and in a perhaps fitting irony, died in Pest on April 21, 1850.¹⁰⁵ He who devoted his political life to a renascent Hungary took his last living breath in the city where he had rescued the lives of so many of his countrymen.

The 1838 flood interrupted, but did not reverse Pest's rise from a relatively insignificant town in 1800 to a major municipality by the century's end. Memories of the flood were soon eclipsed by the 1848–49 revolution and the Compromise of 1867 by which Hungary became Austria's political partner. Particularly after the

latter event, the 1871 unification of Pest, Buda and Óbuda led to the creation of Budapest, which became one of two capitals of Austria-Hungary and by 1900 the sixth largest city in Europe.¹⁰⁶ Hungary's massive Parliament Building, its National Museum, Academy of Sciences, Opera House and the site of the nation's 1896 Millennial celebration were all located in Pest.

For the Austrian government and its representatives in Hungary, the timing of the 1838 flood was highly inopportune. The catastrophe exposed inadequacies of the governmental precautions to spare the city from a clearly foreseeable danger; and Wesselényi's actions during the flood made a hero out of the very man Metternich wanted to paint as a major state enemy. The hounded baron emerged as a national icon, while the Austrian government and its Hungarian representatives appeared peevish and short-sighted, if not incompetent. Having embarked on its path of intimidation, the government felt it had to go forward with the treason trials. But its decision to ramrod through the criminal action against the "Boatman" appeared both unfeeling and mean-spirited to many Hungarians. Wesselényi's popularity was at least a temporary reality which could not be ignored. That popular opinion influenced the government to mute its criticism of Wesselényi and modify its prior rhetoric calling for the death penalty.¹⁰⁷

Perhaps the most enduring influence of the 1838 flood is symbolic. In a time of crisis a member of Hungary's titled nobility made a visible decision to physically rescue needy souls, regardless of their social status. A prominent, though embattled, national figure manned a boat to save imperiled lives rather than simply occupy space on the national stage. Wesselényi's conduct during the flooding reflects the congruence between his thoughts and actions. Without attempting to apotheosize him, we may note that Wesselényi's nineteenth-century liberal principles were not mere abstractions, but guiding forces of action, which directed him in a time of trouble. When lives were in peril he did not put his personal convenience above public concerns, but rather implemented his political beliefs to help others. At a time when his own life was on the line and when he was racked with bodily pains, he opted not to focus on his own personal woes, but repeatedly rowed out into the watery darkness to rescue his fellow men.

In 1838 Hungary may have stood at an historic crossroad. It was ruled by dynasty under the dominant influence of a chancellor who opposed any manifestation of a Hungarian national revival. Some of Hungary's most influential writers of the day worried about the nation's possible linguistic and cultural demise. The powerful conservative wing of the nation's political elite doggedly resisted significant change in the country's structure. But Wesselényi and his "reformers" boldly called for Hungary's rejuvenation. They envisioned a nation, to be sure Magyar, but one in which all its peoples would have individual legal freedoms recognized by the state, one in which archaic feudal tenures would be altered, and one in which a much larger circle of the nation's people could have not just politi-

cal, but also economic opportunity.¹⁰⁸ Before 1838 there had been theoretical discussion of these issues, but little actual realization of them. Wesselényi's rescue efforts during the flood helped to demonstrate that some Hungarian aristocrats intended to translate their beliefs into actions, even at inconvenient times. In the end, Wesselényi showed Hungary in 1838 that the lives of common people do matter, and that a nation consists not just of its hereditary elite, but also of its untitled common people: including its peasants, urban dwellers and small tradesmen.

Notes

- 1 Katalin Czellár and Ferenc Somorjai, *Magyarország* (Budapest: Panorama, 1998), 211. (3rd ed.)
- 2 Samuel Kardos, *Báró Wesselényi Miklós: Élete és Munkái*, vol. 1 (Budapest: Légrády Testvérek Könyvnyomdája, 1905), 328. (Two vols.)
- 3 One of Wesselényi's remote ancestors was a Count Palatine of Hungary who lost his life in the seventeenth century "Wesselényi Conspiracy". Kardos, vol. 1, 15–16.
- 4 Zsigmond Kemény, "A két Wesselényi Miklós", *Báró Kemény Zsigmond munkáiból* (Budapest: Franklin Társulat, 1905), 60; George Barany, Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791–1841 (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1968), 104–105; Kardos, vol. 1, 87.
- 5 István Széchenyi, *Hitel* (Pest: Trattner & Károlyi Könyvnyomtató, 1830); Miklós Wesselényi, *Balítéletekről* (Bucharest–Leipzig: Farkas & Ferentz, 1833).
- 6 Zoltán Jókai, *Metternich und die Frage Ungarns*, trans. Erzsébet Andics (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1973), 70–72. See also László Csorba and Ferenc Velkey, *Reform és forradalom (1790–1849)* [Reform and Revolution, 1790–1849], (Debrecen: Csokonai Kiadó, 1998), 107.
- 7 Gyula Mérei, ed., *Magyarország története, 1790–1848* [The history of Hungary] vol. 2, (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1983), 756, 1269–1270. (2 vols.) Zsolt Trócsányi, *Wesselényi Miklós* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1965), 317. But see also Béla Köpeczi, ed., *History of Transylvania*, trans. Adrienne Chambers-Makkai (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1994), 463. One possible reason for differences of opinion among scholars may be that documents of the royal high court of Transylvania in the *Magyar Országos Levéltár* were destroyed by a fire in 1945. Trócsányi, 317 (footnote).
- 8 C. M. Knatchbull-Hugessen, *The Political Evolution of the Hungarian Nation*, vol. 1, (New York: Arno and New York Times, 1971), 1295–1296 (two vols., reprint); Mérei, vol. 1, 756. Literally, the alleged statement was that the government had "sucked the fat out of the peasantry" (... *a kormány szivja egyfelől a parasztság zsíriját* ...).
- 9 Zoltán Fónagy, *Wesselényi Miklós*, Válogatta, a bevezetést és a jegyzeteket írta Fónagy Zoltán; Magyar Szabadelvűek (Budapest: Új Mandátum Könyvkiadó, 1999), 41–42 (citing *Magyar Országos Levéltár, Wesselényi Levéltár*, VA 666).
- 10 Fónagy, 43. See also Zsolt Trócsányi, *Wesselényi Miklós hűtlenségi pere* (Budapest: Helikon Kiadó, 1986), 9–10.
- 11 Hungarian politicians at the time and scholars since have debated the issue. Years after the trial, Wesselényi claimed that the root cause of the treason charge was not his statements at Szatmár, but his support of peasant land reforms. He denies ever having made the treasonous remarks with which he was charged. To the contrary, he wrote that he was, and always had

been, a loyal servant of his country and sovereign. Miklós Wesselényi, *Szózat a magyar és szláv nemzetiség ügyében* [Manifesto in the matter of the Magyar and Slav nationalities] (Budapest: Európa Könyvkiadó, 1974), 15–16 (footnote). Reprint. Wesselényi's accusers claimed that a declaration against the government is an attack on the ruler himself, citing portions of Werbőczy's sixteenth-century *Tripartitum*, which asserted that since a government received its authority from the king, one who attacked his representatives thereby challenged the monarch himself. Dániel Veress, *Wesselényi Miklós* (Budapest: Móra Ferenc Könyvkiadó, 1983), 133–134. But Gábor Klauzál (later a minister in Hungary's 1848 cabinet) responded that Wesselényi's accusers misinterpreted the law. Klauzál argued that there are two Latin terms for government. One means the king's realm (*regimen*), the other (*gubernium*) a mere representative of the government. Klauzál claims treason requires that a statement must be made directly against the king or his kingdom, and not just against his political agents, who implement a debatable policy. Veress, 134.

12 István Széchenyi, *Széchenyi István: Napló*, ed. Gyula Vizsota, (Budapest: Gondolat Kiadó, 1978), 846. See also Széchenyi diary entry of June 20, 1837: "I was with Wesselényi, who already has a strong prison odor about him. The poor devil. He has suffered severely for his conceit." Széchenyi napló, 836.

13 Katona, vol. 1, 328; Trócsányi, *Wesselényi*, 392–393; Tamás Katona, "Az árvíz szerepe Pest-Buda világvárossá fejlődésében", *Előadások és tanulmányok Wesselényi Miklósról*, Erdélytörténeti Könyvek 1 (Debrecen: Felelős Kiadó, 1997), 124.

14 Kardos, vol. 1, 327; Trócsányi, *Wesselényi*, 392.

15 In 1871 the traditional towns of Buda, Pest and Óbuda were consolidated into a single city unit called Budapest. However, during Wesselényi's lifetime Pest and Buda were still separate municipalities. But even during the first half of the nineteenth century, and particularly after the construction of the Chain Bridge, which connected the two towns, some writers had begun to refer to Pest-Buda as a single metropolitan area, even though each maintained its own separate local government.

16 Katona, 122–123.

17 Mór Jókai, *Kárpáthy Zoltán*, Jókai Mór Művei series, vol. 6, part 1 (Budapest: Franklin Társulat, 1925), pt. 1, 116.

18 Average temperatures in Pest-Buda were significantly lower than normal. December average temperature was 4.1 Fahrenheit degrees (2.3 degrees Centigrade), January 9.7 Fahrenheit degrees (5.4 degrees Centigrade), February 7.4 Fahrenheit degrees (4.1 degrees Centigrade) lower than usual. Trócsányi, *Wesselényi*, 391.

19 Veress, 138–140; Trócsányi, *Wesselényi*, 391.

20 Veress, 139–140; Trócsányi, *Wesselényi*, 391–392.

21 Veress, 139; Trócsányi, *Wesselényi*, 391.

22 Katona, 122; Veress 140.

23 The primary source containing Wesselényi's impressions of and actions during the March flooding (and its immediate aftermath) are found in portions of his diary which were printed in Kardos, vol. 1, 329–340 and in a later work containing Wesselényi's diary entries for and commentaries about the period of the flood by other writers. Miklós Wesselényi, *Báró Wesselényi Miklós: Az árvízi hajós naplója* [Baron Miklós Wesselényi: The diary of the boatman of the flood], ed. Mózes Rubinyi and a preface by Lajos Bankó (Budapest: Királyi Magyar Egyetemi Nyomda, 1938 [?]). Unfortunately, the greater part of Wesselényi's extant diaries have not yet been published.

24 Kardos, vol. 1, 329, Wesselényi–Rubinyi, 17. In Széchenyi's diary entry of March 13, he indicated that the ice originally began to move around 2:30 in the afternoon. Széchenyi, 857.

25 Kardos, vol. 1, 329; Wesselényi–Rubinyi, 17; Trócsányi, *Wesselényi*, 392.

- 26 Kardos, vol. 1, 329; Wesselényi–Rubinyi, 17–18; Elek Benedek, *Nagy Magyarok Élete* (Budapest: Holnap Kiadó, 1995), 217–218. The original optimism in Wesselényi’s diary entries of March 13 is in sharp apparent contrast to that of Széchenyi’s diary of the same date. The latter wrote of water up to the second stories of houses in some places, of water levels rising throughout the evening, and of “chaos in the city.” Széchenyi, 857. It is possible that Széchenyi may have telescoped the evening hours of March 13 and the wee morning hours of March 14, when by all accounts flooding had become acute.
- 27 Kardos, vol. 1, 329–330; Wesselényi–Rubinyi, 18–19; Benedek, 218.
- 28 Kardos, vol. 1, 330; Wesselényi–Rubinyi, 20; Trócsányi, *Hütlenségi pere*, 81–82; Benedek, 218.
- 29 Kardos, vol. 1, 330; Wesselényi–Rubinyi, 20; Benedek, 218.
- 30 Wesselényi–Rubinyi, 20–21; Trócsányi, *Wesselényi*, 393; Benedek, 219; Kardos, vol. 1, 330.
- 31 Wesselényi–Rubinyi, 21; Trócsányi, *Wesselényi*, 393; Kardos, vol. 1, 330–331.
- 32 Wesselényi–Rubinyi, 21–22; Trócsányi, *Wesselényi*, 393; Benedek, 218.
- 33 Wesselényi–Rubinyi, 22, Kardos, vol. 1, 331; Trócsányi, *Wesselényi*, 393.
- 34 Wesselényi–Rubinyi, 22–23, Kardos, vol. 1, 331.
- 35 Wesselényi–Rubinyi, 23–25; Kardos, vol. 1, 331–332; Trócsányi, *Wesselényi*, 393.
- 36 Széchenyi, 858.
- 37 Trócsányi, *Wesselényi*, 393; Wesselényi–Rubinyi, 25–26; Kardos, vol. 1, 332–333.
- 38 Wesselényi–Rubinyi, 27–28; Kardos, vol. 1, 333.
- 39 Wesselényi–Rubinyi, 28–29; Kardos, Vol. 1, 334; Trócsányi, *Wesselényi*, 394.
- 40 Wesselényi–Rubinyi, 29–30; Trócsányi, *Hütlenségi pere*, 82; Trócsányi, *Wesselényi*, 394.
- 41 Széchenyi, 858.
- 42 Wesselényi–Rubinyi, 31–32; Trócsányi, *Wesselényi*, 394; Kardos, vol. 1, 335.
- 43 Wesselényi–Rubinyi, 32–33; Kardos, vol. 1, 335.
- 44 Wesselényi–Rubinyi, 33–35; Kardos, vol. 1, 336; Trócsányi, *Wesselényi*, 394.
- 45 Wesselényi–Rubinyi, 35; Kardos, vol. 1, 336.
- 46 Wesselényi–Rubinyi, 37; Lajos Mangold and Cyrill Horváth, eds., *Tolnai Világtörténelme: A legújabb kor 1815–1908: A szabadságharcok és a nemzeti újjáébredés kora* [Tolnai’s world history. The most recent era, 1815–1908: the age of wars of liberation and national revival], vol. 2, (Budapest: Magyar Kereskedelmi Közlöny Hírlap- és Könyvkiadó [date unclear], vol. 2, 144, (two vols); Széchenyi, 859.
- 47 Wesselényi–Rubinyi, 37; Trócsányi, *Wesselényi*, 394; Kardos, vol. 1, 337.
- 48 Wesselényi–Rubinyi, 45, 48–51; Trócsányi, *Hütlenségi pere*, 82.
- 49 According to Trócsányi, the only city officials who played an active role in relief efforts during the flooding itself were Havas and Trattner. In contrast to the majority of the city representatives, a number of the Pest county leaders were much more active in dealing with both the flood rescue actions and reconstruction efforts. Prónay, originally criticized by Wesselényi for his inactivity during the first days of the deluge, afterwards rendered excellent service. And Dubraviczky, the court appointed vice lord lieutenant [*alispán*] of Pest County, also worked diligently. Trócsányi, *Wesselényi*, 394–395.
- 50 Trócsányi, *Wesselényi*, 395.
- 51 Wesselényi–Rubinyi, 39–41, Trócsányi, *Wesselényi*, 395.
- 52 Wesselényi–Rubinyi, 42.
- 53 Wesselényi–Rubinyi, 43–44; Trócsányi, *Wesselényi*, 395.
- 54 Wesselényi–Rubinyi, 44.
- 55 In his diary, Wesselényi noted that he was more touched by the Archduke’s speaking to him in excellent Hungarian than he was by István’s effusive protestation of gratitude. Wesselényi–Rubinyi, 45.

- 56 Trócsányi, *Wesselényi*, 396.
- 57 Wesselényi–Rubinyi, 45.
- 58 Wesselényi–Rubinyi, 46.
- 59 Wesselényi–Rubinyi, 47.
- 60 Wesselényi–Rubinyi, 47–48; Trócsányi, *Wesselényi*, 395.
- 61 Wesselényi–Rubinyi, 48; Trócsányi, *Wesselényi*, 396.
- 62 Ferenc Kerényi, “Az árvizi hajós’ és Vörösmarty Mihály” [The boatman of the flood and Mihály Vörösmarty], *Előadások és tanulmányok Wesselényi Miklósról* [Lectures and studies on Miklós Wesselényi], Erdélytörténeti könyvek 1, (Debrecen: Felelős Kiadó, 1997), 171–178, 176.
- 63 The Hungarian expression used by Wesselényi is “halott-kísérő pófával” (literally “with death attendant face”).
- 64 Wesselényi–Rubinyi, 48–49; Trócsányi, *Wesselényi*, 396.
- 65 Wesselényi–Rubinyi, 49; Trócsányi, *Wesselényi*, 396.
- 66 Wesselényi–Rubinyi, 49–51.
- 67 The term “Casino” refers primarily to a gentlemen’ club, more than to a purely gambling kind of establishment. Széchenyi founded the Casino in Pest as a place where people of high social station and/or education could meet to discuss political topics, read domestic and foreign newspapers, and review scholarly periodicals. See George Barany, *Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791–1844* (Princeton: Princeton University Press, 1968), 167–173.
- 68 Széchenyi, 859. His diary entry for March 19, 1838 noted: “When I awoke, I was in great pain. I suffered until about 4 o’clock. I am no longer a man of action. Every ambition has slipped away.”
- 69 Wesselényi–Rubinyi, 51–52; Trócsányi, *Wesselényi*, 396–397. Széchenyi’s own diary contains no entry, which mentions the flood relief plan he presented at the Casino.
- 70 Trócsányi, *Wesselényi*, 397.
- 71 Kerényi, 176. The Public Prosecutor was the rough equivalent of an American Attorney General or Prosecuting Attorney.
- 72 Wesselényi–Rubinyi, 53–54. Perhaps because of his illness, Széchenyi’s diary contains no entry for March 23, 1838.
- 73 Wesselényi–Rubinyi, 54–56.
- 74 Trócsányi, *Wesselényi*, 397. Széchenyi, 861. Diary entries for March 28 and March 30, 1838.
- 75 Rubinyi, 11–12.
- 76 Széchenyi, 861, entry for March 28, 1938.
- 77 Széchenyi, 860 entry for March 25, 1838.
- 78 Széchenyi, 858, entries for March 14 and 15, 1838.
- 79 Vera Bácskai and Lajos Nagy, eds., *Széchenyi pesti terve* [Széchenyi’s plans for Pest], trans. Iván Bába, et al. (Budapest: Szépirodalmi Könyvkiadó, 1985), 155 (Széchenyi’s letter of March 21, 1838 to Baron Georg Sina).
- 80 The Széchenyi Lánchíd, or Chain Bridge was erected between 1839 and 1849 and is regarded by many as a symbol of the union of Buda, Pest and Óbuda into the metropolis now known as Budapest.
- 81 Bácskai, 156.
- 82 Bácskai, 160–161. (“Igen, a híd ügye most már pompásan áll.”). (Széchenyi’s letter to Sina dated March 27, 1838)
- 83 Bácskai, 162.
- 84 Trócsányi, *Wesselényi*, 397.
- 85 Bácskai, 157.

- 86 Bácskai, 155, Széchenyi's letter of March 21, 1838 to Baron Georg Sina; Wesselényi's letter dated March 24, 1838 to Ferenc Kölcsey, cited in G. Zoltán Szabó (ed.). *Kölcsey Ferenc levelezése* (Budapest: Gondolat Kiadó, 1990), 290.
- 87 Kardos, vol. 1, 328; Veress, 140; Lajos Mangold and Cyrill Horváth, eds., *Tolnai világtörténelme: A legújabb kor 1815–1908; A szabadságharcok és a nemesi újjáébredés kora* (Budapest: Magyar Kereskedelmi Közlöny Hírlap- és Könyvkiadó, no date), vol. 2, 144–145.
- 88 Katona, 126.
- 89 Mangold, vol. 2, 145.
- 90 Katona, 126.
- 91 László Kontler, *A History of Hungary*, (New York: Palgrave MacMillan, 2002), 237.
- 92 E.g. Kardos, vol. 1, 328.
- 93 Trócsányi, *Wesselényi*, 397.
- 94 March 24, 1838 letter from Wesselényi to Kölcsey, cited in G. Zoltán Szabó, ed., *Kölcsey Ferenc levelezése. Válogatás* [Selections from the correspondence of Ferenc Kölcsey] (Budapest: Gondolat Kiadó, 1990), 290.
- 95 Trócsányi, *Wesselényi*, 397.
- 96 Ferenc Kerényi. “Az árvizi hajós’ és Vörösmarty Mihály” [The boatman of the flood and Mihály Vörösmarty], *Előadások és tanulmányok Wesselényi Miklósról*. Erdélytörténeti könyvek (Debrecen: Felelős Kiadó, 1997), 171–178, 176; Trócsányi, *Wesselényi*, 397; Katona, 124.
- 97 Mihály Vörösmarty, *Vörösmarty Mihály költői művei* [The lyrical works of Mihály Vörösmarty], ed. András Martinkó (Budapest: Szépirodalmi Könyvkiadó, 1987), vol. 1, 311–315. A very rough translation of the cited passage reads:
- Hold me in your thoughts
On this night of destiny:
I am your self-regard,
Whose name is Charity.
- 98 Jókai, *Kárpáthy Zoltán*, vol. 1, 157.
- 99 Trócsányi, *Pere*, 83.
- 100 Trócsányi, *Pere*, 99–100; Mérei, vol. 2, 1275.
- 101 Miklós Asztalos, *Wesselényi Miklós az első nemzetiségi politikus* [Miklós Wesselényi, the first politician of the nationalities] (Pécs: Karl Könyvesbolt Kiadása, 1927), 16.
- 102 Fónagy, 17.
- 103 Miklós Wesselényi, *Szózat a magyar és szláv nemzetiség ügyében* (Budapest: Európa Könyvkiadó, 1992), 15 (reprint).
- 104 Wesselényi, *Szózat*, 15.
- 105 Fónagy, 19–20.
- 106 John Lukács, *Budapest 1900: A Historical Portrait of a City and Its Culture*, (New York: Weidenfeld & Nicolson, 1988), 67.
- 107 Trócsányi, *Wesselényi*, 397.
- 108 Miklós Wesselényi, *Balítéletekről* [On misjudgments], ed. and intro. Dániel Veress (București: Kriterion Könyvkiadó, 1974), 120, 123, 234–236.

**ET IN HUNGARIA EGO:
TRIANON, REVISIONISM AND THE JOURNAL
MAGYAR SZEMLE (1927–1944)**

MATTHEW CAPLES

Indiana University, Bloomington, IN
USA

The journal *Magyar Szemle* (1927–1944), founded by Prime Minister István Bethlen and edited by the historian Gyula Szekfű, was the primary forum for the discussion of the revision of the Treaty of Trianon and the situation of the Hungarian minorities in the neighboring states. Rejecting all proposals for border revision on an ethnic basis, the journal espoused integral revisionism, or the restoration of the historical Kingdom of Hungary. The periodical's own position on revision is best illustrated by the "New Hungaria" essays of the legal scholar László Ottlik, published between 1928 and 1940, which hoped to win back the former national minorities through promises of wide-ranging autonomy within a re-established Greater Hungary.

Keywords: Trianon, Revisionism, Irredentism, Magyar Szemle, Hungarian minorities

I. Introduction

Magyar Szemle (*Hungarian Review*, 1927–1944) was the conservative journal *par excellence* and one of the outstanding periodicals of interwar Hungary. Inspired by Prime Minister István Bethlen (1874–1946)¹ and for many years edited by the prominent historian Gyula Szekfű (1883–1955), the journal represented the most significant gathering of conservative intellectuals to be found during the period of Admiral Miklós Horthy's regency (1920–1944). In the wide variety of the topics it covered as well as the quality of its writing, *Magyar Szemle* far surpassed other conservative journals of the day. In addition to essays on history, literature, art, culture, education, politics, economics and social issues, the journal focused on the pressing questions of Hungarian foreign policy. In reality, this centered on two distinct yet interconnected issues: the revision of the Treaty of Trianon and the fate of the more than three million ethnic Hungarians assigned to live outside Hungary as a result of that treaty. As the journal's first minority expert declared in 1929, "Since Trianon, Hungarian national policy has centered on two points: revi-

sion and the question of the Magyar national minorities suffering under foreign domination."² Although the periodical unequivocally embraced the goal of integral revisionism, it spoke to the Hungarian public in a voice far more refined than that of most irredentist movements.

The following pages will attempt to provide an analysis of the question of revision in *Magyar Szemle*. After an overview of the historical background, including an examination of the consequences of the Paris Peace Conference for Hungary, the interrelated phenomena of irredentism and revisionism and the impact of the Rothermere Campaign of 1927 (Chapter II), the paper will sketch briefly the establishment of and background to the journal *Magyar Szemle* (Chapter III). Following this, the influential and utopian plan published in *Magyar Szemle*, the so-called "New Hungaria" Concept, will be examined in some detail (Chapter IV). Finally, the journal's coverage of the Hungarian minorities as well its other reflections on the future of the Carpathian Basin will be considered briefly before ending with a brief conclusion.

II. The Historical Context: Interwar Hungary

*The Treaty of Trianon*³

It is no exaggeration to state that the catastrophe that befell Hungary at the Paris Peace Conference was the most decisive moment in modern Hungarian history, the repercussions of which continue to be felt even today. Although Hungary might have expected to face an unfavorable settlement for having finished the war as a defeated enemy combatant, nothing could have prepared the country for the severity of the peace terms which the Entente Powers dictated. The Treaty of Trianon, signed on June 4, 1920 in the Grand Trianon Palace at Versailles, had been drafted without consulting representatives of Hungary. Since the fall of 1918 a team of Hungarian experts had been hard at work preparing maps, statistics and other supporting materials in anticipation of an opportunity to present the country's case. The Hungarian delegation, which included the prominent statesmen Counts Albert Apponyi (1846–1933), Pál Teleki (1879–1941) and István Bethlen, was invited to attend the conference only in December 1919.⁴ The delegation arrived in Paris on January 7, 1920, fully one year after the conference had been convened. The frosty welcome the Hungarian representatives received upon arrival presaged the harsh peace terms that the Entente Powers would present as a *fait accompli* one week later.⁵

The treaty itself, a lengthy, extremely thorough document containing 364 total articles divided over 14 parts, left virtually nothing to chance and regulated almost every aspect of Hungary's place in the new world order.⁶ From the Hungarian

point of view, the most pernicious provisions of the treaty were those contained in Part II (“The Frontiers of Hungary,” articles 27–35). The thousand-year-old Kingdom of Hungary was required to cede approximately 70% of her territory and two-thirds of her population to six different states. Romania emerged as the biggest beneficiary of the partition of Hungary, receiving not only all of Transylvania, but also the eastern reaches of the Great Hungarian Plain (Alföld), the Partium⁷ and a share of the Banate (Bánság). To Czechoslovakia the peacemakers awarded virtually all of former Upper Hungary (Felvidék, present-day Slovakia) and Subcarpathian Ukraine (Kárpátalja). Yugoslavia gained, in addition to the union with Croatia, a large portion of the fertile Bácska region, the balance of the Banate as well as the small wedge of territory lying between the Mura and Dráva Rivers (Muraköz). Austria was granted the so-called Burgenland. Poland received small portions of former Árva County, while Italy took possession of Hungary’s lone outlet to the sea, the port city of Fiume (Rijeka). Underscoring the severity of the peace settlement, more Hungarian territory was awarded to Romania than was left to Trianon Hungary, while even her former partner in the now defunct Dual Monarchy, Austria, benefited from Hungary’s dismemberment. Hungary’s net losses far exceeded those of Germany, widely considered to be the primary culprit behind the outbreak of the war.

Table 1
Hungarian Losses at Trianon⁸

| | Area (km ²) | Population (total) | Ethnic Magyars (total) | Ethnic Magyars (%) |
|----------------------------|----------------------------|-----------------------|---------------------------|-----------------------|
| Historical Hungary: | | | | |
| excluding Croatia-Slavonia | 282,870 | 18,264,533 | 9,944,627 | 54.4 |
| including Croatia-Slavonia | 325,411 | 20,886,487 | 10,050,575 | 48.1 |
| Lost to: | | | | |
| Austria | 4,020 | 291,618 | 26,153 | 9.0 |
| Czechoslovakia | 61,633 | 3,517,568 | 1,066,685 | 30.3 |
| Poland | 589 | 23,662 | 230 | 0.01 |
| Romania | 103,093 | 5,257,467 | 1,661,805 | 31.6 |
| Yugoslavia: | | | | |
| without Croatia | 20,551 | 1,509,295 | 452,265 | 30.0 |
| with Croatia | 63,092 | 4,131,249 | 558,213 | 13.5 |
| Italy | 21 | 49,806 | 6,493 | 13.0 |
| Total losses: | | | | |
| excluding Croatia-Slavonia | 189,907 | 10,649,416 | 3,213,631 | 30.2 |
| including Croatia-Slavonia | 232,448 | 13,271,370 | 3,319,571 | 25.0 |
| Trianon Hungary | 92,963 | 7,615,117 | 6,730,996 | 88.4 |

The territorial provisions of the treaty resulted in a flagrant violation of the Wilsonian principle of national self-determination, which the peace makers supposedly championed. For although the new Hungary had clearly become an ethnic Magyar nation-state, included among the population left outside the partitioned country were roughly 3.3 million ethnic Magyars. Thus, instead of furthering the cause of national self-determination, the Great Powers created an *irredenta* surpassed proportionally in Europe only by the Albanians.⁹ The lone advantage of the peace treaty was that it had reestablished Hungary's independence from Austria; for the majority of Hungarians, however, independence had come at an unacceptably high cost. The knowledge that the Great Powers had refused to grant the Successor States the most excessive of their demands, including the important cities of Pécs, Salgótarján, and Sátoraljaújhely as well as a belt of territory in Western Transdanubia to link Czechoslovakia with Yugoslavia (the so-called "Slav Corridor"), provided little comfort for Hungary.¹⁰

Table 2
Population of Trianon Hungary¹¹

| Ethnicity | 1920 | | 1930 | |
|-----------------|-----------|-------|-----------|-------|
| | Number | % | Number | % |
| Magyar | 7,156,727 | 89.5 | 8,001,112 | 92.1 |
| German | 551,624 | 6.9 | 478,630 | 5.5 |
| Slovak | 141,918 | 1.8 | 104,819 | 1.2 |
| Romanian | 23,695 | 0.3 | 16,221 | 0.2 |
| Croatian | 36,864 | 0.5 | 27,683 | 0.3 |
| Serbian | 17,132 | 0.2 | 7,031 | 0.1 |
| Bunyevac, Šokci | 23,228 | 0.3 | 20,564 | 0.2 |
| Other | 39,014 | 0.5 | 32,259 | 0.4 |
| Totals: | 7,990,202 | 100.0 | 8,688,319 | 100.0 |

The country's difficult position was further compounded by the nearly complete diplomatic isolation in which she found herself after Trianon. Through a series of bilateral treaties signed in 1920–1921 and with French backing, Czechoslovakia, Romania and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes quickly formed a strategic alliance, the Little Entente, the primary goals of which were to prevent a Habsburg restoration and thwart Hungarian aspirations in the region. Furthermore, while Hungary was surrounded by this ring of openly hostile neighbors, Part V of the Treaty of Trianon placed severe restrictions on the country's military forces. It provided for an army of only 35,000 men, including officers (article 104). Moreover, the country was permitted to operate only one armaments plant producing a strictly limited quantity of weapons and munitions (article 115) and prohibited from manufacturing or importing armored vehicles or tanks (arti-

cle 119). Nor could Hungary maintain an air force or even own military aircraft (articles 128–132). These clauses and the fact that the majority of Hungary's largest towns lay relatively close to the new borders led many to opine that Trianon had rendered the country virtually indefensible.

The new frontiers also disrupted the country's economic life by depriving it of vital railways, important markets and precious natural resources. Exacerbating the situation were onerous demands for reparations payments (Part VIII, articles 161–179). Hungary was obligated to pay reparations for a period of thirty years, beginning in 1921, although the amount was not specified by the treaty but rather was to be determined by a "reparations committee" headquartered in Paris. Fleeing foreign occupation, hundreds of thousands of refugees¹² streamed into the reduced country, further straining its meager resources. It is small wonder that to many observers, Trianon Hungary seemed to be an unviable state, incapable of life (*életképtelen*).

The disintegration of historical Hungary was not simply the result of the unfortunate vagaries of history. In fact, a constellation of both internal and external factors came into play: the radicalization of the demands of the nationalities, Hungary's involvement in the war and her subsequent loss of prestige, and the change in the needs and interests of the victorious Great Powers.¹³ The harsh terms of the peace were motivated first and foremost by considerations of *Realpolitik*; anti-Hungarian sentiment played a secondary, albeit significant, role. As one noted participant, Harold Nicolson, later recalled:

My feelings towards Hungary were less detached. I confess that I regarded, and still regard, that Turanian tribe with great distaste. Like their cousins the Turks, they had destroyed much and created nothing. Buda Pest was a false city devoid of any autochthonous reality. For centuries the Magyars had oppressed their subject nationalities. The hour of liberation and of retribution was at hand.¹⁴

Probably a more significant factor was the piecemeal method by which the peacemakers handled the demands of the Successor States vis-à-vis Hungary. Unlike in the case of the neighboring states, whose claims were studied by separate committees, no single committee dealing exclusively with Hungarian affairs was ever established. Moreover, the Treaty of Trianon was drafted and debated relatively late in the peace negotiations, at a time when the peacemakers were anxious to bring the entire process to a swift conclusion.¹⁵

Whatever the reasons for the severe peace terms, the losses had a psychological impact impossible to measure. Countless historical towns, buildings and monuments, deeply ingrained in Hungarian national consciousness, were now located outside the country and required a passport to visit. National heroes, such as János Hunyadi and Ferenc Rákóczi, were now entombed in foreign countries.¹⁶ The

family estates of such luminaries of Hungarian literature as János Arany, Imre Madách, Kálmán Mikszáth and Endre Ady were similarly located on the wrong side of the border.¹⁷ Many Hungarian citizens were cut off from family and friends, and in a few rare cases the border passed through towns, such as in Komárom and Sátoraljaújhely.¹⁸ For many, the specter of the nation's extinction (*nemzethalál*), which had haunted the Magyars since the time of "Herderian prophesy" predicting the disappearance of the Hungarian language, must have appeared to represent a greater menace than ever before.¹⁹

The cruel reality of Trianon gave rise to much soul-searching. People needed answers to explain why historical Hungary had disintegrated. In general, the search for an explanation led to an indictment of Western liberalism, and in that effort writers and scholars played a leading role. Among the countless "Trianon books" that appeared after the war, the most influential were Dezső Szabó's polemical novel *Az elsodort falu* (The Village Swept Away, 1919), Gyula Szekfű's historical study *Három nemzedék* (Three Generations, 1920) and Cécile Tormay's two-volume *Bujdosó könyv* (Fugitive's Book, 1921–22). All three works were written in response to the events that unfolded during the Republic of Councils (March 21 – August 1, 1919), led by the Hungarian Bolshevik Béla Kun (1886–1939); they illustrate in part the dominant "Christian National" ideology of the interwar period as well as the conservative turn Hungarian cultural life underwent after 1919.²⁰ Foreigners, especially Jews, were blamed for the country's demise. Szekfű's *Three Generations* in particular enjoyed a large readership throughout the period, and its author came to be widely regarded as the chief ideologist of the Horthy Era.

Hungarian Irredentism, Hungarian Revisionism

"No one could be in Hungary very long," recalled the American minister to Budapest in the 1930s, John F. Montgomery, "without knowing that *nem, nem, soha* meant no, no – never, and that it referred to the boundaries fixed by the Treaty of Trianon."²¹ Trianon inflicted a national trauma upon the Hungarians equal in magnitude to medieval Hungary's catastrophic defeat at the Battle of Mohács in 1526, which had resulted in the partition of the kingdom into three parts.²² Already exhausted by four years of warfare, a relatively bloodless democratic revolution, a communist coup d'état, foreign occupation and finally a rather violent counter-revolution, the country succumbed to shock upon learning of the severity of the peace terms. The suddenness with which the content of the peace treaty was revealed gave neither the Hungarian political leadership nor the public time to prepare for the blow. As one historian has remarked, "the shock of Trianon was so pervasive and so keenly felt that the syndrome it produced can only be compared

to a malignant national disease”.²³ The ensuing “Trianon syndrome” manifested itself in an irredentist cult, one which occasionally reached astonishing proportions.

In his informative study of interwar revisionism, Miklós Zeidler clarifies the important distinction between “revisionism” and “irredentism”, concepts that have been frequently used interchangeably. Revisionism can be defined as the attempt to modify the terms of a treaty through diplomacy and international law. By contrast, irredentism aspires to take back national territories under foreign rule; it seeks to achieve this goal either peacefully or by force. In Zeidler’s opinion, Hungary’s foreign policy between the two world wars was officially revisionist, though it often resorted to the threat of armed force and the slogans of irredentism.²⁴

Nem, nem, soha! was only one of the many popular irredentist slogans that abounded in interwar Hungary. Others included *Mindent vissza!* (Everything back!), *Így volt, így lesz!* (Thus it was, thus it shall be!), and the mouthful *Csonka-Magyarország nem ország, egész Magyarország mennyország!* (Mutilated Hungary is not a country, entire Hungary is heaven!). It became customary for Hungarian school children to recite the so-called “Hungarian Credo” (*Magyar Hiszekegy*) at the beginning and end of each class:

I believe in one God,
I believe in one Homeland,
I believe in one divine eternal truth,
I believe in Hungary’s resurrection.
Amen.²⁵

All across the country countless memorials were erected ranging from the moving and the pathetic through the tasteless to the truly bizarre. Hungary was frequently personified as a wounded maiden (Hungária). The country’s suffering took on religious imagery: the map of historical Hungary depicted crucified and wearing a crown of thorns became popular in this period, while irredentist artwork made frequent reference to Hungary’s “resurrection”.²⁶ The most ambitious of these irredentist monuments was undoubtedly the assemblage of statues arranged on the northern end of Szabadság tér (Liberty Square) in Budapest. Four larger-than-life allegorical sculptures representing North, South, East and West were erected in January 1921.²⁷ These were complemented in 1928 by the unveiling of the reliquary national flag (*ereklyés országzászló*). A twenty-meter high flagpole emerged from a pedestal, which formed a reliquary containing soil from each of the counties of historical Hungary. The pole was topped with a one-meter hand (cast in copper and modeled after Horthy’s own), poised as if to swear an oath.²⁸

On a less monumental scale, shop windows were decorated with irredentist displays, flowerbeds arranged with irredentist slogans, and one could purchase everyday household items such as pencils, matches, ash trays, thumb tacks and shoe polish in packaging bearing anti-Trianon symbols. Even an irredentist board game (*Let's Get Back Greater Hungary!*) was produced.²⁹ It is small wonder that Kálmán Kánya (1869–1945), Hungary's foreign minister for much of the 1930s, believed that where revisionism was concerned, the Hungarians might have suffered from a slight case of insanity.³⁰

Irredentism was not confined to the mundane, however. Even some of Hungary's most talented citizens participated in the movement. Many prominent Hungarian authors, poets and artists had been born outside the boundaries of Trianon Hungary and now required a passport to visit their hometown or village. Dezső Kosztolányi (1885–1936), one of the Hungarian language's most gifted writers, edited an anthology of irredentist writing in the early 1920s entitled *Bleeding Hungary (Vérző Magyarország)*. The volume, which contained works by both famous authors as well as others now long-forgotten, featured a preface by Admiral Horthy and contributions from other important public figures, such as János Csernoch (1852–1927), the Archbishop of Esztergom. Included also was a fold-out map of historical Hungary indicating the names of dozens of famous Hungarians born outside the Trianon borders. The caption to the map asked plaintively, "Can the Romanians make us believe that János Arany was born in Romania? Can the Czechs make us believe that Mór Jókai was born in Czechoslovakia?" and so on.³¹

Trianon inspired some works of enduring beauty as well. The poet Mihály Babits (1883–1941), who had worked as a teacher before World War I at the *gimnázium* in the Transylvanian town of Fogaras, wrote a cycle of poems entitled *My Homeland! (Hazám!)*:

Röpülj, lelkem, keresd meg hazámat!
 Enyhe dombsor, lankatag magyar föld!
 s az a róna túl már a nagy-alföld
 szemhatártól, ahol a nap támad.
 Röpülj, lelkem, röptüld át hazámat!
 Szemhatártól szemhatárig, s újra
 merre emléked, a halk selyempók
 vonja szálát, szállj a rónán túlra
 s át hol állnak a bolond sorompók:
 és akármit ír a kard a rögre,
 lankád mellől el ne bocsásd bérceid:
 ha hazád volt, az marad örökre;
 senkisésem bíró, csak ahogy érzed!³²

The intensity of Hungarian irredentism becomes even more understandable if one takes into account certain attitudes prevalent in Hungary during the Monarchy's final years. In the decades preceding the First World War, certain segments of Hungarian society had become convinced that it was Hungary's destiny to supplant Austria as the true center of power both within the Habsburg Monarchy and in the region. Symptomatic of this illusory "Great Power" status was the spate of monumental building projects planned for the millennial celebrations of 1896, including Heroes' Square, Saint Stephen's Basilica and the neo-Gothic Parliament on the banks of the Danube. Many became blinded by the dazzling spectacle of the Millennium Exhibition held in the City Park, which celebrated one thousand years of Hungarian history and accomplishment in the Carpathian Basin. The Exhibition came to be seen by many non-Magyars as the ultimate expression of Magyar chauvinism, for it juxtaposed a vision of the heroic Magyar past alongside an unflattering portrayal of the nationalities and their assigned place in the hierarchy of the kingdom, which further exacerbated already inflamed nationalist passions.³³ At the dawn of the twentieth century, many Hungarians were carried away by the delusional prognostications of ultra-nationalists like the journalists Gusztáv Beksics (1847–1906) and Jenő Rákosi (1842–1929). The latter foresaw in his newspaper *Budapesti Hírlap* an "empire of thirty million Magyars"; this he trumpeted at a time when the population of Hungary stood somewhere around twenty-one million (including Croatia), of which the total number of ethnic Magyars barely reached ten million, and large-scale emigration to the New World was taking place.³⁴ Under such circumstances, the scale of the nation's outcry against Trianon should not have come as a surprise.

In addition to this pervasive irredentism, interwar Hungary was characterized by a relentless pursuit of revisionism. Needless to say, revision of the Treaty of Trianon became the national cause as well as the primary objective of every Hungarian government during the Horthy Era. The minimal goal was the recapture of all Hungarian-inhabited territories, while the maximal goal sought to restore the borders of the historical Kingdom of Saint Stephen. Correspondingly, there existed (at least in theory) two major conceptions of revisionism in interwar Hungary: ethnic or ethnographic revisionism and integral revisionism.

The principle of national self-determination served as the basis for ethnic revisionism, which aimed at recovering only those territories inhabited exclusively or primarily by Hungarians. The peace settlement had indeed left approximately 1.6 million Hungarians just outside the borders of interwar Hungary. Large areas of former Upper Hungary contained significant ethnic Magyar populations, especially on the large island of Csallóköz (Žitný Ostrov, Grosse Schütt), south of Pozsony (Bratislava, Pressburg). This territory was almost exclusively Hungarian but assigned to Czechoslovakia to provide the new state with a more secure border and an outlet to the Danube.³⁵ Likewise, a Hungarian majority prevailed in much

of the zone immediately across the border with Romania. This area, formed by the eastern reaches of the Great Plain and the so-called Partium, included the important towns of Nagykároly (Carei), Nagyvárad (Oradea) and Arad. The region had been awarded to Romania along with Transylvania proper because of the important railway line connecting these towns, thus sparing Bucharest the trouble and expense of building a new one.³⁶ The northern part of the fertile Bácska region (Vojvodina), which the Peace Conference had granted to the new South Slav state, included Szabadka (Subotica), Kosztolányi's hometown and also populated by a Hungarian-speaking majority.³⁷

While ethnic-based revisionism was a more reasonable (and realistic) aim, it was fraught with complications. First of all, the Hungarian populations living in the immediately adjacent territories only amounted to roughly half of the minorities living in the Successor States. The compact Hungarian-speaking settlements of the Szekler lands (Székelyföld) were not contiguous with the core Hungarian territories, being separated by a wide swathe of mainly Romanian-inhabited territory. One potential solution to this problem envisioned an autonomous or independent Transylvania, in which Romanians, Saxons and Hungarians would enjoy equal political and cultural rights. Similarly complicated was the situation in the Banate, partitioned between Yugoslavia and Romania, where in some places as many as four nationalities (Hungarian, Serbian, German and Romanian) co-existed. Such a mixed patchwork would have frustrated even the most dedicated attempts to draw satisfactory ethnic borders.

Ethnic revisionism certainly had its proponents in Hungary, the majority of whom were to be found on the political left and among the members of the emerging Populist (*népi*) movement. Prominent among them was the versatile and enigmatic writer László Németh, who wrote that "there is a watchword much more sacred than integral Hungary: integral Hungarians".³⁸ However, these intellectuals had relatively little influence among decision makers in interwar Hungary.³⁹ The official policy of every interwar government aimed at integral revision or at least something approaching that, while the Hungarian public at large clamored uncompromisingly for a restoration of the country's historical borders.

By contrast, integral revisionism referred to the complete restoration of historical Hungary; in other words, it was tantamount to a complete nullification of the territorial terms of Trianon. Central to the integral revisionist ideology was the concept of "St. Stephen's State" (*Szent István-i állameszme*): Hungary had always been a state with many customs and many languages, one which had welcomed foreigners to come and settle within its borders. Proponents of integral revision often cited the *Admonitions* of King Stephen (*Szent István Intelmei*), addressed to his son Prince Imre, in which the ruler had declared: "the country with one language and one set of customs is fragile and weak".⁴⁰ It was this concept, the "Empire of Saint Stephen", which would be adopted by numerous writers and given a

modern content throughout the interwar period to justify multinational historical Hungary's right to exist in an age of nationalism.⁴¹

Since the early 1980s, Hungarian historians examining the interwar period have tended to employ the term “optimal revision” instead of “integral revision”, recognizing that most of Hungary's political leaders were somewhat flexible in their views and realistic enough to know that a total restoration of the country's pre-war borders was unlikely.⁴² As recent studies have shown, the foreign policy of such “integralist” politicians as Bethlen, Teleki and Gömbös exhibited a diversity of views regarding the revision of Trianon, even if the ultimate goal of each remained the recovery of as many of the annexed territories as possible.⁴³ Their requirements in general represented something more than ethnic revision but less than integral revision, although always much closer to the latter. “Optimal revision” is in fact precisely what took place in the period from 1938–1941, when on four separate occasions Hungary recovered substantial amounts of territory, thanks to Italian and German intervention. However, few of Hungary's leaders would have termed either the extent of the reoccupied territories or the manner in which they were regained as optimal.

Throughout the period in question, Hungarian leaders insisted that their goal was to achieve a “peaceful revision” of Trianon (*békés revízió*).⁴⁴ Theoretically, such a revision would have entailed working through the League of Nations, which accepted Hungary as a member in 1922. That body's founding charter, the Covenant, formed Part I of the Treaty of Trianon and seemed to offer the best hope in this regard. Article 19 of the Covenant stated that

[t]he Assembly may from time to time advise the reconsideration by Members of the League of treaties which have become inapplicable and the consideration of international conditions whose continuance might endanger the peace of the world.⁴⁵

Despite this proviso, few Hungarians could place much faith in the possibility of negotiating an acceptable settlement through the League, since in their view the League demonstrated little sympathy in handling the complaints Hungary brought before it, especially in the matter of the treatment of Magyar minorities in the neighboring states.

Given the prevailing climate of mutual antagonism in Central and Eastern Europe, few political leaders could have truly believed in the likelihood of a peaceful solution to the question. While official Hungarian foreign policy aimed at something approaching integral revision, the states of the Little Entente adamantly refused even to consider surrendering any of their territory.⁴⁶ Under such circumstances, it is difficult to see how rectification of the Trianon borders could have entailed anything but armed conflict.

Neo-nationalism: Cultural Superiority

Despite the unprecedented scale of the catastrophe, there were still some Hungarians who could regard the future with some optimism and find in Trianon an opportunity to correct the ills of Old Hungary. One such individual was the Minister of Culture and Education for the Bethlen Government, Count Kunó Klebelsberg (1875–1932). A man of great erudition and energy who admired the vital nationalism of Italian Fascism, Klebelsberg was almost single-handedly responsible for the cultural and educational policies of the Bethlen Era. During his Ministry (1922–1931) he proposed an ambitious series of initiatives that aimed to overhaul completely the Hungarian education system and lift Hungary out of its cultural isolation, a factor which Klebelsberg believed had contributed greatly to Hungary's collapse. In truth, his reform program proved to be overly ambitious, and much of it failed to materialize.

After overseeing the completion of several practical tasks, including the transfer of the Universities of Pozsony and Kolozsvár (now outside of Hungary) to Pécs and Szeged respectively, the consolidation of the country's archives and the restoration of the financial well-being of the bankrupt Academy of Sciences, Klebelsberg turned his attention to reforming the educational system and eradicating illiteracy. In 1924 he introduced a new type of secondary school, the *reálgimnázium*, which aimed to provide students with a more practical education by emphasizing modern languages and natural sciences. A few years later he launched a program to develop and expand the network of rural schools.⁴⁷

In an effort to release the country from its cultural isolation, Klebelsberg unveiled his plan to establish a network of Hungarian cultural centers in foreign capitals. These institutions, the so-called *Collegia Hungaricae*, would not only promote Hungarian culture abroad, they would help to improve the image of the nation that Western public opinion held. Centers were opened in Berlin, Vienna and Rome, while smaller-scale institutions were established in Paris and New York. He also helped to set up chairs in Hungarian in Finland at the University of Helsinki and in Estonia at the University of Tartu. Complementing these foundations, the Count also funded scholarships to enable talented Hungarian students to study abroad.⁴⁸

In the second half of the 1920s, Klebelsberg announced his philosophy of national and cultural renewal, which he termed "neo-nationalism". Neo-nationalism would prepare Hungarians for the work necessary to erase Trianon. In an article in the daily *Pesti Napló* on January 1, 1928, Klebelsberg attempted to define his idea:

[...] the national feeling and idea which I am trying to nurture through Hungarian schools, I have to call *neo-nationalism*. [...] Hungarian nationalism has lost its main content, and therefore new goals

must be set before the old sentiment. [...] we want to be an *educated and well-to-do* nation, and therefore more substantial (*fajsúlyosabb*) than the nations surrounding us...

We do not want to sit in the shadows, living in misery and doing without, perishing and merely vegetating forever, but rather we want to *increase the productivity of Hungarian labor exponentially through the power of morals and knowledge*, and through this productive labor we want to be wealthier, and thus more independent and above all *more self-consciously* Hungarian. This is the healthy goal of Hungarian neo-nationalism.⁴⁹

For Klebelsberg, neo-nationalism was a practical approach to the country's predicament and more constructive than most irredentist activity. Trianon, for all of its ills, had presented Hungary a fresh start. Rectifying the errors of the peace settlement would be neither simple nor quick and so had to be construed as a long-term project. In the meantime, through diligent efforts, Hungarians could become better educated and wealthier than their neighbors. Klebelsberg frequently emphasized the idea of "cultural superiority" (*kultúrfölény*), which represented the Hungarian nation's best chance for survival in an increasingly hostile world. Cultural superiority was essential for the Hungarians to win back the populations lost at Trianon. Furthermore, by fostering Hungarian cultural superiority, neo-nationalism would also safeguard the leading role of the Magyars among the peoples of the Carpathian Basin.

A Place in the Sun

As Europe entered the summer of 1927, the Hungarian revisionist movement suddenly began to gather momentum, due in large part to the appearance of an unexpected benefactor. Oddly enough, the revisionist movement's new patron came not from Hungary but rather from Great Britain. On June 21, 1927 the newspaper with the largest circulation in that country, the *Daily Mail* of London, published a front-page article that caused a sensation in Hungary and provoked indignation among the neighboring states. The author of the article, which bore the title "Hungary's Place in the Sun. Safety for Central Europe", was none other than the owner of the paper himself, the British press magnate Harold Sidney Harmsworth (1860–1940), better known by his title Lord Rothermere.⁵⁰

Describing Eastern Europe as "strewn with Alsace-Lorraines", Rothermere singled out the Treaty of Trianon as the worst of the agreements produced at Versailles and argued that the blunders committed by the peacemakers at Paris had in fact sown the seeds of a future European conflagration:

Of the three treaties which rearranged the map of Central Europe, the last and most ill-advised was that of Trianon, which Hungary was called upon to sign on June 4, 1920. Instead of simplifying the network of nationalities existing there it entangled them still further. So deep is the discontent it has created that every impartial traveler in that part of the Continent sees plainly the need for repairing the mistakes committed.⁵¹

The situation, although serious, was salvageable in Rothermere's view, for a few relatively minor adjustments of the borders of Hungary would provide security for Czechoslovakia, Yugoslavia and Romania as well. Because of the three-million-strong Sudeten German population living in Czechoslovakia, sooner or later the Czechs would undoubtedly come into conflict with Germany. Romania likewise faced the possibility that a resurgent Soviet Union might press its claims on Bessarabia. By acquiescing to the return of certain Magyar-inhabited territories, these states could finally normalize their relations with Hungary and would thus be better prepared to face the challenges of their more dangerous neighbors on other borders.

Anticipating the Little Entente's unwillingness to cede any territory to Hungary, Rothermere suggested that the dependence of those countries on foreign credit could provide the financial houses of London and New York with significant leverage, the "banker's power for peace", as he called it. A great deal of pressure could be exerted on the recalcitrant states by refusing to advance them much-needed loans. Lending money to aggressive, politically unstable countries like Yugoslavia, he added, did not represent a sound investment in any event.

In the more ethnically mixed territories, the local population should be consulted and given time to make up their minds, after which plebiscites would be held under the supervision of a disinterested power, such as the United States. In all, Rothermere claimed this scheme of territorial adjustments and plebiscites would return approximately two million Magyars to Hungary.⁵² Rothermere described Hungary as a "natural ally" of Great Britain and France, with a long and illustrious history of constitutional development, possessing its own "Magna Charta" (the Golden Bull). "A people like the Hungarians", he noted, "is not to be treated like a newly formed Balkan State of upstart institutions and inexperienced politicians."⁵³

Both the article and the rather crudely drawn map which accompanied it contained several factual errors and inconsistencies, the most glaring of which placed an estimated 400,000 Hungarians of Yugoslavia in Croatia instead of Serbia. In one paragraph, it is stated that Trianon placed 3,300,000 Hungarians under foreign domination, while further on the number is 3,500,000. Referring to Transylvania, Rothermere made the eyebrow-raising contention that, due to the fact that the majority of the Hungarians were so intermingled with Romanians and Ger-

mans, Hungary had already conceded their loss! Elsewhere he claimed that the Hungarians were glad to be rid of certain peoples, “like the Czechs, Croats and Rumanians”.⁵⁴ Whatever the flaws of the article may have been, they did little to dampen the enthusiasm of the Hungarian public, which soon lionized their new patron.

The British lord’s motives for championing the cause of a small country in a relatively unknown part of the Continent are not entirely clear to this day. The most probable explanation was that Rothermere had fallen for the charms of an aristocratic lady of Austrian origin named Stefánia Hohenloe.⁵⁵ Although the “Rothermere Campaign”, as it came to be known, undoubtedly represented an important breakthrough because of the significant publicity it generated abroad for the cause of Hungarian revisionism, the headaches which the British newspaper baron’s efforts caused Bethlen probably outweighed whatever benefits they provided. The Prime Minister found himself steering between Scylla and Charybdis. On the one hand, he was in the uncomfortable position of having to reassure angry French and British diplomats that his government had not been involved in the affair. On the other hand, neither could he simply ignore the first truly noteworthy manifestation of support for Hungary in the Western press. The frenzy and unrealistic expectations that the article had stirred up among ordinary Hungarians made it impossible for Bethlen to rebuff openly Rothermere’s proposal without seriously undermining his own position.

Beyond these practical considerations, however, Rothermere’s plan advocated a form of ethnic revisionism that left Transylvania outside of Hungary, a solution at odds with Bethlen’s own objectives.⁵⁶ Publicly, therefore, the Prime Minister confined himself to appropriate expressions of gratitude while remaining non-committal to the plan; indeed, Bethlen took great pains to deny any involvement on the part of his government:

It goes without saying that this campaign is far removed from the activities of the Hungarian government, and that this campaign has nothing to do with the Hungarian government. When I state this here, however, I must declare at the same time that as a Hungarian I believe that Lord Rothermere has greatly obliged us and the entire nation for the trouble he has taken ... to acquaint the world with the Hungarian truth.⁵⁷

It was this last point, making the injustices committed against Hungary known to the world, which remained the government’s official stance on the Rothermere Campaign.

Far from bringing about reconciliation between the Hungarians and their neighbors, the press campaign had made the already strained relations in Central Europe even tenser. The Czechoslovak, Yugoslav and Romanian press reacted an-

grily to Rothermere's plan and took the opportunity to pillory him on an almost daily basis. One of the leading Romanian dailies, the nationalist *Universul*, ran frequent articles that summer ridiculing the Hungarians and their British sponsor. One noted commentator was "convinced that the articles appearing in the *Daily Mail* are not written by Rothermere, since he is incapable of writing, but probably by some editor, or else sent in from Budapest", adding that the paper was read in England chiefly "for its sports news and coverage of sensational crimes".⁵⁸ "The press campaign launched with such bitterness by Lord Rothermere in favor of Hungary", wrote one journalist, "has caused a worrisome state of mind in our Hungarian neighbors, who fail to understand that a historical epoch full of injustice has disappeared forever into the mists of history and that we now live under a rule of law based on respect for the idea of nationality."⁵⁹

In any event, the article provoked great excitement in Hungary and raised the unfounded hopes that the Western Powers would take up the question of border revision in earnest. Inspired by the *Daily Mail's* campaign, on July 27, 1927 representatives of several patriotic organizations gathered to form the Hungarian Revisionist League (*Magyar Reviziós Liga*), the purpose of which was to convince public opinion abroad of the justness of Hungary's revisionist ambitions. This was to be done first and foremost through the publication of numerous reference works in foreign languages. The League elected the celebrated author Ferenc Herczeg (1863–1954) as its first president.⁶⁰

The extent to which ordinary Hungarians overestimated Rothermere's actual influence was matched only by the adulation they demonstrated for their new patron. The lord was inundated with gifts (which soon filled an entire hall in his castle), and when his son Esmond visited Hungary in 1928, he was greeted by adoring crowds at each stop. Encouraging this blind enthusiasm, many artists and writers of modest talent produced an outpouring of works dedicated to Rothermere; however, few, if any, rose above the level of kitsch. Illustrative of this trend was the album edited by the delusional prophet of the "empire of thirty million Magyars", Jenő Rákosi.

In blazing letters Lord Rothermere has written across the Hungarian sky the redeeming word bravely, openly, boldly, so that the nation exulted and its enemies were dumbfounded; this word is – revision!⁶¹

When the idea, probably originating from Rákosi, of placing either the lord or his son on the vacant Hungarian throne surfaced, Rothermere began to wear out his welcome among Hungarians. To the relief of the Bethlen Government (and probably Rothermere, too), the furor caused by the campaign gradually lost momentum and came to an end by the close of the decade.

III. The Journal *Magyar Szemle* and Hungarian Revisionism

The Founding of Magyar Szemle

Writing in late January 1927, Count István Bethlen, then somewhat more than half way into his term as Prime Minister of the Kingdom of Hungary, outlined some of the urgent tasks that still lay ahead of the nation in a letter sent to various influential public figures:

Among the means which will serve these aims, I am also thinking of a monthly periodical, which would acquaint its readers with the tasks and happenings of foreign, social, legal, cultural and economic policy, and in doing so would try to instill in them the true picture, given our historical development, geographical position and social conditions, as well as the dangers of theories and improvisations. Such a review, by the very nature of the goal, would be far removed from party politics and by means of scholarly journalism would illuminate objectively, but from all sides, the questions to be raised ...⁶² —

In concluding his letter, the Prime Minister expressed the hope that his call for help in solving the country's problems would meet with a favorable response. The Transylvanian aristocrat's request did not fall on deaf ears, and on August 1, 1927, the Society of the Hungarian Review (*Magyar Szemle Társaság*) was established.

The idea for such a society seems to have originated with an associate of Bethlen, the prominent banker, industrialist and philanthropist Baron Móric Kornfeld (1882–1967). In an address given in the Upper House of Parliament in 1926, Kornfeld had proposed the establishment of a society in memory of his father Zsigmond.⁶³ Bethlen appropriated the idea, while Kornfeld himself would provide much of the financial backing for the venture. The Society elected the medievalist Bálint Hóman (1885–1951) as its first president, the law professor Géza Magyary (1864–1928) as vice-president and the journalist and literary scholar József Balogh (1893–1944) as secretary. The Society's primary purpose would be to publish a monthly political and cultural journal, *Magyar Szemle*, or *Hungarian Review*.

Even before the establishment of the Society of the Hungarian Review, Bethlen had already made perhaps the most important decision with regard to the direction of the new publication when he selected his editor-in-chief. His choice fell upon Gyula Szekfű, arguably the most prominent (and perhaps most controversial) Hungarian historian of the first half of the twentieth century. The Bethlen–Szekfű partnership would prove a fruitful one, and the journal that bore both their names for almost 17 years enjoyed an unexpected success throughout the interwar period.

Preparations must have been proceeding for several months in advance, for the first issue of *Magyar Szemle* was published in September 1927, barely one month after the Society was formed. Thereafter *Magyar Szemle* continued to appear monthly and without interruption until the German occupation of Hungary on March 19, 1944 put a halt to most publishing activities. In total it comprised 46 volumes and 199 issues (the 200th issue was in press at the time of the invasion). More than 2,500 articles and columns were published on its pages, covering a vast assortment of topics. One thing it did not publish was *belles lettres*. The decision had been a difficult one, since it was generally agreed that poetry and fiction guaranteed the journal a certain readership. This was left to the conservative literary journal *Napkelet* (*Sunrise or East*), founded in 1923 by Klebelsberg and edited by Cécile Tormay expressly to counterbalance the influence of the prestigious literary journal *Nyugat* (*West*, 1908–1941).

Despite Bethlen's call for a periodical free of party politics, *Magyar Szemle* from the very beginning had to fight the perception that it served merely as the mouthpiece of the government (*kormány szócsöve*), an allegation that was difficult to refute with the name of the country's prime minister appearing on every issue. From the available evidence, it appears that Bethlen in fact took a largely hands-off approach, generally providing the guiding principles but only rarely intervening directly in editorial matters.⁶⁴ In any event, this problem of credibility largely disappeared when, as a result of the prolonged economic crisis, Bethlen tendered his resignation on August 18, 1931.⁶⁵

The original membership of the editorial board, in September 1927, mainly men with ties to either Bethlen or Szekfű, represented a notable grouping of well-connected political figures and respected academics. In addition to Bethlen, who served as President of the Board, and Szekfű, the editor-in-chief, the members included the following: Zoltán Gombocz (1877–1935), professor of linguistics; Gusztáv Gratz (1875–1946), historian and member of Parliament; Jenő Gyalókay (1874–1945), retired military officer and historian; Ferenc Herczeg, novelist, playwright and President of the Hungarian Revisionist League; Bálint Hóman, politician and professor of medieval history; Benedek Jancsó (1854–1930), historian and author of a lengthy book on Romanian irredentism; Béla Kenéz (1874–1946), university professor and member of Parliament; Baron Móric Kornfeld, industrialist; Gyula Kornis (1885–1958), Piarist priest, professor and politician; Antal Leopold (1880–1971), Catholic prelate and art historian; Géza Magyary (1864–1928), professor of law and noted expert on public administration; Elek Petrovics (1873–1945), art historian and director of the Museum of Fine Arts; László Ravasz (1882–1975), theologian and Bishop of the Reformed Church; and Iván Rakovszky (1885–1960), Minister of the Interior under Bethlen.⁶⁶ All but Kornfeld and Rakovszky were (or would eventually become) members of the Hungarian Academy of Sciences.

Naturally, *Magyar Szemle* reflected a conservative outlook and because of its important political connections, it can rightly be regarded as a journal of the establishment. However, it would be incorrect to characterize it as a mere governmental organ. *Magyar Szemle* generally succeeded in avoiding the pitfalls of official or semi-official government publications. As editor, Szekfű demanded that contributors avoid a dry, academic tone and use a polished literary style. Articles varied in length, but 8–10 pages seemed to be the preferred standard. The number of pages each issue contained likewise fluctuated, though this generally fell somewhere between 95 and 105. Each issue came out in print runs of 4,000–5,000 copies. From the scant information available, the number of paid subscribers may have hovered around 3,000, primarily members of the intelligentsia.⁶⁷

No discussion, however brief, of *Magyar Szemle* can overlook the three important book series that appeared under the aegis of the Society of the Hungarian Review. These were the “Books of the Hungarian Review” (*A Magyar Szemle Könyvei*), the “Treasury of the Hungarian Review” (*A Magyar Szemle Kincsestár*) and the “Classics of the Hungarian Review” (*A Magyar Szemle Klasszikusai*). Many of the volumes published in these series became and have remained cultural products of lasting value.

Magyar Szemle and the Wider Propaganda Effort

If *Magyar Szemle* can be regarded as an instrument for molding and consolidating the educated middle class in Hungary, it should be seen also as the domestic component of a larger propaganda machine. In order to improve Hungary’s profile in the West, in the 1930s Bethlen also founded two foreign-language journals, *La Nouvelle Revue de Hongrie* (1932–1944) and *The Hungarian Quarterly* (1936–1944). These new journals, targeting the French- and English-speaking worlds respectively, were published under the auspices of organizations like the Society of the Hungarian Review. More importantly, many prominent contributors to *Magyar Szemle* played important roles in the publication of the foreign-language reviews. Bethlen served as president of the editorial boards as well. József Balogh, the chief secretary of the Society of the Hungarian Review from 1927 to 1934, became editor-in-chief of both after leaving *Magyar Szemle*, a result of a personal falling-out with Szekfű.⁶⁸ Many frequent *Magyar Szemle* contributors likewise published in the foreign-language reviews, such as György and László Ottlik and Zsombor Szász. Unlike *Magyar Szemle*, however, *La Nouvelle Revue* and *Hungarian Quarterly* did publish Hungarian literature in French and English translation. In addition, some regular contributors wrote articles for the somewhat less polished English-language organ of the Hungarian Revisionist League, *The Danubian Review*. In most cases, however, the articles were not mere

translations but instead carefully tailored to meet the tastes of the Anglo-Saxon and French readers.

Anti-revisionist propaganda in the neighboring states as well as in the West received much attention. *Magyar Szemle* regularly published brief digests of Hungarian-related news appearing in the West European press. Balogh kept close watch on reports published in the British and French press and provided analysis. The Czechoslovak Foreign Minister Edvard Beneš (1884–1948) was particularly reviled for his strongly anti-Magyar attitudes, and *Magyar Szemle* became embroiled in a journalistic war with one of the leading Romanian dailies, the nationalist *Universul*.

Finally, another of Bethlen's revisionist propaganda initiatives sought to publish an abridged and adapted English translation of Hóman and Szekfű's monumental *Magyar Történet* (Hungarian History, 7 vols., 1929–1933). This volume, too, would have appeared under the aegis of the Society of the Hungarian Review and was intended as a response to R. W. Seton-Watson's *History of the Roumanians* (1934), the popularity and influence of which Bethlen had witnessed first hand during his lecture tour in Great Britain. Unfortunately, for numerous reasons, including the simmering feud between Szekfű and Balogh as well as a lack of qualified translators, the project dragged on for years without ever reaching publication.⁶⁹

The timing of *Magyar Szemle*'s appearance in the autumn of 1927 was neither arbitrary nor coincidental. Historians have traditionally divided the Bethlen Era into two distinct periods, one of domestic consolidation (1921–1926) and another characterized by a more active, assertive foreign policy (1927–1931).⁷⁰ If Bethlen could describe the basis of his government's foreign policy in the first period as "patient anticipation" (*türelmes várakozás*), then the second period of Bethlen's time in office witnessed a clear shift to an openly revisionist policy.

That year did indeed mark a turning point in Hungary's fortunes, both on the domestic front and internationally. On New Year's Day, a new unit of currency, the *pengő*, went into circulation, replacing the completely devalued *korona*. The measure underscored the considerable success the Bethlen government had had in stabilizing the country's devastated economy. The international military observers, who had been on the ground in Hungary to ensure the terms of the peace treaty were being honored, left the country at the end of March. Their withdrawal naturally relaxed many of the constraints placed on Bethlen's freedom of action.

While enjoying a freer hand at home, the Bethlen government also began to achieve success in pulling the country out of its diplomatic isolation. In an attempt to loosen the bonds of the Little Entente, Hungary entered into negotiations with the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes. The Hungarian government saw in their southern neighbor the best opportunity of concluding some kind of an agreement, possibly because the South Slav kingdom had acquired less Hungarian

territory and had a smaller Hungarian-speaking population in comparison with Czechoslovakia and Romania. Moreover, the Yugoslavs also seemed interested in normalizing their relations with Hungary. However, such a rapprochement conflicted with the territorial designs of Fascist Italy. Bethlen's preliminary negotiations prompted Mussolini to offer Hungary a ten-year agreement of friendship, conciliation and arbitration. As desirable as an agreement with Yugoslavia might have been, a pact with a more powerful (and openly revisionist) state like Italy was impossible to turn down. Bethlen and the Duce accordingly signed the treaty on April 5, 1927 in Rome.⁷¹

In his public utterances, Bethlen himself clearly signaled the change in orientation in a colorful speech given in Debrecen in March 1928. After summarizing the achievements of his government in the domestic sphere, the Count turned his attention to the question of Hungary's borders:

We did not lose provinces. We were partitioned. Our case is not the case of Alsace-Lorraine. Ours is the case of Poland. Germany could surrender one province, but we can never surrender one third of our race forever...

[...] If someone buttons his vest the wrong way, he can only tidy his appearance by first unbuttoning his vest and then re-buttoning it correctly. A lasting peace cannot be built on these borders. On these borders a prison can be built, one in which we are the prisoners and the victors the guards ... It is not treaty revision we need, but rather different borders.⁷²

Revisionism in Magyar Szemle: The First Reactions

From the very first issue, *Magyar Szemle* became the country's primary forum for discussing the issue of revisionism and would remain so until it ceased publication.⁷³ Over the nearly seventeen years of its existence virtually no issue appeared that did not treat some dimension of the question. Most of the traditional arguments made in favor of revision found expression in *Magyar Szemle*, but the two which figured most prominently were the historical and the ethnographic. In general, historical arguments were used to justify the restoration of Hungary's historical borders. In time, the journal would come forth with its own concept for this. The ethnic principle, however, was not so much invoked in the name of ethnic revisionism, but rather to foster awareness among Hungarians of the plight of their fellow Magyars in the Successor States. During most of the interwar period, authors writing in *Magyar Szemle* advocated something close to integral revisionism while consistently rejecting proposals based on ethnic revisionism.

Approaches to the revision of the Treaty of Trianon took various forms. In the first years of its existence, much of the discourse on treaty revision in *Magyar*

Szemle centered around a discussion of the Rothermere Campaign. Other proposals to modify the country's borders, put forward by Hungarians and foreigners alike, similarly received coverage. With time, *Magyar Szemle* articulated its own concept of revisionism, the so-called "New Hungaria Idea". This proposal would prove to be attractive to many Hungarians.

When in the mid-1930s it became obvious that the time was still not ripe for discussing revisionist plans, the situation of the Hungarian minorities in the neighboring states, which had always received coverage, earned increased attention. Just as importantly, the journal closely monitored anti-revisionist, anti-Hungarian propaganda, both in the Western press as well as in that of the Little Entente. Finally, historical and cultural essays often appeared, the purpose of which was to counter anti-Hungarian propaganda, especially the allegations of Hungary's former oppression of its national minorities, and buttress the arguments in favor of a restored Greater Hungary

The journal's first task in this area was to combat the excesses of irredentism. Almost paradoxically, commentators writing in *Magyar Szemle* found it necessary time and again to discourage their readers by injecting them with a sobering dose of pessimism. Indeed, the blind enthusiasm and unrealistic hopes generated by the revisionist movement were perceived more often than not as counter-productive and liable to damage the nation's cause. The largely uninformed masses had been electrified by the Rothermere Campaign and thus completely overestimated the British lord's influence.

Consequently, many of the earliest articles reflected on the campaign at length and tried to place it in its proper perspective. Following Bethlen's example, commentators heaped lavish praise on Rothermere for making the world aware of the Hungarian question. At the same time, they studiously avoided endorsing the plan itself. In the very first issue, Benedek Jancsó gratefully acknowledged Rothermere's efforts on behalf of the Hungarian people. Jancsó regarded the lord's campaign as "the perfect expression of an ever-growing conviction", evolving since the day the Treaty of Trianon was signed, that the peace settlement represented a grave injustice to Hungary. "The Rothermere Campaign differs from all previous ones," the author continued, "in that he [Rothermere] himself wishes to fight, so that those who are responsible for the injustices against Hungary might correct them."⁷⁴ Having stated that, he cautioned his readers that:

The struggle that Lord Rothermere has undertaken, and in which Hungarian society, within the framework of the Hungarian Revisionist League, stands beside him as a partner, will be neither short nor easy. On the contrary, it will be long and difficult. In fact, several of its efforts will probably be unsuccessful. The Paris Peace Treaties do not resemble the Walls of Jericho, which collapsed at the blare of the trumpet. They are the most modern fortifications, which can be taken

only with an incessant and regular siege. To carry out such a venture successfully, there is a greater need on the part of the besieger for a strong will, level-headed prudence and rugged perseverance, than of the valor and bravado of the hussar.⁷⁵

Later that year, in the December issue, an article by the agrarian economist Károly Ihrig (1892–1970), “What Would the Rothermere-Line Bring Back?” struck a more critical tone when it sought to analyze the potential benefits of the Rothermere Plan for Hungary’s economic capacity. After carefully indicating the line along which the new borders would run, Ihrig provided a detailed statistical comparison of Trianon Hungary and the potentially enlarged Hungary. The country’s territory would expand by some 64,000 km² and its population would jump to about 12.4 million inhabitants. Hungary would regain a favorable amount of grazing land and forests, and her supply of livestock would also increase significantly. Reviewing the country’s industrial potential, the author found that, other than salt, the returned territories would provide few raw materials. Moreover, Ihrig claimed that the industry of the Highlands, i.e. Slovakia and Ruthenia, had been ruined by Czech competition as well as a destructive economic policy. Thus, although the agricultural capacity of an enlarged Hungary would be noticeably improved, the proposed border changes would bring about little improvement in the country’s industrial capacity. Summing up, Ihrig concluded that on economic grounds the ethnic-revisionist solution must be rejected:

Only a country able to offer all of the basic conditions of economic life is capable of establishing anew the future of the Hungarian nation, ensuring that its talents can flourish, and rendering its friendship valuable to those who seek it out of their own interest. The country that is restricted to merely the Hungarian-language territories would not be such a country. This is not to state that we should come forward with political demands for the return of those territories which fall outside the Hungarian-linguistic areas. But it does indeed mean that without complete geographic and economic fulfillment, such a revision would mean peace neither for the Hungarian nation, nor for Central Europe, not even from economic reasons.⁷⁶

In his June digest of foreign affairs, György Ottlik, writing ostensibly about the visit of Lord Rothermere’s son Esmond to Hungary, devoted most of the column to warning Hungarians against overestimating the impact of the campaign and reminding them that the road ahead is a long one. The value of the Rothermere article lay in the fact that henceforth “the existence of the Hungarian problem occupies a place in the minds of millions”.⁷⁷ The campaign had taken care of much of the preparatory work necessary to move Hungary’s cause forward. “The Hungarian truth has reached the ground floor of the building of public opinion: naturally, it may take a long time for the merchandise to make its way from the ground floor

or the warehouse up to the first-floor rooms, the studies and the chancellery.” Elsewhere, crediting Lord Rothermere’s intercession with Mussolini on behalf of Hungary, Ottlik noted that “one cannot warn our public enough against harboring over-optimistic expectations and laboring under the illusion of quick fulfillment”. He hastened to add that “we can hope, because we cannot be destroyed: he who seeks to eat the Hungarian bites into granite”.⁷⁸

For most observers, to achieve border revision by peaceful methods meant working through the League of Nations. In particular, many Hungarians placed their hopes in the tersely worded Article 19 of the League’s Charter, which supposedly provided for the possibility of re-examining those treaties which had become outdated and threatened the maintenance of world peace. However, here, too, *Magyar Szemle* proved to be pessimistic: the journal cautioned Hungarians against blindly trusting in the League of Nations.

In his evaluation of the possibility of treaty revision through the League, Gusztáv Gratz identified the problem with Article 19, namely that it had been pulled out of the original context in which President Wilson had envisioned it. Furthermore, its language had been so watered down as to render it impotent. While providing for the possibility of re-examining peace treaties, it failed to indicate clearly the means by which such an examination would take place. Moreover, reviewing the extensive literature on the League, Gratz revealed that most experts considered the article virtually useless. He concluded that Article 19 offered Hungary little hope of redress, since it could only recommend border adjustments, not prescribe them. In fact, the only hope for a peaceful revision of the borders would be if Hungary were to reach an agreement with one of her neighbors, but in that case, the League’s involvement would be unnecessary.⁷⁹ Yet, as Gratz noted, the mission of the League, to maintain the status quo, was an absurdity without the possibility of peacefully modifying unfeasible frontiers.

IV. Saint Stephen’s State or Eastern Switzerland?

Towards a New Hungaria

Although the first several issues of *Magyar Szemle* devoted considerable space to dissecting (and rejecting) Lord Rothermere’s project for a revision of the terms of Trianon along ethnic lines, before long the journal came forward with an alternative proposal for the political reorganization of the Danubian Basin. Beginning in 1928, *Magyar Szemle* published a series of articles from the pen of a young legal scholar, László Ottlik (1895–1945).⁸⁰ His contribution is significant not only because of the publicity it received, but also due to the fact that Ottlik was a close confidante of the Prime Minister; during much of the interwar period he worked

for the Department of Nationality and Minority Affairs, which operated within the Offices of the Prime Minister. His older brother György was the editor of the German-language daily *Pester Lloyd* and wrote the monthly foreign affairs column for *Magyar Szemle*. Their father, Iván Ottlik (1858–1940), had spent his career in the civil service; in 1919 and 1920, he had been an important member of the Hungarian delegation at Versailles.

The “State Idea of St. Stephen” (*Szent István-i állameszme*) or the “Empire of St. Stephen” (*Szent István birodalma*) was not an unknown concept, but it was Ottlik who first popularized the notion and provided it with an ideological content. His “New Hungaria Concept” rested on two main pillars: that Hungary cannot be restricted solely to the Magyar-inhabited territories, and that it was the Hungarians who were predestined to lead the other peoples of the region.

Ottlik’s first effort, entitled “Hungarian Nation – Czech Empire”, appeared in the February 1928 issue. In this essay the author attempted to draw a sharp distinction between the nature of the former Hungarian regime in Slovakia and the current Czech domination. The new political order installed by Prague was, in Ottlik’s view, not autonomous but in fact colonial. Czech leaders purposely dismantled the old Hungarian system of counties (*vármegyék*) and replaced them with new administrative units (*upany*) in such a way so as to ensure Slovak majorities. This plan was deliberately designed to reduce the power of the former Magyar ruling elite, who would have emerged victorious from democratic elections. At the same time, due to the divergent historical development of the Hungarian and Czech societies, an unbridgeable chasm separated the Czech bourgeois oligarch from the Slovak peasant. The Slovaks, argued Ottlik, despised the Czech “parvenus”, with whom they shared nothing in common other than linguistic similarity. “What the Czech nation cannot give, the Hungarian can give *eo ipso*: autonomy for the Highlands. Slovakia can be raised from its present colonial status to dominion status only by returning to St. Stephen’s Empire.”⁸¹

Already in this initial essay one finds most of the elements of Ottlik’s later concept: the treachery of the greedy, hostile neighbors that had destroyed the millennial unity of the Carpathian Basin; a common national identity among the Magyars and the former minorities based on a millennium of cohabitation in the Carpathian Basin; and most importantly, the notion that only the restoration of historical Hungary would remedy the problems plaguing the small peoples of Central Europe. Significantly, Ottlik rejected the notion of a common “Czechoslovak” nation based on a common language; he went even further and claimed the existence of a Magyar-Slovak nation, two nationalities with two languages, but forming a single nation. He may have targeted Czechoslovakia in his essay at the behest of Bethlen.⁸²

Several months later, in the September issue, Ottlik developed these ideas further in a second essay, “Towards a New Hungaria”. While his initial effort seems

to have elicited little comment, this next article gained widespread notice in both the domestic and foreign press and provoked a lively debate inside and outside Hungary. In it, Ottlik outlined his own proposal for reconstituting a multi-ethnic, multilingual historical Hungary. He offered his readers a glimpse of the future, one which would hopefully appeal not only to Magyars but to the majority of the former nationalities as well. The essay, which came to be regarded as the journal's programmatic statement of revisionism, has been frequently cited in accounts of Hungarian revisionism and merits some closer scrutiny.

"There is no good Hungarian," Ottlik boldly proclaimed, "who would doubt that the territorial unity of St. Stephen's Empire sooner or later will be restored."⁸³ Continuing in this optimistic vein, the author elaborated on this statement by remarking on what he regarded to be the two most influential positive intellectual currents to be found in contemporary Hungary. The first of these was Count Klebelsberg's project for cultural renewal, "neo-nationalism". The second he identified as "neo-patriotism", the political analogue to neo-nationalism and apparently a concept that Ottlik himself coined. Before the arrival of modern nationalism, it had been patriotism that supplied the old Hungarian kingdom with cohesion. Now, a reinvigorated patriotism would be needed to unite the peoples of the Danubian Basin into a restored Kingdom of St. Stephen:

Neo-nationalism [...] fosters the growth of neo-patriotism. By neo-patriotism I mean the notion that, having recognized that St. Stephen's legacy belongs neither to minority nor majority, neither to lords nor solely to Magyars, but to all those whose ancestors lie in the lap of the Carpathians, who gave their blood or sweat for these lands, and for whom this is their home in the wide world, comprehends less and less the differences which separate Magyars, Croats, Slovaks and Transylvanian Romanians from one another, but comprehends more and more that these peoples can only find rest on each other's bosom, and that they can solve their problems only with each other's assistance; by separating, their lot is only destruction, humiliation and misery.⁸⁴

Ottlik then went on to outline, territory by territory, the contours of the New Hungaria. His solution consisted in granting varying degrees of autonomy to the former provinces, based on their level of development and the ethnic composition of their populations. The result would have been a hybrid political system of relations among the various nationalities. The Croatian case was the simplest. The country had traditionally been recognized as a legally distinct entity within the Kingdom of Hungary.⁸⁵ Since Croatia formed a distinct geographical unit with a nearly homogenous population and furthermore had attained a high level of political and cultural development, Hungary was prepared to offer a federative union. Under such an arrangement, Ottlik reasoned, the Croats would be able to pursue

their national ambitions completely unhindered, something quite impossible under the conditions of their union with Greater Serbia.

Turning his gaze northward, Ottlik recognized that while Slovakia did not display the same geographical and ethnic homogeneity that Croatia did, the intransigent public pronouncements of such Slovak leaders as Father Andrej Hlinka had made it perfectly clear that their people would be unwilling to surrender even the smallest piece of their land. At the same time, given their cultural, political and economic preeminence, it would be unreasonable to expect the large and compact Magyar population of the province to accept exclusive Slovak dominion. Therefore, Slovakia would retain its territorial integrity, while both Slovak and Hungarian would be declared official languages. Here Ottlik proposed as a workable model the Union of South Africa, where English and Afrikaans were co-official languages. The benefits to the Slovaks seemed obvious. Within Czechoslovakia, the Slovaks faced the threat of denationalization at the hands of the politically and culturally more advanced Czechs. After their return to Hungary, this danger would cease to exist. In Ottlik's view, such an arrangement was in perfect harmony with the teachings of St. Stephen.

As far as Transylvania was concerned, the author acknowledged that the situation appeared far more complicated than that of Croatia or even Slovakia. First of all, whereas one could dispute the membership of the Croats and the Slovaks in the Yugoslav and Czechoslovak nations, respectively, the same could not be said of the Transylvanian Romanians, who quite obviously did form part of the same nation as the Romanians of the Old Regat. Worse still, relations between Romanians and Magyars of the province had been poisoned to such a degree that the possibility of a rapprochement was unlikely in the near future. The solution, according to Ottlik, lay in some form of autonomy or independence for Transylvania. Within such an entity, the ancient system of three political nations, which had originally applied to the Saxons, Hungarians and Szeklers,⁸⁶ could and must be updated to include the Romanians. Nonetheless, this remained a long-term goal, since the animosity between Magyars and Romanians in Transylvania still represented too great an obstacle to overcome immediately. A true reconciliation would require the replacement of the current old guard of Romanian leaders with a younger generation not brought up to hate Hungary.

Almost as an afterthought, Ottlik paused briefly to mention Subcarpathian Rus' (Ruthenia). Without entering into details, Ottlik claimed that within the restored Kingdom of St. Stephen, Subcarpathian Rus' would be granted autonomy. At the peace conference the Czech delegates had pledged to grant full autonomy to the province at the time of its incorporation into the Czechoslovak state, but Prague had never fulfilled that promise. He concluded on an optimistic note, professing that:

St. Stephen's Crown and St. Stephen's Empire are not exclusively ours, and just as we consider the annexed territories and their cultural treasures our own, our separated Hungarian- and non-Hungarian-speaking brothers have the same right to the blessed fertile plain between the Danube and the Tisza, the Buda Castle of King Matthias and wonderful, shelter-giving state formation of St. Stephen. When we ask for what was unlawfully taken from us, at the same time we are aware that we, too, are obligated to return to the ancient inhabitants of the annexed territories those treasures that were taken from them unjustly and of which we are the sole guardians. This is simply the basis and content of neo-patriotism, and the promising token of Hungaria's happy new millennium!⁸⁷

There are many important points to be noted in Ottlik's essay, not the least of which was the name he gave his concept. By using the Latin name "Hungaria", Ottlik was attempting to make a distinction that the term *magyar* did not.⁸⁸ He emphasized a national identity based on a shared historical experience, not race or language. Citizenship and loyalty to the homeland were more important than identification with ethno-linguistic groups living outside of historical Hungary. According to this formulation, Slovaks, Ruthenians and Croats (though perhaps not Romanians) belonged to the *magyar nemzet (Natio hungarica)*; thus, they could be considered "Hungarian" or *hungarus*, no matter what language they spoke.

Ottlik attempted to contrast the bright future awaiting the nationalities in Hungaria with the bitter present they were forced to endure in the Successor States by emphasizing the internecine conflicts among the nationalities. His premise, of course, contained more than a grain of truth. Tensions, oftentimes quite pronounced, certainly existed between Czechs and Slovaks (as well as Ruthenians), Serbs and Croats, and even between Transylvanian Romanians and those of the *Regat* because of a tendency on the part of the central government to ignore local conditions and centralize administration. Nevertheless, it did not follow logically that any of these peoples identified more with the Hungarians than with their compatriots, nor that they would rush back willingly into a union with the Hungarian state. It is difficult not to regard such a vision as utopian.

Despite the conciliatory tone adopted by the author, the article leaves no doubt as to the Magyars' continuing dominant status within the restored state. If all nationalities were to enjoy equal rights, the Magyars would nonetheless remain *primus inter pares* by virtue of their advanced cultural, political and economic development. "We know," wrote Ottlik, "that the world has changed drastically over the past ten years. We also know that instead of the advantageous position of *pater familias*, we now feel comfortable at best in the role of the older brother."⁸⁹ In Ottlik's view, the Slovak was an innocent lamb destined to end up in the belly of the Czech wolf if deprived of the protection of the Hungarians. Furthermore, the

other nationalities of the Carpathian Basin have no history independent of the Magyars:

It does not matter that Thököly fought for the freedom of the Highlands, or that Rákóczi rests in the Cathedral of Kassa, because the Slovaks and Ruthenes may not bathe their souls in these noble memories. Instead of them, the people of the Highlands are left with Žižka and Prokop, or at most Janošik, the highwayman to venerate as its heroes. And did the people of Transylvania come out ahead when, instead of the historical glory of István Báthory and Gábor Bethlen, they have to make due with Hora-Cloșca and Avram Iancu?⁹⁰

Most commentators have seen István Bethlen himself as the inspiration behind this essay. Ottlik was, of course, a trusted associate of the Prime Minister. Some historians link Ottlik's article to some of the public speeches Bethlen made at this time.⁹¹ As Zeidler has pointed out, the article almost reads like a homework assignment, with awkwardly inserted quotes from Ady, Vörösmarty and Madách.⁹² Bethlen was quite flexible in his approach to border revision, and his pronouncements on the topic changed frequently, depending on the prevailing international climate and the character of his audience. Ottlik's conception does seem to have fit Bethlen's basic requirements in the main: the return of Slovakia and Ruthenia, some form of self-government for Transylvania, and a loose federation with Croatia.⁹³ The lack of any reference to Burgenland, Fiume and the small territories annexed to Poland was not especially remarkable, for Bethlen seems to have accepted that these lands would no longer belong to Hungary, and in any event, only in the case of Burgenland could one find any significant Hungarian minority. Only the omission of the Vojvodina ceded to Yugoslavia requires an explanation. If Bethlen was indeed the moving force behind Ottlik's article, perhaps he still held out hope of reaching some accommodation with the South Slav kingdom even after the treaty with Italy had brought negotiations to a halt.

Of course, the principal advantage of addressing the Hungarian public through Ottlik was that Bethlen could float certain ideas that might meet with disapproval at home without suffering damage to his personal prestige. Furthermore, in the event the Western Allies protested, he could deny any responsibility for the article.

"Towards a New Hungaria" naturally did attract much attention in the press, and not only in Hungary. The journal had anticipated this, and it duly reported on the echo in several subsequent issues. The domestic reception was generally favorable, though not without criticism. Interestingly enough, the most serious attack came from the political right opposition. In an article appearing in the weekly *Előörs* and meant to disparage Ottlik's New Hungaria, the politician and journalist Endre Bajcsy-Zsilinszky (1886–1944) alleged that the author's neo-patriotism bore a striking resemblance to the "Eastern Switzerland" concept of the sociolo-

gist and politician Oszkár Jászi (1875–1957).⁹⁴ Such a charge in the Horthy Era was not to be taken lightly, for Jászi had been made one of the principal scapegoats for the disaster of 1918–1919, and his name was anathema in Christian-Conservative Hungary.

A committed democrat and a founder of the important journal *Huszdik Század* (*Twentieth Century*), the very periodical Szekfü had singled out for attack in his inaugural essay, Jászi had been a fierce critic of the government's minority policies in the years leading up to the First World War. Jászi had become convinced early on of the need to reorganize the Habsburg Monarchy on a federal basis and had come to cherish the notion of an "Eastern Switzerland". He saw in the Swiss Confederation, with its multiple nationalities coexisting peacefully and prospering economically, the appropriate model for a democratized Monarchy. He had even gone so far as to propose replacing the Dual Monarchy with a "Danubian Federation" that would have included the Polish lands and much of the Balkans.⁹⁵

Following the democratic "Aster Revolution" (az őszirózsás forradalom) and the proclamation of the republic in October 1918, Jászi served as Minister without portfolio for Nationality Affairs in the government of Count Mihály Károlyi. It was in this capacity that he drafted and attempted to carry out his plan for an Eastern Switzerland. He envisioned redrawing the administrative map of Hungary into 14 cantons or districts (of which at least seven would have been exclusively or preponderantly Magyar-speaking). The plan also provided for the wide use of the nationalities' languages in the local administration.⁹⁶ Jászi had negotiated in vain with the leaders of the national minorities in an effort to keep them within Hungary. In fact, the only territory where the Hungarian authorities had been able even to attempt the implementation of the Eastern Switzerland Plan was Subcarpathian Rus'. On December 23, 1918, the government passed the law establishing the autonomous province of Ruska-Krajna, based on Jászi's guidelines.⁹⁷

Ottlik thus found it necessary to clarify his views in a new essay carried by *Magyar Szemle* in the October 1929 issue "New Hungaria and Eastern Switzerland" (Új Hungária és Keleti Svájc). Ottlik conceded that on the surface his formulation of New Hungaria did indeed resemble Jászi's Eastern Switzerland, except for one critical difference: the historical context of each was completely different. Jászi's plan, Ottlik suggested, not only would not have preserved the kingdom's territorial integrity in 1918; in fact it would have accelerated the country's breakup.⁹⁸ Now, in the mutilated Hungary of Trianon, it was the best solution for undoing the damage. In a clear distortion of history, Ottlik went so far as to state that:

It is a fact, one which some mention bitterly but of which I believe we should be proud, that the old Hungarian policy, in the service of the unity of Hungaria, not only did not oppress the non-Hungarian-speaking populations, it did everything in its power to provide them

with bread and culture: to a certain extent, even to the detriment of the ethnic Magyar population.⁹⁹

Ottlik returned once again to his conception in the November 1934 issue. This time he introduced the notion of a *Pax Hungarica*: only the old Hungarian kingdom had been able to provide the stable framework and harmony necessary for the various peoples of the Danubian Basin to thrive. The period of Hungarian rule, then, should be seen as a golden age for these peoples.

The cause of Hungarian revisionism, contended Ottlik, had met with little true success because of the persistence of a negative stereotype held in the West: the negative, distorted image of the Hungarian in the Western mind:

The image that confronts us is the figure of an apocalyptic horseman: the frightening equestrian figure of the conquering Hungarian, just as he appeared in the terrified imagination of the contemporary Christian peoples; and thus he remained. With time, it is true, the image was modified and refined: gradually metamorphosing into the figure of a barbaric, arrogant Eastern great lord, who, still armed and mounted on horseback, nevertheless continued to rule the enslaved peoples trampled under his power with an iron fist.¹⁰⁰

It was this distorted image of the Hungarians that had promoted the charge of a “thousand years of oppression” and had allowed the West to justify the excessive severity of Trianon. This had led to the cliché, supported by obsolete sociological theories of elites, that the ruling aristocracy had been Hungarian while the oppressed people had not been. “According to this [theory],” wrote Ottlik,

the mutilation and dismemberment of Hungary had been just, for it had happened in the holy name of democracy... Hungary therefore had been carved up at Trianon in the name of a theoretical fad of the past.¹⁰¹

“The reality is,” continued Ottlik, “that the political structure of Hungary had at no time ever meant the rule of one people, the Hungarians, over foreign peoples.” The ruling strata in medieval Hungary, the nobility and the high clergy had always been multi-ethnic, as had been the peasantry and the population of the towns. The country was called “Hungary” not because the Hungarians had ruled over it, but because the overwhelming majority of the population had been Hungarian up until the 18th century.

Ottlik reformulated his “New Hungaria” ideology with the new concept of *Pax Hungarica*. This he defined as gathering the Carpathian Basin as a natural vital unit into a single political framework and the filling of that territorial empire with the concept of Hungarian liberty. The *Pax Hungarica* had fostered a cultural and political unity within the geo-economic unity of the Carpathian Basin. In this civilization, many peoples had lived peacefully side by side: Magyars, Slovaks, Ger-

mans, Romanians, Croats and Serbs. At the same time, it was the Hungarian talent for state-building that had created and held the country together.

Unfortunately, two factors had disrupted the ancient spirit of *Pax Hungarica*: the Ottoman occupation (which had resulted in depopulation and resettlement of new peoples) and the emergence and triumph of modern nationalism. Simultaneously, the idea of *Pax Hungarica* had been challenged by a rival concept, dynastic Habsburg imperialism. In their eagerness to prove themselves as “good Hungarians”, non-Magyar speaking Hungarians had hurried to become magyarized and make the state language their own. With time, those who had not adopted the Hungarian language came to be seen as unpatriotic and thus were pressured to become Magyar. This was the origin of the so-called “magyarization” campaign. It had been carried out by overeager “neophytes”, not by true Hungarian patriots. In any event, noted Ottlik, “magyarization” had been more noise than anything else, and the country’s leaders had been too occupied with defending the country against Habsburg ambitions to “magyarize” the country’s minorities.

Happily, the concept of a *Pax Hungarica* had not died out, for it lived on in the younger generation. It offered the best solution for the peaceful cohabitation of all the peoples in the region:

In our opinion the proper solution is to return to the two basic ideas of the old Hungarian civilization, the *Pax Hungarica*: one is the idea of the primacy of space, which refers to taking as a point of departure the basic fact of a shared fate of peoples belonging to a geo-economic space, the fact that these peoples necessarily belong together, because they depend on each other; the other idea is the idea of equal liberty of peoples belonging together, the ancient Hungarian legal concept: *una eademque libertas*.¹⁰²

Ottlik’s “New Hungaria” concept did in fact come to be regarded as an ideology of the younger generation. Remarking on Ottlik’s ideas in the 1930s, one commentator was moved to write that “the new generation sees in this historical catastrophe the opening of a new era of the Hungarian state and national development ... The new generation of today, by accepting these basic principles, has made the New Hungaria concept its own. It does not fear that in this new environment the Hungarian nation will lose its leading role, for its culture, economic superiority, fecundity and central location alike assure its position.”¹⁰³

One political leader with whom Ottlik’s New Hungaria clearly resonated was the leader of the right radical Hungarist Movement, Ferenc Szálasi (1897–1946). In his 1935 opus, *Út és cél* (The Way and the Aim), he termed his movement’s ideology “hungarism”, and in virtually impenetrable prose he tried to define the essence of his creed:

Hungarism is belief, obedience and struggle! Hungarism is *Pax Hungarica*! Hungarian peace for those nation-families of the Carpathian-ringed Danubian Basin capable of believing, obeying, and struggling!¹⁰⁴

Szálasi also drafted his own version of a restored Greater Hungary, the “United Lands of Hungaria”, which consisted of six oddly-named administrative units: Magyarland, Slovakland, Ruthenland, Transylvanialand, Croatland and the Western March.¹⁰⁵ “Magyarland” was by far the largest unit in the federation. Naturally, Szálasi’s plan resembled that of Ottlik in neither form nor spirit, and in contrast to the “New Hungaria Concept”, Szálasi stated quite openly in his party’s program that this Hungaria would be directly administered from Magyarland.¹⁰⁶

The Nationalities Question

After Trianon it was widely believed in Hungary that the country’s harsh treatment at the Paris Peace Conference had been due in large measure to the anti-Hungarian propaganda campaign carried out by Czechoslovak, Romanian and South Slav representatives. Whereas the Hungarians had not been invited to participate in the negotiations leading up to the drafting of the peace treaty, the delegates of the Successor States not only had been granted a voice in the proceedings but also frequently succeeded in bolstering their claims to predominantly Magyar-inhabited territories with distorted or false ethnographic data. To justify those demands which violated the principle of national self-determination (the very principle on which their claims to independence rested), Hungary’s neighbors resorted to other arguments, such as Hungarian responsibility for causing the war. The primary charge leveled at the Hungarians, however, was that they had oppressed their national minorities over the course of the previous millennium.¹⁰⁷ Many observers felt that this accusation not only hurt Hungary’s reputation abroad but also hindered efforts to win over the former minorities and convince them to return to St. Stephen’s Empire.

For Szekfű, here was the area in which the professional historian could play a crucial role in the revisionist movement. In order to refute the charge of a “thousand years of oppression”, Szekfű himself published numerous essays in *Magyar Szemle* probing the question of the history of the national minorities in historical Hungary. He also sought to provide a historical framework for Ottlik’s New Hungaria by explaining the evolution and significance of the “State Concept of Saint Stephen”.

In an essay appearing in 1931, “The Revision of Trianon and Historiography”, Szekfű attempted to sketch the history of the nationality question in Hungary. He identified the Turkish conquest of the sixteenth century as the source and the de-

termining factor of the nation's misfortunes. Prior to the defeat at Mohács, the Hungarian kingdom had contained so few minorities that it could have been considered a nation-state. The collapse of the medieval state had triggered a fateful cycle that Szekfű divided into five basic stages: 1. the Hungarians and Croats were forced to flee north because of Turkish attacks, thus depopulating a large area of the country; 2. the Turks in turn began to repopulate the evacuated areas with Serbian and Romanian settlers; 3. subsequently, because of the terrible conditions prevailing in the Danubian Principalities, Romanians began to flood into Transylvania and other regions of Hungary, in the seventeenth and especially the eighteenth centuries; 4. also in the eighteenth century, the central authorities settled non-urban Germans (the so-called Swabians) in planned villages on originally Hungarian territory; and finally 5. Serbs fleeing from the Turks received permission to come into Hungary and were granted local autonomy.¹⁰⁸

The implications of Szekfű's argument were obvious. The "alien" Serbs and Romanians were relative newcomers who had taken advantage of Hungary's misfortunes to move into better lands and therefore had no historic rights to the territories they had occupied. The depopulated Hungarian villages had been easy loot for Romanian shepherds and "tent-dwelling Serbs possessing the culture of the Gypsies". In Szekfű's analysis, the Ottoman Turks were the real culprits behind the destruction of Hungary, not the Habsburgs. Far from having oppressed their national minorities, the Hungarians themselves had been oppressed and squeezed into the background.

But Szekfű went even further. Underscoring the point made by Ottlik in his essay "New Hungaria and Eastern Switzerland", Szekfű went on to argue that Hungarian rulers had always protected the national minorities and had given free rein to their cultural aspirations. Taking the example of the Transylvanian Romanians, the historian argued the cradle of Romanian literature was not the Danubian Principalities but Transylvania. Transylvanian princes in the 17th and 18th centuries had established Romanian-language schools. The first Romanian books, Szekfű noted, were printed in Transylvania, where the first Romanian translation of the Bible had appeared as well. The historian also remarked that parallels in the cultural history of each of the former nationalities could be found.

Reacting to the growing trend of ethnohistory (*népiség* or *Volkstum* in German) in Hungarian historiography, Szekfű published a strong criticism of this intellectual current in *Magyar Szemle* in September 1934. The founder and foremost proponent of the ethnohistory school in Hungary was Szekfű's rival, Elemér Mályusz (1898–1989), who rejected the utility of the concept of a political nation (such as the old *natio hungarica*) and insisted instead on a definition of the nation based on the ethnic character of the people (*népiség*). Such a view of the nation, of course, stood diametrically opposed to the vision proclaimed in Ottlik's "New Hungaria Concept".

The book that motivated Szekfű to write his article was written not by Mályusz, however, but by a young historian named Miklós Asztalos. In his work, *The History of the Nationalities in Hungary* (1934), Asztalos had argued that it was Hungary's misfortune that, through no fault of her own, she had ended up in the multinational Habsburg Monarchy. The Monarchy inevitably had to collapse into national territories in 1918, for there had been no centralizing force to hold it together and combat local forces. The conclusion to be drawn from this, declared Szekfű, was that now Austria and Hungary were free to cultivate their own national independence free of the former nationalities. "Now all we needed was to celebrate a *Te Deum* on the day of Trianon instead of a requiem."¹⁰⁹ For Szekfű, the ideas that the scholars of ethnohistory were trying to popularize represented a dire threat to Hungary's future:

Regarding our national future no more serious error is imaginable than to believe that we are sufficient for our state, that in the Hungarian state no other population is necessary than those belonging to the Magyar nationality, and that the cohabitation of several nationalities in one state is not only impossible but a moral flaw, an undesirable phenomenon as well.¹¹⁰

"How does he imagine the future of St. Stephen's Empire, the thousand-year-old Hungary," continued Szekfű, "if he considers several peoples living side by side in one state a monstrous thing?" In conclusion, the editor-in-chief of *Magyar Szemle* categorically rejected a state theory based on ethnicity:

Regarding *our* state concept, the situation is different. The Germans, the French and the Italians can accept a theory of the state that can and must be filled with one single nation. We here in the Danubian Basin, as the heirs to the ancient Hungarian Empire, would testify to our immeasurable decline if we were to subscribe to this theory: we would betray our past, sell off our future like cheap peddlers, if we were to abandon that historical state concept, which bound together the Magyars with so many non-Magyar peoples in peace and protection over the course of a millennium! The *népiség* theory as a state-forming and defining factor is inappropriate in these regions: hundreds and thousands of geographical, economic and cultural facts speak against it.¹¹¹

The Hungary of Tomorrow

The plans of Rothermere and Ottlik were not the only ones to appear in the 1920s. In 1929 a book was published in Paris entitled *La Hongrie de demain: Critiques des programmes révisionnistes*. The author, a Swiss journalist named Aldo Dami, outlined a comprehensive plan for redressing what he saw as the injustices

of Versailles. Having spent considerable time in Hungary and having made a thorough examination of the available data, Dami (whose work was at least in part funded by the Hungarian Press Office)¹¹² came to the arguable conclusion that the dismemberment of the Habsburg Monarchy had been a historical necessity. The problem was not the fact that historical Hungary had been dismantled, Dami reasoned, but rather that the peacemakers had carried out their task poorly. Referring to the former minorities Dami wrote that

in their great majority, these populations ... do not wish to return to Hungarian sovereignty. The dismemberment of the Dual Monarchy, and in particular the amputation of Hungary, is therefore a done deal, and justice does not require us to turn the clock back.¹¹³

Rejecting both an integral revisionist and a strictly ethnic revisionist solution, Dami compared his own plan, which he detailed in the book's conclusion, with both that of Lord Rothermere and the one proposed by the Hungarian Revisionist League. The author offered his own proposal to modify the borders and hold plebiscites in Eastern Slovakia and Ruthenia, a plan much more detailed than Rothermere's and similar to that of the League. Dami believed his borders would provide the region with equilibrium: by returning to Hungary 3.5 million inhabitants, the total population would increase to roughly 11.5 million, ranking the country's population numerically between that of Czechoslovakia and Yugoslavia. Slightly less than 2 million Magyars would be returned. The 1.5 million non-Magyars included in the enlarged Hungary would give her a minority population roughly equal to the number of Magyars left outside the country, thus providing some balance and motivating the neighboring states to treat their own minorities better.¹¹⁴ In a lengthy review, Jancsó appreciated Dami's recognition of the injustice of Trianon. Without sharing Dami's view that Austria-Hungary would have fallen apart even without the World War, Jancsó did agree with the Swiss author's view that much of the revisionist movement's activities had been counter-productive.¹¹⁵

All other proposals,¹¹⁶ including the so-called "Turanian-Slav Peasant State", were also rejected as unfeasible. The Turanian-Slav Peasant State had been a proposal put forth by members of the Miklós Bartha Society. In short, the plan advocated putting political power in the hands of the peasantry. Since the Magyar and Slav peasantry shared a largely similar way of life, they would be able to coexist in a Greater Hungary. Moreover, Hungary would be able to reach an understanding with the peasant states surrounding her.

Szekfű in this case saw the Turanian-Slav project as a well-intentioned but misinformed attempt on the part of the younger generation to link the Hungarians with Slavic peoples based on a perceived commonality of peasant culture. This Szekfű refuted, again turning to the era of the Turkish Occupation. Before

Mohács, the lifestyle of the Hungarian peasantry had closely resembled that of Western Europe. Moreover, the adjective “Turanian” was for Szekfű not really descriptive of Hungarians; the term smacked too much of Asia for him. The worst element of the plan, however, was the suggestion of creating a peasant state, which, Szekfű argued, would not find acceptance among the other strata of Hungarian society.¹¹⁷

The Hungarian Minorities

“Since Trianon, Hungarian national policy has centered on two points: revision and the question of the Magyar national minorities suffering under foreign domination.”¹¹⁸ From the very first issue, *Magyar Szemle* provided extensive coverage of the fate of the Hungarians left outside of the country. In his inaugural message to the readers, Szekfű described the strengthening of national self-consciousness among all Hungarians as one of the journal’s most important tasks:

We know well that this common self-consciousness cannot be created from one day to the next. The road has stations along the way. One of them is the maintenance and solidifying of the spiritual bonds which tie the Hungarians squeezed within the borders of Trianon with their cut-off kinsmen. The new national consciousness must connect everyone, inside and outside the borders, whether there will be borders or not.¹¹⁹

Without ever abandoning the pursuit of integral revisionism, Bethlen clearly recognized that the only form of revision that had any chance of consideration by Western policymakers was that based on ethnic borders. Naturally, the more than three million Hungarians living across the borders represented Hungary’s strongest argument in favor of rectifying any of the territorial provisions of Trianon.

In the interest of keeping the Hungarian public aware of the situation of the Hungarian minorities across the borders, *Magyar Szemle* assembled an impressive staff of minority experts. These experts, many of whom originated from the annexed territories, were men who possessed a profound knowledge not only of the Hungarian minorities but also of the states in which they lived. In the first few years of *Magyar Szemle*, the Transylvanian scholar Benedek Jancsó, who had joined the editorial board at Szekfű’s personal request, served as the review’s first specialist on minority affairs. Jancsó had been the author of several lengthy works on Transylvanian history, concentrating in particular on the Romanians of Hungary. One of his most important books, the *History of the Romanian Irredentist Movements*, appeared in 1920. After his death this task fell partly on the shoulders of Zsombor Szász (1871–1945?), *Magyar Szemle*’s expert on Romanian affairs. Developments in Czechoslovakia were analyzed by the journalist and historian

Lajos Steier (1885–1938), Ernő Flachbart (1896–1955), the librarian Endre Moravek (1902–1971) and later Lajos Gogolák (1910–1987). József Bajza (1885–1938), Imre Prokopy (1873–1944) and József Berkes (1895–1946) provided coverage of events in the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes. The journal never dealt with the situation of the Hungarian minority in Austria on a regular basis.

Starting with the inaugural issue the journal featured a semi-regular column, “Kisebbségi magyar sors” (Hungarian Minority Fate), which in 1929 was rechristened “Szomszédaink” (Our Neighbors). In the first article, “Hungarian Society and the Fate of the Hungarian Minorities under Foreign Rule”, Jancsó stressed that the Hungarian nation bears the heavy responsibility of supporting their brothers left outside the Trianon borders. Without mentioning Rothermere, he refers to the wild enthusiasm evoked by the lord’s efforts. Instead of blinding themselves with the illusion that territorial revision will take place in the near future, Hungarians, Jancsó cautioned, must dedicate themselves to more difficult, less exciting tasks. In the author’s view, preserving the cultural unity of the Hungarian linguistic community represented the necessary first step to achieving the nation’s ultimate goal of restoring historical Hungary:

There are two kinds of integrity: territorial and racial, or rather national. The latter is identical with cultural unity. Territory could be taken from us, but under favorable and fortunate circumstances, if the opportunity arises, we might get that back, because that will not be destroyed. Besides the mountains, valleys and rivers, the homeland is made up of the people who live in it. If as a result of foreign oppression, the Hungarians in these territories disappear in part or in whole, then we will lose our strongest title to the territories.¹²⁰

While Hungarian public opinion, in its romanticism and its ignorance of foreign affairs, clamored for territorial integrity, “in Europe’s present international and constitutional situation, only a Hungarian foreign policy rooted in the soil of cultural integrity can bear fruit and be useful to our kin under foreign rule”.¹²¹ Further on he noted that

[i]t is much more difficult to reach into people’s pockets to support the cultural and economic ambitions of our separated kin than to hold forth on how Hungarian heroism, even against the will of Europe, will restore the territorial integrity of St. Stephen’s Empire, not the day after tomorrow, but certainly in the short term.¹²²

Of the four special issues which the journal devoted to one particular theme, the October, 1928 number featured fourteen essays dedicated to the situation of the Hungarian minorities after ten years of foreign rule. Two essays surveyed the cultural and political life of the Magyars of Czechoslovakia, one each on the Hungar-

ians of Yugoslavia and Austria, and seven articles devoted to the Magyar minority of Romania.

Following his lecture tour in Great Britain in November 1934, Bethlen came to the realization that Hungarian demands for complete restoration of the country's historic borders enjoyed no support abroad. Instead of intensifying calls for revisionism, he began to emphasize the need to concentrate attention on the situation of the Hungarian minorities. Echoing Jancsó's warning, Bethlen declared in 1934 that "... if we do not make sure that the life of our Hungarian brothers in Transylvania, the Highlands and the South is guaranteed, there will no longer be any Hungarians in whose interest revision could be carried out".¹²³

This shift in emphasis was clearly perceptible on the pages of *Magyar Szemle*. Beginning in 1935, the journal began to include a rotating column devoted to one of the minorities living in the Little Entente States. Accordingly, the title varied monthly ("The Hungarian Minority in Romania/Czechoslovakia/Yugoslavia"). The novel feature of this minority column was that it consisted of reports assembled by local correspondents: Gyula Zathureczky (1907–1987) in Romania, Lajos Fekete (1900–1973) in Yugoslavia and János Ölvedi (1914–1983) in Czechoslovakia. The minority reports appeared until the end of 1938, after Hungary had begun to recover some of the annexed territories.

V. *Magyar Szemle* in the Age of Revision

Revisionism in Practice

As is well known, beginning in late 1938 Hungary began to recover some of the territories annexed at Trianon. The recovery took place in four stages, with Hungary gaining territory and population once a year until 1941. On November 2, 1938, in the wake of the Munich Agreement, the Axis Powers awarded a significant strip of Southern Slovakia to Hungary (First Vienna Award) after prolonged Hungarian–Czechoslovak negotiations failed to reach a compromise. After the final dissolution of the Czechoslovak state in March 1939, the Hungarian army moved in to occupy Subcarpathian Rus', thus gaining for Hungary the long-coveted common border with Poland. In August 1940, after further futile talks between Hungary and Romania, Hitler awarded the northern part of Transylvania to the former under the terms of the Second Vienna Award. Finally, in April 1941, Hungary joined the assault on Yugoslavia initiated by Nazi Germany and occupied the Vojvodina. In total, Hungary's territory increased from 93,073 km² to 171,753 km² and the population jumped from 9,319,992 to 14,683,323. Just over half of the 5,363,331 new inhabitants (2.7 million or 50.4%) were ethnic Magyars.¹²⁴

In the summer of 1940, during this period of successful revisionism, *Magyar Szemle* published one final article from the pen of László Ottlik. In “The Tasks of the Hungarian Nationalities Policy”, while Ottlik continued to cherish the idea of a return to St. Stephen’s Hungary, he now began to acknowledge the flaws of Hungary’s pre-war nationality policies. Most interestingly, departing from his position in “Pax Hungarica”, he even conceded openly that there had been a deliberate policy of Magyarization, though it had been well intentioned. “We must declare the policy of Magyarization to have been flawed,” admitted Ottlik, “not because it would have led the nation into a catastrophe, which it did not, but because it had set itself an impossible goal.” After reviewing the history of the Magyarization policy, Ottlik declared:

There is no doubt that sooner or later we would have had to break radically with this policy, even if the World War and the misfortune of Trianon had not taken place ... We cannot state that the future of Hungary, the new thousand-year glory of Saint Stephen’s Crown, can only be assured if all the peoples of the Holy Crown are successfully united linguistically through Magyarization.¹²⁵

Without mentioning his “New Hungaria Concept”, Ottlik reiterated some of the same ideas he had written over a decade earlier, when the prospects for successful border revision had seemed less hopeful. Now he wrote not of granting the various nationalities autonomy, but rather of making them feel once again that Hungary is their true home. “To provide a true home to the people,” Ottlik reflected,

means that conditions must be created in which the citizens of [another] nationality do not feel themselves to be a minority, second-class subjects ... For this requirement to be realized, it is necessary merely to apply the principles of our nationality policy, which stems from our constitution and has long been rooted in our laws.¹²⁶

Hungary’s leaders, it was true, had made mistakes in the past, but as Ottlik pointed out,

[o]ur errors had occurred wholly in regard to culture. These errors had not been apparent to us in the past because our characteristically legalistic mentality tended to apply the principle of equal rights in a slavishly liberal, that is, uniform manner.

Alluding to the heavy-handed Magyarization of the administration in the newly occupied lands, Ottlik cautioned the new administrators not to look at the laws only, but rather the facts, for

patriotism does not depend on the language we speak, but patriotism can be instilled in us only in a language we understand, which speaks unencumbered to the soul.¹²⁷

Reflecting on the partial results of the Second Vienna Award, László Ravasz virtually conceded that integral revisionism was an impossible goal. The joy over the return of Northern Transylvania was tempered by resignation over the partition of the territory between Hungary and Romania. “The Vienna Award,” wrote Ravasz, “returned to Hungary the smaller, poorer and more Hungarian half of Transylvania. It was a wise policy to make do with the smaller and poorer half in order that we might receive the more Hungarian half.”¹²⁸ Nevertheless, the author could also declare optimistically that “Transylvania has returned. This return is now an historical fact, an undeniable eternal reality.”¹²⁹

By this time it had become all too clear to most observers that the “New Hungaria Concept” was no longer a feasible option. Not only were the Axis Powers unwilling to help restore historical Hungary, the nationalities themselves had no interest in living together with the Magyars. As Lajos Gogolák observed:

That Hungarian mentality, which desires a true fresh start in Central Europe, must face this reality coldly and objectively. In possession of their new theories of the state, the new nation states do not recognize the hierarchy of “New Hungary” and the Idea of Saint Stephen, for in these [ideas] they seek recollections from before 1914; and in any event they oppose the revival of the historical legacy, since this is at odds with the emancipated self-awareness of the national middle classes that have grown considerably since then, and they believe it to be noble-historical in origin.¹³⁰

Time and hope, it appeared, had run out for a New Hungaria. Although Gogolák and his colleagues had no way of knowing it, *Magyar Szemle* itself also had very little time remaining to it.

The End of Magyar Szemle and the Revisionist Movement

The German invasion of Hungary on March 19, 1944 opened a new, tragic chapter in the nation’s history. Most significantly, the country’s Jewish citizens, who until that date had faced legal discrimination but relatively little physical danger, were now exposed to the full horror of the Final Solution. Hungarian anti-Nazi organizations and publications were shut down and their members hunted. The Nazi occupation forced *Magyar Szemle* to cease publication just shy of its 200th issue, though at that time it was hoped that the halt in operations would be temporary. The occupation and final stages of the war took a heavy toll on the journal. Many of the periodical’s prominent figures were forced to go into hiding,

including István Bethlen, Gyula Szekfű, Gusztáv Gratz and József Balogh. Balogh, of Jewish origin, was captured and murdered by the Gestapo. The “architect” of the New Hungaria, László Ottlik, disappeared during the siege of Budapest in January 1945. Likewise, the periodical’s Romanian affairs specialist, Zsombor Szász, vanished without a trace. Of all these losses, the most prominent was Bethlen himself, who was arrested by the Soviets and deported to Russia after having offered them his services. He eventually died in a Moscow prison hospital in 1946. Gratz’s health was seriously compromised during the last phase of the war, and he died in 1946.¹³¹ Szekfű survived the war, as did his successor as editor, Sándor Eckhardt. After the war, the latter had hoped to resume publication of the journal. In September 1945 Eckhardt received permission from the Interior Minister Ferenc Erdei to resume publishing activities, but financial and political problems prevented this from happening.¹³²

The signing of the Treaty of Paris in February 10, 1947 restored Hungary’s pre-1938 borders.¹³³ In contrast to the Treaty of Trianon, the new treaty was a much shorter document comprising seven parts and forty-two total articles. It restored Hungary’s frontiers as of January 1, 1938 with one small adjustment to the Czechoslovak-Hungarian border.¹³⁴ Once again, the country had ended up on the losing side of a disastrous war. Although British and American officials floated proposals for moderate border revision in the immediate post-war period, the Soviets resolutely opposed giving Hungarian claims any consideration. Thus, by this time hopes of attaining a limited revision of the country’s borders on even an ethnographic basis had faded. Perhaps most telling were the words of the one-time ideologue of the Bethlen régime, Szekfű. In his last major work, *After Revolution* (1947), Szekfű wrote that

[a]fter this all our revisionist ambitions and propaganda had to fall silent once and forever ... The governments [of Hungary] ... in their propaganda incessantly referred to Saint Stephen, as if the oppression of minorities was in keeping with his spirit. In this way, they compromised and discredited Saint Stephen just as much as they did the concepts of nation and Christianity.¹³⁵

The possibility of recovering any lost territory had passed Hungary by; the forum which had most vigorously and eloquently promoted this cause could not be revived either.

VI. Conclusion

From its inception in 1927 until its sudden demise in 1944, *Magyar Szemle* embraced the goal of revision of the Treaty of Trianon. Practically every number

published addressed the question from some angle. Although revisionism had many dimensions, the most significant from the journal's point of view were the fate of the ethnic Magyar minorities outside Hungary and the restoration of the country's historical borders. Not surprisingly, the revisionism on the pages of *Magyar Szemle* was "integral" in outlook, in keeping with the convictions of the journal's founder, Bethlen, and its editor-in-chief, Szekfű. Writers consistently rejected proposals that sought to adjust the country's borders on an ethnographic basis. Instead they advocated a return to the "Empire of Saint Stephen". To achieve this improbable goal, *Magyar Szemle* articulated a utopian project that sought to reconstruct Greater Hungary by winning over the country's former national minorities to leave their new states and come back to Hungary. It was hoped that through guarantees of equal rights and regional autonomy, Slovaks, Ruthenes, Croats and Transylvanian Romanians would see the error of their ways and return to their "homeland" (*patria*).

Such a definition of nationhood had become completely anachronistic long before the interwar period. It was not based on any reality, consistently underestimated the extent of national awareness among peoples like the Slovaks and the Ruthenes, and was hopelessly at odds with modern East European nationalism. The State Concept of St. Stephen simply could not compete with the modern nation state, which was seen as the fulfillment of the ultimate goal of East European nationalist movements. Even where the writers of *Magyar Szemle* were undoubtedly correct to refute the existence of such constructs as "Czechoslovak" or "Yugoslav" nationhood (which they constantly labeled as "fiction"), what they offered in place of such national identities (for example, Hungarus) rang just as false in the ears of Hungary's neighbors.

The idea of a "New Hungaria" proved enticing to many Magyars, many of whom could not comprehend why their neighbors did not feel the same way. Naturally, the logical next step for Slovaks and Croats, after parting ways with the Czechs and the Serbs, was not to live in a federal union with the Magyars, but rather to establish nation-states of their own and cultivate their own independent nationhood. This is precisely what took place after Nazi Germany shattered Hungary's neighbors to the north and south.

At the same time, Ottlik and others never abandoned the notion of the Magyars' historic mission in the Danubian Basin. For all of their assurances and friendly words, neither Bethlen nor Szekfű nor Ottlik ever truly envisioned an arrangement wherein each nationality would be completely equal. The ethnic Magyars were predestined to maintain their preeminent position among the other peoples of the region. To their credit, perhaps, Szekfű and his followers defined the nation not in racial or linguistic terms but as an historical formation. They argued for a national identity based on citizenship in a common state and on a common past. While this

plan met with widespread (though by no means unanimous) public approval at home, abroad it failed to impress the very people it sought to win over.

Despite its espousal of integral revisionism, *Magyar Szemle* still represented a moderate form of revision when compared to the frenzied irredentism of a large segment of Hungarian society between the two world wars. The journal generally eschewed overtly chauvinistic discourse and even criticized irredentist excesses. It strove to warn Hungarians not to delude themselves with false hopes. Unfortunately, Hungaria itself was constructed on false hopes, and its architects discovered this only at a very late date.

Bibliography

- Ablonczy, Balázs. "Trianon-legendák." In Ignác Romsics, ed., *Mitoszok, legendák, tévhitek a 20. századi magyar történelemről* (Budapest: Osiris, 2003), pp. 132–161.
- "Acțiunea lordului Rothermere se sprijină pe fals și micuună." *Universul*, August 5, 1927.
- Balogh, Eva S. "Peaceful Revision: the Diplomatic Road to War." *Hungarian Studies Review* 10:1 (Spring 1983), pp. 43–51.
- Bethlen, István. *Bethlen István gróf beszédei és írásai*, 2 vols. (Budapest: Génius, 1934).
- Čapek, Thomas. "The Slovaks of Hungary." In Thomas Čapek, ed., *Bohemia under Hapsburg Misrule* (New York: Revell, 1915), pp. 113–122.
- Czigány, Lóránt. *The Oxford History of Hungarian Literature* (London: Oxford University Press, 1984).
- Dami, Aldo. *La Hongrie de demain. Critique des programmes révisionnistes* (Paris: André Depleuch, 1929).
- Deák, Francis. *Hungary at the Paris Peace Conference: The Diplomatic History of the Treaty of Trianon* (New York: Columbia U. Press, 1942).
- Frank, Tibor. "Editing as Politics: József Balogh and *The Hungarian Quarterly*." In *Ethnicity, Propaganda, Myth-making: Studies on Hungarian Connections to Britain and America, 1848–1945* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1999), pp. 265–275.
- Frank, Tibor. "Luring the English-speaking World: *Hungarian History* Diverted." In *Ethnicity, Propaganda, Myth-making: Studies on Hungarian Connections to Britain and America, 1848–1945* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1999), pp. 276–295.
- Freifeld, Alice. *Nationalism and the Crowd in Liberal Hungary, 1848–1914* (Baltimore: Johns Hopkins U. Press, 2000).
- Gergely, Jenő – Pritz, Pál. *A trianoni Magyarország* (Budapest: Vince, 1998).
- Gerő, András, ed. *Sorsdöntések: A kiegyezés – 1867, A trianoni béke – 1920, A párizsi béke – 1947* (Budapest: Göncöl, 1989).
- Glatz, Ferenc, ed. *Tudomány, kultúra, politika: Gróf Klebelsberg Kunó válogatott beszédei és írásai (1917–1932)* (Budapest: Európa, 1990).
- Gogolák, Lajos. "Közép-Európa népei." *MSz*, November 1943, pp. 237–245.
- Gratz, Gusztáv. "Békerevizio és Népszövetség." *MSz*, June 1928, pp. 97–104.
- Gratz, Gusztáv. *Magyarország a két háború között* (Budapest: Osiris, 2001).
- Horváth, Jenő. *A milleniumtól Trianonig, Huszonöt év Magyarország történetéből, 1896–1920* (Budapest: A Szent István-társulat, 1937).
- Huszár, Tibor. "A Magyar Szemle körül." *Valóság* 36:12 (1993), pp. 67–90.

- Ignotus, Paul. *Hungary* (New York: Praeger, 1972).
- Ihrig, Károly. "Mit hozna vissza a Rothermere-vonal?" *MSz*, December 1927, pp. 365–369.
- Jancsó, Benedek. "A magyar társadalom és az idegen uralom alá került magyar kisebbség sorsa." *MSz*, September 1927.
- Jancsó, Benedek. "Rothermere lord akciója és a Magyar Békerevizációs Liga megalakulása." *MSz*, September 1927, pp. 74–76.
- Jancsó, Benedek. "A holnap Magyarországa." *MSz*, July 1929, pp. 209–219.
- Jászi, Oszkár. *Magyarország jövője és a Dunai Egyesült Államok*, 3rd ed. (Budapest: Új Magyarország Rt., 1918).
- Joó, Tibor. *Magyar nacionalizmus* (Budapest: Athenaeum, 1940).
- Kann, Robert A. – David, Zdenik V. *The Peoples of the Eastern Habsburg Lands*. (Seattle: University of Washington Press, 1984).
- Kenyeres, Ágnes, ed. *Magyar életrajzi lexikon*, 4 vols. (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1985–1991). kl. "Új Hungária felé – sajtóvisszhang." *MSz*, January 1929, pp. 72–77.
- Kosztolányi, Dezső, ed. *Vérző Magyarország* (Budapest: Legrády, n.d. [1920]).
- Kovács-Bertrand, Anikó. *Die ungarische Revisionismus nach dem Ersten Weltkrieg. Der publizistische Kampf gegen den Friedensvertrag von Trianon (1918–1931)*. (Munich: R. Oldenbourg, 1997).
- Leiss, Amelia C. – Dennett, Raymond, eds. *European Peace Treaties after World War II: Negotiations and Texts of Treaties with Italy, Bulgaria, Hungary, Rumania and Finland* (Boston: World Peace Foundation, 1954).
- Macartney, C. A. *Hungary and Her Successors: The Treaty of Trianon and Its Consequences 1919–1937* (London: Oxford University Press, 1937).
- Macartney, C. A. *October 15: A History of Modern Hungary* 2 vols. (Edinburgh: Edinburgh University Press, 1956).
- Major, Zoltán. "Politikortörténeti fogalmak Ottlik László (1895–1945) munkásságában." Retrieved on March 7, 2004 from www.magyarforum.hu.
- Marczali, Henry. *Hungary in the Eighteenth Century* (Cambridge: Cambridge University Press, 1910).
- Montgomery, John Flournoy. *Hungary: The Unwilling Satellite* (New York: Devin-Adair, 1947).
- Némédi, Dénes. "A Magyar Szemle reviziós nacionalizmusának szerkezetéről." *Történelmi Szemle* 15:1–2 (1972), pp. 75–110.
- Németh, László. "Új reformkor felé." In László Németh, *A minőség forradalma. Kisebbségben*, vol. 1 (Budapest: Püski, 1992), pp. 31–35.
- Nicolson, Harold. *Peacemaking 1919* (New York: Grosset and Dunlop, 1965).
- Ormos, Mária. *Padovától Trianonig 1918–1920* (Budapest: Kossuth, 1983).
- Ormos, Mária. *Magyarország a két világháború korában (1914–1945)* (Debrecen: Csokonai Kiadó, 1998).
- Ottlik, György. "Külpolitikai szemle." *MSz*, April 1928, pp. 397–401.
- Ottlik, György. "Külpolitikai szemle." *MSz*, June 1928, pp. 180–185.
- Ottlik, László. "Magyar nemzet – cseh birodalom." *MSz*, February 1928, pp. 1–9.
- Ottlik, László. "Új Hungária felé." *MSz*, September 1928, pp. 1–9.
- Ottlik, László. "Új Hungária és Keleti Svájc." *MSz*, October 1929, pp. 113–124.
- Ottlik, László. "Pax Hungarica." *MSz*, November 1934, pp. 289–299.
- Ottlik, László. "A magyar nemzetiségi politika feladatai." *MSz*, August 1940, pp. 57–65.
- Pano, Nicholas C. "Albania." In Joseph Held, ed., *The Columbia History of Eastern Europe in the Twentieth Century* (New York: Columbia University Press, 1992), pp. 17–63.
- Péteri, Lóránt. "Bethlen István." In Ignác Romsics, ed., *Trianon és a magyar politikai gondolkodás, 1920–1953* (Budapest: Osiris, 1998), pp. 31–48.

- Pongrácz, Kálmán. "Új Hungaria eszméje és a mai fiatalság." In Miklós Asztalos, ed., *Jancsó Benedek emlékkönyv* (Budapest: Magyar Egyetemi Nyomda, 1931), pp. 400–409.
- Pritz, Pál. "Revíziós törekvések a magyar külpolitikában, 1920–1935." In Pál Pritz, *Magyar diplomácia a két háború között* (Budapest: Magyar Történelmi Társulat, 1995), pp. 234–240.
- Rákosi, Jenő. *Trianontól Rothermereig* (Budapest: Horizont, n.d. [1928]).
- Ravasz, László. "Erdély." *MSz*, October 1940, pp. 225–230.
- Romsics, Ignác. *Ellenforradalom és konszolidáció* (Budapest: Gondolat, 1982).
- Romsics, Ignác. "Edvard Beneš and the Czechoslovak-Hungarian Border." *The New Hungarian Quarterly* vol. 33 (Winter 1992), pp. 94–106.
- Romsics, Ignác, ed. *Trianon és a magyar politikai gondolkodás, 1920–1953* (Budapest: Osiris, 1998).
- Romsics, Ignác. *Bethlen István: politikai életrajz* (Budapest: Osiris, 1999).
- Romsics, Ignác, ed. *Magyar történelmi szöveggyűjtemény, 1914–1999*, vol. I (Budapest: Osiris, 2000).
- Romsics, Ignác. *Magyarország története a XX. században*, 2nd ed. (Budapest: Osiris, 2001).
- Romsics, Ignác. *A trianoni békeszerződés* (Budapest: Osiris, 2001).
- Romsics, Ignác. "A Horthy-rendszer jellegéről: historiográfiai áttekintés." In *Múltról a mának* (Budapest: Osiris, 2004), pp. 339–357.
- Romsics, Ignác. "A magyar birodalmi gondolat." In *Múltról a mának* (Budapest: Osiris, 2004), pp. 121–158.
- Romsics, Ignác. "Magyarország helye a nap alatt. Lord Rothermere és a magyar revízió." In *Múltról a mának* (Budapest: Osiris, 2004), pp. 249–263.
- Rothschild, Joseph. *East Central Europe between the Two World Wars* (Seattle: University of Washington Press, 1974).
- Seişanu, R. "Ungaria – un focar de agitații." *Universul*, September 9, 1927.
- Sharp, Alan. *The Versailles Settlement: Peacemaking in Paris, 1919* (New York: St. Martin's Press, 1991).
- Sinkó, Katalin. "A megsértett Hungária." In Tamás Hofer, ed., *Magyarok kelet és nyugat között: a nemzetudat változó jelképei* (Budapest: Balassi Kiadó, 1996), pp. 267–281.
- Steier, Lajos. *Ungarns Vergewaltigung. Oberungarn unter tschechischer Herrschaft* (Zurich: Amalthea Verlag, 1929).
- Sugar, Peter F. *Southeastern Europe under Ottoman Rule, 1354–1804*. (Seattle: University of Washington Press, 1978).
- Szabadsfalvi, József. "Jogfilozófiai töredékek: Ottlik László normatának rekonstrukciója." In Miklós Szabó, ed. *Regula Iuris. Szabály és/vagy norma a jogelméletben* (Miskolc: Bótor Kiadó, 2004), pp. 273–281.
- Szálasi, Ferenc. "Út és cél." In *Szálasi Ferenc alapvető munkája és a munkás-, paraszt- és értelmiségi nagytanács elmondott beszédei* (Buenos Aires: A Hungarista Mozgalom kiadása, 1959).
- Szálasi, Ferenc. "Cél és követelések." In Ignác Romsics, ed., *Magyar történelmi szöveggyűjtemény, 1914–1999*, vol. I (Budapest: Osiris, 2000), pp. 268–275.
- Szegedy-Maszák, Mihály. "Irodalom és művészetek a XVIII. század elejétől napjainkig." In László Kósa, ed., *A magyarságtudomány kézikönyve* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1993), pp. 539–725.
- Szegedy-Maszák, Mihály. "A polgári társadalom korának művelődése II. (1920–1948)." In László Kósa, ed., *Magyar művelődéstörténet*, 2nd ed. (Budapest: Osiris, 2000), pp. 361–380.
- Szekfü, Gyula. "A magyar folyóirat problémája." *MSz*, September 1927, pp. 1–4.
- Szekfü, Gyula. "A turáni-szláv parasztállam." *MSz*, January 1929, pp. 30–37.
- Szekfü, Gyula. "Trianon revíziója és a történetírás." *MSz*, August 1931, pp. 328–337.

- Szekfü, Gyula. "Népiség, nemzet és állam." *MSz*, September 1934.
- Szekfü, Gyula. *Forradalom után* (Reprint edition). (Budapest: Gondolat, 1983).
- Szöke, Domonkos. "A Magyar Szemle és az Erdély-kérdés." In István Rácz, ed., *Tanulmányok Erdély történetéről* (Debrecen: Csokonai Kiadó, 1988), pp. 160–166.
- Szűcs, Jenő. "István király *Intelmei* – István király állama." In *Nemzet és történelem* (Budapest: Gondolat, 1974), pp. 359–379.
- "The Treaty of Trianon." In *The Treaties of Peace, 1919–1923*, vol. I (New York: Carnegie Endowment for International Peace, 1924), pp. 461–649.
- "Treaty of Friendship, Conciliation and Arbitration between Hungary and Italy." *League of Nations – Treaty Series* 67:1–3 (1927), pp. 400–409.
- Vardy, Steven B. "The Impact of Trianon upon the Hungarian Mind: The Nature of Interwar Hungarian Irredentism." *Hungarian Studies Review* 10:1 (Spring 1983), pp. 21–42.
- Vásárhelyi, Miklós. *A lord és a korona*. (Budapest: Kossuth, 1977).
- Viscount Rothermere [Harold Sidney Harmsworth]. *My Campaign for Hungary* (London: Eyre Spottiswoode, 1939).
- Weber, Eugen. *Varieties of Fascism* (Princeton, NJ: Van Nostrand, 1964).
- Zeidler, Miklós. *A revíziós gondolat* (Budapest: Osiris, 2001).
- Zeidler, Miklós. *A magyar irredenta kultusz a két világháború között* (Budapest: Teleki László Alapítvány, 2002).
- Zeidler, Miklós, ed. *Trianon* (Budapest: Osiris, 2003).
- Zichy, Mihály. "Adalékok a Magyar Szemle történetéhez." *Magyar Szemle* (new series) 6 (December, 1997), pp. 37–59.

Notes

- ¹ Basic biographical data for most persons mentioned in the text have been collected from Ágnes Kenyeres, ed., *Magyar életrajzi lexikon*, 4 vols. (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1985–1991). Occasionally I have had to consult the *A magyar társadalom lexikonja* (Budapest: Magyar Társadalom Lexikonja Kiadóvállalat, 1930).
- ² Benedek Jancsó, "A holnap Magyarországa." *Magyar Szemle* (hereafter *MSz*), July 1929, p. 218.
- ³ There exists an extensive literature on Trianon. Among the most important books in Hungarian are the following: Mária Ormos, *Padovától Trianonig 1918–1920* (Budapest: Kossuth, 1983), a path-breaking work focusing primarily on the role of France in creating the peace settlement; Ignác Romsics, *A trianoni békeszerződés* (Budapest: Osiris, 2001), the most recent and concise summary; and the massive tome of sources edited by Miklós Zeidler, *Trianon* (Budapest: Osiris, 2003), which provides a comprehensive bibliography. In English, two classic works are: Francis Deák, *Hungary at the Paris Peace Conference: The Diplomatic History of the Treaty of Trianon* (New York: Columbia U. Press, 1942), a detailed account of the negotiations from the armistice of November 1918 to the ratification of the treaty in November 1920; and C. A. Macartney *Hungary and Her Successors: The Treaty of Trianon and Its Consequences 1919–1937* (London: Oxford University Press, 1937), which surveys each country affected by Trianon and remains a goldmine of information.
- ⁴ Deák, *Hungary at the Paris Peace Conference*, p. 173.
- ⁵ The story of the Hungarian delegation's activities and experience in Paris is related in Romsics, *A trianoni békeszerződés*, Chapter 6, pp. 159–182.

- 6 Several editions of the treaty have been published. For this paper I consulted *The Treaties of Peace, 1919–1923*, vol. I (New York: Carnegie Endowment for International Peace, 1924), pp. 461–649. A recent Hungarian edition is contained in András Gerő, ed., *Sorsdöntések: A kiegyezés – 1867, A trianoni béke – 1920, A párizsi béke – 1947* (Budapest: Göncöl, 1989), pp. 166–253. The volume also includes a representative sampling of the reaction to the treaty in the press and among politicians.
- 7 The name *Partium* (*partes regni Hungariae adnexae*) was an administrative relic that referred to several eastern counties which had come under the administration of the Princes of Transylvania after the Turkish occupation of Central Hungary in 1541. Henry Marczali, *Hungary in the Eighteenth Century* (Cambridge: Cambridge University Press, 1910), p. 332, n. 1.
- 8 The data in this table comes from Romsics, *Trianoni békeszerződés*, pp. 229–230, and Rothschild, *Eastern Europe*, pp. 155–156. It should be noted briefly that all data on Hungary's population is based on the last census taken before World War I (1910). Thus, it cannot account for civilian and military casualties suffered during the war, the influx of refugees as well as natural demographic trends. Moreover, after the war most of the countries in the region distorted population statistics to some degree.
- 9 Approximately 44% of all ethnic Albanians were left outside the borders of the independent Albania established in 1912 by the Great Powers (740,000 of 1,330,000). See Nicholas C. Pano, "Albania," in Joseph Held, ed., *The Columbia History of Eastern Europe in the Twentieth Century* (New York: Columbia U. Press, 1992), p. 18.
- 10 Romsics, *Trianoni békeszerződés*, pp. 124–125.
- 11 Rothschild, *East Central Europe*, p. 192.
- 12 Perhaps as many as 350,000 refugees may have entered Trianon Hungary in the immediate post-war years, which would help account for the difference in total population of Hungary indicated in Tables 1 & 2. By 1930, there were more than 530,000 residents of Hungary who had been born in the annexed territories, just over 6% of the population. See Lajos Thirring, "Népesség és népmozgalom (Magyarország Trianontól napjainkig)," *Magyar Statisztikai Szemle* 16:4 (1938), pp. 383 and 390.
- 13 Miklós Zeidler, *A revíziós gondolat* (Budapest: Osiris, 2001), p. 16.
- 14 Harold Nicolson, *Peacemaking 1919* (New York: Grosset and Dunlop, 1965), p. 34.
- 15 Had such a Hungarian affairs committee been in operation, it may well have prevented the transfer of so many ethnic Magyars to the surrounding states. Rothschild, *East Central Europe*, pp. 156–157.; Alan Sharp, *The Versailles Settlement: Peacemaking in Paris, 1919* (New York: St. Martin's Press, 1991), p. 148.
- 16 They are buried in the cathedrals of Gyulafehérvár (Alba Iulia) and Kassa (Košice) respectively. Rákóczi's remains had been returned to Hungary for burial only in 1906.
- 17 Madách was from Alsó-Sztrégova, Mikszáth from Szklabonya; both are located in Southern Slovakia. Arany came from Nagyszalonta, Ady from Érmindszent, both in Romania. All of these places are located quite close to the border with Hungary.
- 18 Ormos, *Padovától Trianonig*, pp. 198–199; Romsics, *Trianoni békeszerződés*, p. 122.
- 19 Herder had written in his *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1791) that "Da sind sie jetzt unter Slawen, Deutschen, Wlachen und andern Völkern der geringere Teil des Landeseinwohner, und nach Jahrhunderten wird man vielleicht ihre Sprache kaum finden." In fact, Herder most likely took this from A.L. Schlözer, who in turn had quoted the Slovak A. Kollár. See Mihály Szegedy-Maszák, "Irodalom és művészetek a XVIII. század elejétől napjainkig," in László Kósa, ed., *A magyarságtudomány kézikönyve* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1993), p. 555. On *nemzethalál*, see also Lóránt Czigány, *The Oxford History of Hungarian Literature* (London: Oxford University Press, 1984), p. 103 and 114–116.

- 20 An excellent overview of cultural developments in interwar Hungary is Mihály Szegedy-Maszák, “A polgári társadalom korának művelődése II. (1920–1948),” in László Kósa, ed., *Magyar művelődéstörténet*, 2nd ed. (Budapest: Osiris, 2000), pp. 428–459; in English, Czirány, *Oxford History of Hungarian Literature*, Chapter XXI, pp. 361–380.
- 21 John Flournoy Montgomery, *Hungary: The Unwilling Satellite* (New York: Devin-Adair, 1947), p. 47.
- 22 Trianon was often compared to Mohács in this period, as well as to the Battle of Muhi in 1241, when the army of King Béla IV was routed by the Mongols. Jenő Horváth, *A milleniumtől Trianonig, Huszonöt év Magyarország történetéből, 1896–1920* (Budapest: A Szent István-Társulat, 1937), p. 290.
- 23 Steven B. Vardy, “The Impact of Trianon upon the Hungarian Mind: The Nature of Interwar Hungarian Irredentism,” *Hungarian Studies Review* 10:1 (Spring 1983), p. 22.
- 24 Zeidler, *Revíziós gondolat*, p. 51.
- 25 The Credo was the opening stanza of a poem written by a certain Mrs. Elemér Papp-Váry. See Miklós Zeidler, *A magyar irredenta kultusz a két világ háború között* (Budapest: Teleki László Alapítvány, 2002), p. 52.
- 26 Katalin Sinkó, “A megsértett Hungária,” in Tamás Hofer, ed., *Magyarok kelet és nyugat között: a nemzetudat változó jelképei* (Budapest: Balassi Kiadó, 1996), p. 272. Even an irredentist greeting was invented: “Feltámadást!” (“Resurrection!”); see Zeidler, *Irredenta kultusz*, p. 73.
- 27 For photographs of the monuments, see the plates in Zeidler, *Irredenta kultusz*. The statue of the North depicted the wounded Hungaria, defended by a *kuruc* soldier. A small child, representing the innocent Slovaks, clings to the maiden’s knees. Interestingly, the Czechs often portrayed Slovaks in exactly the same way. See the Czech anti-Hungarian propaganda posters reproduced in Lajos Steier, *Ungarns Vergewaltigung. Oberungarn unter tschechischer Herrschaft* (Zurich: Amalthea Verlag, 1929), Table 37.
- 28 Zeidler, *Irredenta kultusz*, pp. 17–21.
- 29 *Ibid.*, p. 77.
- 30 Montgomery, pp. 54–55.
- 31 Dezső Kosztolányi, ed., *Vérző Magyarország* (Budapest: Legrády, n.d. [1920]), pp. 200–201.
- 32 Mihály Babits, *Az ország, mappa szerint* (“The Country according to the Map”): “Soar, my soul, seek out my homeland!/The rolling hills, gentle Hungarian land!/And that open country already beyond the horizon/the Great Plain, where the sun rises./Soar, my soul, fly across my homeland!/From skyline to skyline, and once again/ To where your memory, the silent silk spider/Spins its thread, soar beyond the plains/And across where the foolish barriers stand:/And whatever the sword writes on the soil,/Do not relinquish your cliffs from beside your slopes:/If this was once your homeland, thus it shall be forever;/No one but your sentiment may judge!
- 33 Alice Freifeld, *Nationalism and the Crowd in Liberal Hungary, 1848–1914* (Baltimore: Johns Hopkins U. Press, 2000), pp. 275–277.
- 34 On Rákosi’s “30 million Magyars,” see Ignác Romsics, “A magyar birodalmi gondolat,” in *Múltról a mának* (Budapest: Osiris, 2004), p. 142. It is interesting to note that many of the most ardent revisionists were demonstrably not ethnic Magyars. Rákosi, for example, was born Kremsner, and Ferenc Herczeg (or Franz Herzog) allegedly learned to speak Hungarian fluently only at the *gimnázium*.
- 35 The American delegation at the peace conference had initially wanted to leave Csallóköz to Hungary, but the other representatives, particularly the French, wanted to grant it to Czechoslovakia out of economic and transport considerations. False demographic data furnished by Edvard Beneš also played a role. Here is a good example of the Entente Powers’ willingness to

- forego the ethnic principal when deciding between an ally and a defeated enemy. Deák, *Hungary at Paris*, pp. 29 and 68–69; Romsics, *Trianoni békeszerződés*, pp. 121–122.
- 36 Romsics, *Trianoni békeszerződés*, pp. 115–119; Deák, *Hungary at Paris*, p. 67.
- 37 Deák, *Hungary at Paris*, p. 48.
- 38 László Németh, “Új reformkor felé,” in László Németh, *A minőség forradalma. Kisebbségben*, vol. 1 (Budapest: Püski, 1992), p. 35.
- 39 It is true that some Populist and associated writers, members of the “New Spiritual Front” (*Új Szellemi Front*) met personally with Prime Minister Gyula Gömbös in 1935, but largely to no result. See Szegedy-Maszák, “A polgári társadalom,” p. 449. Gömbös himself had drafted a plan for border revision that was neither integral nor strictly ethnic-based, but it was never made public. See Zeidler, *Revíziós gondolat*, pp. 150–155.
- 40 Tibor Joó, *Magyar nacionalizmus* (Budapest: Athenaeum, 1940), pp. 90–91.
- 41 The prominent Hungarian medievalist Jenő Szűcs discussed the Admonitions of St. Stephen in the medieval context in his essay “István király *Intelmei* – István király állama,” in *Nemzet és történelem* (Budapest: Gondolat, 1974), pp. 359–379. In this essay Szűcs dismissed the various modern theories based upon St. Stephen’s legacy as “crooked games” (*hamis játékok*).
- 42 The historian Mária Ormos seems to have used the expression first. See Ignác Romsics, “A Horthy-rendszer jellegeről: historiográfiai áttekintés,” in *Múltról a mának*, p. 367.
- 43 See the interesting collection of essays by young Hungarian historians contained in Ignác Romsics, ed., *Trianon és a magyar politikai gondolkodás, 1920–1953* (Budapest: Osiris, 1998).
- 44 For details of Hungarian attempts to secure a peaceful revision of Trianon, see Eva S. Balogh, “Peaceful Revision: the Diplomatic Road to War,” *Hungarian Studies Review* 10:1 (Spring 1983), pp. 43–51; Pál Pritz, “Revíziós törekvések a magyar külpolitikában, 1920–1935,” in Pál Pritz, *Magyar diplomácia a két háború között* (Budapest: Magyar Történelmi Társulat, 1995), pp. 234–240.
- 45 “Covenant of the League of Nations,” in *The Treaties of Peace*, p. 18.
- 46 Tomáš Masaryk (1850–1937), first President of the Czechoslovak Republic, apparently considered the possibility of returning some predominantly Magyar territories to Hungary, but his public pronouncements on this issue were always promptly contradicted by his Foreign Minister Edvard Beneš, thus infuriating the Hungarians. For details, see Ignác Romsics, “Edvard Beneš and the Czechoslovak-Hungarian Border,” *The New Hungarian Quarterly* vol. 33 (Winter 1992), pp. 94–106.
- 47 Szegedy-Maszák, “A polgári társadalom korának művelődése,” p. 431.
- 48 *Ibid.*, p. 431.
- 49 Count Kunó Klebelsberg, “A magyar neonacionalizmus,” in Ferenc Glatz, ed., *Tudomány, kultúra, politika*, p. 436 (emphasis in the original).
- 50 On the Rothermere Campaign in general, see Ignác Romsics, “Magyarország helye a nap alatt. Lord Rothermere és a magyar revízió,” in *Múltról a mának*, pp. 249–263. There is also an earlier, quite readable account by Miklós Vásárhelyi, *A lord és a korona* (Budapest: Kossuth, 1977), especially pp. 62–92. The recent work by Gábor Bencsik, *Igazságot Magyarországnak! Lord Rothermere és a magyar revízió*, (Budapest: Magyar Mercurius, 2002) was not available to me.
- 51 The complete text of the article and the accompanying map are reprinted in Viscount Rothermere [Harold Sidney Harmsworth], *My Campaign for Hungary* (London: Eyre Spottiswoode, 1939), p. 60.
- 52 Rothermere, p. 63.
- 53 *Ibid.*, p. 67.
- 54 *Ibid.*, p. 66.

- 55 Ignác Romsics, “Magyarország helye a nap alatt. Lord Rothermere és a magyar revízió,” in *Múltról a mának*, pp. 251–253.
- 56 Ignác Romsics, *Bethlen István: politikai életrajz* (Budapest: Osiris, 1999) p. 263.
- 57 István Bethlen, “A Rothermere-akcióról és a kormány terveiről,” in *Bethlen István gróf beszédei és írásai*, vol. II. (Budapest: Géniusz, 1934), p. 190.
- 58 David Mitrany, quoted in “Acțiunea lordului Rothermere se sprijină pe fals și micuună,” *Universul*, August 5, 1927.
- 59 R. Seişanu, “Ungaria – un focar de agitații,” *Universul*, September 9, 1927.
- 60 Zeidler, *Revíziós gondolat*, p. 103. Unfortunately I was unable to consult Zeidler’s lengthy article on the League: “A Magyar Revíziós Liga,” *Századok* 1997:2, pp. 303–351.
- 61 Jenő Rákosi, *Trianontól Rothermereig* (Budapest: Horizont, n.d. [1928]), p. 6.
- 62 Tibor Huszár, “A Magyar Szemle körül,” *Valóság* 36:12 (1993), p. 69.
- 63 The Kornfeld family was of Jewish origin. Móric’s father Zsigmond (1852–1909) was born in Moravia and had made the family’s fortune. He was made a baron in 1909. Móric eventually converted to Catholicism. See Péter Újváry, ed., *Magyar zsidó lexikon* (Budapest: Makkabi, 2001), p. 505.
- 64 Huszár, “Magyar Szemle körül,” p. 70.
- 65 In total only six contributions from Bethlen appeared in *Magyar Szemle*, all published after he left office. In any event, most of these were reprints of speeches Bethlen had previously given in public.
- 66 The membership of the editorial board remained relatively stable at least through the beginning of 1933, after which *Magyar Szemle* no longer printed the members’ names on the issues. Magyary and Jancsó died in 1928 and 1930 respectively. Kálmán Hegedűs, a journalist and politician, joined the board in 1929, and Zsombor Szász, a lawyer and politician, in 1931.
- 67 Mihály Zichy, “Adalékok a Magyar Szemle történetéhez,” *Magyar Szemle* (new series) 6: December 1997, pp. 47–49.
- 68 On Balogh and *The Hungarian Quarterly*, see Tibor Frank, “Editing as Politics: József Balogh and *The Hungarian Quarterly*,” in *Ethnicity, Propaganda, Myth-making: Studies on Hungarian Connections to Britain and America, 1848–1945* (Budapest: Akadémiai, 1999), pp. 265–275.
- 69 The story behind the project to translate *Magyar Történet* into English is recounted in Tibor Frank, “Luring the English-speaking World: *Hungarian History* Diverted,” in *Ethnicity, Propaganda, Myth-making: Studies on Hungarian Connections to Britain and America, 1848–1945* (Budapest: Akadémiai Kiadó, 1999), pp. 276–295.
- 70 In the immediate post-World War II years within Hungary, it was virtually impossible to treat the Horthy Era in anything but a superficial manner. The Horthy-Bethlen system was labeled “fascist”, and the significance of the illegal communist movement was overemphasized. By the early 1980s, younger historians had begun to question this long-accepted paradigm. An early example is Ignác Romsics, *Ellenforradalom és konszolidáció* (Budapest: Gondolat, 1982), which focuses primarily on the Bethlen Era. More recently, several excellent surveys of Hungarian history during the interwar period have appeared, including Mária Ormos, *Magyarország a két világháború korában (1914–1945)* (Debrecen: Csokonai, 1998); and Jenő Gergely and Pál Pritz, *A trianoni Magyarország* (Budapest: Vince, 1998). A contemporary account, published only after 1989 and containing fascinating thumbnail sketches of the country’s leading statesmen, is Gusztáv Gratz, *Magyarország a két háború között* (Budapest: Osiris, 2001).
- In English, C.A. Macartney’s two-volume *October 15: a History of Modern Hungary* (Edinburgh: Edinburgh University Press, 1956), based on the contemporary press, unpublished memoirs, interviews of participants and archival materials, remains one of the most detailed

- accounts in any language. Equally interesting, though much less sympathetic to the Horthy régime, is the part history, part memoir of the liberal writer Paul Ignotus, *Hungary* (New York: Praeger, 1972). A concise account providing much statistical data is the sound chapter on Hungary in Joseph Rothschild's classic textbook, *East Central Europe between the Two World Wars* (Seattle: University of Washington Press, 1974).
- 71 The text of the treaty can be found in *League of Nations – Treaty Series* 67:1–3 (1927), pp. 400–409.
- 72 István Bethlen, “Beszámoló beszéd Debrecenben (Mit tett a kormány 1926 óta),” in *Bethlen István gróf beszédei és írásai*, vol. II (Budapest: Génius, 1934), pp. 210–211.
- 73 There is one extensive study on revisionism in *Magyar Szemle*, Dénes Némédi, “A Magyar Szemle revíziós nacionalizmusának szerkezetéről,” *Történelmi Szemle* 15:1–2 (1972), pp. 75–110. Némédi treats the topic in great detail, but the article is somewhat marred by the author's openly hostile stance to his subject. On the question of Transylvania, see the brief but useful article by Domonkos Szőke, “A Magyar Szemle és az Erdély-kérdés,” in István Rácz, ed., *Tanulmányok Erdély történetéről* (Debrecen: Csokonai Kiadó, 1988), pp. 160–166.
- 74 Benedek Jancsó, “Rothermere lord akciója és a Magyar Békerevíziós Liga megalakulása,” *MSz*, September 1927, p. 76.
- 75 *Ibid.*, p. 76.
- 76 Károly Ihrig, “Mit hozna vissza a Rothermere-vonal?” *MSz*, December 1927, p. 369.
- 77 György Ottlik, “Külpolitikai szemle,” *MSz*, June 1928, p. 180.
- 78 György Ottlik, “Külpolitikai szemle,” *MSz*, April 1928, p. 401.
- 79 Gusztáv Gratz, “Békerevízió és Népszövetség,” *MSz*, June 1928, p. 104.
- 80 There is surprisingly little information on Ottlik. He is not included in the Hungarian Biographical Lexicon. For a brief but informative biographical sketch, see József Szabadfalvi, “Jogfilozófiai töredékek: Ottlik László normatánának rekonstrukciója,” in Miklós Szabó, ed., *Regula Iuris. Szabály és/vagy norma a jogelméletben*. (Miskolc: Bibor Kiadó, 2004), pp. 273–281. I am grateful to Dr. Szabadfalvi for sending me a copy of this article. See also the article by Zoltán Major in the newspaper of the right-wing MIÉP “Politikatörténeti fogalmak Ottlik László (1895–1945) munkásságában.” Retrieved on March 7, 2004 from www.magyarforum.hu.
- 81 László Ottlik, “Magyar nemzet – cseh birodalom,” *MSz*, February, 1928, pp. 112–121.
- 82 At the time of the signing of the Italian-Hungarian treaty in April, 1927, Mussolini had apparently convinced Bethlen that Czechoslovakia should be considered Hungary's primary enemy. See Romsics, *Bethlen*, pp. 260–261. Incidentally, the Ottliks descended from a noble family from Upper Hungary.
- 83 László Ottlik, “Új Hungária felé,” *MSz*, September, 1928, p. 1.
- 84 Ottlik, “Új Hungária felé,” p. 4.
- 85 After the Compromise of 1867 between Austria and Hungary, the Hungarian Parliament had confirmed Croatia's distinct legal status within the kingdom by passing into law a “mini-compromise”, the so-called *Nagodba* of 1868. This arrangement, however, was embraced by only a minority of Croatian politicians, and the Hungarian government had often violated at least the spirit, if not the letter, of the law. See Robert A. Kann – Zdeněk V. David, *The Peoples of the Eastern Habsburg Lands* (Seattle: University of Washington Press, 1984), pp. 397–400.
- 86 The Union of Three Nations, formalized in 1438 in response to the peasant revolt of the previous year, referred to political nations, not modern ethnic nations. In practice, the vast majority of Romanians were excluded from power, since they belonged to the peasantry, which was not represented in the Union. On the Three Nations, see Peter F. Sugar, *Southeastern Europe under Ottoman Rule, 1354–1804* (Seattle: U. Washington Press, 1978), pp. 146–150.

- 87 Ottlik, “Új Hungária felé,” p. 9.
- 88 It is worth noting that several of the neighboring languages do make a clear distinction between “Hungary/Hungarian” (state) and “Magyar” (ethnicity). For example, in Slovak, the terms *Uhorsko* (“historical Hungary”) and the corresponding adjective *uhorskýy* contrast with *Madarsko* (“Hungary”) and *madarskýy*. Romanian likewise has both *unguresc* and *maghiar* with a similar distribution of meaning.
- 89 Ottlik, “Új Hungária felé,” p. 4.
- 90 *Ibid.*, p. 5.
- 91 Anikó Kovács-Bertrand, *Die ungarische Revisionismus nach dem Ersten Weltkrieg. Der publizistische Kampf gegen den Friedensvertrag von Trianon (1918–1931)* (Munich: R. Oldenbourg, 1997), p. 223.
- 92 Zeidler, *Revíziós gondolat*, p. 144, n. 122.
- 93 Lóránt Péteri, “Bethlen István,” in Ignác Romsics, ed., *Trianon és a magyar politikai gondolkodás, 1920–1953* (Budapest: Osiris, 1998), pp. 31–48.
- 94 kl., “Új Hungária felé – sajtóvisszhang,” *MSz*, January 1929, p. 73.
- 95 Oszkár Jászi, *Magyarország jövője és a Dunai Egyesült Államok*, 3rd ed. (Budapest: Új Magyarország Rt., 1918).
- 96 For the text of the plan, see Miklós Zeidler, ed., *Trianon* (Budapest: Osiris, 2003), pp. 33–35.
- 97 The text of the law is in Ignác Romsics, ed., *Magyar történeti szöveggyűjtemény, 1914–1999*, vol. I (Budapest: Osiris, 2000), pp. 75–76.
- 98 László Ottlik, “Új Hungária és Keleti Svájc,” *MSz*, October 1929, p. 114.
- 99 *Ibid.*, p. 119.
- 100 László Ottlik, “Pax Hungarica,” *MSz*, November 1934, p. 289.
- 101 *Ibid.*, p. 290.
- 102 *Ibid.*, p. 297.
- 103 Kálmán Pongrácz, “Új Hungaria eszméje és a mai fiatalság,” in Miklós Asztalos, ed., *Jancsó Benedek emlékkönyv* (Budapest: Magyar Egyetemi Nyomda, 1931), p. 408.
- 104 Ferenc Szálasi, “Út és cél,” in Szálasi Ferenc alapvető munkája és a munkás-, paraszt- és értelmiségi nagytanácson elmondott beszédei (Buenos Aires: A Hungarista Mozgalom kiadása, 1959), p. 10. Excerpts from Szálasi’s writings in English are available in Eugen Weber, *Varieties of Fascism* (Princeton, NJ: Van Nostrand, 1964), pp. 156–164.
- 105 Zeidler, *Revíziós gondolat*, pp. 128–130, especially the map on p. 129.
- 106 Ferenc Szálasi, “Cél és követelések,” in Romsics, ed., *Történeti szöveggyűjtemény*, pp. 268–275.
- 107 During the initial phases of the war, when the fate of the Monarchy remained unclear and the demands of the nationalities less radical, Hungarian oppression was often dated only from 1867. See for example the brief essay by Thomas Čapek, “The Slovaks of Hungary,” in Thomas Čapek, ed., *Bohemia under Hapsburg Misrule* (New York: Revell, 1915), pp. 113–122.
- 108 Gyula Szekfű, “Trianon revíziója és a történetírás,” *MSz*, August 1931, p. 334.
- 109 Gyula Szekfű, “Népiség, nemzet és állam,” *MSz*, September 1934.
- 110 *Ibid.*
- 111 *Ibid.*
- 112 Recently one historian has even questioned how much of the book was Dami’s own work. See Balázs Ablonczy, “Trianon-legendák,” in Ignác Romsics, ed., *Mitoszok, legendák, tévhitek a 20. századi magyar történelemről* (Budapest: Osiris, 2003), p. 158.
- 113 Aldo Dami, *La Hongrie de demain. Critique des programmes révisionnistes* (Paris: André Depleuch, 1929), p. 62.
- 114 Dami, pp. 152–154.

- 115 Benedek Jancsó, "A holnap Magyarország," *MSz*, July 1929, p. 213.
- 116 Somewhat surprisingly, a rather detailed revisionist program written by an Italian journalist and prolific translator of Hungarian literature, Franco Vellani-Dionisi (1905–1942), seems to have evoked no response from the writers of *Magyar Szemle*. On this plan, see Zeidler, *Revíziós gondolat*, pp. 141–143.
- 117 Gyula Szekfű, "A turáni-szláv parasztállam," *MSz*, January 1929, pp. 30–37.
- 118 Jancsó, "Holnap Magyarország," p. 218.
- 119 Gyula Szekfű, "A magyar folyóirat problémája," *MSz*, September 1927, pp. 2–3.
- 120 Benedek Jancsó, "A magyar társadalom és az idegen uralom alá került magyar kisebbség sorsa," *MSz*, September 1927, p. 53.
- 121 *Ibid.*, p. 56.
- 122 *Ibid.*, p. 57.
- 123 Romsics, *Bethlen*, p. 363.
- 124 Ignác Romsics, *Magyarország története a XX. században*, 2nd ed. (Budapest: Osiris, 2001), p. 252.
- 125 László Ottlik, "A magyar nemzetiségi politika feladatai," *MSz*, August, 1940, p. 57.
- 126 *Ibid.*, pp. 61–62.
- 127 Ottlik, "A magyar nemzetiségi," pp. 63–64.
- 128 László Ravasz, "Erdély," *MSz*, October 1940, p. 228.
- 129 *Ibid.*, p. 229.
- 130 Lajos Gogolák, "Közép-Európa népei," *MSz*, November 1943, pp. 242–243.
- 131 Romsics, *Bethlen*, p. 443.
- 132 Zichy, "Adalékok," pp. 56–57.
- 133 For the text of the treaty, see Amelia C. Leiss and Raymond Dennett, eds., *European Peace Treaties after World War II: Negotiations and Texts of Treaties with Italy, Bulgaria, Hungary, Rumania and Finland* (Boston: World Peace Foundation, 1954), pp. 273–297; in Hungarian, Gerő, *Sorsdöntések*, pp. 299–316.
- 134 In order to secure the bridgehead at Bratislava, Czechoslovakia had demanded the cession of five strategically located villages (Oroszvár, Dunacsún, Horvátjárfalu, Rajka and Bezenye). The Allies awarded the first three to Czechoslovakia and left the last two in Hungary.
- 135 Gyula Szekfű, *Forradalom után* (Reprint edition) (Budapest: Gondolat, 1983), p. 69.

LES CONCEPTS DE LANGUE, ART, LITTÉRATURE ET TRADUCTION DANS LE PREMIER QUART DU XX^e SIÈCLE HONGROIS

ILDIKÓ JÓZAN

Université Eötvös Loránd, Budapest
Hongrie

L'étude retrace la réflexion sur le concept de la traduction des grands auteurs-traducteurs hongrois du début du XX^e siècle: Mihály Babits, Dezső Kosztolányi, Árpád Tóth et Lőrinc Szabó. L'histoire littéraire de la deuxième moitié du XX^e siècle avait l'habitude de renvoyer le discours sur la théorie et la pratique de Babits, Tóth et Szabó dans le contexte où la réalisation de la fidélité était le seul critère d'analyse, tandis que le cas de Kosztolányi devait représenter la violation de la convention de la fidélité. Notre étude présente que cette conception ne se justifie pas : les théories de ces auteurs sont riches en conséquences qui ne permettent certainement pas d'établir des contradictions claires. Elle essaie de montrer les nuances du dialogue que ces auteurs ont poursuivi autour des questions de la langue, de la littérature, de l'art et de la traduction.

Mots-clé: traduction, théorie et critique de la traduction, littérature hongroise, littérature française, littérature du XX^e siècle, poésie hongroise, poésie du XX^e siècle, Mihály Babits, Dezső Kosztolányi, Árpád Tóth et Lőrinc Szabó, fidélité, *Nyugat* (revue), intraduisibilité, théorie littéraire, critique littéraire

Le contexte de la traduction chez Mihály Babits

Dans la littérature hongroise, au tout début du XX^e siècle, il devint nécessaire de repenser le concept de littérature et de rénover radicalement sa pratique. Si l'on veut précisément pointer les concepts qui revenaient le plus souvent dans les réflexions concernant la nature du fait littéraire, on trouvera certainement en première ligne ceux de *langue*, *d'art*, *d'effet* et *d'idée*. Bien que la recherche d'une définition de la littérature faisant l'unanimité parmi les auteurs de l'époque semble utopique, on peut tout de même déduire des écrits de plusieurs des auteurs issus de cette nouvelle génération d'écrivains que la littérature – en généralisant et en grossissant le trait – est considérée comme un mode de mise en valeur de la langue ayant un effet sur le lecteur et se produisant à travers un fonctionnement linguistique instinctif et impossible à enseigner.¹

Au cours du premier quart du XX^e siècle, la réflexion littéraire est déterminée par l'idée qu'entre les différentes branches de l'art, la littérature a un statut indépendant ; que l'art n'a d'autre but que lui-même et qu'être écrivain ou artiste est le don des privilégiés. C'est dans la conception de la littérature de Mihály Babits que le critère de « *művészség* » (de l'« artistique ») a reçu l'accent le plus fort. Selon sa conception, l'artistique est un mode instinctif d'utilisation de la langue en relation étroite avec le talent de son utilisateur. Dans ses critiques de traductions, Babits déplore souvent que, par incapacité à mettre en œuvre la langue, le texte n'atteigne pas au rang de l'art, aux critères de l'artistique – qui ne sont d'ailleurs pas définis plus précisément. C'est sur cette base qu'il juge en 1910, dans une critique de quelques lignes, la traduction de Tasse par János Csengeri et la traduction de *Kudrun* par Endre Kőrös :

Les deux traductions sont le fruit d'un travail très respectable, appliqué et habile, fidèle du point de vue de la forme. Celle de Tasse est soigneuse et exacte du point de vue du contenu, ce dont je ne peux pas juger pour la seconde. Les deux se lisent aisément, leur versification n'est pas mauvaise – mais ni l'une ni l'autre ne peut être dite artistique. Leur langue est insipide, et cette neutralité professorale peut laisser craindre que les belles métaphores goethéennes ne deviennent de simples expressions stéréotypées...²

Un an plus tard, voici ce qu'il écrit à propos de la traduction hongroise des poèmes de Carducci par Vilmos Zoltán :

La langue (et l'imagination) de Vilmos Zoltán ne sont pas si plastiques, si artistiques qu'elles eussent pu donner la traduction idéale des odes barbares. Ses traductions sont comme des photographies de statues : elles n'ont ni leur plastique ni la couleur de la photo. Sa traduction ne permet pas de se faire une grande idée du poète, elle montre peu de choses et pas les plus significatives. Il ne manque pourtant pas de savoir-faire et est le plus souvent (malheureusement pas toujours) fidèle du point de vue de la forme. Mais la couleur de sa langue reste différente de celle de Carducci ; on ne retrouve pas dans sa traduction cette langue aux accents classiques et si fermement tissée. C'est comme si un meuble en chêne était imité en sapin.³

Dans la pensée de Babits, la description de l'art ou de l'artistique est étroitement liée à l'exigence qu'il formule à l'égard de la traduction de ressembler à une (hypothétique) version ou état idéal, ainsi qu'à la supposition de l'existence d'un « idéal », d'une « perfection ». Dans la critique que nous venons de citer par exemple, il considère que les aptitudes langagières du traducteur n'ont pas suffi à ce qu'il crée une « traduction idéale ». Il déclare par contre, dans son étude intitulée *La traduction de Dante (Dante fordítása)* :

Pour d'autres chefs-d'œuvre, je peux m'imaginer plusieurs bonnes traductions, mais tel tercet de Dante me semble n'admettre, en n'importe quelle langue, *qu'une solution unique et parfaite*. Tant pis pour le traducteur qui ne tombe pas dessus. C'est du reste affaire d'inspiration, tout comme la solution d'énigmes ou de charades : la trouvaille doit apparaître au traducteur comme dans un éclair. On voit que ce travail est loin d'être mécanique.⁴

Dans un article qu'il a publié quelques mois plus tard, il associe encore plus clairement l'art à une aptitude langagière parfaite ou totale : « la *maîtrise parfaite* des traditions formelles et une certaine pratique de celles-ci sont les premières conditions de tout art, mais elles n'y suffisent pas ».⁵ Les tentatives multiples pour formuler ce que signifie prétendre à l'artistique, comme la faiblesse des définitions de ce concept, sont à rapporter au fait que Babits « considère le concept de littérature comme inchangé depuis Homère ».⁶ Il décrit en effet l'histoire de la littérature comme une étape toujours recommencée de la compréhension de *l'éternel humain*. Ainsi, d'après lui, dans la lecture d'œuvres littéraires ultérieures entrent toujours en jeu des œuvres antérieures, leur réinterprétation et leur transmission.

Dans un article paru en 1910 dans *Nyugat*, Babits tout en décrivant l'importance de l'enseignement de la stylistique et de la rhétorique dans les lycées, souligne que l'art ne peut s'apprendre et que le rôle des œuvres littéraires dans l'enseignement de la stylistique et de la rhétorique n'est autre que de servir d'exemple à la réflexion et à l'exposition des pensées. Il s'en réfère à l'étymologie du mot grec « logos » pour définir le lien entre la pensée et le mot :

Penser et parler sont une seule et même chose. On ne peut s'imaginer la pensée sans la parole, et réciproquement. [...] Logos : ce mot grec signifie à la fois l'esprit et le mot ; et l'esprit et le mot ne sont en effet pas deux choses différentes.

Babits signale dans le même article que la différence des langues correspond à différents moyens de la réflexion (« [...] la richesse de la langue est en même temps richesse de pensée »), et que l'héritage linguistique est aussi un héritage spirituel.⁷ En 1912, il revient à la même idée lorsqu'il écrit dans son article sur la traduction des œuvres de Dante : « c'est en effet à l'aide du langage qu'on est à même de penser ; la faculté d'adaptation du langage hérité est si petite qu'on ne peut, pour ainsi dire, concevoir que ce que la langue nous permet ».⁸

Bien que Babits ne s'y attarde pas plus précisément dans ses travaux décrivant le rôle de la stylistique et de la rhétorique, on peut remarquer que la conception qu'il a de ces deux disciplines est dans la droite ligne des arguments didactiques qui résument, dans les manuels scolaires, l'importance de l'étude et de l'interprétation des auteurs de langue grecque ou latine. On y comprend aussi que

l'Antiquité constitue pour lui *l'origine* de toute pensée et de toute forme de discours littéraire. Bien qu'il soit vrai, comme l'affirme Mihály Szegedy-Maszák, que *Nyugat* dans la période comprise entre 1909 et 1914 « se préoccupa peu de cultiver l'héritage de l'Antiquité classique », on peut tout de même dire que la culture classique des auteurs joue un rôle important – mais peut-être, en effet, pas conscient – à l'arrière-plan des approches linguistiques babitsiennes et de l'élaboration d'une conception de la traduction.⁹ Cette culture prend de l'importance dans « les années de la Première Guerre mondiale et des Révolutions », dans la période de *Nyugat* comprise entre 1914 et 1919, et s'intègre alors aux représentations de la littérature. En effet, si l'on se place au-dessus du contexte socio-politique de la littérature du début du XX^e siècle, on observe que « le retour, en littérature, à la culture gréco-latine est une concrétisation parfaite d'un idéal au-dessus des nations ». ¹⁰ Mais on observe aussi, d'autre part, que Babits

est né dans une société dans laquelle les médecins, les prêtres, les hommes d'État et même les banquiers et les fonctionnaires avaient tous lu dans l'original Virgile et Horace, Tite-Live et Tacite, Cicéron et Sénèque, et parfois les auteurs grecs aussi. Le lycée, qu'il [Babits] a connu d'abord en tant qu'élève, puis en tant que professeur, l'a convaincu du fait que le canon littéraire était en grande partie à rechercher dans l'Antiquité gréco-latine. En 1909, jeune enseignant, Babits développe dans le bulletin du lycée supérieur de Fogaras des arguments sur le fait que tout enseignement est inséparable d'une pratique, et que pour cette raison l'étude de la rhétorique ne suffit pas à l'appropriation d'une culture.¹¹

Dans son étude écrite en 1913, tout en formulant au sujet des possibilités d'intégration de la littérature hongroise dans la littérature mondiale de nombreuses autres questions essentielles (qui semblent de nouveau des plus actuelles au XXI^e siècle et à l'époque de la transformation du contexte culturel européen), Babits assimile le concept de littérature mondiale à la littérature européenne, et lui donne pour origine la littérature grecque.¹²

Dans la pensée de Babits, les concepts d'« artistique », de langue et de littérature sont inséparables et forment une unité telle que les trois éléments dépendent les uns des autres. Dans son étude intitulée *Aujourd'hui, demain et la littérature (Ma, holnap és irodalom)*, il examine le programme de la revue *Action (Tett)*, qui publie une littérature jeune et d'avant-garde. Il attire l'attention sur le fait qu'on ne peut se soustraire à l'influence des traditions et des formes antiques puisque l'art, tout comme la langue, porte en lui son histoire, et qu'on ne peut donc leur donner du sens qu'à travers la compréhension de cette histoire. Selon Babits, le projet de la littérature d'avant-garde de se passer complètement des traditions et des formes

sonne bien, mais la grande question est de savoir s'il est possible qu'il aboutisse à un quelconque résultat, et si oui, s'il se peut que ce résultat soit de nature artistique. Il est absolument impossible en art de se passer des traditions, puisque l'essence même de l'art se fonde sur des moments de tradition. L'art est en un certain sens expression, et il agit de la même façon que la parole. Or la langue elle-même n'atteint son but qu'à l'aide de conventions anciennes, c'est-à-dire de traditions héritées. L'effet de l'art, comme celui de la langue, se produit grâce à des associations, et celles-ci supposent toujours des réflexes hérités. Tout cela ne concerne pas seulement la compréhension ou le sens de l'œuvre, mais aussi et dans la même mesure, ce qui n'est qu'un outil pour la compréhension, le pressentiment et les éléments les plus insaisissables qui composent une atmosphère. Le sentiment, comme l'atmosphère, sont aussi des éléments associatifs et les effets doivent être reliés à des souvenirs. Si l'on veut qu'ils suscitent la moindre émotion, il faut faire vibrer quelque chose d'ancien dans l'âme. L'écrivain qui renoncerait complètement aux traditions renoncerait en même temps à ses propres armes. Mais heureusement, une telle chose est de toute façon impossible.¹³

Dans la pensée de Babits les motifs de la préservation des formes antiques et de la définition de la nature de l'artistique sont très proches, et cette interférence demeure, jusqu'à nos jours, un des héritages le plus vivant, mais aussi le moins conscient et le moins étudié du discours de la littérature d'après *Nyugat*.¹⁴

Il est évident, d'après la citation précédente, que bien qu'il parle avant tout des arts se fondant sur la parole, Babits ne fait pas des concepts d'art et de langue de simples équivalents. Si, d'après lui, la littérature se réalise dans la langue, ce qui suscite un effet artistique à partir de formes écrites n'est pas forcément d'essence linguistique. Dans sa pensée, l'artistique (ou l'art) a un aspect, ou un effet que la langue est incapable de saisir ou d'exprimer. Cet effet qui se réalise en dehors de la langue se produit en premier lieu au niveau de la forme du texte où se jouent les processus de la mémoire linguistique :

Il n'est pas difficile d'exprimer des idées, de signifier des atmosphères. La grande affaire est de les transmettre, de les suggérer, et ceci n'est possible qu'à l'aide des outils formels de l'art. On peut certes faire comprendre, faire croire quelque chose sans l'art, mais on sera alors loin de cet effet suggestif que recherche le poète. C'est la raison pour laquelle celui-ci n'a pas besoin de nouvelles idées pour créer un nouvel effet, puisque c'est l'outil de l'effet, c'est-à-dire la forme, qui est essentiel dans l'art.

Ainsi, le jugement portée sur une nouvelle école littéraire résulte d'abord de l'évaluation de ses outils formels.¹⁵

La langue, dans l'analyse de Babits, n'a toutefois pas pour seule possibilité celle d'être un outil au service de l'art, puisqu'elle est même un obstacle pour lui,

en ce qui concerne les manifestations n'ayant pas de contenu linguistique. C'est ce que montre par exemple le fait que la relation entre signifiant et signifié diffère d'une langue à l'autre. La traduction permet de contourner cet obstacle, et par la fidélité à la forme elle aspire à supprimer définitivement la contrainte selon laquelle ce qui est *hors de la langue* ne pourrait se manifester, même dans la traduction, qu'en se faisant langue :

La vie psychique des hommes n'a aucune autre cloison aussi forte que le langage. C'est en effet à l'aide du langage qu'on est à même de penser ; la faculté d'adaptation du langage hérité est si petite qu'on ne peut, pour ainsi dire, concevoir que ce que la langue nous permet. Ainsi donc la traduction qui force une langue à fléchir selon les courbes d'une pensée étrangère est, à peu près, l'unique moyen de communion spirituelle raffinée entre les nations. Bien entendu, un vrai moyen de communication entre la vie spirituelle de deux nations ne peut être fourni que par une traduction gardant le rythme même de l'original, la nuance la plus caractéristique de la pensée étant formée par le rythme. À un peuple qui ne sait adapter sa langue aux rythmes étrangers (par exemple le français), les possibilités les plus importantes de la compréhension et du rapprochement resteront fermées.¹⁶

Dans son *Histoire de la littérature européenne (Az európai irodalom története)*, Babits suit la même logique en décrivant et analysant l'évolution du répertoire des formes poétiques du genre de l'hymne au Moyen Âge :

L'apparition d'une forme poétique est étroitement liée à l'enrichissement du contenu lyrique. On peut être sûr que, là où apparaissent de nouvelles formes métriques, avec des sonorités plus compliquées, plus fines ou plus profondes, l'âme humaine aussi s'est enrichie, densifiée de nouveaux sentiments. Le développement de la versification moderne correspond à la coloration, à l'approfondissement de la vie psychique au Moyen Âge.¹⁷

Le respect de Babits pour les formes a donc plusieurs significations. Il signale d'une part cette corrélation entre les formes poétiques rencontrées dans les œuvres étrangères et celles que l'on peut considérer comme leurs équivalentes dans la littérature hongroise, corrélation qui est pour lui la preuve de l'existence d'une mémoire collective et de l'humain. Ce respect est d'autre part lié à une approche historique où la forme garantit à l'œuvre traduite la possibilité de s'intégrer dans la tradition littéraire marquée par sa propre langue. Qu'il s'agisse de la question de la traduction ou de celle de la « littérature mondiale », ce n'est donc pas un hasard si Babits croit découvrir l'unité et l'identité, bien plus que la différence, dans des textes de langues différentes, grâce à ce concept de « l'éternel humain ». L'introduction à son *Histoire de la littérature européenne* se réfère aussi à la primauté *a priori* de l'idée d'identité :

Les pensées [...] s'entre-impliquent [...] Cette continuité de la pensée constitue en elle-même la littérature. Les poètes [...] se répondent les uns aux autres à travers l'espace et le temps. L'expression trouvée un jour pour telle attitude existentielle réveille une autre conscience, qui va alors à son tour chercher sa propre expression. C'est la psychologie de l'effet appliquée à la littérature mondiale. Homère réveille Virgile, Virgile réveille Dante et les siècles ne comptent pas. Ils se répondent aussi les uns aux autres dans les langues les uns des autres : c'est la tradition de la littérature mondiale. Ils s'empruntent mutuellement des formes, des images, des thèmes. L'originalité parfaite n'existe pas. La littérature mondiale possède une langue commune, un arsenal et un trésor communs. S'il est possible de donner de nouveaux sens aux mots, d'en créer de neufs de temps à autre, il nous est par contre impossible de ne parler qu'avec des mots sans passé.¹⁸

Mihály Szegedy-Maszák voit une des différences entre les approches littéraires de Babits et de Kosztolányi dans le fait, d'après lui, que

au contraire de Kosztolányi – qui interprétait la littérature comme un concept essentiellement ouvert, mais était enclin à étudier certains textes en eux-mêmes – Babits associait la littérarité à l'idée d'intertextualité.¹⁹

On peut poser une restriction tout de même : le texte prend part chez Babits à la réalisation de cette communauté de textes moins avec sa présence concrète qu'avec ce potentiel qui lui est propre, autrement dit en tant qu'*outil* à la fois condition nécessaire et obstacle à la manifestation indépendante de la (des) langue(s) de l'éternel humain. On pourrait en ce sens presque voir une parenté entre la pensée de Babits et le concept de « langue pure » de Benjamin, bien qu'on puisse affirmer avec certitude que Babits n'a pas connu les écrits de Benjamin.

Malgré cela, un élément particulièrement caractéristique de la pensée de Babits est cette asymétrie qui le fait séparer et différencier les œuvres originales des traductions. Dans la pensée de Babits, le texte traduit, si réussi soit-il, n'est rien d'autre qu'une réalisation linguistique provisoire qui n'atteindra jamais cet état – purement hypothétique, certes – idéal ou parfait, auquel il pourrait s'élever à travers les traductions ultérieures absorbant en elles les versions déjà établies. Quand Babits disserte sur la traduction, il ne met jamais en doute cette conception selon laquelle la signification du texte reste inchangée à travers les différentes lectures et les époques, et selon laquelle tout lecteur interprète le texte de la même façon que les lecteurs des époques antérieures ou ultérieures. Il est intéressant de remarquer que toutes ces idées ne peuvent s'appliquer, dans les écrits de Babits, qu'aux textes originaux. De façon paradoxale, un tel enchaînement théorique exclut pratiquement l'idée de l'intégration des œuvres traduites. Celles-ci – quelque soit le succès avec lequel elles purent être lues dans la littérature de leur langue originale

– restent finalement en dehors de la conception babitsienne de la littérature. Selon Mihály Szegedy-Maszák,

on peut donc considérer que le point de vue de Babits est plus rétrograde, et même dépassé, que celui de Kosztolányi. Au contraire de son cadet et contemporain, Babits tendait à définir la transposition (*átköltés*) comme une réception, une transmission voire même une copie, plutôt qu'une création. Il était loin de penser que la traduction pouvait être une manifestation de l'intertextualité, notion qui interdit de donner automatiquement plus de valeur à l'« original » qu'à la « traduction », puisqu'on ne peut en faire deux domaines vraiment séparés. Babits n'était pas conscient de l'étroitesse du lien entre la lecture, c'est-à-dire l'interprétation, et la traduction, qui s'explique par le caractère essentiellement inséparable de ces deux activités. Il se refusait à renoncer à la confrontation de l'« original » et de la « traduction », opération qui ne relève pas d'autre chose que de la distinction entre la « forme » et le « contenu ».²⁰

Un gouffre infranchissable sépare véritablement l'original et le texte traduit dans l'œuvre de Babits : selon sa conception en effet, une bonne traduction signifie que le texte traduit ne trouve son identité qu'en dépassant la langue et dans ce dépassement même. En tant que théoricien de la traduction, les exigences théoriques mises face au texte traduit sont toujours confrontées à la vision du critique interprétant un texte concret, à celle du poète ou du traducteur parlant de leur propre travail. Si Babits admet au sujet de ses propres traductions ou de celles des autres que le texte traduit peut être reconnu comme un texte littéraire (un bon texte), il souligne néanmoins toujours que ce n'est pas en tant que traduction, c'est-à-dire pas en tant que quelque chose *ressemblant* de près ou de loin, ou identique à l'original, qu'il examine le texte, mais en tant qu'œuvre hongroise. C'est donc dans sa *différence* fondamentale qu'il donne au texte en question sa valeur. Ainsi, dès qu'il considère qu'une traduction peut devenir un texte littéraire à part entière, son examen quitte la problématique de la traduction définie préalablement comme la recherche de l'identité entre des textes de langues différentes. Babits semble donc finalement ne pas trouver d'œuvres susceptibles de faire écho aux exigences théoriques établies par lui à l'égard de la traduction. Il retire même à ses propres traductions le droit de paraître en se donnant pour les représentantes des définitions établies par lui. C'est comme s'il avouait par là que ces textes étaient impossibles à interpréter selon les règles qu'il avait fixées. Il s'en défend en ces termes au sujet des textes publiés dans les *Plumes de Paon* (*Pávatollak*, 1920) :

Je n'en ose appeler une partie traduction que parce que je n'ose pas l'appeler original. Lorsque j'ai traduit Dante ou Shakespeare, je voulais satisfaire à toutes les exigences de la traduction. Mais c'était *pour moi seul* que j'ai traduit ces poèmes. Pour apprendre d'eux. J'ai fait des essais : cette voix, cette voix comment sonne-elle en hon-

grois ? À quoi ressemblerait le poème dans cette langue ? Ce qui importait était justement le poème hongrois, pas l'anglais ou le français. C'était mon poème qui comptait, pas celui du « poète étranger ». J'ai maintes fois changé le texte, pour la simple raison que quelque chose me plaisait mieux autrement, à moi, en hongrois. Il y a des malentendus conscients dans ces poèmes. Certains, comme les *Charmides* ou les *Lótusz-evök*, puisaient pleinement aux sources du monde imaginaire de ma propre poésie ou des couleurs de mon âme...

Et d'autre part aussi : le lecteur reconnaîtra souvent, ici un mot, là un tour pris à mes propres poèmes et ramenés ici. D'autres paraissent pour la première fois dans ces pages : c'est le moyen d'essayer leur effet, afin qu'ils trouvent plus tard leur lieu définitif dans un poème de Babits. Ce livre est en effet un livre d'esquisses poétique, le recueil de mes études stylistiques. Peu importe bien souvent de savoir de qui j'ai appris : le hasard ou la mode ont mis ces poètes entre mes mains – et je demande donc au lecteur qu'il ne recherche pas ici une « histoire de mon goût ».

Qu'il ne recherche pas autre chose que de beaux poèmes dont l'existence est sans doute légitime, bien que leur origine ne le soit pas forcément, puisqu'il serait difficile de désigner le véritable père de certains. Qu'il ne recherche pas une « anthologie des poètes étrangers », anglais ou grecs : mais seulement un poète hongrois, un pauvre hibou qui se pare de plumes de paon...²¹

En 1923, au sujet du recueil de traductions d'Árpád Tóth, *Fleurs immortelles* (*Örök virágok*), Babits exprime de nouveau l'idée que les traductions élaborées jusqu'à la fin des années 1910 – et il ne pense pas seulement aux travaux de Tóth mais aussi aux siens – n'ont pas satisfait à toutes les attentes que l'exigence de fidélité de forme et de contenu place devant un texte. Il pense tout de même, malgré cela, que ces traductions peuvent être considérées comme des événements importants et des réalisations éminentes de la littérature hongroise.

On pourrait classer les traductions d'Árpád Tóth en deux catégories. Dans les plus anciennes, on ne reconnaît ni plan ni principe théorique, seulement l'art volant de fleur en fleur et ne jouissant que de lui-même. C'est plutôt la traduction qui sert de prétexte au poème, puisque rendre l'œuvre étrangère ne semble pas y être son but, mais plutôt l'occasion de faire briller et d'exercer une virtuosité parfaite, un art compliqué et singulier. Ceux qui comme moi traduisaient des poèmes en hongrois depuis les vingt dernières années, ont tous commencé ainsi : comme de libres incursions dans l'empire de la littérature européenne, avant que ne se mette en route l'expédition régulière de conquête (c'est aussi le cas de mon recueil des *Plumes de Paon*, avec cette différence qu'Árpád Tóth s'est livré à des expériences concernant plutôt les formes et les tons – alors que j'étais, moi, rigoureux sur ces aspects, tout en me considérant totalement libre quant à la dimension philologique du poème). Ces traductions étaient

pour nous des morceaux de choix, des études d'atelier, et elles étaient pour Tóth en particulier comme ces gammes au violon que le virtuose répète chez lui. Pour de jeunes forces, ce travail était des plus plaisants, il nous gratifiait sans tourments plus profonds des joies de la création. À cette époque Tóth ne cherchait pas encore lui non plus les fleurs « immortelles », mais seulement celles qui allaient bien dans son jardin : ce sont ces textes qui ont donné naissance en hongrois à des poèmes à la manière d'Árpád Tóth.²²

Lorsqu'en 1939 Babits publie dans les volumes de ses œuvres complètes les *Traductions mineures (Kisebb műfordításai)*, il insiste sur les critères qui ont présidé à la sélection des textes. Parmi ses nombreuses traductions, il ne republie pas « toutes celles qui ne sont *que* des traductions, même si elles sont des traductions réussies ». ²³ Le principe des œuvres choisies – dans le souci d'une représentation de son œuvre – fait passer au second plan les exigences théoriques formulées à l'égard de la traduction. Cependant, au sujet des poèmes d'*Amor Sanctus* et des traductions des *Fleurs du Mal (Romlás virágai)*, de Poe, de Sophocle et de Goethe, Babits signale qu'il s'est efforcé, avec toute sa responsabilité de traducteur, de satisfaire à toutes les exigences légitimes impliquées par ce travail.²⁴

Babits considère de plus en plus la traduction comme un outil servant à la reconnaissance ou à la diffusion de la « grande littérature » et à la défense du rang canonique de l'œuvre originale. En effet, la perpétuation de l'unité de la littérature mondiale réclame tout particulièrement que ses grands créateurs trouvent la place qui leur revient dans les petites littératures aussi.

Il est intéressant de constater qu'en examinant les vues de Babits sur la traduction, nous avons jusqu'au bout le sentiment que les changements intervenus autour de lui dans les approches littéraires n'ont pas influencé ses conceptions sur la traduction. Ce sont pourtant les traces de ces changements que suit Mihály Szegedy-Maszák dans son étude de *l'Histoire de la littérature européenne*. Dans son analyse de l'histoire de la littérature par Babits, Szegedy-Maszák attire notre attention sur les divergences entre la première partie du livre parue en 1934, et la seconde publiée un an plus tard, concernant les conceptions de la littérature, de l'auteur et de la traduction.²⁵

L'Histoire de la littérature européenne [...] est un voyage intellectuel, au début duquel la foi platonicienne en l'imtemporalité des valeurs artistiques sert d'hypothèse de départ et rappelle la croyance antérieure de l'auteur en « la valeur sui generis de la littérature mondiale ».

Mais à la fin du livre « il marque cependant déjà son éloignement de cet idéal, en attirant l'attention sur la relativité du jugement artistique, sur le dialogue infini de l'avenir et du passé qui peut contenir bien des tensions et des singularités ». ²⁶

Nous pouvons certes avoir l'impression, au début de l'ouvrage, que Babits croit à l'existence d'œuvres d'art éternelles,

mais dans les écrits ultérieurs, l'historien de la littérature est obligé de reconnaître qu'il existe des œuvres paraissant à un moment donné d'une importance indiscutable, mais qui révélèrent par la suite qu'elles n'étaient pas impérissables. Au fur et à mesure, le prestige de l'activité créatrice est évincé et remplacé par celui de la réception ; ce n'est plus la découverte de quelque signification nouvelle qui fait événement. Dans les derniers chapitres de l'*Histoire de la littérature européenne*, Babits contredit déjà cette croyance dans le fait qu'on puisse attribuer aux œuvres une fois écrites une identité parfaitement et pour toujours achevée. Les remarques qu'on peut lire à la fin du livre suggèrent que c'est dans les expériences interprétatives que doit être recherchée la signification des œuvres d'art. Puisque le concept de littérature comme essence existant en elle-même et pour elle-même est devenu vulnérable, la canonisation d'une œuvre est relativisée comme résultat d'un processus temporel et variable, impossible à considérer en dehors de l'histoire.²⁷

On peut d'ailleurs imaginer que le travail que fit Babits en traduisant et collectant les textes destinés au recueil intitulé *Amor Sanctus* et qui parut en 1933 contribua à faire évoluer sa pensée. Dans cette édition bilingue (latin-hongrois) des hymnes latins, Babits attire l'attention sur le fait que la version latine qu'il traduit est une variante qu'il a dû rétablir d'après des manuscrits ou éditions abîmés ou multiples : l'identité originale de ces textes n'est plus définissable. Comme traducteur, il a donc dû écarter « ses ambitions philologiques », étant donné qu'il n'y avait pas au départ un texte stable et exact auquel se référer lors de la traduction :

Nous nous sentions à peine capables d'établir le texte correct. Mais nous ne pouvions pas non plus nous contenter d'imprimer sans scrupules les passages incompréhensibles ou difficilement lisibles des éditions antérieures. C'est la raison pour laquelle nous avons été éclectiques et avons parfois fait des choix qui peuvent paraître arbitraires. Parmi les variantes, nous avons autant que possible choisi celles qui donnaient le sens le plus beau et le plus clair ; et là où le sens ou le rythme posaient problème dans tous les cas, nous n'avons pas hésité à risquer, ici ou là, quelques discrètes modifications sans préention philologique, dans le seul but de rendre la lecture plus aisée.²⁸

Dans les traductions de Shakespeare, tout comme dans celles des hymnes latins, l'exigence philologique exprimée par Babits est étroitement liée à l'idée qu'elle pourrait garantir la *fiabilité* du texte traduit. Cette logique se révèle, dans le cas de ces traductions, dans la façon qu'a Babits de justifier les erreurs éventuelles du texte par le défaut de fondement philologique. Dans une telle perspective, l'exactitude philologique ne consiste pas en autre chose qu'en un hypothétique at-

tachement à un *état d'avant l'interprétation*, et en l'espoir que le texte traduit puisse lui aussi préserver quelque chose de cet état idéal.²⁹

La place centrale accordée aux aspects philologiques montre avec une force particulière le statut ontologique de l'interprète dans la pensée babitsienne : bien que ce soit l'interprète qui produise en quelque sorte le texte (ou qui en soit à l'origine) qu'il considère comme original et comme référence, Babits ne tient pas vraiment compte de ce sujet dans l'élaboration des sens possibles tant de la traduction que de l'original. Le traducteur, à l'image d'un « narrateur omniscient » est mis dans une position narrative dans laquelle l'interprétation qu'il propose apparaît comme l'unique et indubitable expression de la réalité. La *supériorité* interprétative³⁰ tient entièrement le texte sous sa dépendance et présente au lecteur son interprétation comme la seule lecture correcte. L'interprète supérieur se définit donc lui-même comme le point de départ et de définition de toute interprétation ultérieure, pensant de cette façon effacer toute trace du sujet interprétant dans un éventuel appel à de nouvelles interprétations ultérieures. La position du philologue dans l'élaboration des traductions consisterait ainsi en tentatives de *dissimulation du sujet* interprétant qui intervient dans l'acte de la traduction.

Dans le cas de plusieurs textes du recueil intitulé *Amor Sanctus*, comme nous l'avons vu, il n'est pas question de texte « original » par rapport auquel il serait possible d'établir une « fidélité textuelle » et qui serait un lien fiable entre le texte et sa traduction, rendant même superflu tout effort de légitimation. L'auteur du texte latin a les mêmes moyens lors de l'établissement de son texte que le traducteur. Plus tard, à l'exemple des troubadours du Moyen Âge, Babits se désigne lui-même comme le poète de ces textes, comme collaborateur à leur création, dont le travail consiste en la compilation et l'assemblage des textes existants. De tels « collaborateurs » « créent en effet à partir de strophes librement choisies par eux, de nouveaux petits chefs-d'œuvres qui représentent le mieux le poème dans son ensemble ». ³¹ Les principes liés à la traduction des poèmes d'*Amor Sanctus* sont manifestement loin de ce que Babits écrivait sur la traduction jusque dans les années 1920 au sujet d'autres textes. L'objectif qu'il fixe aux traductions change aussi : ce n'est plus qu'elles soient des versions identiques en langue hongroise d'un original appartenant au rang idéal canonique, mais désormais qu'elles offrent à un même degré, grâce à un nouveau poème, le plaisir suscité par la lecture de l'original et le Beau qui y trouve une expression. Cette évolution explique qu'on lise parmi les conclusions que tire Babits que « notre traduction prétend à une fidélité plus poétique que philologique »³² et qu'il offre à l'attention de ses lecteurs, tout autant que la traduction, le texte latin lui-même.

Le traducteur en tant que sujet interprétant revient au premier plan lorsque l'importance de l'exactitude philologique et de l'exigence de fidélité qui s'y attache est atténuée. En 1939, quand Babits réunit ses *Traductions mineures*, c'est précisément en fonction de ces principes qu'il évalue les textes retenus pour le vo-

lume dans la *Préface* qui présente les principes ayant présidé à l'élaboration du recueil. Voici ce qu'il écrit, en regard de l'ensemble du recueil :

Je n'ai retenu que les pièces dont je considère qu'elles ont contribué à la progression de mon art, qu'elles font partie de mon œuvre de poète. Je les ai d'ailleurs retenues même si, en tant que traductions, elles ne répondaient pas entièrement au critère de fidélité. Elles ont été élaborées à des périodes très différentes, dans des objectifs et avec des principes qui n'ont pas toujours été les mêmes. On y trouvera des travaux d'une précision philologique et des pastiches arrogants.³³

Mettant en parallèle d'un point de vue philologique ses traductions des *Plumes de Paon* et celles de Shakespeare, il écrit :

J'ai traduit une grande partie de ces poèmes à une époque où je ne comprenais pas encore bien l'original. Je les traduisais pour moi, sans conséquence, en guise d'exercice poétique. Le texte original n'était qu'un prétexte, et c'est le plus souvent le hasard qui l'avait mis entre mes mains. J'ai fait la plupart de ces traductions à la campagne ou en voyage, dans des endroits où je n'avais même pas accès à un dictionnaire. Je ne pensais alors pas à leur publication. Plus tard je ne les ai publiées qu'en tant que témoignages de mes années d'apprentissage et de la formation de la langue poétique et de la poésie hongroise. [...]

La traduction de Shakespeare n'a pas été élaborée avec un appareil philologique beaucoup plus grand. Mais, à ce moment-là, c'est la guerre qui m'a privé de l'accès aux sources secondaires ; il est donc certains que de grandes erreurs se trouvent dans le texte.³⁴

Il est intéressant de constater que chez Babits le concept de traduction se trouve, selon son degré de vérité, beaucoup plus proche du premier terme de l'opposition entre philologie et interprétation (qu'on retrouve d'ailleurs chez Babits) : pour lui, traduction et philologie³⁵ ont une relation beaucoup plus étroite que le couple conceptuel traduction-interprétation. On remarque également que Babits exclut tout simplement certains textes du domaine d'application du concept de traduction, à cause de la non-réalisation des principes philologiques. Il contredit par là le titre du recueil et sa présentation comme « édition » complète d'une œuvre de traducteur. Cette contradiction théorique est d'ailleurs déjà exprimée dans la préface des *Plumes de Paon* (reprise dans le volume des *Traductions mineures*). Il s'en excuse en ces termes : « Je n'en ose appeler une partie traduction que parce que je n'ose pas l'appeler original ». ³⁶ Dans ses notes de travail sur la traduction de Dante, il remet le texte à l'attention du lecteur en distinguant différents rôles : en tant que traducteur et sur le principe de la liberté du travail créateur, il renonce à l'exigence d'une ressemblance parfaite ; en tant que poète, il

en finit avec l'idée d'originalité ; et il est remarquable qu'il termine, après tout cela, par une référence au travail des copistes du Moyen Âge.

Je ne me sens pas traducteur. Seul un poète peut traduire Dante. Mais ce poète que je suis est-il digne de Dante, est-il assez proche de lui ? Je l'ignore, mais si je ne le croyais pas, je n'en aurais pas écrit un tercet.

Je renonce à cette vanité d'attendre qu'on me considère comme un poète original. Je m'efforce d'offrir à mon peuple le plus beau livre que je peux. Et tel le copiste médiéval j'y écris en tête : lisez-le donc volontiers, car il est vraiment bon.³⁷

L'indétermination du rôle et de la place du traducteur, l'ambiguïté irréductible de sa relation au texte creusent là encore la réflexion de Babits et c'est peut-être à partir de ce moment, après les travaux des grands traducteurs, que la traduction devient véritablement l'affaire de ces derniers et un *no man's land* pour la critique littéraire. L'horizon critique, dans la théorie de la traduction de Babits, peut être confronté avec ses prises de position en tant que traducteur. Alors que chez les traducteurs du XIX^e siècle cette opposition était devenue consciente et s'était résolue dans l'expression du fait que les objectifs de la pratique traductive et de la critique des traductions pouvaient et devaient avoir des outils différents, il nous semble que Babits s'efforce jusqu'au bout de faire fusionner les deux approches. Il s'employait au moins, si cette entreprise était vouée à la faillite, à rendre invisible leur contradiction. C'est ce qui peut nous donner l'impression qu'il est plus indulgent à l'égard de ses propres traductions qu'à l'égard des textes traduits par d'autres. Ce n'est donc pas un hasard si Árpád Tóth fait les remarques suivantes, en confrontant dans un de ses articles les traductions de Babits aux exigences qu'il donne à la traduction :

Des qualités typiques qu'on peut attendre du traducteur idéal il a l'une des plus importantes, mais pas l'autre. Voici celle qu'il a : une maîtrise parfaite de l'art de la versification et plus encore, de l'expression, qui ne laisse rien passer des difficultés formelles. Et voici celle qui lui manque : la soumission de la personnalité du traducteur aux singularités de celle du poète original. Babits lui-même, dans la préface à son recueil de traduction y fait allusion : il dit avoir à plusieurs reprises modifié le texte tout simplement parce que quelque chose dans l'interprétation hongroise de celui-ci lui plaisait mieux autrement ! – entendez : babitement ! Et plus intéressante encore est cette seconde phrase de la *Préface* dans laquelle il demande au lecteur de ne pas chercher dans ce recueil une histoire du goût babiltsien ! Les poèmes qu'il a peaufinés, et même pour ainsi dire figno-lés, que la chaleur vivante de la main d'artiste qui les travaillait avait complètement imprégnés pour qu'ils aient un plus bel éclat, tel celui d'une perle véritable posée sur une peau humaine palpitante, ces poèmes voici qu'il les diminue, les renie presque, les dégrade au rang

d'expériences de ses années d'apprentissage dont il ne faudrait surtout pas déduire la progression du poète ou ses aptitudes de traducteur. Tout cela parce que le soin trop rigoureux, la pédanterie artistique, qui sont les traits les plus caractéristiques du goût et du talent de Babits, finissent par l'emporter et parce que la personnalité du poète laisse sa marque sur les traductions. Babits cependant ne peut rien y faire et c'est en vain qu'il mentionne ses traductions de Dante et de Shakespeare comme étant les moins imprégnées de ses babitismes, puisqu'on pourrait aussi y reconnaître certains déplacements, certaines colorations rappelant fortement un style babitsien de création. C'est pourtant là que réside tout le charme des traductions de Babits, cette énergie formidable, fraîche, vivante qui, avec une attention presque trop scrupuleuse au matériau imaginaire des poèmes originaux, avec une magyarisation soigneuse et extrêmement détaillée des mouvements poétiques sensibles mélange encore et encore les valeurs d'une irréductible originalité, d'une manière poétique singulière. Il parvient ainsi à nous faire ressentir une sorte de chaleur de mélange perpétuelle qui caractérise aussi les mélanges chimiques, et cependant son art s'oppose à celui des traducteurs qui agencent les éléments du poème les uns aux autres avec soin mais sans passion, et dont le texte agit avec la monotonie atone des mélanges chimiques... Il est rare qu'un traducteur doté d'un extraordinaire talent poétique parvienne à avoir le dessus sur lui-même...³⁸

L'approche qui domine la seconde partie de *l'Histoire de la littérature européenne*, présentée par Mihály Szegedy-Maszák, n'est qu'en partie représentative du dernier ouvrage de Babits, le *Livre de lecture de la littérature européenne (Az európai irodalom olvasókönyve)*. Les critères de choix des textes hongrois retenus pour présenter l'œuvre originale, de même que les jugements exprimés par endroits à l'égard de la traduction, montrent que Babits a recherché jusqu'au bout dans les traductions hongroises d'œuvres de la littérature mondiale des possibilités interprétatives (naturellement indiscutables) pouvant faire correspondre parfaitement le texte hongrois à l'interprétation que les lecteurs en langue originale pouvaient élaborer. Le *Livre de lecture* ne laisse guère à penser non plus que Babits ait supposé que la lecture d'un autre interprète puisse donner lieu à des interprétations tout autres, ou du moins différentes. Il semblerait plutôt penser que le sens original peut être recomposé, recréé à partir de différents fragments de discours dans une autre langue, et rechercher des textes qui illustrent cette vision des choses pour servir son interprétation qui implique évidemment l'aspect de la fiabilité. C'est ainsi que, faisant fusionner leurs vertus et retirant du même coup à chacune des traductions l'exclusivité, *l'Iliade* est représentée dans son livre par des extraits que choisit Babits des traductions poétiques de Sándor Baksay et de Ferenc Kölcsey et par des extraits de la traduction en prose de János Csengeri. S'y ajoutent quelques fragments des traductions de Babits et de Kosztolányi, l'extrait d'un poème de János Arany et de la nouvelle d'Anatole France, et enfin des expli-

cations d'histoire littéraire par Babits. On pourrait donc dire qu'à cette époque, l'idée d'intertextualité devient importante dans les conceptions littéraires de Babits. Mais derrière cette notion se devine l'hypothèse selon laquelle une relation métonymique *tout-partie* s'établit entre le texte traduit et (le sens de) l'original. La conséquence en serait la possibilité, pour le texte traduit, de représenter non seulement la partie mais aussi le *reste*, comme *manque* apparaissant par rapport au sens original – ce qui revient à dire encore une fois que le texte original passe toujours devant la traduction. En éclairant divers aspects de l'œuvre à présenter, les différents extraits de textes en composent l'image en fait élaborée par l'interprétation de Babits, une image complète. Ce n'est d'ailleurs pas autrement que se construit le *Livre de lecture* : l'historien de la littérature qui considère comme de son devoir de présenter à son lecteur, à travers une description, ce qu'est véritablement dans ce cas la « totalité » de l'œuvre littéraire par rapport à ses différentes parties, n'attire son attention que sur des aspects pouvant s'appliquer à l'ensemble. Tous les éléments qui ne répondent pas à cet objectif sont écartés du discours de l'historien de la littérature. Au moment de la présentation de l'*Iliade* par exemple, Babits ne peut pas faire autrement que d'en citer deux traductions antérieures. Mais avant d'en parler, il explique en quoi les traductions sont *incapables* de se montrer identiques au texte original. La présentation de la première œuvre, dans le *Livre de lecture de la littérature européenne*, commence ainsi :

Homère : *L'Iliade*
VIII^e s. av. J.-C.

Il n'y a pas d'Homère hongrois qui soit à la fois fidèle en forme et qui ait de véritable valeur poétique. Leurs traductions en hexamètre sont plates et sans couleur. L'hexamètre hongrois est d'ailleurs différent de l'hexamètre grec. Il est plus solennel, plus rigide, et tout sauf populaire. C'est ce qui conduisit Sándor Baksay à traduire l'*Iliade* et la moitié de l'*Odyssée* en alexandrins hongrois, le mètre de *Toldi*. Son travail est magnifique ; mais il donne aux classiques hellènes un goût qui rappelle trop celui du folklore hongrois, ou plutôt la poésie de János Arany. Par contre la seule traduction fidèle, qui nous vient d'un éminent poète hongrois, Kölcsey, ne donne que le tout début de l'*Iliade*, et tant sa prosodie que sa langue ont un air compassé.

J'essaie de mélanger les deux en publiant des échantillons. On en retirera peut-être une idée du ton de l'original.³⁹

Au sujet de la poésie de Pindare, il définit « le sens exact du poème grec » avant de donner lui même « mot à mot la signification des vers de Pindare ». ⁴⁰

Il n'existe pas en hongrois de traduction d'un seul poème de Pindare qui soit satisfaisante [...]. Kazinczy a traduit la sixième ode olympienne, mais si je publiais sans plus d'explication cette traduction,

c'est une énigme insoluble que je soumettrais au lecteur. Or, je ne peux pas faire autrement que de lui demander son concours. La critique de la traduction en vers et sa comparaison avec la transcription mot à mot peuvent peut-être donner une idée de l'original. Je pars du jugement que Kőlcsey a écrit sur la traduction de Kazinczy. Kőlcsey quant à lui prend pour point de départ les caractéristiques de la langue de Pindare.⁴¹

Il arrive parfois que Babits ne se contente pas de livrer les traductions qu'il juge bonnes et surtout « fidèles » : il y apporte aussi des modifications qui d'après lui permettent au texte hongrois d'être rapproché de l'original. À tel endroit il désavoue même la traduction mot à mot, et ailleurs encore il entreprend d'exprimer avec ses propres mots ce qu'est « le sens original ». ⁴² Les traductions sont donc ainsi encore soumises à une valeur supérieure. Elles devraient en effet correspondre à une conception littéraire qui, du fait de leur identité linguistique, leur est totalement étrangère, puisque la conception littéraire et la langue dans laquelle elle est exprimée sont indissociables, et puisque la relation entre la pensée et le mot diffère aussi d'une langue à l'autre.

À cause de la maladie puis de la mort de Babits, le *Livre de lecture de la littérature européenne* demeura à l'état de manuscrit et de fragments. Il ne parut, pour la première fois, qu'en 1978. Il est pourtant extrêmement révélateur de l'approche de la traduction que Babits a laissée en héritage à la postérité. Son influence reste aujourd'hui encore considérable. On y trouve des choix de textes qui nous éclairent sur certains points de l'analyse préalable des textes que menait Babits, et sur la façon dont l'œuvre présentée apparaît comme un réseau intertextuel, au milieu duquel *une voix narrative suggère un mode de lecture* des textes cités.

Ce procédé implique que Babits évalue ces morceaux choisis également en tant que traduction, bien qu'il explicite rarement le résultat de telles évaluations. Le choix de textes du *Livre de lecture* « mesure » les traductions selon les mêmes principes traductifs que Babits décrit bien plus tôt dans son étude intitulée *La traduction de Shakespeare (Shakespeare fordítása)*, et qui parut en 1924. Cet écrit n'eut à l'époque aucun écho mais il exerça une influence importante sur les théories de la traduction qui se développèrent dans les années 1940. Il y résume en dix-huit points ses conceptions liées à la traduction des drames de Shakespeare. La plupart d'entre elles ont encore cours aujourd'hui chez les traducteurs, puisqu'elles ne concernent pas seulement la traduction du théâtre, mais celle, en général des œuvres littéraires poétiques :

2. Ce n'est pas seulement un droit mais aussi un devoir du traducteur que de reprendre une solution qu'il considère comme l'unique solution possible ou convenable, en quelque traduction ancienne qu'il l'ait découverte, et d'utiliser des traductions étrangères de Shakespeare.

3. La traduction a toujours lieu dans la forme précise de l'original.
[...]

4. Il faut dans tous les cas conserver le nombre de vers du poème. Les demi-vers doivent rester des demi-vers. Il faut, autant que possible, imiter les enjambements qui sont tellement caractéristiques de certaines époques de Shakespeare.

5. Partout où il y a des rimes dans l'original, qu'il y ait des rimes dans la traduction aussi, mais nulle part ailleurs. Cela vaut pour tous les ornements poétiques en général, comme pour l'allitération par exemple.

[...]

7. Il faut que le poème et la langue de la traduction soient lisses et sonores là où ils le sont dans l'original, et qu'ils restent rugueux là où l'original est rugueux. [...] Dans les parties rimées, il faut conserver avec une exactitude parfaite l'alternance des rimes féminines et des rimes masculines.

[...]

10. L'audace de l'expression ne doit pas nous effrayer. Nous avons plutôt intérêt à traduire mot à mot les audaces poétiques, aussi inaccoutumées qu'elles puissent paraître, plutôt que de vouloir les apprivoiser et les mettre sous le joug du « c'est ainsi qu'on le dirait en hongrois », car nous perdriions ainsi tout le sel de l'expression.

[...]

13. Nous devons autant que possible nous efforcer de conserver l'étincelle, le naturel et la légèreté des scènes prosaïques et particulièrement celles qui reposent sur des bons mots, sans les alourdir sous la chape de la fidélité philologique. À l'exemple de Shakespeare nous ne devons pas nous effrayer de l'argot, des mots étrangers, etc.

14. Le jeu est souvent plus important que la signification. Dans ce cas, c'est le jeu que nous traduisons. Nous attirons particulièrement l'attention du rédacteur sur ces passages, afin qu'il formule ses objections philologiques, que nous ne jugeons cependant pas nécessaire de considérer comme décisives.

15. Nous remplaçons les jeux de mots par des jeux de mots hongrois.

16. En toutes circonstances nous veillons à ce que le texte soit compréhensible. Nous n'avons le droit d'être obscurs que là où Shakespeare l'est aussi, mais intentionnellement.

Dans plusieurs de ses écrits, Babits tente d'examiner la littérature hongroise du point de vue de la « littérature mondiale » ou d'une littérature étrangère, et la question de la « traduction » reçoit dans de telles démarches un nouvel éclairage. Il déclare par exemple douloureusement dans son étude intitulée *La littérature hongroise (Magyar irodalom)* que les « petites littératures » ont peu de chances de rejoindre le grand courant de la littérature mondiale et que sur le chemin conduisant à la reconnaissance des valeurs les plus importantes de la littérature hongroise le traducteur – aussi « bonnes » que soient ses traductions – rencontre des obstacles

insurmontables et qui rendent impossible la présentation de la valeur originale de l'œuvre :

En ce qui concerne les traductions, nous ne pouvons pas en espérer grand'chose. Nous ne savons que trop combien les bonnes traductions sont rares ; elles constituent un vrai luxe littéraire et sont plutôt des produits de surabondance. Et puis, même la meilleure traduction est inutilisable pour des jugements de valeur : elle est une espèce d'amalgame où l'œuvre de l'auteur et celle du traducteur sont inséparables l'une de l'autre. D'ailleurs, sont-ce les œuvres les plus représentatives qu'on s'empresse toujours de traduire ? Les traducteurs sont comme des bateliers fortuits sur un fleuve-frontière où il n'existe pas encore de service de bac régulier.⁴³

Dezső Kosztolányi et la perspective de l'individuel

Babits ne manqua pas de reconnaissance pour ses travaux d'analyse de la littérature, tant à sa propre époque que dans sa postérité immédiate et plus lointaine, et nombreux furent ceux qui souscrivirent de près ou de loin à ses approches littéraires. Kosztolányi est au contraire un auteur dont les écrits et la pensée suscitèrent les discussions les plus nombreuses et les plus vives, déjà dans le cercle de ses contemporains. Il est par exemple impossible de présenter sa conception de la traduction sans évoquer la querelle d'interprétation suscitée par sa traduction de *The Raven* de Poe (*A holló*) et par son *Étude d'un poème (Tanulmány egy versről)*. Mais une plus grande gageure, nécessitant une recherche à part entière, serait d'essayer de comprendre pourquoi dans la deuxième moitié du XX^e siècle, Babits apparut aux yeux de la plus grande partie des historiens de la littérature comme un auteur plus fiable et plus important que Kosztolányi, et pourquoi l'approche littéraire babitsienne bénéficia d'une plus grande reconnaissance.

Kosztolányi formula à plusieurs reprises l'idée de l'interdépendance, de l'interférence de la langue et de la pensée,⁴⁴ l'idée que la signification d'un mot ne peut jamais être définitivement fixée.⁴⁵ Dans cette étude où il répond aux critiques formulées au sujet de sa traduction du *Corbeau*, il écrit ceci :

Si l'on accepte que la traduction a raison d'être, on ne peut pas contraindre le traducteur à une fidélité à la lettre, puisque cette fidélité n'est autre qu'infidélité. La matière des langues est différente. Artúr Elek, qui est un critique soigneux et d'œuvres d'art plastique et d'œuvres littéraires comprend bien que le sculpteur accomplit différemment son devoir lorsqu'il doit sculpter quelque chose en marbre plutôt qu'en terre ou en bois. Le changement de matière exige une adaptation, et ils sont deux à travailler sur la statue : le sculpteur et la matière elle-même.⁴⁶

La citation montre bien (et découle directement de la définition de la langue de Kosztolányi) que derrière l'idée de l'impossibilité de la traduction se devine une représentation de la transcription littérale supposant que les significations du mot ne se recouvrent pas parfaitement d'une langue à l'autre, mais que l'interprète peut, en une certaine mesure, rendre identifiables leurs contextes interprétatifs. L'*impossibilité* ne signifie pas que Kosztolányi considère a priori tout texte traduit comme une œuvre ratée et qu'il faudrait renoncer à la pratique de la traduction. Elle signale plutôt que les limites de la ressemblance ou de l'identité de l'original et de la traduction révèlent en même temps les territoires périphériques d'une manifestation nouvelle de la littérature.

Bien que certains historiens de la littérature présentent la conception littéraire ou celle de la traduction de Babits et de Kosztolányi comme deux pôles nettement opposables, et bien que les deux auteurs aient des avis vraiment différents sur de nombreuses questions, leurs interprétations ne diffèrent pas en tout. En revanche, il arrive souvent que, partant d'une même idée, ils en arrivent à des conclusions différentes. Tibor Bónus est d'avis que les deux auteurs lisent réciproquement les essais qu'ils écrivent entre 1910 et 1913.⁴⁷ On a aussi souvent l'impression, par les problèmes qu'ils soulèvent et leurs centres d'intérêt qui sont proches, que les deux auteurs poursuivent, de temps en temps même involontairement, un dialogue sur un certain nombre de questions. Tous deux expriment par exemple l'idée de l'interférence et de l'interdépendance de la langue et de la pensée. Tous deux admettent aussi que la personnalité du traducteur se reconnaît dans le texte traduit. Alors que sur cette dernière question Kosztolányi souligne l'impossibilité d'effacer la voix personnelle et qu'il y devine même des possibilités de significations nouvelles, Babits aurait plutôt tendance, dans ses écrits théoriques, à exclure qu'une bonne traduction (ou une traduction fidèle) en laisse passer la moindre trace.

Dans nombre de ses écrits, Kosztolányi s'intéresse aux relations de la langue hongroise avec les autres langues, aux possibilités expressives des langues maternelles et étrangères. Bien qu'il reconnaisse l'importance de l'expérience et de la connaissance de la langue étrangère, la langue maternelle, et donc la langue hongroise apparaissent chez lui comme le plus complet et le plus authentique mode d'être au monde. La langue étrangère offre selon lui toujours moins de possibilités à l'interprétation et une sorte de manque s'y fait toujours ressentir. On en trouve un exemple parfait dans ce qu'il déclare dans *La langue hongroise (A magyar nyelv)* :

Le français évolue entre des murs de marbre froidement taillé, sur des parquets glissants. L'allemand construit et compose. Notre langue est au contraire un territoire sans barrières, libre et infini, où l'on peut créer, jouer et danser. Chacun peut la former à son image.⁴⁸

Kosztolányi publie en 1920 son *Étude d'un poème* qui suggère une méthode d'interprétation poétique dont l'essentiel est de considérer le texte à interpréter comme l'objet principal et le point de départ de l'interprétation.

Dans un cycle de conférences où je parlais des lyriques hongrois j'ai tenté l'expérience de faire comprendre les poètes à partir de leurs poèmes seulement.

Ma méthode consistait à prendre quelques textes du poète à présenter et à en décomposer la singularité en considérant chaque poème comme un monde à part, fermé, et en évitant de me référer à leur objet ou à la biographie du poète. J'étudiais le poème lui-même d'un point de vue métrique ou phonétique et ce que je souhaitais expliquer plus que tout était la raison pour laquelle nous devons considérer comme bon ou mauvais le poème en question. Je suis donc parti de la forme pour m'en élever et non l'inverse, comme a l'habitude de procéder la foule des esthètes qui ne font que suivre des pétitions de principe.

Le but de cette étude n'est donc pas de définir la nature de la traduction. Le fil de son déroulement montre plutôt l'inextricable entrelacement de la pensée et de la forme. La question de la traduction s'y inscrit quand Kosztolányi choisit pour l'analyser un poème en langue étrangère qui sera le court poème de Goethe *Über allen Gipfeln*. La première étape est une traduction mot à mot du poème destinée à tenter de répondre au cours de l'interprétation à la question déjà mentionnée : « pourquoi ce poème est-il beau ? ». Cela pourrait revenir à dire que l'interprétation du texte littéraire est comparable à l'opération de traduction. À travers la traduction brute, Kosztolányi démontre que le fond et la forme dépendent étroitement l'un de l'autre et que la destruction de cette unité pourrait détruire la poéticité du texte. Pour revenir au texte allemand, il décrit la formule rythmique du vers de Goethe, observe la coïncidence de la forme et du fond et démontre que c'est à partir de cette constellation, et en ne cherchant pas en dissocier les éléments, que le poème a quelques chances de voir le jour dans l'esprit du lecteur :

Ainsi la pensée, qui ne s'adresse en général qu'à notre intelligence, reçoit de la musique une profondeur métaphysique, et la musique quant à elle devient saisissable grâce aux mots. Chaque rime est un symbole, chaque formule rythmique un signe, grâce auxquels le lecteur crée dans son âme la véritable poésie.⁴⁹

Au cours des étapes suivantes de l'interprétation, Kosztolányi aborde les questions de la traduction et fait l'examen des traductions hongroises. En effet selon lui, « la traduction ayant pour but de créer, à travers une similitude de pensées et de formes, un effet pratiquement identique à celui de l'original, elle est l'occasion d'examiner en particulier ces deux éléments ».⁵⁰ Les différentes traductions, tout comme les différentes possibilités d'interprétation donnent toujours de nouvelles

occasions de relecture du texte allemand et d'évaluation des interprétations qui prennent corps dans les traductions. Il donne une analyse détaillée, presque structuraliste du texte et élabore lui-même une nouvelle traduction. Au cours de la réflexion sur celle-ci, il revient au point de départ et d'arrivée de son raisonnement, à l'« énigme » que constitue le texte original et à l'unité inséparable du « corps » et de l'« âme ». Lorsqu'il affirme au cours de l'interprétation de sa propre version, à propos de la rime « a szél lehelete is – te is », ⁵¹ que l'écho qu'elle produit est l'unique solution pour le texte hongrois, nous ne pouvons manquer de penser à la réponse de Babits persuadé qu'il existe une traduction du texte étranger qu'on peut considérer comme le correspondant parfait de l'original. ⁵² Il est vrai que Kosztolányi ne fait pas référence à sa traduction tout entière, mais seulement à cette solution pour la rime hongroise et à l'interprétation qu'il signe. ⁵³ Il n'est toutefois pas exclu que ce soit – du moins en partie – sous l'influence des écrits de Babits que Kosztolányi insiste avec une telle force sur l'idée de l'implication mutuelle, et même sur le caractère inséparable de la forme et du contenu, puisqu'il semble que Babits, dans ses textes, donne sa place à une interprétation de ces deux éléments indépendamment l'un de l'autre. ⁵⁴

Tout en revenant en arrière pour une remarque ultérieure concernant l'expression de Kosztolányi qui parle d'une « solution unique du texte hongrois », il faut noter qu'une contradiction s'installe dans la conception de l'auteur hongrois. Dans aucun autre texte de Kosztolányi, on ne trouve de remarque pareille qui ne renverrait pas à une pluralité des solutions possibles de la traduction d'un texte concret, ni même qui supposerait que l'interprétation de n'importe quel texte se réduirait à une seule possibilité. Kosztolányi était un homme de lettres très fécond qui rédigeait de nombreux textes dans des genres différents, et il avait l'habitude de reprendre certains paragraphes ou phrases de ses textes antérieurs et de les reproduire sans rien y changer dans ses autres écrits. En dépit ou à cause de cela, on peut dire que Kosztolányi ne se contredit pas dans les avis qu'il formula sur telle ou telle question, même s'il en changeait ou les modifiait quelque peu. C'est pourquoi il est surprenant qu'il déclare sans objection possible, dans la dernière étude que nous avons citée, que la traduction de la rime « hauch – du auch » par « lehelete is – te is » est l'unique solution pour le texte hongrois. Il est aussi difficile d'ignorer que d'expliquer la contradiction qui existe entre la théorie poétique de Kosztolányi et cette déclaration. Peut-être devons-nous y entendre un écho aux réflexions théoriques de Babits ? Ou bien Kosztolányi ressent-il réellement et exceptionnellement ici qu'il n'y a pas d'autre moyen pour conserver l'interdépendance de l'original et de la traduction que d'adopter cette solution ? Sans que cela nous permette de trancher sur la façon d'interpréter cette déclaration problématique, ce qui permettrait de légitimer notre première hypothèse est le fait que Kosztolányi avant d'écrire son article envoya une lettre à Babits dans laquelle il lui annonçait son intention d'écrire une étude sur *Über allen Gipfeln* et lui deman-

dait qu'il lui envoyât sa traduction du texte.⁵⁵ Cet échange pourrait montrer que le dialogue entre Babits et Kosztolányi ne concernait pas seulement leurs textes écrits du début des années 1910.⁵⁶ La justification de notre seconde hypothèse viendrait plutôt du fait que lorsque Kosztolányi revient sur son étude dans *Nyugat* deux numéros plus tard, et examine les échos qu'elle a suscités, un des critères de sa réflexion est de définir qui avait approuvé et pourquoi les observations qu'il avait faites :

[...] j'ai déjà signalé dans mon étude que « d'autres présenteraient de façon foncièrement différente » ce poème, et qu'il fallait faire leur place à ces visions personnelles. La véritable grandeur de tels chefs-d'œuvre réside justement dans le fait qu'ils éveillent chacun de nous à nos propres sentiments, comme s'ils s'adressaient personnellement à nous. Comment pourrions nous ne pas réagir différemment à ces détails, surtout quand c'est en tant que poètes que nous les réécrivons. Oszkár Gellért et Zsigmond Móricz souscrivent à mes remarques concernant les derniers mots (« te is... »), mais Árpád Tóth préfère lui sacrifier le sens du texte à sa musicalité et ajoute deux mots totalement étrangers au texte original. Árpád Tóth et Zsigmond Móricz sont bien obligés de traduire comme tout le monde – et comme moi aussi – « Ruh » par *csend* [silence], probablement parce que c'est un mot d'une syllabe, comme en allemand. Oszkár Gellért retient le mot *nyugalom* [calme] qui est beaucoup plus long, mais dont on retrouve judicieusement la racine dans le verbe *nyugszol* [se calmer] dans le dernier vers (ce qui correspond à l'allemand *Ruh-ruhest*).⁵⁷

Sept traducteurs ou critiques ont réagi, dans les colonnes de *Nyugat*, à l'*Étude d'un poème* de Kosztolányi en publiant aussi leur propre traduction du poème suivie d'un commentaire (Jenő Dóczy, Árpád Tóth, Oszkár Gellért, Árpád Pásztor, István Kardos), les autres se contentant de publier leur version de la traduction (Zsigmond Móricz, Ede Kabos). A l'exception de celui de Jenő Dóczy, tous les articles tentent d'apporter une réponse à la question posée par Árpád Tóth à la fin de son texte : « À quoi donc devrait ressembler la traduction hongroise d'un poème immortel ? »⁵⁸ Mais aucun d'eux ne se vante d'avoir pu y répondre. L'apport de ce débat n'est pas seulement d'avoir montré que traduction et interprétation ne font qu'un dans la pensée de Kosztolányi. Dans l'article ultérieur avec lequel il clôt le débat,⁵⁹ même s'il ne dissipe pas toutes les incertitudes, Kosztolányi précise sa conception de la traduction. Avec la densité propre à son expression et une patience toute pédagogique, il insiste encore : l'interprétation est toujours étroitement liée à la personne de l'interprète, la variété des possibilités d'interprétation sont le signe auquel on reconnaît les chefs-d'œuvre, et au cours de la traduction, le texte reçoit de nouvelles possibilités d'interprétation.

Kosztolányi donne à sa conception de la traduction son « expression définitive », comme il le dit lui-même,⁶⁰ dans la préface écrite en janvier 1921 à la seconde édition des *Poètes modernes* (*Modern költők*). Ce texte constitue vraiment une expression plus claire et le résumé d'idées en partie déjà formulées auparavant. Comme dans de nombreuses autres études, Kosztolányi y cite des extraits de textes antérieurs. Les phrases ou paragraphes faisant écho à ses écrits successifs aboutissent à une description plus précise de sa pensée, à une définition plus exacte, ou encore à l'éclairage d'un nouvel aspect de son idée de départ. La préface commence par une mise en garde du traducteur et répète ainsi un motif important de la préface de Babits à son recueil de traductions poétiques *Pávatollak* (*Plumes de paon*, 1920) qui exige une lecture prudente des textes traduits, de ne pas les prendre pour des originaux ou pour les représentants de droit de l'original :⁶¹ Kosztolányi attire d'une part l'attention sur le fait que ses traductions ne sont qu'un « produit dérivé » de son travail artistique qu'il n'avait pas élaborées en vue de la publication, puisque seul le hasard a voulu qu'elles paraissent tout de même. Il insiste d'autre part sur l'impossibilité d'effacer du texte la marque de sa personnalité. À travers l'exemple de la traduction des œuvres de Byron et de Goethe l'un par l'autre, il affirme que la présence sensible de la voix du traducteur dans le texte traduit est un corollaire nécessaire de toute traduction et qu'il n'est pas légitime d'en exiger l'élimination, même à un niveau théorique. Dans la préface à la seconde édition des *Poètes modernes* écrite en 1921, Kosztolányi réagit aussi aux critiques de ses traductions plus anciennes. Parmi les questions soulevées dans ces articles (dont il ne donne pas les références) la plus centrale est celle qui concerne « la fidélité de la traduction à la forme et au contenu ». ⁶² Sa première question est de savoir « s'il est possible de traduire un poème d'une langue dans une autre ». En répondant à cette question, il dément la définition de la traduction dans laquelle la fidélité se décrit, comme par évidence, comme le sème d'une identité entre les textes de langues différentes :

Est-il possible de traduire un poème d'une langue dans une autre ?
Non, ce n'est pas possible. Et pourquoi ? Tout simplement parce que *désir* par exemple signifie *vágy* en hongrois, que le mot français compte cinq lettres et a un son aigu, alors que le mot hongrois compte quatre lettres et a un son grave. Si je traduis de façon à ne laisser perdre aucune nuance, alors la traduction fera naître dans l'esprit du lecteur presque les mêmes idées que l'original, mais la coloration de ces idées sera différente, foncièrement différente puisqu'en effet les mots, dans ce poème, ne sont pas seulement les signes d'idées, ils sont aussi les signes sonores de valeurs musicales. Ce n'est pas qu'avec des idées que le poète entend ravir le lecteur, mais aussi – et au moins dans la même mesure – par sa sensibilité, avec des sons, des harmonies. La traduction correcte de *désir*, pour ce qui est du sens du moins est donc *vágy*, mais sa traduction musicale serait plutôt *vezér*

par exemple. Celui qui veut traduire des poèmes étrangers est pris entre tous ces feux, car il faut trouver d'une façon ou d'une autre un moyen de satisfaire aux deux exigences, musicale et intellectuelle. C'est la raison pour laquelle je souris souvent en entendant parler de la fidélité d'une traduction. À qui, à quoi est-elle fidèle ? Au dictionnaire ou à l'âme du poème ? Traduire est impossible, on ne peut que transplanter, réécrire.⁶³

Kosztolányi refuse d'assimiler la « traduction » à une simple identité appréhendable par des outils situés *en dehors de la langue*, ou encore à une équivalence réalisée et certifiée pour ainsi dire *à un niveau institutionnel*. Elle est au contraire décrite comme fondée sur l'actualisation de la relation entre le(s) texte(s) et le lecteur (et le traducteur aussi), et de ce point de vue donc comme possibilité recevable d'identification, comme mise en question de la *confiance du lecteur dans le traducteur*. Kosztolányi justifie avec la « matérialité » des langues, avec la différence d'une langue à l'autre de la relation signifiant–signifié, le fait que l'identification du texte original et de la traduction, ainsi que la perception de l'interférence des textes dépendent de l'interprète. Quand il envisage du point de vue du traducteur la question de la traduction, il justifie par là aussi le fait que la traduction ne peut être autre chose qu'une réécriture prenant en compte avec la même acuité les possibilités interprétatives du texte source et du texte cible. Il semblerait donc que la tâche du traducteur tienne à ces deux objectifs : d'un côté l'interprétation qu'il donne de son propre texte, de l'autre le fait qu'il révèle, dans sa traduction, des éléments qui permettront son intégration dans la littérature d'accueil. Il peut donc adapter son texte à la littérature cible. Dans ce cas la référence au texte original, le dialogue avec lui, peuvent avoir une présence renforcée dans le processus de l'interprétation. Les affirmations, métaphores et attributs liés à la traduction et au traducteur⁶⁴ découlent tous de la représentation que se fait Kosztolányi de ce dernier comme d'un écrivain ou d'un poète vivant dans la tradition littéraire du texte cible. Il pense que le traducteur ne se distingue des poètes non-traducteurs que parce que la situation de son travail entre plusieurs textes et plusieurs langues le met toujours au contact d'une dimension fictionnelle, alors que les poètes non-traducteurs peuvent encore puiser quelque chose à la « réalité » et avoir le choix entre mimésis et fiction.

Et puisque la nouvelle poésie a sauvé le poète de la nécessité de copier servilement la réalité, en lui donnant aussi le droit de choisir selon son sentiment et de mettre l'accent sur les détails qui lui semblent, à lui, importants, elle ne peut pas avoir asservi le traducteur. Lui aussi a reçu la possibilité d'agir librement avec le poème, en fonction de la matière de son inspiration. Le traducteur évolue donc lui aussi en toute indépendance entre les cercles. Afin de rester au plus près de l'esprit du texte, il ne lui est pas fidèle par crainte ou par contrainte. Il aime tellement le poème auquel il donne voix qu'il re-

çoit son enthousiasme et assez de courage pour lui donner une nouvelle forme.

Il est évident que toute traduction n'est qu'une convention, un compromis entre l'Idéal et la Réalité, une suite de compromissions, de résolutions les plus habiles possibles du problème posé, ou pour le dire autrement : une spirituelle escroquerie. Dans ce procès, c'est le traducteur qui est le juge. Lui qui sait qu'il n'existe pas de transcriptions totales, mais seulement partielles, il passe tout son temps à douter.⁶⁵

La discussion autour de la traduction de *The Raven* est la preuve la plus éclatante de l'emprise de la tradition d'une conception mimétique de la littérature. Tandis que pour Artúr Elek, le caractère documentaire de la biographie de l'auteur et de l'étude de Poe, *The Philosophy of Composition*, ainsi que l'interaction de l'œuvre et de la biographie ne font aucun doute, Kosztolányi, lui, ne croit pas à ces interdépendances.⁶⁶

Dans son essai intitulé *Baudelaire et Verhaeren*, Kosztolányi désigne la traduction comme une « unité analytique et synthétique », dans le sens où il est pour lui très clair qu'au cours de la traduction, les détails ne peuvent être appréciés que par rapport au tout, même si la correspondance parfaite des détails (de l'original et de la traduction) n'est pas un critère pour la réussite de l'ensemble, le seul critère étant qu'aucune partie ne puisse contredire le tout.⁶⁷ De nombreux textes théoriques, comme l'important article de Benjamin, *La tâche du traducteur*, décrivent le processus de traduction comme la relation du fragment au Tout, ou comme la *reconstitution* d'une unité défaite. C'est ce qui fait la parenté des pensées respectives de Kosztolányi et de Benjamin : ni l'un ni l'autre ne suppose que les parties (les morceaux du vase brisé) devraient être identiques, ils en soulignent au contraire la différence. Alors que de nombreux travaux, parmi lesquels ceux de Benjamin, renoncent même à la possibilité théorique que les parties puissent jamais recréer parfaitement l'original, il est clair pour Kosztolányi – et on peut même déduire de ses écrits que l'idée lui en est venue – que la possibilité de saisir le texte original comme une unité suppose elle-même une interprétation préalable.⁶⁸

La reprise insistante de la définition du traducteur en tant que poète et créateur à la fin de la préface écrite pour la deuxième édition des *Poètes modernes (Modern költők)* ne doit pas nous apparaître comme une répétition rhétorique et vide de sens, ni comme un étalage des sentiments de l'auteur. Kosztolányi y décrit les modes d'interprétation possibles du texte traduit et les modalités de sa relation au lecteur. Celui-ci peut interpréter le texte original et sa traduction, repérer leurs différences, se forger une opinion et décider si l'original et/ou la traduction sont de bons ou de mauvais poèmes, et il peut même prendre la mesure des dilemmes apparus au cours du travail de traduction. Mais *demander des comptes* au traducteur, le *contraindre* à telle ou telle lecture qu'il ne reconnaît pas ne font pas partie des compétences face au texte, que Kosztolányi reconnaît au lecteur de la traduction.

Ici [dans les traductions], l'inspiration ne consiste pas en une atmosphère évanescence dont le poète lui-même ne se souviendra plus après avoir écrit le poème et y avoir sauvegardé ce qui l'avait poussé à écrire. L'inspiration, dans le cas de la traduction, consiste en un poème original à partir duquel le poète traducteur écrira un autre poème. Je peux le suivre pas à pas sur le chemin de la création et observer ce à quoi il a renoncé dans la tâche qui lui incombait et ce qu'il en a accompli. Je peux vérifier – de façon plus évidente qu'en toute autre occasion – ce qui fait qu'un bon poème est bon et un mauvais poème mauvais. Je vois qu'à une nuance près des poèmes splendides peuvent être affaiblis, et de médiocres poèmes être relevés par la traduction. En effet, tel enchaînement de mots sera stimulant et surprenant dans une langue mais ne le sera pas ou plus dans une autre. Je pourrais aussi légitimement reprocher au poète de ce recueil d'avoir mis dans son livre des poèmes qui n'ont pas de sens pour notre poésie, et lui pourrait tout aussi légitimement se défendre en disant qu'un magnifique poème allemand lui a donné l'occasion d'en créer un nouveau. On ne peut pas reprocher au poète d'écrire sur le brin d'herbe plutôt que sur le chêne, sur la motte de terre plutôt que sur la montagne.⁶⁹

Cette citation montre aussi que le texte de Kosztolányi peut être rapproché de celui que Benjamin publia deux ans plus tard : en effet, chez notre auteur hongrois, le travail du traducteur se définit comme une *tâche*, et implique aussi, tout comme chez Benjamin, la renonciation à une partie de la tâche.

Au cœur de la conception de Kosztolányi sur la traduction se trouve donc l'idée que l'usage de la langue implique toujours un geste interprétatif, plus précisément que tel usage de la langue est toujours l'interprétation des mises en œuvre d'un autre utilisateur de la langue. Kosztolányi était donc très loin, en tant que traducteur et en tant que critique de traductions, de ce type d'attitude qu'un autre critique de l'époque prend pour typique et dont il parle ainsi : « Patthy a traduit les poèmes d'Ibsen avec cette dévotion érudite, avec cette modestie voulue qui ne peuvent autoriser au traducteur de se placer entre le poète et le lecteur ». ⁷⁰ Si l'on veut la décrire dans ses grandes lignes, la théorie hongroise de la traduction au XX^e siècle est caractérisée par ces deux approches. L'une (qui est celle du critique dont il vient d'être question) *interdit* au traducteur de se placer entre le texte original et le lecteur de la traduction. L'autre affirme au contraire que la traduction n'est pas possible autrement. Kosztolányi utilise cette même opposition dans son essai paru en 1928 et intitulé *Glossaire de la traduction et de la trahison (Ábécé a fordításról és ferdítésről)*, avec l'antinomie reproduction–création :

Créer ou copier ? La traduction est création et non reproduction. L'artiste a la même relation avec ce poème qu'il coule dans le nouveau moule de sa langue qu'avec sa propre vie dont il fixe les tressaillements dans ses propres poèmes. On peut dire que c'est l'œuvre

d'un autre poète. C'est de son âme, de sa propre âme qu'il doit y faire passer, sans quoi le poème ne prendra pas vie. Le traducteur laisse donc toujours la trace de sa personnalité. S'il s'efforce de l'effacer, c'est le poème qui en sera affaibli, son rythme qui sera perdu. Le rapport de la véritable traduction à l'original n'est pas comparable à celui de la peinture originale à la copie. Il correspond plutôt à celui de la peinture à l'objet qu'elle décrit : la peinture est plus fidèle, plus intègre, plus vraie que la photographie.⁷¹

Très instructif est le compte-rendu que donne Kosztolányi d'une anthologie de la littérature hongroise parue en allemand. Citant Novalis, il y désigne le traducteur comme le « poète du poète », et suivant toujours le grand auteur allemand, il y décrit trois modes de traduction :

C'est avec les mots de Novalis que je voudrais définir son travail [celui du traducteur de l'anthologie] : « La traduction – écrit le romantique allemand – est soit grammaticale, soit libre, soit mythique. Les traductions mythiques sont celles qui ont le plus de style. Elles ont purement et parfaitement le caractère des créations artistiques individuelles. Et ce ne sont pas de véritables créations artistiques qu'elles donnent, mais l'idéal même de celles-ci.

Les traductions grammaticales sont les traductions ordinaires. Elles demandent beaucoup d'instruction, mais qui concerne seulement les facultés reposant sur le bon sens.

Les traductions libres, s'il en existe vraiment, nécessitent les plus hautes aptitudes poétiques. Elles peuvent très facilement tomber dans le travesti, comme l'Homère iambique de Bürger, l'Homère de Pope et toutes les traductions françaises. Le véritable traducteur de ce type doit lui-même être l'artiste, et c'est à sa façon qu'il doit rendre l'idée de l'œuvre toute entière. Il doit être le poète du poète et faire entendre la parole de celui-ci selon son idée, et selon les siennes propres. »

Henrik Horvát est plus qu'un traducteur : il est le poète du poète.⁷²

Si cette citation est intéressante, ce n'est pas tant parce qu'elle permet de situer Kosztolányi comme traducteur dans un de ces trois types (Rába en fait un traducteur mythique, ce dont nous nous permettons de douter ici)⁷³. Elle mérite plutôt notre attention dans la mesure où il est parfaitement clair pour Kosztolányi aussi que les relations du traducteur au texte traduit ou à traduire peuvent varier et donner lieu à des relations intertextuelles entre originaux et traductions également très différentes. Ceci reviendrait à dire que nous attachons indifféremment le nom de « traduction » à des textes se fondant sur des rapports intertextuels totalement différents.

Árpád Tóth : le traducteur fidèle par excellence

Le renouvellement des questions de la théorie de la traduction dans le premier quart du XX^e siècle et la réévaluation de la réflexion théorique sur la traduction en fonction de la science littéraire moderne peuvent être rattachés principalement aux noms de Babits et de Kosztolányi, et en particulier à leurs travaux de traducteurs, ainsi qu'à leurs écrits respectifs qui se répondent en une sorte de dialogue, ce dont la critique de leur époque a déjà conscience. En 1924, Aladár Schöpflin décrit en ces termes l'œuvre de Babits : « c'est lui qui éleva l'art de la traduction, dans la littérature hongroise, à son plus haut degré de perfection ». ⁷⁴ Frigyes Karinthy s'exprime aussi de façon particulièrement élogieuse à propos des traductions de Kosztolányi :

Pour ce genre incomparablement exigeant et riche d'enseignements, Babits est à mon avis, avec une pureté classique, le représentant de l'option opposée à celle qu'illustra János Arany dans toute sa perfection, contre Vörösmarty par exemple. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard, puisque le monde des formes de Kosztolányi est plus proche de celui de Vörösmarty que de celui d'Arany. ⁷⁵

Ces écrits des années 1920–1930 qui rendaient compte du renouvellement du spectre de questions concernant la traduction mirent au jour de nouveaux résultats grâce aux travaux de trois créateurs. Était évoqué en général, en plus des noms de Kosztolányi et de Babits, celui d'Árpád Tóth, qui à eux trois, forment pour Gyula Illyés « la grande Trinité des traducteurs de *Nyugat* », ⁷⁶ dont le livre de György Rába s'emploie aussi à dresser un tableau des œuvres.

Tandis que la relation des traductions de Kosztolányi avec leurs originaux et ses conceptions de la traduction étaient le plus souvent discutées, les traductions d'Árpád Tóth semblaient conquérir plus facilement la reconnaissance des critiques. ⁷⁷ Ils voyaient en lui l'incarnation du modèle du « traducteur fidèle » ; comme le dit László Németh, « avec sa modeste objective de petit artisan, Árpád Tóth est le traducteur fidèle par excellence ». ⁷⁸ Gábor Oláh en parle aussi en ces termes :

Son extraordinaire maîtrise artistique des formes, sa magistrale pratique de la langue en font un de nos plus excellents traducteurs. À l'exception de Babits, je vois mal qui pourrait rivaliser avec lui dans la restitution de poètes étrangers. D'un certain point de vue d'ailleurs, il est même supérieur à Babits, car il est plus fidèle à l'original. ⁷⁹

C'est le recueil de traductions d'Árpád Tóth, *Les Fleurs immortelles* (*Örök virágok*), qui donne l'occasion à Babits, dans le texte mentionné plus haut, de rendre compte de l'essor de la littérature traduite et de faire le compte des avan-

cées réalisées au cours des quinze années précédentes. Pour Babits, en effet, « les sommets de la traduction hongroise touchent au ciel de l'Art, et le recueil de Tóth permet d'envisager, à travers la progression de l'un de nos plus éminents artistes, celle de la traduction poétique hongroise moderne ». ⁸⁰ Babits distingue deux époques dans l'œuvre d'Árpád Tóth. Il décrit la première comme celle de « livres incursions » et la compare à ses propres traductions poétiques antérieures (voir plus haut), parce qu'elle « correspond à une période au cours de laquelle la beauté de ses propres poèmes et l'enthousiasme dans ses choix des textes à traduire étaient plus importants que le rendu précis du ton de l'original ».

La nouvelle époque commence au moment où Tóth se pose explicitement comme objectif de traduire de la grande poésie, des « fleurs immortelles ».

Ce n'est pas seulement au profit de la versification qu'il peaufine ses traductions : il veut conquérir entièrement l'œuvre d'art étrangère, et ses scrupules pour parvenir à ce but définissent des principes rigoureux, ceux d'une fidélité parfaite à la forme et d'une traduction très précise de l'atmosphère. Ces pièces récentes sont de véritables modèles d'une traduction modeste et scrupuleuse. Mais il ne faut cependant pas croire que la personnalité du traducteur s'y manifeste moins. ⁸¹

Si Babits fait de la deuxième « époque » des traductions d'Árpád Tóth un modèle opposé à celui qu'offrent « certains de nos traducteurs ayant une réputation d'excellence », c'est « grâce à une fidélité savante à la forme et au contenu [...], à un soin ne négligeant pas le moindre détail, à l'application rigoureuse de ses principes et à sa discipline ». ⁸² Pour György Sárközi entre Babits, Lőrinc Szabó et Árpád Tóth, ce dernier « est traducteur au sens le plus absolu de ce terme : on pourrait presque dire qu'il est le maître sorcier de ce métier ». ⁸³ István Vas dit quant à lui : « Árpád Tóth est le plus fidèle de la garde des grands traducteurs de *Nyugat* ; il a approché Milton, Keats et même Albert Samain avec le respect d'un étudiant. » ⁸⁴ Et nous sommes encore loin d'avoir épuisé tous les superlatifs s'appliquant à ses traductions. Une anecdote raconte que Babits appela un jour la traduction d'Árpád Tóth de *l'Ode to the West Wind* de Shelley (*Óda a Nyugati szélhez*) le plus beau poème hongrois. Pour Aladár Schöpflin, la traduction commune de Babits et de Tóth du roman de Meredith *The Egoist* est « la plus parfaite et la plus artistique traduction hongroise en prose » qu'il ait jamais lue. ⁸⁵ Un autre critique considère la version élaborée par Árpád Tóth du poème de Rimbaud *Voyelles* (*Magánhangzók*) comme un événement dans l'histoire de la traduction. Ce critique s'exprime ainsi à propos de la traduction de László Kardos : « sa traduction des *Voyelles* fait bon poids bonne mesure, même avec celle qu'en a donné Árpád Tóth ». ⁸⁶ Il est aussi révélateur que Albert Gyergyai demande ainsi s'il « faut de meilleure explication au *Bateau ivre* de Rimbaud que la traduction par-

faite qu'en a donnée Árpád Tóth ». ⁸⁷ Nous devons bien sûr faire la part des excès de la rhétorique des essayistes dans ces déclarations, mais elles montrent particulièrement bien que la place qu'occupe Árpád Tóth dans l'histoire de la traduction ne lui revient pas grâce à ses écrits théoriques, mais presque exclusivement grâce à son œuvre de traducteur.

On ne peut d'ailleurs pas considérer comme arbitraire ou infondé ce positionnement de la critique : Árpád Tóth n'a pas d'écrits théoriques sur la traduction qui pourraient retenir sur eux l'attention en donnant à première vue les signes prometteurs d'un texte de grande portée. On peut y voir au moins quatre raisons, qui n'apparaissent véritablement que si l'on compare son œuvre à celle de Babits ou celle de Kosztolányi. L'une de ces raisons est que la dimension politique et publique de l'activité littéraire d'Árpád Tóth avait un rayonnement beaucoup plus faible que celle de ses deux contemporains. La seconde raison est que ni ses écrits ni ses activités ne furent pris dans le feu de discussions professionnelles ou politiques, comme le fut par exemple l'*Étude d'un poème* de Kosztolányi, sa traduction de *The Raven* ou le rôle qu'il joua dans la revue *Nouvelle génération* (*Új Nemzedék*), qui attirèrent l'attention sur lui. La troisième raison n'est pas indépendante des deux premières, au point qu'on hésite à la considérer comme une conséquence ou une cause de celles-ci. Je pense ici à ce sentiment minoritaire lié à l'exclusion et qui est peut-être une conséquence des conditions de vie assez misérables de Tóth. Elles l'ont en tous cas empêché de se comporter aux yeux du monde avec une conscience objective de son importance, avec cette conscience instinctive et lucide de son propre rôle qui caractérise en général les auteurs qui ont confiance en eux. Il a donc aussi manqué de la détermination que donnent ces dispositions d'esprit pour faire entendre sa voix et ses opinions. La quatrième raison qu'on peut évoquer n'est pas négligeable : c'est que presque tous ses textes tournant autour de la question de la traduction ont eu pour prétexte la critique de quelque traduction ou recueil de traduction en particulier, et que Tóth n'y examine que les problèmes de traduction soulevés par l'œuvre en question, exprimant par là une pensée difficile à généraliser.

Dans les rares endroits où Tóth, à l'occasion d'un texte précis, formule ses conceptions de la traduction, il fait cependant preuve de moins d'idéalisme et de partialité, et de plus de pratique que Babits dans certains de ses essais. Il est intéressant de constater que dans son article publié en 1914 à l'occasion de la première édition de l'anthologie de Kosztolányi *Les Poètes modernes*, Tóth, à la différence de Babits, tient Kosztolányi en grande estime et ne souhaite pas lui non plus interdire que la voix personnelle du traducteur soit reconnaissable dans les traductions :

[...] au lieu de cette perfection, du point de vue de l'histoire de la littérature, à laquelle pratiquement aucun traducteur ne pourrait prétendre, une perfection d'un autre genre s'offre au lecteur du recueil.

Elle n'en a pas moins de valeur et n'en appartient pas moins à l'histoire de la littérature. Cette perfection d'un autre genre provient des particularités d'écrivain caractéristiques du poète créateur, de Kosztolányi.⁸⁸

C'est en effet ainsi qu'il voit les choses : la présence de cette voix permet l'intégration du texte traduit dans la littérature de la langue cible, et donc une sorte de réconciliation du même et de l'autre. Selon Tóth en effet, les traductions contues dans le recueil permettent ainsi

au public de la jeune poésie hongroise qui adore le pathos moderne d'Ády, Babits, Oszkár Gellért, Milán Füst ou la richesse de la sensibilité d'Ernő Szép, Margit Kaffka, Sarolta Lányi, [...] de placer les créations de la poésie hongroise moderne dans la production poétique mondiale au rang distingué qui leur convient.⁸⁹

Il voit bien que les méthodes de traduction de Kosztolányi (qu'il considère comme « heureuses » et « originales ») peuvent être discutées, mais il leur reconnaît toute légitimité et considère la pratique kosztolányienne de la traduction comme une démarche à suivre parce qu'elle apporte, dit-il, *de la vie* dans les textes. Ce critère ou cet éloge selon lequel le texte traduit « vit » désigne finalement ce phénomène par lequel le texte pourra devenir une véritable œuvre d'art.

Dans la traduction de Babits de *La Tempête* de Shakespeare (*A vihar*), c'est aussi « le plaisir sans mélange d'une poésie magnifique » que Tóth apprécie avant tout. Comme pour le recueil de Kosztolányi, ce n'est pas seulement en tant que traduction, mais aussi en tant que texte en langue hongroise qu'il soumet la traduction à son regard d'interprète : parmi les mérites de la traduction il ne mentionne pas seulement la précision mot à mot, ou plutôt vers à vers, ni les couleurs singulières des récits des personnages. Il relève aussi ce qui « n'est pas spécifiquement un mérite de traducteur, mais un plaisir tout particulier à la lecture d'une belle traduction, à savoir le caractère tout « babitsien » de sa poésie », dont la qualité ne peut s'opposer aux intérêts de la traduction :

C'est principalement dans les parties rimées que l'on ressent cette qualité. Sans nuire à l'atmosphère du texte original ni à la fidélité de la traduction, la maîtrise des tours et des rimes nous rappelle les magnifiques poèmes lyriques de Babits.⁹⁰

La dernière phrase de l'article de Tóth est particulièrement intéressante puisqu'en renonçant à l'univocité de la structure syntaxique elle met en question la nécessité de s'en remettre à la notion de fidélité. Elle montre, en outre, une nouvelle fois qu'Árpád Tóth considérait le texte traduit au moins autant comme œuvre littéraire en hongrois que comme traduction : « Les sonorités si particulières et artistiques de la langue hongroise *dans un travail fidèle et admirable même pour une traduction* suscitent notre enthousiasme le plus sincère ».⁹¹

Il apparaît à la lecture de sa critique des *Plumes de Paon* de Babits et en revenant aussi à ses textes antérieurs, que les jugements de Tóth sur les traductions ne se forment pas seulement avec l'examen du texte en question : ils sont aussi l'aboutissement d'une réflexion propre sur les théories liées à la traduction. Son étude de la traduction de la *Tempête* transforme la prétention de Babits à une « traduction idéale », à la « perfection », en une conception plus pratique. Cette conception de Tóth n'est pas en contradiction avec celle de Babits mais elle en infléchit prudemment l'orientation, en montrant que le texte traduit peut être intégré à l'histoire de la littérature par l'intermédiaire du rôle du traducteur. Il serait autrement dit possible de lire dans le texte le rôle du traducteur du point de vue de la littérature d'accueil. De la même façon polie, Tóth montre dans sa critique des *Plumes de Paon* que l'attente la plus difficile à justifier dans la pensée de Babits est son refus théorique et inconditionnel qu'apparaisse dans le texte traduit la personnalité du traducteur. Par la même occasion, il met en évidence la contradiction qui existe entre la réflexion théorique de Babits et sa pratique de traducteur.⁹² Ce n'est pas un hasard si, en cherchant dans les critiques de Tóth les théories exprimées avec le plus de détermination et le plus de cohérence, nous rencontrons l'idée que la personnalité du traducteur imprime sa marque sur les traductions, ce qui en constitue indéniablement la spécificité. S'y ramène aussi, certes avec moins de force, l'idée que la réussite des traductions réside dans la combinaison du matériau imaginaire du poème original et des « valeurs d'une manière poétique singulière, d'une irréductible originalité ».⁹³

Le fait que la réflexion théorique d'Árpád Tóth sur la traduction ait suscité moins d'intérêt que celle de Babits ou de Kosztolányi s'explique aussi peut-être par le fait que ses essais ne sont pas dépourvus d'ambiguïtés. Le lecteur ne peut pas toujours décider avec certitude, dans les mots réfléchis et pondérés de l'auteur, si telle affirmation n'est pas en fait une dénégation, telle louange une condamnation. Si l'on observe d'ailleurs d'un peu plus près les traits fondamentaux des pensées exprimées par Tóth, on s'aperçoit qu'ils s'apparentent plus facilement aux conceptions de Kosztolányi qu'à la théorie de Babits.⁹⁴ On peut en même temps supposer, à la lecture de la correspondance de Tóth et de sa réponse adressée à Kosztolányi au sujet de son *Étude d'un poème* par exemple que, tandis qu'avec Babits on lit entre les lignes des textes cités plus haut une reconnaissance mutuelle sincère, l'éloge fait à Kosztolányi relève plutôt de la déférence obligatoire du critique. On peut même entendre, derrière les mots, un brin de moquerie.⁹⁵ Certaines remarques dans ses lettres en témoignent. Dans l'une d'elles par exemple, il demande à un ami de lui envoyer la traduction de Kosztolányi du poème de Baudelaire *Moesta et errabunda* ; il aimerait en effet éviter toute similitude, même par coïncidence, entre la traduction de Kosztolányi et la sienne.⁹⁶ Au moment de la discussion suscitée par l'*Étude d'un poème*, Tóth s'aventure tout de même à railler la position défendue par Kosztolányi :

Il fait beau, sur la promenade on aperçoit des jambes qui transparaissent sous la soie, une nouvelle poétesse en fleur dans les pages de Nyugat, et M. Kosztolányi a décidé que Goethe avait fort bien traduit en allemand son tout dernier poème, *Minden bérci tetőn mély csönd* [*Über allen Gipfeln ist Ruh*], et notamment la rime entre « fák bogára » [sur le noeud des arbres] et « nemsokára » [dans peu de temps], dans laquelle « l'espace et le temps se sont donné rendez-vous ». ⁹⁷

Dans ses articles, Árpád Tóth n'évoque même pas la possibilité de considérer la traduction, sous quelque angle qu'on la regarde, comme identique à son original, pas plus que l'idée que l'objectif de la traduction soit d'atteindre au plus haut degré de ressemblance possible. C'est ce qu'il exprime avec une densité toute aphoristique dans la préface à sa traduction de la *Ballade du baigne de Reading* (*Readingi fegyház balladája*) : ⁹⁸ « Toute traduction est un écho partiel des musiques éternelles ». ⁹⁹ Dans sa préface au recueil des *Fleurs immortelles* par contre, on comprend l'importance décisive que revêt selon Tóth, du point de vue du texte traduit, la vision qu'avait le traducteur au cours de son travail du texte en question, du poète traduit ou de la littérature d'accueil.

Lőrinc Szabó qui sait tout traduire

Le début de la carrière de la quatrième grande figure de traducteur de l'époque, celle de Lőrinc Szabó, correspond presque parfaitement au moment où le renouveau de la poésie et de la traduction du début du XX^e siècle devient sensible. Son apparition comme poète et comme traducteur arrive donc au moment où cette « nouvelle voix » que le début du XX^e siècle n'avait pu qu'appeler de ses vœux se faisait de mieux en mieux entendre, devenant même le point de départ des phénomènes nouveaux qui se produisent alors dans la littérature hongroise. Dès ses premières traductions et son premier recueil de poèmes, la critique littéraire salue en Lőrinc Szabó une « comète », un poète à la technique formelle pleine de virtuosité et d'un style aisé. Szabó publia son premier recueil en 1920, à l'âge de vingt ans. C'était la version hongroise des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire, qui avait été relue par Babits avant publication. La même année il publia ses traductions d'Omar Khayyam (élaborées d'après la version de Fitzgerald) ainsi que celles du cycle des *Filles* de Verlaine. En 1921, c'est avec ses traductions des sonnets de Shakespeare, avec celles de Coleridge et de Stifter qu'il fit parler de lui, et en 1922 paraît son premier recueil de poèmes original. Le temps que paraisse, en 1923, la traduction des *Fleurs du Mal* à laquelle sont attachés les noms d'Árpád Tóth, de Mihály Babits et de Lőrinc Szabó, ce dernier a déjà derrière lui des traductions réussies d'œuvres si prestigieuses qu'il accède d'un seul coup à un statut d'égalité avec la génération des grands traducteurs dont il devient un pair sur lequel tous les

espoirs se fondent. Déjà en 1920, Babits le nomme son « éminent ami-traducteur »¹⁰⁰ dans les colonnes de *Nyugat*. Pour László Németh, Szabó

commence sa carrière en sachant déjà tout traduire. Il possède son métier avec une facilité dangereuse. Cette virtuosité toute prête que reçoit le poète peut en effet constituer une menace pour lui. Une telle facilité ne serait pas dangereuse s'il n'était qu'un virtuose, un enfant prodige. Mais il est un poète à l'intérieur duquel mûrit l'expérience grave de la création poétique, tel un noyau solidifiant lentement. Le prodige sachant tout faire coupe court à cette gestation du poète. L'esprit qui se forme peu à peu est poussé avant l'heure dans une position déterminée de littérateur porté sur la théorie, au fait de la littérature mondiale et ne se percevant lui-même qu'au travers d'analogies historiques, ne progressant qu'en direction de conclusions théoriques.¹⁰¹

Tant à cause de ses œuvres poétiques que de ses traductions, Albert Gyergyai ressent quant à lui que Szabó « n'est pas seulement le représentant le plus instruit, mais qu'il est aussi le plus profond des poètes qui succèdent, et pas uniquement dans le temps, à Babits ».¹⁰² Lőrinc Szabó fait donc partie de cette génération des grands traducteurs de *Nyugat*. Il serait insuffisant d'évoquer seulement sa participation à l'élaboration des traductions les plus importantes. Il est aussi celui qui se soucia de la transmission des œuvres après la mort des plus âgés de ceux qui avaient collaboré à leur traduction, en veillant notamment à ce qu'elles reçoivent de nouveaux éclairages grâce à des corrections. Il est, avec Árpád Tóth, le traducteur qui travailla le plus à ses traductions, en ce sens que, révisant et corrigeant à chaque nouvelle édition les textes qui devaient être publiés plusieurs fois, la majeure partie de ses textes paraissait, dans les nouvelles éditions, avec des modifications importantes.

Ses études écrites sur la traduction ou à propos de quelque traduction particulière laissent deviner qu'il élabore en partie sa pensée en s'appropriant les événements théoriques et la littérature des deux premières décennies du XX^e siècle. On découvre par conséquent dans ces écrits que son objectif n'est pas tellement de rechercher et de définir une nouvelle identité artistique ou de nouvelles voies possibles, comme ce fut par exemple le cas de Babits et de Kosztolányi, mais bien plutôt de découvrir et de transmettre, parmi les modes d'interprétation et les méthodes s'offrant à lui, les éléments sur lesquels fonder une tradition. C'est ainsi qu'il peut, en 1922, décrire en ces termes le rôle de Baudelaire dans la littérature hongroise : « le grand maître français fut, avec beaucoup d'autres, l'une des sources spirituelles de tous les traducteurs »,¹⁰³ au nombre desquels il se compte d'ailleurs. C'est aussi de cette façon qu'il lit les traductions de Goethe par Babits et celles de Wilde par Árpád Tóth. Il est déjà en position de résumer la « théorie de la traduction » de Babits :

Le trait le plus caractéristique de la théorie de la traduction de Babits est qu'il sait ce qui est important, sur quoi est mis l'accent, ce qu'est l'essentiel, et que son art est capable de restituer le plus exactement possible. C'est de cela que dépend la préservation du style original des œuvres traduites.

Peut-être compare-t-il les traductions de la fin du XIX^e siècle avec celles des deux premières décennies du XX^e siècle, peut-être a-t-il en tête les écrits théoriques de Babits et de Kosztolányi sur la traduction lorsqu'il écrit ainsi :

Bien traduire ! Une bonne traduction ne réclame pas seulement une bonne technique. Des traductions qui sonnent extraordinairement bien et ont des rimes parfaites peuvent être, certes non pas mauvaises, mais fausses. La technique ne se réduit pas en effet aux iambes et aux rimes, elle consiste à donner forme, à écrire chaque mot à la seule place qui lui convient. Or dans la traduction cela implique, au-delà d'une pratique parfaite et sûre du matériau sonore, de savoir décider si tel mot convient à ce poète, à ce poème en particulier.¹⁰⁴

Dans l'examen des traductions, il accorde plus d'attention au texte hongrois. L'introduction à l'original et son interprétation, ainsi que la présentation de son contexte lui demandent en effet moins de travail qu'à ses prédécesseurs. Ce n'est pas seulement en le comparant à son original qu'il examine le texte traduit, mais aussi en tant que poème hongrois. L'« intention »¹⁰⁵ de l'auteur original et le point de vue des potentialités du texte hongrois sont également présents et étroitement impliqués dans son attitude de critique de traductions. De là vient qu'il peut à la fois penser d'une traduction qu'elle est un magnifique poème hongrois et que le style choisi par le traducteur ne convient pas à l'œuvre originale. Pour Szabó, l'une des plus importantes originalités de *La Ballade du baigneur de Reading* est « l'extrême simplicité de son ton ». Voici donc comment il juge la traduction qu'en a fait Árpád Tóth :

On peut partager l'enthousiasme pour la version hongroise de « *La Ballade du baigneur de Reading* » et en dire tout le bien possible, mais en aucun cas on y trouve cette « musique dépouillée des mots simples ». La traduction de Tóth est plutôt une musique aux accents graves et riches de mots simples et de mots solennels.

Mais il poursuit ainsi :

Toutes ces remarques ne touchent pas, même de loin, à ce texte pris comme un poème hongrois. Elles sont même plutôt un éloge de l'art remarquable de Tóth. Il a en effet accompli sa tâche et résolu les difficultés auxquelles il s'était de lui-même confronté, pour donner de la ballade la plus belle traduction qui soit. Avec au moins plus de simplicité et moins de couleurs. [...] La traduction dans son ensemble est un travail remarquable.¹⁰⁶

Szabó tente de dépasser l'exigence de ressemblance au niveau des sons que les théories antérieures attendaient de la traduction. Il insiste sur le fait qu'« il s'agit là d'un domaine où la vérité ne s'arrête pas à des bornes bien définies ». En effet, selon lui, « il n'existe pas de traductions qui pourraient également plaire à tout le monde : dans le poème telle personne s'est imaginé ou a ressenti ceci, et telle autre cela, et c'est peut-être justement *ceci* ou *cela* qu'on n'y retrouvera pas ».¹⁰⁷

L'influence de la théorie de Babits se fait ressentir, lorsque Szabó parle d'un traducteur convenant « le plus idéalement » à tel ou tel auteur.¹⁰⁸ Il n'est pas très loin de la pensée de Kosztolányi non plus, quand il affirme que « l'essence [du texte original] est autant le contenu que la forme, l'atmosphère, la musique de la langue, et en un mot tout ce qui sépare la poésie de la prose et l'art des productions intellectuelles ».¹⁰⁹ La définition qu'il donne du traducteur fait référence à la préface de la seconde édition des *Poètes modernes* (*Modern költők*) de Kosztolányi :

Tant qu'ils lisent les chefs-d'œuvre étrangers, qu'ils les analysent et en recherchent le sens avec de louables efforts, les traducteurs ne sont pas des traducteurs, mais des littérateurs, des critiques, des esthètes. Ils ne deviennent traducteurs qu'au-delà de la compréhension, au moment où ils mettent de côté l'autre langue pour commencer à créer, à donner forme à partir de la matière de leur propre langue. Pour le traducteur la compréhension n'est pas un but mais un outil, et son travail commence là où celui du professeur de langue s'arrête. Le traducteur idéal est un poète qui trouve de temps à autre l'inspiration créatrice dans des œuvres existantes. Pour comprendre le texte étranger, il suffit d'être professeur ; pour faire usage de sa propre langue, il faut être artiste.¹¹⁰

Dans son article sur les traductions poétiques d'Árpád Tóth, il décrit le rôle des traductions dans la littérature d'accueil. Il considère que les recueils de traduction font partie de la littérature hongroise tout autant que les œuvres nées en hongrois, et il insiste sur le fait qu'« au sein de la culture nationale, leur influence sur le progrès, sur l'enrichissement de la nouvelle génération de poètes est la même que s'il s'agissait de poèmes originaux ». Il va jusqu'à soutenir que ce n'est pas seulement ou pas prioritairement à l'auteur original qu'on doit ce que le lecteur trouve dans le texte traduit, mais à celui qui a créé le texte dans sa langue, c'est-à-dire au traducteur. Voici ce que Szabó écrit sur les traductions d'Árpád Tóth :

Et s'il est vrai que certains poèmes étrangers nous plaisent mieux dans l'interprétation d'un autre, je ne peux pour ma part jamais oublier totalement les solutions trouvées par Árpád Tóth. C'est comme s'il était un chef d'orchestre pour le poète disparu, le chef d'orchestre de nos mots hongrois. Je perçois et apprécie dans l'œuvre la singularité de sa représentation, de son interprétation. Et naturellement seul un traducteur dont le talent poétique est aussi remarquable pourra recevoir de nous autres lecteurs un tel accueil.¹¹¹

À quoi bon la fidélité – ou un coup d’œil sur la postérité des grands traducteurs de *Nyugat*

Après un tour d’horizon de l’histoire de la traduction du premier tiers du XX^e siècle, on peut dire que cette conception désignant la fidélité à la forme et au fond comme critère principal et règle universelle de l’élaboration des traductions et du jugement des textes traduits ne peut pas être considérée sans ambiguïté comme l’héritage spirituel et la plus importante des grandes avancées des auteurs de *Nyugat*, dont l’influence se ressent jusqu’à aujourd’hui. On ne peut pas nier en même temps que les perspectives traductives de l’époque de *Nyugat* contenaient en elles-mêmes la possibilité d’une telle interprétation. Nous pouvons risquer ici l’hypothèse qu’une telle analyse de l’époque de *Nyugat* est réductrice et décrit moins les conceptions littéraires de l’époque en question que la culture littéraire orientée par l’idéologie sociale et politique de l’époque même qui produit cette analyse, c’est-à-dire celle qui, au-delà de la période 1945–1989, va des années 1940 aux années 1990.

Chercher à définir pourquoi il semblait aussi évident et rassurant pour la réception d’enfermer dans des limites aussi étroites la question de la traduction dépasserait le cadre de la présente étude. Il nous faudrait à l’évidence énumérer des raisons qui ne touchent pas exclusivement au domaine de la traduction mais qui, bien au-delà, se fondent sur une détermination ontologique de l’interprétation et de l’usage de la langue. On s’approche de cette idée en disant que le fonctionnement de la langue et de l’interprétation est finalement impossible à contrôler pour un individu ou un pouvoir autre que l’actuel interprète ou utilisateur de la langue. Tout système (politique) refusant d’assumer ce risque compense en s’efforçant d’attacher étroitement l’un à l’autre le signifiant et le signifié, avant même qu’ils n’entrent dans le libre jeu d’une situation de communication. De ce point de vue, une conception de la langue impliquant l’unité solide du signifiant et du signifié et l’indéfectibilité de leur lien peut sembler beaucoup moins risquée qu’une conception de la langue qui fait sa place au libre jeu du signifiant. C’est peut-être en partie à cause de cela que dans la seconde moitié du XX^e siècle, l’histoire de la littérature hongroise qui étudie *Nyugat* en opposant les conceptions respectives de la littérature et de la langue de Babits et de Kosztolányi a souvent décrit l’époque en les plaçant l’un au-dessus de l’autre. Ce n’est que dans les années 1990 que les spécialistes commencèrent à discuter la primauté de Babits et sa supériorité, de même que la possibilité ou la nécessité d’établir une hiérarchie entre eux.¹¹²

La réception et l’évaluation systématique de *Nyugat* appartient donc à la seconde moitié du XX^e siècle, c’est-à-dire à l’époque de l’épanouissement d’une idéologie revenue de l’idée de l’interdépendance étroite de l’usage de la langue et de l’existence de la langue et de la pensée, pour favoriser au contraire une concep-

tion linguistique dépassée, reposant sur l'affirmation de sens prédéterminés. Ce mouvement allait donc à l'inverse des littératures anglaise, allemande et française qui, à travers le développement de cette idée, ont fait à ce moment leur « tournant linguistique ». ¹¹³ Les conceptions linguistiques de plusieurs des auteurs de *Nyugat*, et principalement certaines des idées formulées par Kosztolányi et même par Babits s'apparentent à celles du tournant linguistique. Mais cette conception de la langue tomba en contradiction, à partir de 1945, avec l'idéologie de l'époque, puisque elle allait en effet à l'encontre de l'idéal de « la grande communauté intellectuelle des peuples ». Il faut donc signaler que l'affirmation selon laquelle le tournant linguistique n'eut pas lieu dans la littérature hongroise et que seule la science littéraire des années 1990 combla cette lacune en faisant connaître et en publiant des textes théoriques, n'est juste qu'avec cette restriction que la littérature hongroise avait connu les débuts de ce changement dans les trois premières décennies du XX^e siècle.

Comme nous l'avons vu, certaines idées de Kosztolányi et de Babits sont comparables à celles exprimées dans le texte de Benjamin *La tâche du traducteur*. Ce fait est à souligner parce qu'il montre que l'histoire littéraire hongroise du XX^e siècle ne prend pas suffisamment en compte le fait que la littérature hongroise à certaines époques et sur certaines questions, aurait pu intervenir simultanément dans le dialogue des littératures d'autres langues. La raison pour laquelle ce dialogue n'eut finalement pas lieu est certainement autre que le décalage des centres d'intérêt. Mais la simultanéité – le fait qu'une certaine littérature progresse sur le même rythme et sur les traces d'une autre littérature plus grande ou plus reconnue – n'est pas un critère ou un indice de valeur en littérature, et la différence dans les évolutions n'exclut pas la possibilité d'un dialogue ni celle de l'ouverture aux lecteurs étrangers.

Afin de comprendre pourquoi l'histoire de la littérature hongroise d'après 1945 a interprété de façon si réductrice le rôle de *Nyugat*, de se représenter les racines de la pensée théorique sur la traduction hongroise au début du XXI^e siècle, de repérer les sources du discours anachronique sur les questions de traduction, et la raison pour laquelle la théorie de la traduction du XIX^e siècle et de l'époque précédente passent au second plan derrière celle de la période commençant avec *Nyugat*, nous devons examiner plus particulièrement deux facteurs. Le premier est la façon dont les auteurs de *Nyugat* analysent l'histoire de la traduction et les conceptions littéraires du XIX^e siècle. Le second apparaît en esquissant les grandes lignes de la théorie de la traduction de la seconde moitié du XX^e siècle à l'arrière plan des perspectives littéraires de l'époque.

La théorie traductive du XIX^e siècle vue par les grands traducteurs de *Nyugat*

Bien que la plupart des thèses et des questions sur la traduction des auteurs de *Nyugat* soient en quelque sorte l'héritage des clichés séculaires de l'histoire des théories traductives en Hongrie, et qu'il serait donc exagéré de dire que le processus des influences s'arrête ou est suspendu au début du XX^e siècle tant dans les domaines de la poésie que de la traduction ou de la théorie de la traduction dans la littérature hongroise, il faut tout de même attirer l'attention sur le fait qu'en ce début de siècle on ne trouve, dans l'histoire hongroise de la traduction, aucun texte théorique qui pourrait lui servir de fil conducteur. C'est l'idée que formule Lajos Hatvany dans son étude intitulée *Flair et goût* parue la première année de *Nyugat* :

Il n'est pas exclu (mais peu probable tout de même) que la littérature hongroise se régénère grâce à des événements de son passé. Mais ne me parlez pas de toute son histoire : les oraisons funèbres, les *Jérémiades*, l'épopée de Zrínyi ou les chansons kouroutzs, la perruque poudrée de Bessenyei et Kazinczy, la gourde en peau de poulain de Csokonai, les plis de la toge pittoresque de Berzsenyi, la façon dont Petőfi a pathétiquement déclamé ou les paroles rêveuses d'Arany..., ne les citez pas tous. Montrez-moi plutôt *un seul homme, une seule période, une grandeur ou un excentrique* dans lequel ou chez qui l'artiste pourrait trouver l'inspiration.

J'ai peur que cela ne soit trop difficile !

Il me semble que nous vivons une époque qui ressemble à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, où il n'y a rien à chercher chez soi et où il faut aller chez les voisins. Mais que faire si toute l'Europe est notre voisine ! Il faut tout de même reconnaître qu'il y a Ibsen (ou peut-être il y avait ?), qu'il y a Verlaine et Maeterlinck, Hauptmann et Wedekind, D'Annunzio et Hofmannsthal.¹¹⁴

Il n'est donc pas étonnant que, si l'on trouve quelque continuité avec les premières décennies de *Nyugat* dans l'histoire de *la théorie traductive* en Hongrie, ce soit avec la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, plutôt qu'avec les quatre-vingts ans qui précèdent directement *Nyugat*. La mise au premier plan du texte traduit et sa prise en compte à partir des aspects de la langue, de la littérature et de la conception de l'art (de la littérarité) de la littérature d'accueil, la description de l'interaction entre la pensée et la langue dans le but de décrire les cadres de la liberté du traducteur, tels sont les aspects qui rapprochent les deux périodes, même si la ressemblance des préjugés et la divergence des expériences historiques, des traditions littéraires et de la conception de la langue aboutissent à des réponses dissemblables. L'une des critiques de Babits rappelle par exemple l'étude de Rájnis sur la « traduction esclave » (acceptable), « traduction commune » (médiocre) et « traduction remarquable » (excellente) :

Les deux traductions sont le fruit d'un travail très respectable, appliqué et habile, fidèle du point de vue de la forme. Celle de Tasse est soigneuse et exacte du point de vue du contenu, ce dont je ne peux pas juger pour la seconde. Les deux se lisent aisément, leur versification n'est pas mauvaise – mais ni l'une ni l'autre ne peut être dite artistique.¹¹⁵

Ce n'est sans doute pas un hasard si Babits s'en réfère par deux fois à Kazinczy lorsqu'il constate que

la traduction oblige la pensée d'un peuple à emprunter de nouveaux canaux, alors qu'elle n'avait jamais emprunté que les couloirs habituels de sa langue et ne soupçonnait même pas qu'il pouvait exister autre chose. Kazinczy a très bien ressenti cela et les « Hongrois de souche » qui étaient (et sont d'ailleurs toujours) opposés aux idéaux pourtant triomphants de Kazinczy font obstacle à l'enrichissement de notre pensée.¹¹⁶

Ces phrases montrent la contradiction qui existe entre la réflexion de Babits et de ceux qu'il appelle les « Hongrois de souche ». On peut voir une légère allusion aux traducteurs des XVI–XVII^e siècles dans les phrases par lesquelles Babits termine la préface au recueil paru en 1933 d'*Amor Sanctus* :

L'original latin facilement compréhensible donne au lecteur la possibilité de contrôler par lui-même les passages où la traduction n'a pas été littérale, préférant une fidélité d'ordre poétique. C'est pourquoi nous demandons au lecteur qu'il prenne en considération avant tout dans ce livre le véritable texte latin. La traduction ne prétend qu'à être une aide modeste à la compréhension du contenu et de la forme du texte latin.¹¹⁷

Dans le premier quart du XX^e siècle, lorsque la traduction se lance à la recherche de ses fondements, tant sur le plan de sa pratique que de ses implications théoriques, c'est d'abord dans les œuvres respectives de Kazinczy et d'Arany qu'elle trouve ces points nodaux susceptibles de donner une orientation à la réflexion sur la traduction. Alors que l'œuvre de Kazinczy montre la nécessité de s'inspirer consciemment et en toute cohérence des acquis de la littérature mondiale et donne l'exemple d'une conscience littéraire et d'une exigence théorique, celle d'Arany, à travers sa pratique de traducteur, constitue une réalisation parfaite, *un absolu de la littérarité*, qui est l'héritage de l'époque d'après *Nyugat*. L'œuvre de Kazinczy donne un exemple idéal de la symbiose possible de la littérature et de la langue hongroises avec des littératures et des langues étrangères ; sa figure apparaît comme le symbole de la possibilité de telles convergences. C'est l'initiateur conscient de l'intégration de la littérature hongroise à la littérature mondiale que Babits salue en lui quand il écrit de lui :

Il représente chez nous cette famille d'esprit qui, même dispersée parmi les petites nations, symbolise la conscience d'une seule et même littérature mondiale. Sans cette conscience, d'ailleurs, cette unité n'existerait guère. C'est en quoi consiste la signification universelle de Kazinczy : il a ajouté un nouveau chapitre à la littérature mondiale en annonçant en pleine conscience et avec les aspirations les plus graves l'entrée dans la communauté d'une littérature nouvellement née ou en voie de renaître. Il fut la conscience vivante de notre littérature dans la littérature mondiale...

En effet, les poètes de l'entourage de Kazinczy – *ut quisque grandior* – sont tous conscients de leur participation à la littérature mondiale, et cette conscience trouve son expression dans leur culture générale aussi bien que dans leurs formes et leurs idées.¹¹⁸

Kosztolányi, pour qui Kazinczy est celui qui « nous a pratiquement tout appris », « la foi et l'enthousiasme attachés à nos plumes », « la dimension littéraire, le goût littéraire et la conscience littéraire », juge en ces termes l'œuvre traductrice de Kazinczy : « De la même façon qu'il insistait sur ce point, lui-même s'efforçait, en tant que traducteur *d'être aussi et toujours un « Artiste », qui interprète le texte avec sa propre atmosphère, ses propres nuances* ». ¹¹⁹ Quelques années plus tard dans un autre texte, Kosztolányi montre avec encore plus de force la direction coïncidente que prennent ses propres représentations de la traduction, en s'exprimant en ces termes à propos de Kazinczy :

Pour lui, la traduction n'est pas une sorte de lubie sans conséquence. Ce qu'il a toujours pris en considération, dans les langues et les esprits de l'étranger, ce sont sa langue maternelle et l'esprit de son peuple. Nous ne voyons d'ailleurs jamais notre propre visage, sauf dans un objet étranger, dans le miroir. [...] La langue étrangère n'est autre qu'une matière d'expérimentation, certes somptueuse, pour le traducteur. Son travail est un exercice de style. Puisqu'il n'est pas soumis à l'objet en soi, il peut rester artiste jusqu'au bout, l'artiste de l'expression, et il peut se livrer à toutes les expériences possibles avec les mots, tout comme le savant qui provoque des orages, le tonnerre et la foudre dans ses éprouvettes.¹²⁰

« On n'a jamais traduit autant depuis l'époque de Kazinczy, et jamais depuis ce temps la traduction n'a été aussi profitable à la littérature » – dit en 1931 László Németh faisant le parallèle entre la période allant de 1908 à 1930 et celle de Kazinczy.¹²¹ Si le niveau des traductions d'Arany sont un défi pour Babits,¹²² Árpád Tóth essaie, en exaltant les « exploits » de Babits dans ses traductions de *La Tempête*, de faire reconnaître qu'ils sont à la hauteur de ceux réalisés par le maître.¹²³ Móricz prétend en 1930, dans son appréciation des nouvelles traductions de Shakespeare, découvrir le lien entre les traducteurs de Shakespeare du XIX^e siècle (Vörösmarty, Petőfi, Arany) et ses nouveaux traducteurs (Babits et Kosztolányi),

dans le fait qu'ils s'efforcent de créer à la perfection des œuvres comparables aux œuvres originales de Shakespeare :

Le fait que nous recevions aujourd'hui des traductions parfaites de Shakespeare de la part de Babits et de Kosztolányi revêt tout de même une importance symbolique. Je n'ai vraiment compris Shakespeare dans toute sa dimension que le jour où Babits nous a lu pour la première fois sa traduction de *La Tempête*. Ces deux traductions sont, me semble-t-il, au même niveau que l'original. Je pense d'ailleurs que personne ne peut traduire la totalité de Shakespeare. Chacun traduit selon sa personnalité les pièces qui lui correspondent le mieux. Vörösmarty, Petőfi, Arany, Babits et Kosztolányi l'ont déjà fait à la perfection. Grâce à eux et par l'intermédiaire du seul texte hongrois, nous pouvons nous former une image exacte du grand dramaturge qui a transmis à lui seul et pour trois cents ans la mentalité de l'homme passée par le filtre de la Réforme.¹²⁴

On ne sera donc pas surpris que Babits, à la suite de Kazinczy (et d'Arany), donne toute sa légitimité (y compris sur le plan de la théorie du XX^e siècle) à la solution qui consiste à donner la possibilité à une nouvelle traduction de reprendre les solutions particulièrement bonnes de traductions antérieures. Il l'exprime le plus explicitement dans *La traduction de Shakespeare*, texte qui résume ses conceptions de la traduction, et dans lequel il rend compte de cette même représentation selon laquelle « on archaïse légèrement les passages écrits en langue ancienne – par exemple les paroles de Gower dans *Périkès* – à la façon d'Arany pour les intermèdes d'*Hamlet* ». ¹²⁵

Selon Babits, toute nouvelle création doit reconnaître et absorber en elle le passé :

Il est absolument vrai que l'âme humaine (que l'art exprime) change en permanence, et apparaît à chaque instant comme totalement nouvelle. Mais le secret de ce renouvellement est justement que le passé tout entier occupe le présent, que le présent est la somme de tous les temps passés, et la raison pour laquelle il diffère de toutes les étapes précédentes est qu'il n'y avait jamais eu autant de passés. Qui veut faire venir au monde une nouvelle âme doit d'abord avoir connu toutes celles qui l'auront précédée, de la même façon que pour franchir une nouvelle marche de l'escalier, nous avons d'abord monté toutes les précédentes. C'est la définition de la palingénésie littéraire. Ce n'est pas avec des bonds oublieux qu'on accède au neuf, comme c'est le cas de la matière sans mémoire, précisément parce que tout y recommence à chaque instant, et demeure dans une éternelle répétition du même. On devrait pouvoir prendre la mesure de la vie – et de la vie littéraire aussi – avec celle de la mémoire. ¹²⁶

L'idée que la traduction s'approche de la perfection au travers des versions successives, grâce à l'accumulation des valeurs du passé a déjà été exprimée à la toute fin du XVIII^e siècle. Dans la préface à sa traduction de Milton, Sándor Bessenyei demande ainsi :

qui sait si, dans un demi-siècle peut-être, il ne sortira pas de cette imparfaite traduction un parfait Phénix Hongrois pour Milton, si des Esprits Hongrois plus forts que le mien ne rassembleront pas sur leurs métiers des fragments de mon fruste travail ?¹²⁷

Pour Babits, chaque étape du passé – qu'elle ait ou non pu créer quelque chose de durable – est le résultat d'une nécessaire évolution. Le devoir du présent n'est donc pas de faire la preuve de sa supériorité, en allant contre ses antécédents, mais tout au contraire d'aller plus loin en travaillant l'ancien comme un héritage du passé, en s'appuyant sur lui. Le passé – sous cet éclairage – occupe donc nécessairement le présent, et celui-ci a donc toujours la priorité, au sens où nous pouvons y voir l'étape la plus haute d'un développement. Mais d'où vient que nous avons néanmoins l'impression que Babits et ses contemporains n'ont pas réellement pris en compte l'histoire de la traduction de la première moitié du XIX^e siècle et des époques précédentes, ou plutôt qu'ils l'ont limitée à quelques extraits des œuvres d'Arany et de Kazinczy seulement ? Est-ce parce que la majorité des traductions qui ont vu le jour avant Arany sortait du cadre des œuvres littéraires ? Il ne fait pas de doute que la connaissance et l'intérêt littéraires de Babits étaient très larges, mais peut-être que l'étendue historique de sa réflexion sur la théorie de la traduction n'en relevait pas ? Est-ce parce qu'on ne considérait comme antécédent du présent, révélé par l'accumulation nécessaire du passé, que ce qui présentait un accord, une similitude de positions entre le passé et le présent, en ignorant les expériences ratées ou les points de vue contradictoires survenus dans les périodes ultérieures ?

Tout ce qui est sûr est que la prise en compte de l'héritage du XIX^e siècle était loin d'être évidente dans les deux premières décennies de *Nyugat*. Dans les colonnes de la revue parurent plusieurs articles qui ne se contentaient pas de juger les conceptions de la traduction et de la langue du XIX^e siècle (principalement celles auxquelles étaient attachés les noms de Kazinczy et d'Arany), mais qui s'efforçaient, les analysant en tant que tradition vivante, de les démentir – sans doute dans le but de faire reconnaître la validité de leurs propres conceptions. En 1910, dans son article intitulé *La langue hongroise existe-t-elle ? (Van-e magyar nyelv ?)*, Ady – qui est peut-être un de ces « Hongrois de souche » évoqués par Babits – accuse Kazinczy et Arany de n'avoir pas fait progresser, mais bien plutôt affaibli la langue hongroise :

Tout cela commença au moment où Kazinczy et ses amis jetèrent aux orties une langue magnifique, alors même qu'ils voulaient la corri-

ger, en vertu d'on ne sait quelle « mission ». Le mal et la raison du mal étaient doubles : au moment où les concepts arrivèrent soudain d'Occident les Hongrois qu'on pouvait dire intelligents ne connaissaient pourtant pas leur propre langue. Il est vrai, certes, que Csokonai la connaissait, mais c'était un hasard et en dehors de lui, que nous regardions Vörösmarty ou même Arany, toutes les mises en langue poétiques n'étaient que de jolis petits jeux. [...]

Nous avons bien essayé, les « kurucz » en premier, puis Balassa et son cercle, Csokonai et puis moi-même, de reprendre d'anciens mots en Transylvanie et à la Bible de Gáspár Károlyi souvent fautive mais bien hongroise, contre les concepts nouveaux-venus. Nous avons autant de mots que Shakespeare en avait, mais il n'aurait pas fallu baffouer encore une fois *notre langue dont tous les défenseurs déclarés depuis quatre-vingts ans sont en fait les bourreaux*.¹²⁸

Dans un numéro ultérieur de la revue, Ady revient encore une fois sur le même sujet pour renforcer son propos :

Ce que je n'ai pas écrit assez courageusement la dernière fois c'est que si notre belle et bonne langue hongroise s'est perdue, c'est parce que dans les périodes troublées ceux qui prirent sa défense ne pouvaient pas connaître le hongrois. Ni les écrivains appartenant à la garde royale de Marie-Thérèse [testőrírók], ni Kazinczy, ni ceux qui vinrent après lui ne la connaissaient, parce que leur culture était étrangère, et que ces messieurs qui se disaient hongrois bon teint vivaient en réalité fort loin de ceux qui parlaient véritablement hongrois. Ceux-ci d'ailleurs parlaient seulement, ils n'écrivaient pas, et au moment où se produisirent à un rythme si rapide la réforme de la langue et celle de la société, une langue hongroise artificielle était déjà prête. Il n'est déjà plus temps de tout reprendre au début, nous ne pourrions retrouver les morceaux éparpillés de notre belle langue. En effet la langue actuelle, sa littérature pleine de mots et d'une pratique de la langue hongroise erronés ont déjà barré la route aux autres idées. Par ailleurs plus aucun d'entre nous ne connaît le hongrois, et dans peu de temps c'est le paysan hongrois tant et tant de fois célébré qui le connaîtra le moins.¹²⁹

Quinze ans plus tard Frigyes Karinthy compare les traductions de Kosztolányi, à partir de la conception de la langue qu'elles mettent en œuvre, avec les travaux de ses prédécesseurs du XIX^e siècle. Il compare aussi, tout comme Ady, l'état de la langue avant et après sa « réforme » :

Pour lui [pour Kosztolányi], la traduction n'a pas la même fonction que pour Kazinczy et son successeur, Arany le protestant et le puritain par exemple : elle n'est pas une occasion « d'enrichir et d'embellir notre langue » en y mêlant du goût et même du fruit de la langue étrangère. La traduction représente plutôt la possibilité d'ouvrir et d'offrir avec autant de fierté que de générosité, et sans tarir d'éloge

pour la richesse que nous avons entre nos mains, le trésor éblouissant de cette langue, qui était encore plus foisonnant dans les paroles et dans l'esprit de Péter Pázmány qu'après la réforme de la langue, quand elle a été mêlée de sèves françaises et allemandes.¹³⁰

La critique touche donc aussi Arany – et en dehors de lui les traductions de Shakespeare par Petőfi et Vörösmarty – alors que la critique issue de *Nyugat* parle essentiellement de façon positive de son œuvre de traducteur. Voici ce qu'en 1909 Babits écrit, non sans dédain, au sujet d'Arany : « Petőfi et Arany étaient zélés de l'étranger, tout comme Balassa et Zrínyi autrefois », ¹³¹ ce qui ne l'empêche pas de désigner Arany quelques années plus tard comme le « dernier des grands ». ¹³²

Ces contradictions qui caractérisent les premières décennies du XX^e siècle, dans les jugements exprimés sur l'histoire et la théorie de la traduction du XIX^e siècle disparaissent peu à peu à partir des années 1920. En 1920, György Király en vient à constater, comme pour clore et résumer la discussion sur les conceptions de la langue du XIX^e siècle, que la langue à cette époque était encore formellement inapte à l'expression de certaines idées, auxquelles par contre des poètes du début du XX^e siècle pourront donner voix. Király essaie ici selon toute probabilité de prouver l'infondé de la thèse de l'étude de Jenő Péterfy sur Dante, selon laquelle il est impossible de « traduire en langue moderne » la *Divine Comédie*, parce qu'il est également impossible,

avec le stock de clichés figés, avec les images usées et les comparaisons stéréotypées de la langue actuelle, de rendre la fraîcheur et le charme que l'art de Dante sut tirer comme par magie de la langue italienne débordante de jeunes forces. Ce qui est simple et naturel chez lui semble artificiel et forcé une fois traduit. Ses métaphores toutes neuves, qui donnent tant de plaisir à notre oreille, une fois changées en mots d'aujourd'hui rendent un son fatigué, et l'arôme charmant de son style nouveau laisse un arrière-goût amer dans la langue étrangère, qui ne peut sans doute stimuler que les nerfs épuisés du philologue.¹³³

Király est persuadé que les langues sont capables de se renouveler après des périodes de perte de vitalité, et il pense même déceler dans les œuvres de ses contemporains les signes de ce renouvellement. Dans sa pensée, les conceptions de la langue et les traductions des créateurs du XIX^e siècle ont atteint à l'horizon historique, et bien qu'il les considère comme inférieures à celles de son époque, c'est-à-dire des deux premières décennies de *Nyugat*, il reconnaît tout de même que les traductions moins réussies du XIX^e siècle ainsi que les conceptions de la langue qui perdent définitivement tout crédit au début du XX^e siècle sont les antécédents incontournables de la nouvelle époque :

Ce qui était impossible à la langue hongroise du XIX^e siècle devint possible grâce au nouvel élan poétique du XX^e siècle. Est-ce trop

d'audace de ma part que de dire que ce qui échoua dans la langue de Vörösmarty et d'Arany put devenir réalité dans la poésie de Babits et d'Ady ? Il en est pourtant bien ainsi. Au XIX^e siècle, du charme presque juvénile de Csokonai à la majesté du vieil Arany, la langue hongroise a autant progressé qu'elle l'avait fait en mille ans et cependant, à la fin du siècle, cette langue s'est mise à dépérir entre les mains des épigones, la voie de son développement a abouti à des impasses. Il était impossible de traduire Dante dans la langue vieillie de Károly Szász, en dépit de sa force et de sa souplesse, et cela ne fit plus aucun doute après les commentaires apportés par Péterfy. Arany aurait peut-être eu plus de succès dans cette entreprise, si l'on pense au jeune poète de *Toldi* et non à celui d'*Őszikék*. Il est dommage vraisemblablement qu'il n'ait pas essayé, car la traduction révèle bien plus qu'une œuvre originale les capacités d'une langue. Dans l'évolution d'une langue, les grandes traductions constituent toujours le signe d'une époque, car on peut grâce à elles évaluer en les comparant les capacités d'une langue par rapport à une autre. Les langues témoignent, d'après leurs structures compliquées, de développements dissemblables : l'une progresse d'abord dans telle direction et l'autre dans telle autre. En comparant deux langues au cours d'une traduction, on découvre à quoi l'une et l'autre sont plus aptes, et dans quel sens il faudrait en faire évoluer une afin qu'elle puisse progresser grâce à l'autre langue. Un grand génie poétique comme Arany aurait pu d'une seule épaule relever l'extraordinaire poids de ce défi, mais ses épigones s'y brisèrent les reins.¹³⁴

Il semble que la seconde moitié du XX^e siècle hérite de ce rejet et le reproduit : de la même façon que cette période exclut les traductions du XIX^e siècle comme des textes ne relevant même pas de la littérature, elle se dispense de toute tentative d'une évaluation critique des conceptions de la traduction qui s'y manifestent. L'absence d'un examen (du type de ceux que produit l'histoire des idées) de la relation de *Nyugat* aux théories du XIX^e siècle est étroitement liée à la conception dictatoriale de la relation en littérature et histoire littéraire qui caractérise la période allant des années 1940 aux années 1980.

Il est pourtant vrai qu'on peut remarquer dans la pratique des traducteurs de *Nyugat*, extrêmement valorisée par l'histoire littéraire de la deuxième moitié du XX^e siècle (et quasiment mythifiée par le discours critique), certaines caractéristiques qui renvoient aux pratiques antérieures de l'époque de Kazinczy et d'Arany. Il en est ainsi par exemple de cette attitude qui fait que dans le cas de certains textes, plusieurs des poètes-traducteurs de *Nyugat* omettent la présence qu'ils reconnaissent pourtant eux-mêmes en théorie aux auteurs des textes originaux qu'ils respectent. Lorsque ces textes se font publier, on ne discerne en effet aucune différence dans la publication entre les traductions et les propres poèmes, à moins que ce mode de publication ne soit justement destiné à rendre problématique l'identité de l'auteur. Ady, dont l'activité de traducteur se réduit à cinq poèmes

français et très peu d'autres traductions (souvent d'ailleurs fragmentaires), mais dont les traductions françaises jouent un rôle important à l'époque, publie ses traductions de Verlaine, Baudelaire et Jehan Rictus – après les premières publications dans des revues (*Budapesti Napló*, *Nagyváradi Napló*) – parmi ses poésies, dans le recueil intitulé *Új versek (Poèmes nouveaux)* sous le titre de *Három Baudelaire-sonett (Trois sonnets de Baudelaire)*, *Paul Verlaine álma (Le rêve de Paul Verlaine)* et *Jehan Rictus strófáiból (Des strophes de Jehan Rictus)*. Babits a fait de même en publiant cinq fois dans des revues différentes et de la même façon que ses poèmes originaux, la traduction du poème de Heine intitulé *Memento*.¹³⁵ Il a encore adopté la même conduite avec la traduction du *Cantique des cantiques* : il a publié le texte aussi bien parmi ses traductions dans son recueil des *Traductions mineures (Kisebb műfordításai)*, que dans son recueil de poésies intitulé *La Vallée de l'Intranquilité (Nyugtalanság völgye, 1920)*, où il a ajouté le sous-titre : *Salamon király könyvéből (Du livre du roi Salomon)*. Ce geste d'insérer les traductions parmi les poésies originales de l'auteur-traducteur remonte à une pratique qui était donc répandue avant le XIX^e siècle.¹³⁶ Il est particulièrement intéressant de remarquer que la critique, qui exige avec de plus en plus de rigueur le respect du principe de la fidélité de forme et de contenu ainsi que « l'identité » avec le texte original, observe en même temps qu'il est impossible de parler de la même façon de ces traductions que des autres textes, puisque les conditions de leurs parutions respectives exigent un discours différent. Mais la critique parvient tout de même, par une manœuvre cachant la défaillance de la logique des critères de traductions formulés par la critique elle-même, à juger ces textes comme des créations de premier ordre des traducteurs. György Sárközi écrit par exemple ainsi à propos des traductions de Babits, d'Árpád Tóth et de Lőrinc Szabó :

C'est une heureuse coïncidence que ces trois traducteurs [...] assument le principe d'une fidélité absolue à la forme : les textes qui y font exception comme *Le Chant amoureux de Sappho (Sappho szerelmes éneke)* d'Ady, le *Cantique des Cantiques* de Babits ou le poème d'Horace par Arany sont des poèmes originaux bien plus que des traductions.¹³⁷

Intraduisibilité

L'expérience fondamentale du début du XX^e siècle est celle du paradoxe que les auteurs de l'époque ont pu réaliser à travers, entre autres, l'exemple d'Ady. Il consiste en l'existence de textes qui se présentent comme des traductions, tout en proposant un mode de lecture dont l'auteur original n'est pas l'horizon exclusif.¹³⁸ Le traducteur y intervient pour perturber la relation univoque du texte à son auteur, sur laquelle on a pourtant tellement insisté dans la période de la fin du XVIII^e

et du début du XIX^e siècle. Les traducteurs de *Nyugat* ont donc clairement reconnu, d'après leurs propres expériences, la contradiction entre l'exigence de fidélité et sa réalisation imparfaite dans les traductions. Sans réellement vouloir résoudre le problème, ils ont créé un paradoxe pour expliquer la différence nécessaire entre l'original et la traduction, en affirmant *l'impossibilité de la traduction*, à travers la métaphorisation de cette idée. La critique d'Ignotus (écrite sur le livre qui résume la théorie traductive du XIX^e siècle¹³⁹) est celle qui a résumé cela le plus clairement pour la première fois :

La traduction, à proprement parler, n'existe pas. Elle n'existe pas plus qu'il n'est possible de peindre un tableau en vert et de le reproduire plus tard en bleu. Pratiquement c'est possible, mais le tableau ne reste pas le même, et les deux tableaux ne seront jamais identiques, pas plus que les personnes qui ont chacune leurs propres poumons et leur propre foie, même si elles sont jumelles et se ressemblent. Le poème et l'œuvre littéraire sont indéniablement liés à la langue dans laquelle ils sont nés ; ce que l'auteur veut dire s'exprime non seulement à travers un ordre des mots, mais il se combine aussi avec la répartition de ceux-ci et leurs sonorités, qui sont les particularités internes propres à une langue et ont une relation unique avec un mode de réflexion. Il n'y a donc pas de traduction, il y a seulement des poètes qui s'appliquent à faire tantôt ceci, tantôt cela, une fois écrire leur amour, une autre fois écrire dans leur langue un poème qu'ils avaient lu dans une autre.¹⁴⁰

Ce n'est donc pas fortuitement que la phrase emblématique de Kosztolányi, « traduire c'est pourtant danser, pieds et poings liés »,¹⁴¹ répétée dans différents articles (par exemple dans la préface à la deuxième édition des *Poètes modernes* et en 1928, dans son article au titre révélateur d'*ABC de la traduction et de la trahison*¹⁴²), est née en réponse à une critique tendant à démentir l'idée de l'intraduisibilité grâce à cette hypothèse implicite qu'Ignotus, Babits et Kosztolányi semblaient justement dépasser au moyen de ce paradoxe. Puisque selon Artúr Elek, le texte original est entièrement et complètement déchiffrable dans son aspect poétique aussi bien qu'au niveau de la signification. Ainsi, la traduction du texte ne pourra atteindre à la perfection qu'à la suite du travail de toute une lignée de traducteurs.¹⁴³

The Raven fait partie des poèmes dont on a l'habitude de dire qu'ils sont intraduisibles. [...] Sa traduction en langue étrangère est rendue difficile par la musicalité de son contenu et de l'expression. Sa musicalité est due au rythme des vers, à la construction des rimes, mais surtout à cette mélodie interne qu'on appelle le rythme de la pensée. [...] C'est pour cela qu'en général la traduction des poèmes tels que *The Raven* est rarement couronnée de succès à la première tentative. C'est un travail qu'on fait minutieusement, petit à petit. Une généra-

tion d'auteurs prépare le terrain à la suivante, chacun d'eux trouve un mot, un vers ou un timbre qui y va bien. Ceux qui arrivent plus tard peuvent puiser dans la réserve des prédécesseurs et utiliser ce dont d'autres avaient fait auparavant l'essai.¹⁴⁴

L'idée de l'intraduisibilité développée par Elek diffère de celle de Kosztolányi en ce qu'Elek suppose que la raison de ce phénomène est la complexité de l'original (de son contenu et de l'expression), tandis que Kosztolányi la définit sur le fond de la relation de la langue à la pensée (« La matière des langues est différente »¹⁴⁵). La réponse de Kosztolányi à la critique d'Elek montre pourquoi la reconnaissance du paradoxe de l'intraduisibilité n'a pas pu perdurer dans la théorie de la traduction. Kosztolányi reconnaît la différence du vocabulaire des langues¹⁴⁶ et rejette l'exigence de la traduction mot à mot à cause de la différence entre la signification et « l'atmosphère des mots » d'une langue à l'autre. Mais il croit finalement qu'en utilisant des modes d'expression différents, les langues tendent tout de même à exprimer « le commun de l'homme ». Et il conçoit ce « commun » non pas dans la langue mais comme une entité au-delà ou en dehors d'elle, que les différentes langues tendent à atteindre par des moyens différents mais identifiables :¹⁴⁷ c'est là que l'exigence de l'identité de l'effet prend sa source. En parlant des auteurs traduits dans la première édition de *Poètes modernes*, Kosztolányi souligne dans la préface :

C'est cet esprit moderne qui nous rattache à eux. Seule leur langue les a éloignés. Si on dépouille l'écorce de la langue, ils apparaissent comme plus familiers. Dans la nouvelle culture, la dimension humaine générale de la poésie apparaît mieux. La poésie devient accessible à l'homme presque autant que la musique. Cela les réconcilie, et donne l'idée réjouissante que plusieurs millions de mortels ne se contentent pas de se taire entre eux, mais sont capables d'exprimer des sentiments qui sont extraordinairement intimes au moment de leur naissance et dont la couleur et le poids sont les mêmes à Tokyo, à Madrid et à Constantinople qu'à Paris, à Christiania et à Budapest.¹⁴⁸

La reconnaissance de la relativité du langage,¹⁴⁹ tout au moins jusqu'aux années 1920, ne signifiait pas pour Kosztolányi l'élargissement général de cette notion. Il a en effet maintenu l'idée que l'humain a une dimension qui reste indépendante de la langue, qui se fait sentir *hors de la langue*. L'identité de l'effet, selon les théoriciens de la traduction du premier quart du XX^e siècle, est la réalisation et l'expérimentation répétée d'une transcendance au-delà de la langue.

La deuxième conséquence du paradoxe de l'intraduisibilité, comme le montre entre autres la discussion autour de la traduction de *The Raven*, est qu'en tant que *traducteurs*, les auteurs de *Nyugat* reconnaissent qu'il est impossible de cacher les traces de leurs interventions sur le texte, et qu'ils assument de plus en plus l'importance décisive de leur rôle (de leur voix) sur celui-ci. C'est dans ce sens

qu'on peut comprendre la reformulation par Kosztolányi du cliché séculaire de la traduction comme ressemblance d'un tableau à sa copie : « Mes traductions ne se rapportent pas à l'original comme un tableau à sa copie, mais plutôt comme le tableau à l'objet qu'il représente ». ¹⁵⁰ Or l'importance de la représentation réside dans le *moyen* qu'elle choisit pour représenter, dans le *cadre interprétatif* qui entoure le sujet. C'est dans ce sens, c'est-à-dire dans la mise au premier rang de la question de la *représentation* que nous voyons l'intérêt de la critique des traductions, puisque les critères de fidélité ou d'infidélité à la forme et au contenu sont désormais insuffisants pour décrire le dialogue des textes (de la traduction, de l'original et de leurs intertextes).

Ceci contredit le fait que les mêmes auteurs, du point de vue de l'histoire de la littérature et de la critique, ont eu tendance, dans leur réflexion sur la traduction, à cacher autant que possible les signes de la relation intertextuelle dans le texte traduit. Ils auraient en effet voulu que le texte parle d'« une seule voix ». C'est cette opposition et l'exigence d'*univocité* qui marquent le plus la théorie de la traduction (*műfordításelmélet*) ¹⁵¹ qui s'est donc formée à partir des années 1830–1840, a reçu une forme canonique après les années 1920 et a tenu (et tient même encore, malgré les expériences des années 1990) pendant plus de quatre-vingts ans.

L'importance du premier quart du XX^e siècle ne réside donc pas dans le fait qu'y ait été acceptée et normalisée la conception de la traduction comme fidélité de forme et de contenu, ni parce que c'est à cette époque qu'a été établi le système des équivalences formelles : sa portée majeure dans l'histoire de la traduction et de la théorie réside ailleurs. D'une part dans le fait que leur théorie a réussi à devenir canonique, c'est-à-dire que les traductions de cette époque ont été intégrées aux œuvres de la littérature hongroise, et d'autre part dans le fait qu'il a été constaté que les traductions acquérant une place à part entière dans la littérature d'accueil forment une partie de cette littérature et influencent donc son évolution, tout autant que les textes publiés en langue originale. Les textes traduits n'ont donc pas seulement un rôle d'intermédiaire dans une littérature, ils en déterminent le fonctionnement. Rien ne le montre mieux qu'un article relativement récent sur la traduction des *Fleurs du Mal* par les trois grands poètes hongrois :

On peut discuter l'image de Baudelaire que Babits, Árpád Tóth et Lőrinc Szabó ont établie [...], mais leurs traductions restent pourtant valables : leurs « défauts » mûrissent jusqu'à atteindre une perfection mystérieuse, leurs trouvailles ne sont pas des tours de magie prétentieux, mais les preuves graves d'une équivalence traductive possible. ¹⁵²

Si on passe en revue les grands livres étrangers de poésie traduits en hongrois parus entre 1908 et 1923, le livre de Kosztolányi intitulé *Poètes modernes*, les traductions de Dante et de Shakespeare de Babits, son recueil *Plumes de Paon* ou son

Erato, les Fleurs immortelles d'Árpád Tóth ou les *Fleurs du Mal*, on trouve un élément fondamental qu'ils ont tous en commun : ces textes sont de véritables œuvres littéraires qui pour être conçues ainsi, ne nécessitent absolument pas le soutien du discours sur la littérature.

Les grands traducteurs ont donc montré que la traduction est un acte littéraire équivalent à la création des originaux, qui peut donner naissance à des poésies majeures. C'est ce que découvre Árpád Tóth lorsqu'il écrit sur le recueil de Kosztolányi des *Poètes modernes* :

[...] à la place de l'intégrité littéraire à laquelle aucun traducteur ne peut prétendre, une autre forme d'intégrité apparaît qui n'a pas moins de valeur et qui ne relève pas moins de l'histoire littéraire. Cette autre intégrité se déduit des qualités de poète de Kosztolányi.¹⁵³

C'est aussi ce que note Babits :

Une excellente traduction – chose peut-être encore plus rare qu'un chef-d'œuvre original – fait époque dans l'histoire d'une langue. En Hongrie, les traductions anciennes de la Bible et des Psaumes, les adaptations faites jadis de Boccace et des *Gesta*, les versions classiques de Kazinczy, l'Aristophane d'Arany et son *Songe d'une nuit d'été*, l'*Onéguine* de Charles Bérczy ont enrichi la langue hongroise de tournures, de possibilités, de musiques, voire de façons de penser nouvelles.¹⁵⁴

Et c'est dans ce sens que va la transposition ironique d'Ady : « Traduire Baudelaire, bien traduire puis mourir, est un programme majestueux... ».¹⁵⁵

On peut donc constater que deux mouvements commencent en même temps dans les années 1900–1920 dans la littérature hongroise. Il s'agit d'une part du bouleversement de la poésie, et d'autre part du changement de paradigme de la traduction, à savoir l'inscription de la subjectivité du traducteur dans le signifié du texte traduit, soit par la volonté excessive de sa dissimulation, soit par sa mise en relief à travers le discours critique et des signes paratextuels. Alors que la pratique interprétative de la seconde moitié du XIX^e siècle avait intégré la possibilité de contradictions ou de divergences entre, d'une part, les exigences de rigueur théorique formulées à l'égard de la traduction (tant à l'endroit du créateur qu'à celui de la traduction), et d'autre part l'évaluation des textes liée avant tout à la question du jugement critique et historique déterminé par la réception littéraire ; dans le premier quart du XX^e siècle s'exprime de plus en plus nettement l'idée que dans toutes les questions ayant trait à la traduction ne devraient pas apparaître de contradictions ou d'exigences contradictoires, puisque, bien au contraire, de quelque point de vue que ce soit, tous les efforts pour comprendre la traduction devraient converger vers un seul point, celui de la fidélité, réclamée de toute part.

Pour Babits, l'évolution de la traduction en ce sens révèle en 1923 une progression qui est arrivée à son comble :

Quelques publications récentes d'une grande envergure attirent l'attention sur le remarquable essor de la traduction. Cette progression est le fruit des quinze dernières années, et nous en sommes fiers. Nous pensons que c'est le fruit de ce que nous avons semé quinze ans auparavant, nous, les écrivains de *Nyugat* qui aspirions déjà, à travers le titre de notre revue, aux littératures plus avancées et plus profondes de l'Ouest.¹⁵⁶

Dans le domaine de la traduction, le deuxième intérêt de cette époque réside dans ce qui peut éventuellement tenir lieu de boussole dans l'éloignement des théories traductives reposant sur la fidélité à la forme et au sens, à savoir l'hésitation contenue dans le paradoxe de l'intraduisibilité, en ce qui concerne le problème de l'identité de l'auteur. En effet, même si la formulation de ce paradoxe contredit apparemment la pratique de l'époque et suppose ainsi l'instabilité du concept, l'apparition de cette thèse de l'intraduisibilité offre la possibilité, à travers le renouvellement de la conception de la langue, d'ouvrir une nouvelle voie aux réflexions théoriques sur la relation entre la littérature et la traduction, les textes et leur « autorité ». L'hésitation entre fidélité et reconnaissance de la voix du traducteur est un point de repère important pour le début du XXI^e siècle, puisque l'univocité de la relation texte-original est par lui mise en question.

Le premier quart du XX^e siècle est la période où les questions sur la traduction se posent avec le plus d'intensité. Dans les années et les décennies suivantes, peut-être à cause de la mise au premier plan de la conception de Babits et sans doute conformément à la tendance simpliste du discours d'histoire littéraire après 1945, les paradoxes et contradictions cités sont de moins en moins apparus comme une véritable interrogation ou une question à résoudre, et de plus en plus comme la simple répétition d'un cliché. Il est intéressant de noter que c'est sur les traces de la théorie traductive de *Nyugat* (mais sans l'interprétation prospère de son héritage) qu'à partir des années 1940, sous l'influence du contexte politico-culturel contemporain, la théorie de la traduction (*műfordításelmélet*) devient un idéalisme dont l'une des thèses principales est ainsi résumée par György Somlyó :

quand on traduit des poèmes en hongrois, la meilleure chose qui puisse arriver est que l'unité idéale constituée par la fidélité à la forme et au sens se réalise – ce à quoi la plupart des traducteurs des grandes langues cultivées ne peuvent même pas prétendre puisqu'ils n'en ont pas les moyens.¹⁵⁷

György Rónay est encore plus prolixe à ce sujet. Il constate, dans son étude publiée en 1957 sur les traductions de Lőrinc Szabó qu'il observe du point de vue d'un confrère et critique contemporain, que

notre littérature traduite dans son ensemble et dans toute sa richesse tend actuellement à cacher le plus possible sa propre voix pour laisser plus fidèlement la parole à l'original. La différence de ces traductions, tant dans leur abondance que dans leur qualité par rapport à celles d'avant, celles des traducteurs de la génération de *Nyugat*, consiste en une objectivité accrue, une fidélité plus profonde et plus sévère.¹⁵⁸

Rónay suppose une relation directe entre l'acte d'écrire et la signification du poème. Il croit que l'acte d'écrire peut se répéter, et que le succès de la traduction est en relation directe avec une répétition qui crée de l'identique. Pour justifier sa thèse, il cite une phrase de Lőrinc Szabó qui, transposée dans l'étude de Rónay, reçoit un accent différent :¹⁵⁹

Le traducteur contemporain traduit beaucoup plus humblement. Ce n'est pas avec sa propre virtuosité qu'il veut éblouir, ce n'est pas de sa propre aisance qu'il veut jouir, ce ne sont pas ses propres sentiments lyriques qu'il veut faire naître. « Le moteur de la traduction, dit Lőrinc Szabó, est en fait l'exaltation qui réside dans l'inspiration ». Le traducteur contemporain ne se contente pas d'interpréter le contenu ou de transposer la forme. Il se substitue à l'inspiration de l'auteur original, et c'est de cette façon qu'il entend recréer le poème en hongrois. Il veut s'identifier complètement à l'auteur qu'il traduit, ressentir le geste avec lequel l'auteur prend le stylo, le rythme intérieur de son être qui pulse dans le poème, c'est bien là ce que le traducteur veut exprimer et transmettre.¹⁶⁰

Rónay remarque que l'influence de *Nyugat* est décisive pour la poésie contemporaine, mais avec des modifications nécessaires :

Nos traducteurs sont désormais capables de donner de meilleures traductions que leurs prédécesseurs, comme le montrent plusieurs traductions récentes. En effet, notre langue poétique a beaucoup évolué justement grâce à ses aïeux. Elle est devenue plus souple et s'est débarrassée de certaines tournures et couleurs esthétisantes-romantiques qui caractérisaient l'époque de *Nyugat*...¹⁶¹

Selon Rónay, les meilleurs exemples de ce changement sont les traductions de Lőrinc Szabó.

Les auteurs hongrois du XIX^e siècle étaient conscients du fait que les exigences théoriques concernant l'acte de la traduction ne jouent aucun rôle lors du jugement et de l'évaluation des textes traduits. En ce qui concerne Babits, nous avons constaté que les attentes qu'il formulait au niveau théorique ne coïncidaient jamais par-

faitement avec les résultats auxquels sa propre pratique pouvait aboutir. Ce décalage entre théorie et pratique se trouvait chez lui légitimé comme signe caractéristique de la liberté artistique appartenant aux grands poètes et traducteurs, ainsi que comme indice du franchissement des étapes, forcément différentes mais toujours supérieures, d'une évolution artistique. L'idée selon laquelle examiner les textes traduits avec pour critère les exigences théoriques mises en avant par les traducteurs n'est pas la méthode la plus opportune naît dans les années 1940, mais émerge à peine alors. La rigueur de la théorie préoccupée surtout de la fidélité de contenu et de forme contraint à cette époque les traducteurs tout autant que les critiques des textes traduits. Dès lors, une grande partie des textes théoriques et des critiques nés dans la deuxième moitié du XX^e siècle ne font pas autre chose que de rechercher et revendiquer ces critères jugés universellement valables dans des textes qui, d'abord parce qu'il s'agit de poèmes et d'œuvres créés dans une autre langue, s'opposent à une interprétation sémantique de cet ordre. Il n'est sans doute pas nécessaire de préciser qu'à l'arrière-plan de cette conception se trouve une définition collectiviste de l'interprétation littéraire, selon laquelle l'œuvre signifie la même chose pour tout le monde.

Ce n'est donc pas un hasard si, pour la même raison, l'importance de Kosztolányi a depuis augmenté dans l'histoire littéraire hongroise. C'est lui qui s'attachait avec le plus de conséquence à la question de l'intraduisibilité, en soulignant la différence plutôt que l'identité entre l'original et la traduction. Cette considération accrue pour l'œuvre de Kosztolányi s'explique aussi par sa conception de la langue, au moment où la question de la signification langagière a pris de nouvelles dimensions, en s'inspirant de la littérature postmoderne, de la théorie de l'herméneutique et de l'esthétique de la réception. Dans celles-ci en effet les résultats de l'interprétation ne sont pas moins redevables au contexte de l'interprétation (contexte singulier, c'est-à-dire toujours caractéristique de la seule interprétation actuelle) qu'au texte interprété. En effet, d'un point de vue herméneutique, où l'on n'identifie pas l'œuvre à ses signes visibles, il semble plus que douteux (car théoriquement contestable) de considérer les œuvres ayant des formes langagières différentes comme identiques dans leurs significations ou dans leurs effets. De ce point de vue, nous ne voyons pas de différences entre les traductions faites avant et après la naissance de la conception de la traduction comme *műfordítás* dans la littérature hongroise. L'intervention du traducteur a entraîné à chaque époque un tel changement sur le texte original qu'il ne peut plus être décrit, ni sans la prise en compte de l'historicité générale de l'interprétation, ni seulement à travers des catégories de quantité (en définissant le niveau de fidélité du texte), ni une fois pour toutes. L'exigence que n'importe quel aspect de l'original soit rendu inchangé dans la traduction, ne peut être assurée que par l'impératif moral d'un engagement envers un idéal culturel qui ne peut appartenir qu'au passé.¹⁶² Et ce n'est probablement pas l'affaire du hasard, ni une conséquence proprement littéraire, si cet enga-

gement a commencé à se transformer au début du XXI^e siècle : le mouvement parti de Hongrie dans les années 1980 est passé d'une exigence rigide à une interrogation à poursuivre librement.

En ce qui concerne l'histoire de la réflexion sur la traduction au XX^e siècle, une chose est sûre pour l'instant : la théorie traductive de *Nyugat* est loin d'être uniforme ; on peut même plutôt dire qu'elle porte en elle de nombreuses contradictions. Ce qu'on peut constater en étant tout à fait sûr de ne pas appeler par là la protestation des historiens de la littérature, c'est le niveau remarquable de la pratique de la traduction des auteurs dont il a été question, qui étaient à la fois traducteurs et théoriciens de la traduction. Tenter de comprendre pourquoi la postérité de *Nyugat* n'a retenu, de pratiques fort diverses (puisque des poèmes très variés furent traduits dans des objectifs différents) et de théories loin d'être univoques, que les notions d'identité et de fidélité serait l'objet d'autres recherches.

Bibliographie

Pour les articles et études parus dans *Nyugat*, voir le cédérom *Nyugat. Egy irodalmi legenda digitálisan, 1908–1941*, Budapest : Arcanum, 2000, ISBN 963-86029-2-9.

- | | |
|--------------|--|
| Ady 1910a | Ady Endre : Van-e magyar nyelv ? <i>Nyugat</i> , 1910/22. |
| Ady 1910b | Ady Endre : Szavak a patvarban. <i>Nyugat</i> , 1910/23. |
| Ady 1917 | Ady Endre : Charles Baudelaire él. <i>Nyugat</i> , 1917/21. |
| Babits 1909 | Babits Mihály : Swinburne. <i>Nyugat</i> , 1909/3. |
| Babits 1910a | Babits Mihály : Két fordítás. <i>Nyugat</i> , 1910/11. |
| Babits 1910b | Babits Mihály : Stilisztika és retorika a gimnáziumban. Egy tantárgy fi-lozófiája tanulók számára. <i>Nyugat</i> , 1910/3. |
| Babits 1911 | Babits Mihály : Carducci magyarul, Vörösmarty olaszul és más dolgok. <i>Nyugat</i> , 1911/10. |
| Babits 1912 | Babits Mihály : Dante fordítása. <i>Nyugat</i> , 1912/8. (Des extraits de l'article en français : En traduisant Dante... <i>Nouvelle Revue de Hongrie</i> , avril 1940, 286–292.) |
| Babits 1913 | Babits Mihály : Magyar irodalom. In <i>Esszék, tanulmányok I.</i> Szerk. Belia György, Budapest : Szépirodalmi, 1978, 359–420. (Des extraits de l'article en français : Littérature hongroise. <i>Nouvelle Revue de Hongrie</i> , décembre 1941, 499–514.) |
| Babits 1916a | Babits Mihály : A Shakespeare-ünnephez. <i>Nyugat</i> , 1916/12. |
| Babits 1916b | Babits Mihály : Ma, holnap, és irodalom. Schöpflin Aladárnak. <i>Nyugat</i> , 1916/17. |
| Babits 1916c | Babits Mihály : Mirèio. <i>Nyugat</i> , 1916/22. |
| Babits 1917 | Babits Mihály : Ágoston (Szent Ágoston Vallomásai. Fordította : dr. Vass József. Két kötet. Kiadja az Élet részvénytársaság). <i>Nyugat</i> , 1917/11. |
| Babits 1920 | Babits Mihály : Dante hat soráról. <i>Nyugat</i> , 1920/13–14. |
| Babits 1923 | Babits Mihály : Könyvről-könyvre : Műfordítások, <i>Örök virágok</i> . <i>Nyugat</i> , 1923/10. |
| Babits 1924 | Babits Mihály : Könyvről-könyvre : Shakespeare fordítás. <i>Nyugat</i> , 1924/3. |

- Babits 1933 Amor Sanctus. Középkori himnuszok latinul és magyarul [1933]. Fordította és magyarázta Babits Mihály, Budapest : Officina, 1948.
- Babits 1935 Babits Mihály : *Az európai irodalom története* [1935]. Budapest : Szépirodalmi, 1979.
- Babits 1936 Babits Mihály : Kosztolányi. *Nyugat*, 1936/12.
- Babits 1939 Babits Mihály : *Kisebb műfordításai*. Budapest : Szépirodalmi, 1981.
- Babits 1978 Babits Mihály : *Az európai irodalom olvasókönyve*. Budapest : Magvető, 1978.
- Bálint 1930 Bálint György : Rimbaud magyarul. Kardos László fordítása, a debreceni Ady-társaság kiadása. *Nyugat*, 1930/19.
- Báthori 1992 Báthori Csaba : Baudelaire redivivus. *Tekintet*, 1992/5, 101–114.
- Belia 1981 Belia György : Utószó. In Babits Mihály : *Kisebb műfordításai*, szerk. Belia György, Budapest : Szépirodalmi, 1981.
- Berman 1995 Antoine Berman : *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 1995.
- Bónus 1998 Bónus Tibor : Babits és Kosztolányi mint (egymást) olvasók. In *Újraolvasó. Tanulmányok Kosztolányi Dezsőről*. Szerk. Kulcsár Szabó Ernő és Szegedy-Maszák Mihály, Budapest : Anonymus, 1998, 291–325.
- Elek 1913a Elek Artúr : Poe Edgar költeményei. *Nyugat*, 1913/13, 1913/14, 1913/15, 1913/16, 1913/17.
- Elek 1913b Elek Artúr : Poe « Holló »-jának legújabb fordítása. *Nyugat*, 1913/20.
- Gyergyai 1932 Gyergyai Albert : Goethe magyarul. *Nyugat*, 1932/24.
- Gyergyai 1934 Gyergyai Albert : André Malraux : *A Hódítók (Les Conquistadors)* – fordította Németh Andor ; Pantheon-kiadás) ; *Emberi sorsok (La Condition Humaine)* – fordította Kállay Miklós ; Cserépfalvi-kiadás). *Nyugat*, 1934/16.
- Hajdu 1918 Hajdu Henrik : Patthy Károly *Peer Gynt*-fordítása. *Nyugat*, 1918/11.
- Hatvany 1908 Hatvany Lajos : Szimat és ízlés. *Nyugat*, 1908/10.
- Hatvany 1911 Hatvany Lajos : Irodalompolitika. *Nyugat*, 1911/15.
- Ignotus 1910 Ignotus : A fordítás művészete. *Nyugat*, 1910/7.
- Illyés 1942 Illyés Gyula : Kosztolányi, a versfordító. In Kosztolányi Dezső : *Idegen költők*, szerk. és bev. Illyés Gyula, Budapest : Révai, 1942.
- Kardos 1953 Kardos László : *Válogatott műfordításai*. Budapest : Szépirodalmi, 1953.
- Karinthy 1926 Karinthy Frigyes : Kosztolányi : *Readingi fejezház*. *Nyugat*, 1926/12.
- Király 1920 Király György : Babits Dantéja (*Dante komédiája. Második rész. A purgatórium*). Fordította Babits Mihály, Révai-kiadás, 1920). *Nyugat*, 1920/17–18.
- Kosztolányi 1909a Kosztolányi Dezső : Edgar Allan Poe [1909]. In *Ércnél maradóbb*, szerk. Réz Pál, Budapest : Szépirodalmi, 1975, 106–108.
- Kosztolányi 1909b Kosztolányi Dezső : Edgar Allan Poe [1909]. In *Ércnél maradóbb*, szerk. Réz Pál, Budapest : Szépirodalmi, 1975, 108–111.
- Kosztolányi 1913a Kosztolányi Dezső : A « Holló ». Válasz Elek Artúrnak. *Nyugat*, 1913/21.
- Kosztolányi 1913b Kosztolányi Dezső : A magyar nyelv [1913]. In *Nyelv és lélek*. Budapest : Szépirodalmi, [1971²] 1990, 22–24.
- Kosztolányi 1917 Kosztolányi Dezső : Baudelaire és Verhaeren. *Nyugat*, 1917/14.
- Kosztolányi 1919 Kosztolányi Dezső : Horvát Henrik antológiája (*Neue ungarische Lyrik in Nachdichtungen von Heinrich Horvát*). *Nyugat*, 1919/8.
- Kosztolányi 1920a Kosztolányi Dezső : Tanulmány egy versről. *Nyugat*, 1920/3–4.
- Kosztolányi 1920b Kosztolányi Dezső : Még egy szó a versbírálatról. *Nyugat*, 1920/7–8.

- Kosztolányi 1928 Kosztolányi Dezső : *Ábécé a fordításról és ferdítésről* [1928]. In *Nyelv és lélek*, Budapest : Szépirodalmi, [1971²] 1990, 574–579.
- Kosztolányi 1931 Kosztolányi Dezső : Kazinczy Ferenc [1931]. In *Látjátok, feleim*, szerk. Réz Pál, Budapest : Szépirodalmi, 1976, 93–97.
- Kosztolányi 1935 Kosztolányi Dezső : Írói arckép. Kazinczy Ferenc : *Pályám emlékezete* [1935]. In *Látjátok, feleim*, szerk. Réz Pál, Budapest : Szépirodalmi, 1976, 97–103.
- Kosztolányi 1971 Kosztolányi Dezső : *Nyelv és lélek*. Budapest : Szépirodalmi, [1971²] 1990.
- Kosztolányi 1988 Kosztolányi Dezső : *Idegen költők II.* szerk. Réz Pál, Budapest : Szépirodalmi, 1988.
- Kosztolányi 1996 Kosztolányi Dezső : *Levelek, naplók.* szerk. Réz Pál, Budapest : Osiris, 1996.
- Móricz 1930 Móricz Zsigmond : Romeo és Júlia (Kosztolányi Dezső fordítása – Genius). *Nyugat*, 1930/21.
- Németh 1931a Németh László : Babits *Oedipus*-fordítása. *Nyugat*, 1931/16.
- Németh 1931b Németh László : Szabó Lőrinc. *Nyugat*, 1931/16.
- Oláh 1929 Oláh Gábor : Tóth Árpád költészete. *Nyugat*, 1929/6.
- Rába 1969 Rába György : *A szép hűtlenek*. Budapest : Akadémiai, 1969.
- Rónay 1973 Rónay György : A műfordító Szabó Lőrinc. In *Fordítók és fordítások*, Budapest : Magvető, 1973, 22–29.
- Sárközi 1931 Sárközi György : Halhatatlan szerelem. A nyolcvanéves *Pesti Napló* jubileumi ajándéka. *Nyugat*, 1931/1.
- Schöpflin 1923 Schöpflin Aladár : Meredith. *Nyugat*, 1923/24.
- Schöpflin 1924 Schöpflin Aladár : A Magyar irodalom a huszadik században. *Nyugat*, 1924/11.
- Somlyó 1958 Somlyó György : A versfordításról. Kísérő a *Szélrózsához* [1958]. In *A költészet évadai I.* Budapest : Magvető, 1963, 19–23.
- Szabó 1921a Szabó Lőrinc : Babits Goethe-fordítása. *Nyugat*, 1921/10.
- Szabó 1921b Szabó Lőrinc : Tóth Árpád Wilde-fordítása. *Nyugat*, 1921/10.
- Szabó 1940 Szabó Lőrinc : A műfordítás öröme. In *Könyvek és emberek az életemben*, szerk. Steinert Ágota, Budapest : Magvető, 1984.
- Szabó 1942 Szabó Lőrinc : Tóth Árpád, a versfordító. *Könyvek és emberek az életemben*, szerk. Steinert Ágota, Budapest : Magvető, 1984.
- Szegedy-Maszák 1995 Szegedy-Maszák Mihály : Az irodalmi mű alakítani hatásméletről. In *Minta a szönyegen. A műértelmezés esélyei*. Budapest : Balassi, 1995, 24–66.
- Szegedy-Maszák 1998a Szegedy-Maszák Mihály : Fordítás és kánon. In *Irodalmi kánonok*, Debrecen : Csokonai, 1998, 47–71.
- Szegedy-Maszák 1998b Szegedy-Maszák Mihály : A művészi értékek állandósága és változékonysága. Babits európai irodalomtörténete. In *Irodalmi kánonok*, Debrecen : Csokonai, 1998, 15–31.
- Szegedy-Maszák 2000 Szegedy-Maszák Mihály : A *Nyugat* és a világirodalom. In *Újraértelmezések*, Budapest : Krónika Nova, 2000, 111–135.
- Tóth 1914 Tóth Árpád : Kosztolányi Dezső : *Modern Költők*. *Nyugat*, 1914/4.
- Tóth 1917 Tóth Árpád : Babits Mihály *Vihar*-fordítása. *Nyugat*, 1917/2.
- Tóth 1919 Tóth Árpád : Ady költészetének viszonya elődeihez és a francia modernekhez. *Nyugat*, 1919/4–5.

| | |
|------------|---|
| Tóth 1920a | Tóth Árpád : Babits műfordításai. <i>Pávatollak</i> (Táltos kiadás). <i>Nyugat</i> , 1920/3–4. |
| Tóth 1920b | Tóth Árpád : Kosztolányi Goethe-cikkéről. <i>Nyugat</i> , 1920/5–6. |
| Tóth 1921 | Tóth Árpád : Előszó <i>A readingi fegyház balladájának</i> fordításához. In <i>Válogatott művei</i> , szerk. Kardos László, Budapest : Szépirodalmi, 1964, 1112–1115. |
| Tóth 1973 | Tóth Árpád levelei. In <i>Tóth Árpád Összes művei</i> 5. szerk. Kardos László, Budapest : Akadémiai, 1973. |
| Vas 1938 | Vas István : Tóth Árpád. <i>Nyugat</i> , 1938/11. |

Notices

- ¹ Cf. « l'essence du travail artistique est toujours de produire un effet. Mais il n'existe pas comme travail artistique tant qu'il n'appartient pas au public, tant qu'il n'est pas sorti des tiroirs de la table de travail, tant qu'il n'a pas fait preuve de sa nature suggestive agissant sur les autres. Cet effet est la pierre de touche de l'art. » Hatvany 1911. Voir encore : Ignotus 1910, Babits 1910a, Babits 1910, etc.
- ² Babits 1910a. Il s'agit, dans cet article, des deux ouvrages suivants : *Kudrun. Hősköltemény*. Középfelnémetből fordította Kőrös Endre. Kiadja a Kisfaludy-Társaság, Budapest, 1910 ; Goethe : *Torquato Tasso*. Színmű öt felvonásban. Fordította Csengeri János. Kisfaludy-Társaság évlapjai, Új folyam XLIII. kötet.
- ³ Babits 1911. (*Carducci Giosué költeményei*. Zoltán Vilmos fordítása. Modern Könyvtár. 14. sz. Szerkeszti Gömöri Jenő. Budapest, 1910. Athenaeum.)
- ⁴ Babits 1912 (p. 286 pour la traduction française). C'est nous (I.J.) qui soulignons.
- ⁵ Babits 1913. C'est nous (I.J.) qui soulignons.
- ⁶ Szegedy-Maszák 1998b, 19.
- ⁷ Babits 1910b.
- ⁸ Babits 1912, 286.
- ⁹ Plus de vingt ans après, la connaissance des métriques antiques est toujours un point essentiel sur lequel Babits fait confiance à ses lecteurs : dans son *Anthologie de la littérature européenne*, Babits suppose que son lecteur reconnaît le défaut des mètres antiques dans la traduction « fidèle » hongroise d'un des textes d'Eschyle. (Babits 1978, 160.)
- ¹⁰ Szegedy-Maszák 2000, 125.
- ¹¹ Szegedy-Maszák 1998b, 20.
- ¹² Babits 1913, 368. (p. 502 pour la traduction française). « Je dois dire tout de suite que par littérature mondiale nous entendons uniquement la littérature européenne : à savoir ce courant spirituel qui, ayant pris naissance chez les Grecs, a tout d'abord inondé le littoral de la Méditerranée, puis, tourné vers les races neuves du Nord, a fécondé toute l'Europe de ses flots. »
- ¹³ Babits 1916b.
- ¹⁴ ... ce que confirment les faits suivants. Au printemps 2004, lors d'une conférence à Budapest, une discussion sur la « fidélité à la forme » était née entre des traducteurs et des spécialistes de la littérature s'intéressant aux problèmes de la traduction. Les partisans de l'équivalence formelle ne purent argumenter en faveur de la nécessité absolue de traduire dans les formes métriques classiques qu'en citant des exemples de vers traduits dans des formes antiques. Ils prétendaient par là démontrer que la poéticité dépendait de la conservation des formes métriques et qu'en changeant l'ordre des mots du vers en question on créait un passage qui, avec les mêmes mots mais dans un autre ordre, ne relevait plus vraiment de la catégorie de l'art. Ils ne fi-

- rent pas grand cas du contre-argument suivant, selon lequel il est vraisemblable qu'un traducteur qui traduit en prose et non selon les formes poétiques classiques n'utilisera pas les mêmes mots dans un cas ou dans l'autre. Par exemple le *Misanthrope* et le *Tartuffe* de Molière traduits par György Petri qui a choisi de ne pas reprendre la versification originale n'en sont pas pour autant devenus plats ou « quotidiens », et on peut même dire qu'ils ne manquent pas de poéticité.
- 15 Babits 1916b.
- 16 Babits 1912, 286–287.
- 17 Babits 1935, 113.
- 18 Babits 1935, 12.
- 19 Szegedy-Maszák 1998b, 29.
- 20 Szegedy-Maszák 1998b, 23.
- 21 Babits fait ici allusion à sa traduction du poème intitulé *Charmides* de Oscar Wilde et de *The Lotos-Eaters* de Alfred Tennyson. Babits 1939, 411–412.
- 22 Babits 1923.
- 23 Babits 1939, 414.
- 24 Babits 1939, 415.
- 25 La première partie commence par l'analyse de l'*Illiade* d'Homère et va jusqu'à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, la deuxième commence en 1760 (*Ossian* de James Macpherson) et va jusqu'en 1925.
- 26 Szegedy-Maszák 1998b, 30.
- 27 Szegedy-Maszák 1998b, 30.
- 28 Babits 1933, 34.
- 29 Dans une autre critique, Babits caractérise la traduction en question comme fidèle quant à son contenu et utilise l'adjectif « philologique » pour renforcer cette opinion : « Sa traduction, du point de vue du sens, est presque parfaitement fidèle, presque philologique. » (Babits 1916 c.)
- 30 Cf. « Gábor est en général incapable de rester impartial et *supérieur*, que ce soit face au texte ou au poème, mais c'est aussi son mérite, puisque cette attitude est commandée par son honnêteté. » (Babits 1916c ; c'est nous [I.J.] qui soulignons.) « La première traduction, que nous avons maintenant entre les mains, est un travail respectable : elle a du goût, de l'élan ; nulle faiblesse ; à chaque page on ressent plus que du soin de l'enthousiasme, et cette liberté que peut donner au traducteur non pas la légèreté mais la compréhension supérieure de son auteur, la plénitude de sentiments. » (Babits 1917.)
- 31 Babits 1933, 35.
- 32 Babits 1933, 36.
- 33 Babits 1939, 414.
- 34 Babits 1939, 414.
- 35 Et comme on l'a vu plus haut, dans sa conception le terme « philologie » ne comprend même pas en partie le geste de l'interprétation.
- 36 Babits 1939, 411.
- 37 Babits 1912.
- 38 Tóth 1920a.
- 39 Babits 1978, 15.
- 40 Babits 1978, 142–143.
- 41 Babits 1978, 140.
- 42 Cf. Babits 1978, 125, 132–133, 144, 152, 159.
- 43 Babits 1913, 359–360 (p. 500 pour la traduction française).
- 44 Par exemple dans *l'ABC de la langue et de l'âme (Ábécé a nyelvről és lélekről)*. Kosztolányi 1971, 75–80.

- 45 Par exemple dans *La Bourse des mots* (*Szavak értéktőzsdéje*). Kosztolányi 1971, 81–82.
- 46 Kosztolányi 1913a. Quinze ans plus tard, il revient à la même idée et exprime sa théorie avec les mêmes mots dans Kosztolányi 1928.
- 47 Bónus 1998, 297.
- 48 Kosztolányi 1913b.
- 49 Kosztolányi 1920a.
- 50 Kosztolányi 1920a.
- 51 Les vers 4 et 7 créent la rime dans la traduction de Kosztolányi tout comme dans le poème de Goethe (« Kaum einen Hauch ; [...] Ruhest du auch. » – Elhal remegőn / odafönt / a szél lehelte is. – 'Là-haut frémissant expire aussi le souffle du vent') ; « [...] várj, nemsokára / pihensz te is. » – '[...] patiente, tu te reposeras toi aussi dans peu de temps').
- 52 Cf. Babits dans sa critique sur la traduction de la *Divine Comédie* de Dante par Károly Szász : « Il me semble que ce vers est la solution définitive pour la version hongroise ». (Babits 1912.)
- 53 Cf. Babits 1912.
- 54 Voir par exemple Babits 1912.
- 55 Kosztolányi 1996, 432.
- 56 Cf. Bónus 1998.
- 57 Kosztolányi 1920b. Le mot « nyugalom » compte trois syllabes dans le hongrois.
- 58 Tóth 1920b. Il est intéressant de prêter attention à la construction générale de cette interrogation. La rhétorique de Tóth, tout autant que la syntaxe renvoient à l'idée d'une traduction unique idéale qui sert peut-être à remplacer le poème original « immortel ».
- 59 Cf. Kosztolányi 1920b.
- 60 Kosztolányi 1988, 533.
- 61 « Avant de clore mon anthologie, je souhaiterais dire quelques mots au lecteur. Je ne voudrais surtout pas qu'il donne à mon livre – à cause de son apparence et du travail qu'il représente indéniablement – plus d'importance que je ne lui en donne moi-même. Ce ne sont là que copeaux tombés dans l'atelier de l'artiste. » (Kosztolányi 1988, 532.)
- 62 Il est probable que Kosztolányi fasse aussi référence à la discussion qui eut cours autour du poème *The Raven* de Poe, à son article sur l'interprétation des textes (Kosztolányi 1920a) et aux textes suivants : Tóth 1914, Babits 1912.
- 63 Kosztolányi 1917 = Kosztolányi 1988, 533–534. *Vezér* : 'chef, meneur, celui qui conduit'.
- 64 « Il faut donc donner au poète – mais que celui qui prétend l'être le soit jusqu'au bout – une liberté complète, et considérer comme une question relevant du domaine artistique, ou plutôt de la confiance, ses décisions de garder ou de retirer tel ou tel élément du texte original. Il faut ensuite reconnaître que la traduction est avant tout un travail critique, et de création. Celui qui en fait son métier doit se considérer comme maître d'orchestre des lettres et des mots, il faut qu'il comprenne et ressente absolument l'original, et encore qu'il le fasse supérieurement afin qu'il puisse, si besoin était – et besoin il y aura – apporter des modifications, dans l'esprit de l'original. » (Kosztolányi 1988, 535 = Kosztolányi 1917 ; c'est nous (I.J.) qui soulignons.)
- 65 Kosztolányi 1988, 535–536. Ces phrases se trouvent dans *L'Anthologie de Henrik Horvát* (*Horvát Henrik antológiája* ; Kosztolányi 1919) avec peu de différence.
- 66 Les deux auteurs ont tenté de donner une description de l'art de Poe. En confrontant ces écrits on a bien l'impression qu'alors qu'Elek s'efforce d'harmoniser en une structure logique l'œuvre et la vie de Poe, Kosztolányi fait des déductions à propos du créateur qui sont fondées dans son œuvre, et ce sans jamais en arriver à la nécessité de reconstruire ou de réécrire sa biographie. Alors qu'Elek nous donne l'impression d'orienter sa description de la figure de l'auteur pour donner un cadre « scientifique » et « objectif » à l'interprétation de son œuvre, il ressort plutôt des écrits de Kosztolányi qu'il considère que la figure de l'auteur, tout autant que

- les œuvres elles-mêmes, ne peuvent être lus comme les conclusions d'une interprétation préalable. Cf. Elek 1913a ; Kosztolányi 1909a ; Kosztolányi 1909b, 110 ; Kosztolányi 1913a.
- 67 Cf. Kosztolányi 1917 ; Kosztolányi 1988, 536.
- 68 Nous tenons naturellement pour utopique la possibilité de reconstituer les étapes d'une pensée. Cependant nous pensons que ce n'est pas vraiment un hasard si Kosztolányi s'est abstenu de rechercher une ressemblance objective lorsqu'il a fait appel à l'interdépendance de l'original et de la traduction en posant la problématique partie-tout.
- 69 Kosztolányi 1919 = Kosztolányi 1988, 537.
- 70 Hajdu 1918.
- 71 Kosztolányi 1928, 575.
- 72 Kosztolányi 1919.
- 73 Cf. Rába 1969, 254.
- 74 Schöpflin 1924.
- 75 Karinthy 1926.
- 76 Illyés 1942.
- 77 Cf. « Kosztolányi ne correspondait pas au traducteur tel qu'on le concevait auparavant. Ses contemporains le trouvaient vif et désinvolte, presque spontané. Mais il le jugeaient aussi arbitraire. Et tous ces jugements provenaient surtout d'une comparaison, s'adressaient à lui comme à un membre de la grande Trinité des traducteurs de *Nyugat* ; c'est par rapport à *Babits* et à *Tóth* qu'ils le jugeaient. » (Illyés 1942.)
- 78 Németh 1931a.
- 79 Oláh 1929.
- 80 Babits 1923.
- 81 Babits 1923.
- 82 Babits 1923.
- 83 Sárközi 1931.
- 84 Vas 1938.
- 85 Schöpflin 1923.
- 86 Bálint 1930.
- 87 Gyergyai 1934.
- 88 Tóth 1914.
- 89 Tóth 1914.
- 90 Tóth 1917.
- 91 Tóth 1917. C'est nous (I.J.) qui soulignons.
- 92 Voir plus haut : Tóth 1920a.
- 93 Cf. Tóth 1920a.
- 94 Cette idée par exemple, que la personnalité du traducteur est impossible à effacer de la traduction et que Tóth exprime à plusieurs reprises, renvoie en fait à la pensée de Kosztolányi. Il l'exprime avec une efficacité incomparable : « Chaque langue est un instrument de musique différent, et il sera difficile de répéter sur l'un de la même façon le morceau joué sur l'autre. [...] Il est vrai qu'il existe des « trucs » poétiques reconnaissables immédiatement et donc imitables, tels que la rime, l'allitération, l'alternance métrique. [...] Mais même des faits de langue aussi flagrants ne sont pas toujours possibles à imiter ». S'il évoque le concept de « traducteur idéal », comme le fait Kosztolányi, ce n'est que pour lui refuser toute légitimité (Tóth 1920a). La mention conjointe de la traduction et de l'intertextualité est aussi caractéristique de la pensée des deux hommes, Tóth et Kosztolányi.
- 95 Dans une lettre écrite à Tibor Déry en 1918 c'est justement ainsi qu'il définit le travail du critique : « Dans les marges des pages de *Nyugat*, j'ai signalé tout un tas de passages dont nous pourrions reparler de vive voix : rien que des louanges, et pas un seul reproche ! C'est d'ailleurs

- ainsi, n'est-ce pas, que vous me connaissez, comme un critique de bonne volonté et plutôt enclin à l'éloge. Mais ils n'en ont pas moins de valeur pour autant, étant parmi les plus sincères et les plus spontanés qui soient. » (Tóth 1973, 186.)
- 96 « J'ai traduit *Moesta et errabunda*, le poème de Baudelaire, du moins provisoirement. Je voudrais en effet m'assurer, avant de le publier, qu'il n'y a pas de vers ou de rimes qui ressembleraient à ceux de la traduction de Kosztolányi qui existe déjà. » (Lettre à Pál Bródy du 30 juin 1915. Tóth 1973, 74.)
- 97 Tóth parle ici de la rime des sixième et septième vers où dans l'original on trouve « im Walde / balde ». (Tóth 1973, 210.)
- 98 Oscar Wilde : *The Ballad of Reading Gaol*. (Dans la version de Georges Brassens, le titre est *La ballade de la geôle de Reading*.)
- 99 Tóth 1921, 1115.
- 100 Babits 1920.
- 101 Németh 1931b.
- 102 Gyergyai 1932.
- 103 Szabó 1921a.
- 104 Szabó 1921a.
- 105 Szabó 1921a.
- 106 Szabó 1921b.
- 107 Szabó 1921b.
- 108 Szabó 1921b.
- 109 Szabó 1940.
- 110 Szabó 1940.
- 111 Szabó 1942.
- 112 Cf. « Dans la traduction hongroise, le point de vue de Babits continua, même après lui, à orienter la pratique et la théorie. György Rába reproche par exemple à Kosztolányi d'avoir, dans sa traduction de *La Beauté* de Baudelaire, « créé dans les premiers vers une atmosphère ne correspondant pas à l'idée du poème », au contraire de la version d'Árpád Tóth qui « transmet plus fidèlement grâce à l'enchaînement de ses phrases le mouvement méditatif de la strophe ». Ce que Babits appelle « rendu » et Rába « transmission » va de pair avec cette conception selon laquelle le traducteur dissocie les différents éléments du texte source, et fait descendre celui-ci de son rang canonique, ce qui naturellement n'exclut pas – selon le succès de l'opération – qu'il offre au texte traduit un nouveau rang canonique dans une autre tradition. De la même façon que Babits, sa postérité ignore une projection importante de l'activité du traducteur. « Admirables poèmes hongrois certes – écrit Rába à propos de la traduction d'Árpád Tóth de Milton – mais on ne peut nier qu'ils « défont » l'original, ce qui est aussi une forme d'infidélité. » La condition du succès de la traduction n'est pas la fidélité au texte source, mais sa capacité à s'intégrer à la tradition de la langue cible ». (Szegedy-Maszák 1998a, 50.)
- 113 Plus que tout autre, le jugement de László Kardos en 1952 est éclairant à ce sujet : « Dans les décennies de la littérature bourgeoise fut soulevée de temps à autre, chez nous comme à l'étranger, cette question fondamentale : peut-on, a-t-on seulement le droit de traduire des poèmes, et surtout des poèmes lyriques ? Cela ressemble parfois à une entreprise tout sauf artistique, à un travail de bricolage que de recréer à partir d'autres caractéristiques d'une autre langue des contenus, des atmosphères, des effets sensitifs et émotionnels, les jeux subtils de l'imagination, toutes ces choses qui n'ont pu naître *tels quels* qu'une seule fois et grâce aux caractéristiques d'une langue unique comme création poétique. On voit bien aujourd'hui que ce genre de doutes était caractéristique de l'époque de la décadence, et qu'il leur a fallu, qu'il leur faut disparaître en même temps que cette époque. De telles mises en question de la traduction sont sous-tendues par une conception formaliste selon laquelle l'essence de l'œuvre d'art se

- trouve dans la sphère des formes et non dans le domaine des contenus, de la pensée, de l'idée. Pour une telle conception, les éléments fondamentaux dans la genèse du poème sont linguistiques et formels, et ce sont eux qui déterminent l'élaboration de son message. Et puisque ces éléments linguistiques sont uniques, qu'ils ne sont attachés qu'à une seule nation, nous devons aussi – dit-on – considérer comme uniques et impossibles à transplanter les « contenus » déterminés par eux et qui ont germé en eux. Ce raisonnement formaliste n'était encore, pour la poésie de l'époque décadente, qu'en partie valable : pour les jeux poétiques purement extérieurs, n'escomptant que des effets de langue, sans message. Mais il était absolument dénué de sens en ce qui concerne les véritables créations...» (Kardos 1953, 401.)
- 114 Hatvany 1908. C'est nous (I.J.) qui soulignons.
- 115 Babits 1910, 785.
- 116 Babits 1912, 663.
- 117 Babits 1933, 36.
- 118 Babits 1913, 370–371 (p. 505 pour la traduction française).
- 119 Kosztolányi 1931, 94, 95, 96. Souligné dans l'original.
- 120 Kosztolányi 1935, 99–100.
- 121 Németh 1931b.
- 122 « Au début je ne pensais pas à traduire Shakespeare, dont l'artificialité et l'obscurité des versions hongroises me repoussaient depuis l'enfance. Qui rechercherait plus digne partenaire auprès de lui que les chefs-d'œuvre d'Arany, Petőfi és Vörösmarty ? » (Babits 1916a.)
- 123 « La façon dont Babits a traduit les jeux de mots est aussi intéressante et réussie... [...] Sa traduction la plus charmante et la plus digne de János Arany est celle de la « widow Dido » en « zsidó Didó » [Didon juive]. » (Tóth 1917.)
- 124 Móricz 1930.
- 125 Babits 1924.
- 126 Babits 1913.
- 127 Bessenyei 1796. Bessenyei a traduit Milton de l'allemand.
- 128 Ady 1910a. C'est nous (I.J.) qui soulignons.
- 129 Ady 1910b. Les écrivains appartenant à la garde royale de Marie-Thérèse [testőrírók] sont Sándor Báróczi (1735–1809), Ábrahám Barcsay (1742–1806) et György Bessenyei (1746–1811).
- 130 Karinthy 1926.
- 131 Babits 1909.
- 132 Babits 1936. Voir également : Babits 1912.
- 133 Király 1920.
- 134 Király 1920.
- 135 Cf. Belia 1981, 415.
- 136 Cf. Árpád Tóth qui, en étudiant l'influence de la poésie symboliste française remarque que malgré elle, « Ady veut établir la forme du texte selon les traditions de la littérature hongroise ancienne. » (Tóth 1919, 358.)
- 137 Sárközi 1931.
- 138 Voir la discussion sur les traductions de *The Raven* de Poe et celle introduite par l'article de Kosztolányi *Tanulmány egy versről (Étude d'un poème)*.
- 139 Radó Antal : *A fordítás művészete*. Budapest : Franklin, 1909.
- 140 Ignotus 1910, 472.
- 141 Kosztolányi 1913a.
- 142 Kosztolányi 1988 ; Kosztolányi 1928, 576.

- ¹⁴³ Cette thèse comprend l'idée que l'œuvre originale a un noyau transcendant que le traducteur retrouve et met en forme, et que les traducteurs suivants perfectionnent jusqu'à atteindre une forme et un contenu parfaits.
- ¹⁴⁴ Elek 1913b.
- ¹⁴⁵ Kosztolányi 1913a, 641.
- ¹⁴⁶ Cf. Kosztolányi 1928.
- ¹⁴⁷ Selon Kosztolányi, la description et l'utilisation de ces possibilités donnent les cadres de la liberté du traducteur.
- ¹⁴⁸ Kosztolányi 1988, 529.
- ¹⁴⁹ Cf. Szegedy-Maszák 1995, 27.
- ¹⁵⁰ Kosztolányi 1988, 531.
- ¹⁵¹ Il est important de souligner qu'il ne s'agit pas ici de toute l'histoire de la traduction en Hongrie, mais d'une très longue période de la « traduction artistique (*műfordítás*) ».
- ¹⁵² Báthori 1992, 109.
- ¹⁵³ Tóth 1914, 287.
- ¹⁵⁴ Babits 1912, 287.
- ¹⁵⁵ Ady 1917, 742.
- ¹⁵⁶ Babits 1923, 661.
- ¹⁵⁷ Somlyó 1958, 20. Cette étude de Somlyó est parue pour la première fois en 1958, puis en 1963.
- ¹⁵⁸ Rónay 1973, 22.
- ¹⁵⁹ Il est vrai que Szabó parle dans le texte cité de l'importance de l'inspiration, mais il ne fait pas le parallèle avec l'inspiration de l'auteur original.
- ¹⁶⁰ Rónay 1973, 23.
- ¹⁶¹ Rónay 1973, 24.
- ¹⁶² Selon Antoine Berman, l'éthique de la traduction est ce qui « réside dans le respect, ou plutôt, dans *un certain respect de l'original* ». (Berman 1995, 92.)

LA FABLE DE L'ARTISTE. DEZSŐ KOSZTOLÁNYI

FRANÇOIS SOULAGES

La Sorbonne Séminaire Interarts de Paris
France

A Anne Louyot
qui me fit découvrir cet artiste.

Kosztolanyi brille par son art et par sa pensée : c'est l'union des deux qui fait sa force. Mais sa pensée n'est pas lourde et théoricienne ; elle est légère et nous instruit comme seule une fable sait le faire ; avec humour et ironie, elle se déploie grâce aux mots et aux phrases produits par l'écrivain. En analysant cet art, on comprend comment la tragédie de vivre et de mourir est étudiée avec distance, ironie et humour. L'humanité des hommes et des artistes est alors mise en avant et ce n'est plus l'idéologie du génie qui explique les œuvres mais le travail et la modestie : créer, c'est d'abord supprimer tout ce qui n'est pas essentiel ; or l'art ne va qu'à l'essentiel. Comme l'enfant ! L'artiste doit retrouver l'innocence et la force de l'enfant pour être un véritable créateur. Alors le public pourra recevoir avec force et richesse une œuvre qu'il pourra lui-même détourner pour lui donner un sens nouveau avec une ironie qui nous rappelle celle de Socrate. Kosztolanyi nous apprend ce qu'est être artiste.

Mots-clé: œuvre, chef d'œuvre, fable, génie, humanité, jeu, légèreté, enfance, inspiration, création, réception, public

L'œuvre & la fable

Soyons d'abord weberien : pour une histoire et une géographie des paroles et des textes d'artistes.

Pour comprendre un artiste, faut-il étudier ce qu'il a fait et s'engager dans l'esthétique, examiner comment il a fait et pratiquer la poïétique, ausculter ce qu'il en a dit et étudier des théories de l'art ou bien mettre en chantier les trois démarches ? Le weberien qui sommeille – espérons-le – en tout analyste de l'art répond qu'il faut mener de front les trois démarches. Mais alors une question cruciale se pose : quel statut donner aux textes et aux paroles des artistes sur l'art ? Nous ne pouvons répondre à cette question insidieusement unifiante : tout dépend des artistes et des époques ; l'historien doit nous prémunir contre une illusion essentialiste. Cette question doit donc se dédoubler : d'une part, quels types de paroles et

de textes d'artistes existe-t-il ? Il faudrait faire alors un panorama de ces types au sein duquel pourraient être classés et placés une parole ou un écrit particulier ; la première tâche de l'épistémologue serait ainsi d'établir une *géographie des paroles et des textes d'artistes* et de penser l'articulation des différents discours et textes entre eux. D'autre part, d'où viennent, où vont et que font ces propos ? Une *histoire des paroles et des textes d'artistes* serait ainsi nécessaire. *Notons que parfois ces propos relèvent de la fable et que la fable est souvent la meilleure chose qui soit pour aborder une œuvre d'art et l'art lui-même.*

C'est en fonction de cette note que nous évoquerons ici une figure possible de l'artiste.

Écoutons la fable qu'un artiste utilise pour se faire artiste et pour faire son œuvre : sa fonction pratico-esthétique l'emporte sur sa fonction de connaissance.

L'artiste est comme tous les autres hommes : il parle à autrui pour se parler à lui-même, pour s'entendre, pour produire de l'ordre face au désordre ; or l'ordre et le désordre sont le pain quotidien de l'artiste : il n'a de cesse de se confronter à l'ordre pour le désarticuler et au désordre pour essayer de produire de l'ordre ; son ordre ou son désordre ou parfois les deux – tout dépend de l'artiste –, c'est quasiment son style, avec toutefois plus de noblesse que le style de l'adolescent qui a sa chambre en désordre ou que celui du maniaque qui fait régner son ordre, quoique la comparaison soit éclairante si l'on considère les gains que chacun obtient au niveau de son identification comme sujet et de sa maîtrise – souvent illusoire – de l'angoisse. C'est donc pour jouer avec l'ordre – le mettre ou le démettre – que l'artiste parfois parle et écrit : il construit alors une fable – consciemment ou non, volontairement ou non. Le concept de fable est donc mis en place ici non pour réduire les propos, les actes ou les œuvres de l'artiste, mais pour les éclairer sous un angle nouveau.

Comme tout homme, au fil de la vie, un artiste se construit peu à peu une fable : entendons par là qu'il met en place un discours dont la cohérence interne se fait, au fil du temps, de plus en plus grande et qui rend possible sa pratique. Tout artiste a en effet besoin d'éléments méta-artistiques dont la valeur de vérité, en dernière instance, importe peu : ces éléments ont pour fonction non pas tant de dire le sens ou la vérité de l'œuvre – seuls les naïfs prétendent fournir une œuvre d'art avec son mode d'emploi, une œuvre d'art clé-en-main –, que de permettre à l'artiste de faire cette œuvre. Leur fonction pratico-esthétique l'emporte donc sur leur fonction de connaissance. Cette fable peut avoir des airs théoriques, voire théoriciens ; cela, en fin de compte, n'est pas ce qui prime. Elle est d'abord parole liée, directement ou non, consciemment ou non, à l'imaginaire, au symbolique et à l'inconscient : elle est cette nourriture méta-artistique qui autorise, féconde et rationalise (au sens de Jones) la pratique spécifique et particulière d'un artiste : sans

cette parole qu'il se dit et qu'il nous dit, l'artiste ne pourrait pas produire son œuvre de la manière dont il la produit. Reconnaître cette fable dans sa spécificité n'aboutit en rien à une réduction de l'œuvre, mais nous oblige à comprendre que l'artiste est aussi habité par le chimérique, le fictif, l'imaginaire, l'irréel, bref le romanesque, et ce, dans son œuvre, dans son dire et dans son être : c'est peut-être d'ailleurs une des clefs de sa grandeur.¹

Partant de cette hypothèse, il paraît fécond de travailler des textes d'artistes qui ne revendiquent ni la scientificité, ni la théorie, mais qui s'installent dans l'aire de la fable, voire de la fiction, et qui, de et dans leur fable, parlent, l'air de rien, mais parfois en profondeur de l'artiste : le texte n'est pas alors là pour donner, encore moins pour imposer une réponse, mais pour poser, pour *ouvrir un problème*, en jouant sur l'ironie – à la manière de Socrate ou de Kierkegaard –, de l'humour, du paradoxe, de la contradiction, de la critique, l'aporie étant, bien sûr, accueillie favorablement. Qui, mieux que les écrivains, font ce travail ?

Pour nous éclairer sur une figure possible de l'artiste, nous avons choisi le livre *Cinéma muet avec battement de cœur*² du grand écrivain hongrois Dezső Kosztolányi (1885–1936) : suivons-le, écoutons-le, parlons avec lui, pensons grâce à lui.

L'humanité & le génie

L'artiste est un homme, un être humain, comme les autres hommes. Humain, très humain, bien humain, mais jamais trop humain – comment être trop humain ? Jamais surhumain, même quand il le croit, surtout quand il le croit : c'est l'histoire de l'art qui, parfois, pour être Histoire – avec sens et sens, à savoir avec signification et direction –, transforme l'artiste en dieu, génie, surhomme, voyant, prophète ; et il arrive que certains artistes, exaltés et naïfs, le croient...

Certes, il existe des artistes qui jouent – parfois malgré eux – dans la catégorie des génies. Mais cela n'est pas vrai de tous, loin del à : Bach n'est pas Mozart, Massaccio n'est pas Van Gogh et pourtant il est mort à 27 ans ; disons-le, Proust n'est ni Radiguet, ni Rimbaud : il ne s'en cache pas et écrit des *Pastiches*, admirable travail de Pénélope du manuscrit, excellent apprentissage modeste et efficace de l'écriture, salutaire exercice permettant au sujet de ne plus s'illusionner sur le fait qu'il serait le messager des Muses. Certains artistes, beaucoup d'artistes, jouent donc dans d'autres catégories, et ce n'est pas important, ou plutôt, ce n'est pas essentiel : il n'en va pas de l'essence de l'artiste d'être génial, encore moins de le croire ; et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un génie ? Les réflexions de Nietzsche sur ce sujet sont définitives. La question du génie n'est pas celle de la supériorité de certains artistes sur d'autres ; cette dernière est celle du passage de l'art-fait à l'art-valeur ; autant la question du génie n'est pas fondamentale, autant celle de la

supériorité de certains sur d'autres l'est si l'on ne veut en rester ni au niveau descriptif, ni au niveau sociologique – nous reconnaissons la valeur de cet ordre et les pistes énoncées, par exemple, par Weber –, bref, si l'on veut, en effet, accéder au niveau critique, esthétique et donc axiologique et évaluateur.

En effet, la distinction entre deux types de jugement – le jugement de fait et le jugement de valeur – est capitale : bien des confusions sur l'art et bien des incapacités à penser l'art ont pour origine le fait de ne pas distinguer ces deux types de jugements et corrélativement ces deux types de réalités : l'art comme réalité sociologique et anthropologique ne se réduit pas à la création de chefs-d'œuvre artistiques. Il faut distinguer l'art-fait et l'art-valeur. L'approche de l'art par les sciences humaines n'est pas du même ordre, au sens pascalien du terme, que celle de l'esthétique : on ne doit ni demander ni attendre de l'une ce que l'on demande et attend des autres, et vice versa ; leurs apports respectifs ne peuvent que se compléter et non se concurrencer. Ce n'est qu'une ignorance ou une incompréhension de la nature de la science, de la philosophie et de l'art qui produit ce cafouillage dans la pensée et dans la pratique. Il faut désinvestir l'art de sa survalorisation automatique : c'est une condition nécessaire pour le penser avec justesse, et dans les sciences humaines et en esthétique.

Dans cette perspective, la frontière sans-art/art ne correspond en rien à la frontière sans-œuvre/œuvre, car l'art-fait n'est pas alors signe de chef-d'œuvre, voire de réussite : comme pour toute activité sociale et humaine, il y a souvent écart entre d'un côté l'intention et la prétention d'un homme – ici l'artiste – et de l'autre ses réalisations. En effet, beaucoup d'artistes mettent en œuvre une pratique artistique animée d'une volonté et d'un projet artistiques sans pour autant faire des objets qui brillent par leur force, leur puissance, leur originalité, leur beauté, leur valeur, etc. : il y a des objets artistiques faibles, d'autres médiocres, d'autres encore ratés, même si sociologiquement le projet qui les engendre est artistique et si anthropologiquement la volonté du sujet qui les réalise aussi est artistique : *comme dans bien d'autres sphères humaines et sociales, en art, on ne jouit et on ne juge ni des projets, ni des sujets, mais des objets*. Un fait n'est pas une valeur : il y a des faits sans grande valeur ; tout ne se vaut pas, sinon cela voudrait dire que tous les objets artistiques sont identiques, ce qui est faux, ou bien que les réceptions sont identiques, ce qui est faux aussi. Le sans-art ne qualifie pas, pour autant, quelque chose qui n'a aucun intérêt pour un jugement esthétique que l'on pourrait porter sur lui. Ainsi, les photos faites par des enfants psychotiques qu'a révélées Marc Pataut intéressent le monde de l'art, les Grottes de Lascaux aussi.³

Dans toute son œuvre, Kosztlányi nous rappelle cette humanité fragile de l'artiste. Écoutons maintenant sa fable qui nous conte la légèreté de l'artiste.

La légèreté & le jeu

Lisons le texte intitulé « *Avec le petit doigt* »⁴.

Dès la première phrase, le paradoxe est posé et nous oblige à réfléchir : « Seul celui qui s'assigne une tâche au-dessous de ses forces est un artiste au sens véritable du terme. » Une triple critique est mise en place : d'abord une critique de l'héroïsme de l'artiste est nécessaire, car le héros et le génie occultent et néantifient l'artiste réel et le délire quant au projet interdit sa réalisation. Ensuite, une critique de la lourdeur est affirmée ; on retrouve l'appel nietzschéen à la légèreté ; de même qu'il y a un gai savoir, il doit y avoir une création légère. Enfin, une critique du surmoi artistique inhibiteur et du dépassement obligé doit être menée ; en effet pourquoi vouloir faire quelque chose au-dessus de ses forces ? L'on ne pourra pas le faire et cela engendrera un échec pour le sujet ; une cathédrale n'est pas faite pour être rêvée, mais pour être construite et réalisée. L'artiste doit donc distinguer entre délire et défi ; c'est en cela qu'il sera léger.

Que propose notre écrivain ? Il faut connaître ses forces, viser un but en adéquation avec ses forces, mieux, inférieur à ses forces, bref avoir un projet possible. Pourquoi ? pour pouvoir faire preuve d'aisance, de légèreté et de grandeur. « Que Shakespeare ait écrit *Hamlet*, qu'il l'ait écrit avec cette sensibilité, cette plénitude de vie, cette légèreté aussi toute aérienne, voilà qui atteste bien que cette tâche elle-même était encore au-dessous de ses forces. » La sensibilité de Shakespeare s'oppose à la lourdeur théorique, sa plénitude de vie à la lourdeur mécanique, sa légèreté aérienne à la lourdeur existentielle et pseudo-créatrice. Cette triple légèreté fait la valeur de l'œuvre et de l'artiste : il n'y a pas eu surinvestissement ridicule dans l'œuvre, car Shakespeare était dans une distance créatrice ; il existe une lourdeur du tragique et une facilité du pathétique que la légèreté du comique dépasse : l'artiste ne doit pas viser l'émotion pour l'émotion.

« Son sujet est immense, il joue avec », écrit Kosztolányi à propos de Shakespeare : l'art est d'abord un jeu ; c'est pourquoi et en quoi c'est quelque chose de sérieux. En jouant avec l'œuvre, l'artiste en reste maître ; il la surplombe ; il fait ainsi preuve de facilité. Un double paradoxe apparaît alors : d'une part une œuvre acquiert son autonomie quand l'artiste en est maître et la surpasse ; d'autre part l'artiste la surpasse quand il ne se donne pas totalement dans l'œuvre, sinon il s'identifierait à elle et se confondrait avec elle – il règnerait alors une confusion totale ; en outre, cela se voit et cela se sent : « Ces ouvrages dans lesquels l'écrivain se surpasse lui-même, comme on dit, sont mauvais : pesants et sentant l'huile. » Quand on sent l'huile, on sent celui qui a huilé, on oublie l'objet pour se focaliser sur son réalisateur ; or, quand cela n'est pas voulu, on tombe dans le ridicule ; le rire est provoqué involontairement par ce « mécanique plaqué sur du vivant », comme disait Bergson ; avec l'huile et la sueur, le vivant et l'existant sont occultés par la machine pesante.

Mais une question reste à poser : qu'est-ce qui en dehors de l'art permet à certains artistes d'avoir ce détachement quasi-aristocratique ? N'est-ce pas parfois une éducation, un héritage ou une réaction à cette éducation et à cet héritage qui donnent au sujet l'impression hautaine d'être différent des autres et ainsi la possibilité d'être suffisamment fort pour ne pas faire sien ce qu'il fait, pour ne pas avoir avec ce qu'il a fait des rapports d'adhérence, comme si l'individu réussissait d'autant plus ce qu'il faisait qu'il n'y attachait aucune importance, à la limite réussissait d'autant plus qu'il méprisait ce qu'il faisait. N'est-ce pas encore une illusion, même si le sentiment de supériorité ou en tout cas de différence ne s'enracine pas dans un préjugé de race, de caste ou de classe, mais dans le sentiment d'appartenance au monde des *happy few* de l'élite de l'art ? On glisserait alors de l'idéologie du gène à celle du génie ; entre la confiance en soi et le sentiment d'une supériorité intrinsèque, se trouve la frontière de l'éthique.

« *Hamlet* prouve une chose, c'est que Shakespeare aurait pu créer encore plus immense. » L'artiste est plus grand que son œuvre ; son œuvre est grande parce qu'il est grand ; il est grand parce qu'il est mesuré. En effet, la démesure est sottise ; la mesure est « connaissance de soi (et) connaissance de l'économie de l'œuvre d'art ». Dans une œuvre, l'artiste ne doit pas tout (se) mettre, tel un enfant voulant imiter son maître, son père, son dieu. L'artiste doit savoir que l'œuvre n'est que l'œuvre, n'est que ça, et rien de plus, et que la mort viendra et effacera les œuvres, et que l'histoire n'est parfois qu'une illusion que les artistes entretiennent sur le destin de leurs travaux. Absurdité de se vouloir immortel et de vouloir avoir des œuvres immortelles : derrière cette prétention peut s'entendre non pas tant une excroissance de l'ego de l'artiste qu'une terrible angoisse de la mort, de sa propre mort. En renonçant à son désir d'immortalité, l'artiste peut produire et fonder des œuvres remarquables, d'autant plus qu'elles sont débarrassées de la grandiloquence. Elles retrouvent la légèreté, « cette spontanéité, cette mobilité, cette aisance au détail qu'on appelle la vie ».

L'usage & l'échange

« *Le poète et le commerçant* »,⁵ par son ironie piquante, nous permet de mieux comprendre pourquoi le travailleur artiste ne doit pas faire preuve de ténacité et d'obsession : il en va de son rapport à l'art, de son expérience de l'œuvre.

Qu'a donc le commerçant que n'a pas (assez ?) le poète ? Il ne pense qu'à ce qu'il fait – à son commerce et aux objets qu'il vend, aussi grotesques et sans valeur qu'ils soient –, alors que l'artiste oublie parfois son travail, son œuvre, son public. « Quel fanatisme on peut avoir quand on est commerçant, et quel bonheur dans l'obsession ! » Ce fanatisme et cette obsession permettent à ce professionnel de la

valeur d'échange et donc de l'argent de rêver, sans douter, de l'objet qu'il veut vendre et de sa vente future, de croire que cet objet va être assurément acheté.

L'artiste, lui, rêve en doutant ; or ce doute interdit ce rêve obsessionnel et fanatique, cette monomanie. Ce doute risquerait de rendre fou l'artiste, en tout cas de le condamner à l'impuissance : « le doute me rendrait fou dans les vingt-quatre heures, incapable que je serais alors de passer tout mon temps à rêver seul de lunettes noires. ». Une tension extrême s'installerait entre ce risque de folie et l'espoir (à défaut de la croyance) que l'autre (le client, l'acheteur, le public) reconnaîtrait sa création. Celui qui se prend pour un génie méconnu est-il alors un voyant du futur ou bien un fou du présent ? Rien à présent ne peut en décider.

En fait, le rêve de l'artiste n'est en rien comparable à celui du commerçant, car « l'imagination du commerçant est plus singulière et plus fiévreuse que celle du poète ». Le risque pour l'artiste n'est pas tant de faire faillite que de tomber dans l'oubli, de rester dans l'oubli, d'être inconnu : tout son art pour rien !

Mais pourquoi le rêve de l'artiste est-il inférieur à celui du commerçant ? C'est parce que l'un et l'autre n'ont pas la même conception du jeu. Le commerçant est un joueur au sens de Dostoïevski ; il joue, il s'acharne et gagne ou perd gros. Alors que l'artiste a ou doit avoir de la distance ; comme Shakespeare, « il joue avec » son sujet. L'artiste ne doit avoir ni obsession, ni fanatisme, ni foi, ni loi ; il doit travailler avec légèreté et non avec fièvre : son imagination est d'un autre ordre : il invente un monde parfois par associations libres au lieu d'être obsédé par les objets du monde à vendre. Pourquoi alors certains artistes se conduisent-ils comme des commerçants ? Ils devraient faire du commerce et ouvrir une galerie ou travailler dans la communication de l'art...

Ce texte doit être médité par tous ceux qui confondent – et il y en a beaucoup – art et commerce ou art et communication, ce qui est souvent la même chose ; par tous ceux qui confondent usage et échange : question de valeur, bien sûr ! Est-ce si facile de ne pas être dans cette confusion ?

L'inconséquence & l'inspiration

L'histoire du « *Cache-cache aveugle* »⁶ est une superbe fable sur le créer de l'artiste : « L'art le plus grand n'est lui-même rien d'autre qu'un cache-cache aveugle. Et tout ce qui est en deçà n'est que devoir, contrainte, application, et ne vaut pas un liard. »

Nous savons que le travail de l'artiste est en effet aussi fait de devoir, de contrainte et d'application ; c'est une activité humaine et sociale qui ne relève ni de la magie, ni du génie. Mais il ne se borne pas à cela ; c'est aussi le fruit d'une inspiration, d'un plaisir, d'un désir et d'un jeu. Aussi notre auteur le compare-t-il au jeu de cache-cache aveugle que pratiquent les enfants. Son histoire commence par la

longue description savoureuse d'une partie de ce jeu excitant auquel des enfants participent : en partant se cacher, le « chat » rencontre un petit chien qui boit du lait ; le plus drôle, ce n'est pas tant qu'il en oublie le jeu, mais c'est que tous les enfants l'oublient et partent dans des rêveries, des batailles et d'autres jeux ; et que cela ne fait rien, et que cela fait le bien : tout le monde est heureux, tout le monde s'est bien amusé, la partie de cache-cache aveugle a été oubliée. Parlant de ces enfants, l'auteur écrit : « J'admire leur inconséquence. Je la tiens même pour seule digne de l'homme [...]. Au fond, ils n'obéissent jamais qu'à l'inspiration du moment. » Commence alors une comparaison avec l'inspiration de l'artiste – cœur de la vie et de la création artistiques.

Mais revenons au cache-cache aveugle : qu'est-ce qui le caractérise ? C'est d'abord qu'on cherche sans voir et que l'on trouve sans voir. L'activité de l'artiste n'est pas le suivi d'un cahier des charges, d'un projet ou d'un programme : au commencement, l'artiste ne trouve pas, il cherche ; mais cette recherche à tâtons est particulièrement excitante ; elle est quasiment érotique : *libido sciendi* ? Assurément. Le fait qu'il soit aveugle en fait « un plaisir décuplé, épicé, et donc excitant, comme la cigarette à l'opium ». C'est une promesse de jouissance sans culpabilité, mieux, une « promesse de bonheur », comme disait Stendhal. Le non-savoir est toujours un catalyseur d'érotisme, de désir et de création ; le non-voir aussi.

Tout commence « avec des cris de joie » : à ce stade, la parole est encore à la fois inutile et impossible, le mystère étant trop épais ; le cri inarticulé la remplace, plus violent, plus animal et plus fort. Mais la joie est réelle : l'art n'est pas une activité mortifère ; jeu, imagination, bonheur, ces notions évoquées par Kosztolányi auraient pu être énoncées pour l'enfant de la troisième métamorphose de Nietzsche : « L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation ». ⁷ Avec le jeu, tout est permis et ainsi tout est possible : « On a le droit de se cacher n'importe où. » Avant que le chat n'apparaisse, chaque enfant l'imagine : l'artiste anticipe la création et le bonheur de l'avoir faite. Là encore, l'auteur nous débarrasse de la vision souffrante, souffreteuse et morbide de la création : non, il n'y a pas forcément un prix de douleur à payer pour créer ; le judéo-christianisme n'est pas de mise ici ; l'acte de création ressemble aux bulles du champagne qui s'élèvent en surabondance : luxe, excitation et volupté, voilà les caractéristiques du créer ; il y a un plaisir à trouver, il y a un plaisir à chercher.

L'artiste est comme l'enfant : il oublie et, ainsi, peut être tout neuf face au présent qu'il prend sans devoir et sans surmoi ; léger, il n'a pas à rendre de comptes : il jouit en créant, il crée en jouissant ; aussi peut-il accueillir l'imprévu et l'imprévisible : il est dans l'ordre du futur et du possible ; le monde s'offre à lui car tout est possible et lui, l'artiste, il offre un monde radicalement nouveau, le sien, celui qu'il est en train de créer dans le jeu. L'imagination est au pouvoir, la prévision est dans les cales ; l'association libre est la maîtresse, la réflexion prévoyante

et programmante est oubliée. La création est possible grâce à ce non-assujettissement des sujets à un déjà-programmé. La logique de l'artiste n'est pas celle du technocrate : pour lui, les projets sont faits non pour être réalisés, mais pour mettre en mouvement le créateur afin qu'il crée quelque chose – peu importe quoi, pourvu que ce soit bien.

Par là, notre auteur opère des délimitations de champs différents. La logique de l'artiste n'est pas celle de l'homme engagé dans la société : quand il crée, il fait fi de la responsabilité ; il a un nouveau rapport au temps : du passé faisant table rase, il vit dans un présent irresponsable qui ne renvoie qu'à lui-même ; comme l'inconscient, il est hors le temps. Cela explique son bonheur, sans souci, ni angoisse, ni inquiétude ; aussi est-il sans fatigue.

Parce que les enfants n'obéissent qu'à l'inspiration du moment qu'ils saisissent comme le *kairos* toujours recommencé, « ils ressemblent aux artistes, aux bons, aux grands artistes, aux écrivains, poussés par quelque obscur désir, qui vont s'asseoir à leur bureau afin d'écrire une tragédie sur Charlemagne et qui, se mettant à jouer avec leur stylo, s'aventurent alors ils ne savent plus où, égarés qu'ils sont dans l'infini plat du papier, entre le projeté et le possible, entre l'intention et la vie, et peut-être n'écrit-ils que ce qu'ils ont vécu hier, que ce qu'ils ont vu dans la rue, ou que même ce serrement de cœur qu'ils ont eu un jour, dans leur enfance, la première fois que leurs parents les ont laissés tout seuls, car les mots les auront entraînés, eux aussi, sur quelque sentier secondaire, et c'est là, leur travail à peine commencé, c'est dans une subordonnée apparemment sans importance qu'ils trouveront la direction juste, qu'ils trouveront la joie et la vérité ».

Phrase magnifique qui en dit plus que bien des textes théoriques sur l'inspiration de l'artiste. Et pourtant, au lieu de nous réciter à nous-même ce texte, nous continuerons cette broderie à partir de la fable de Kosztolányi...

Kosztolányi affirme d'abord que tous les artistes ne se valent pas⁸ et que les grands sont confrontés à l'aventure de l'inspiration : la création consiste à fabriquer quelque chose auquel on n'avait jamais pensé auparavant ; l'artiste est le premier spectateur ébahi de sa création. Au départ, l'artiste est pris par un « obscur désir » ; la libido est au départ de toute création, mais ce désir est obscur car il se trompe sur son objet : il croit viser l'empereur Charlemagne, et, en fait, lorgne sur l'artiste enfant – du temps où il jouait au cache-cache aveugle. Mais pourquoi l'écrivain de la fable est-il un grand artiste ? Parce qu'il sait encore jouer, parce qu'il s'autorise encore à se détourner de son projet pour régresser et inventer un monde en entrant dans son monde intérieur, passé et personnel. Quand il joue, l'aventure commence : la création est une aventure pleine d'événements imprévisibles et improbables ; cela est vrai aussi pour l'activité de la pensée : Nietzsche parlait alors du philosophe-artiste. Lors de cette phase préparatoire à la création, l'artiste ne sait plus où il est ni qui il est : un moi et un espace nouveau adviennent ; ce sont le moi et l'espace de la création. Ils sont « égarés [...] dans l'infini plat du

papier [...] et [...] c'est dans une subordonnée apparemment sans importance qu'ils trouveront la direction juste, [...] la joie et la vérité ». Par le rêve et l'imagination, d'autant plus forts et riches qu'ils se nourrissent du vide infini, l'artiste trouve ce qu'il ne pouvait chercher, ne connaissant pas avant ce qu'il crée maintenant.

La réception & la création

Dans « *Fermé pour cause de décès* », ⁹ l'auteur compare l'impact d'un texte écrit sur une porte d'un magasin pour indiquer un deuil et celui d'un texte littéraire : là encore, l'artiste doit apprendre de la vie quotidienne pour que son œuvre soit plus percutante et engendre le même bouleversement chez son lecteur ; sinon, pourquoi écrire ? à quoi bon ?

Deux choses frappent à propos de la phrase écrite sur la porte de cette boutique. D'une part, sa concision : Kosztolányi insiste toujours sur la nécessité de dégraisser un texte au point de ne garder que l'essentiel, ce qui veut dire, pour certains textes, ne rien garder ; moins il y a de mots, plus ils sont importants. « Détruire, c'est créer », écrit-il dans un autre texte. ¹⁰ Quand on ne peut rien retrancher à un texte, on est face à un chef-d'œuvre, comme, par exemple, *La mort d'Ivan Illitch*. « Essayons nous aussi d'écrire avec la même densité, sans tours de passe-passe, avec ce genre d'expression brute employée en affaires. » L'artiste ne doit pas vouloir tout donner au récepteur, le surnourrir comme une mère qui a peur que son enfant manque et qui le gave et l'étouffe par sa nourriture et ses dons, signe de son absence de confiance en son enfant : l'artiste doit avoir confiance dans son récepteur ; il doit donc passer d'une omniprésence quasi-divine (« Je fais tout, je sais tout, je suis tout, je donne tout ») et d'un manque de confiance en l'autre et, *de facto*, paradoxalement, en soi aussi à la donation d'un manque à l'autre pour que le désir de celui-ci soit et perdure : « Ton ouvrage est excellent, écrit-il ailleurs. Je te ferais peut-être un seul reproche. Ici ou là il me satisfait trop. Il vaudrait mieux que tu me laisses un peu sur ma faim. L'écriture, il faut savoir la terminer comme il faut savoir terminer un repas : au moment du plus grand plaisir. » ¹¹ Plaisir de l'œuvre pour le récepteur, érotique de l'œuvre ; l'œuvre doit créer et attiser le désir chez celui qui la reçoit : le manque l'oblige à être un interprète de l'œuvre.

D'autre part, cette phrase du magasin est une formule convenue et conventionnelle ; plus qu'un message, elle est un signe, presque un cri, comme précédemment pour le cache-cache aveugle ; elle engendre donc une réaction automatique et prévisible chez tout lecteur, réaction d'autant plus forte qu'il est question de décès ; alors l'imagination du lecteur se met à jouer, à rêver : tout est possible car tout est imaginable. « Ces mots écrits à la main ne révèlent rien, mais derrière il y a un deuil, mains qui se tordent, cercueil, douleur conjugale, douleur paternelle. » Kosztolányi décrit parfaitement le phénomène de lecture qui repose sur l'associa-

tion ; connaissant cela, l'artiste doit produire un objet qui ait une constitution telle que cette logique de l'association enrichissante fonctionne de façon optimale.

C'est pourquoi l'artiste doit créer non pour lui, mais pour le récepteur : un décentrement s'opère alors, qui remet le récepteur au cœur du processus ; le style doit être au service de l'autre ; alors le récepteur pourra faire son travail, c'est-à-dire accoucher le texte d'un de ses sens uni à la beauté et par là rêver et imaginer autre chose encore avec les émotions les plus violentes, comme devant la réalité, comme devant une phrase écrite dans l'urgence de la réalité quotidienne dramatique : « Si nous plaçons le mot comme il doit l'être, le lecteur en tirera tout l'enseignement lui-même et devant notre écrit, son imagination s'éveillant, il s'arrêtera avec stupeur, la même que la mienne devant cette boutique. »

Cette stupeur dont parle l'auteur est capitale : elle établit la différence entre l'artiste et le communiquant. Dans les deux cas, l'imagination joue, mais, chez l'artiste, elle débouche sur un suspens, sur la sidération et la stupeur, bref sur une question et non sur une réponse. Rien n'est plus vulgaire, plus inhumain qu'une réponse qui tourne à l'affirmation, au dogmatisme, au contentement de soi. Sur-tout face à la mort et à la souffrance : « Fermé pour cause de décès » ; oui, alors, il n'y a qu'à la fermer.

À moins que Char n'ait raison : « Nous n'avons qu'une ressource avec la mort ; faire de l'art avant elle. »¹²

L'œuvre & le public

« Le bonhomme de neige »,¹³ l'air de rien, explique ce qu'est une œuvre d'art, comment on peut la recevoir et comment on la crée. Pourtant, ce texte raconte comment le narrateur a vu, un matin, un bonhomme de neige dans la rue, comment il l'a reçu comme une véritable œuvre d'art et comment, le soir, le bonhomme de neige avait été détruit par des nécessiteux qui avaient pris charbons, carotte et autre chapeau pour leur usage personnel.

D'abord, le narrateur insiste bien sur le fait que le bonhomme de neige – comme toute œuvre d'art – est une personne : il naît, il regarde, il salue, il est tué ; et quand il est dévalisé, détruit, fondu, on ne retrouve plus que son « cadavre méconnaissable [...], victime [...] d'un horrible crime crapuleux ». Une œuvre est aussi une personne que l'on ne peut que considérer comme une personne et qui nous fait exister en tant que personne : l'art est donc existentiellement essentiel.

Mais il est vrai que l'on peut ne pas reconnaître dans le bonhomme de neige une personne et passer à côté comme s'il n'était qu'un simple bonhomme de neige, voire qu'un simple tas de neige auquel sont accrochés des objets dont on peut s'emparer pour son usage personnel. Il en est de même pour une œuvre d'art : on peut ne pas prendre conscience qu'elle est là, que cette maison, cette musique, ce

texte sont des œuvres et non de simples choses habitables, sonores ou lisibles. Il est si facile de passer à côté d'une expérience esthétique : certains – notamment certains prétendus spécialistes des sciences de l'information et de la communication –, n'en ayant jamais fait l'épreuve, vont même jusqu'à nier sa possibilité et par là même l'existence de l'(œuvre d')art. En revanche, quand on voit le bonhomme de neige comme une personne et l'objet comme une œuvre d'art, on éprouve, au plus profond de soi, le mystère de l'œuvre : « J'étais saisi d'une stupeur, presque d'une horreur jamais éprouvée. Qui a pu mettre l'homme en ce monde ? Mystère. Qui a pu mettre en ce monde le bonhomme de neige ? Mystère plus grand encore. » Reprenant avec humour la question métaphysique qui habitait le dernier Gauguin, l'auteur redouble le mystère : l'art est le mystère du mystère : comment cette énigme qu'est l'homme peut-il produire une énigme puissance deux, une œuvre-personne ? Autre manière de poser le mystère de la création et celui de la créature du créateur qu'est l'artiste. En tout cas, face à l'œuvre, le récepteur réagit par la stupeur – déjà évoquée – et par l'horreur : l'œuvre bouleverse le sujet au point de rendre d'abord horrible ce beau insoutenable, tellement il est puissant, violent et nouveau. Le récepteur est face à un mystère sidérant ou bien alors il ne voit rien et passe à côté : à côté de l'art, à côté de l'existence.

Le bonhomme de neige est « un véritable chef-d'œuvre », car – et ses proportions l'indiquent – il est le fruit « à la fois d'une conception parfaite et d'une exécution intrépide, sans nul fignolage, à quel point l'effet qu'elle produit est aussi fort que celui que produit une sculpture nègre, aussi sublime que le Bouddha des Japonais ». Là encore, Gauguin, mais aussi Picasso, Giacometti, etc. peuvent être mobilisés. On reconnaît une œuvre d'art au fait qu'elle fait un effet du même ordre sur le sujet qu'une autre grande œuvre : le récepteur est alors l'évaluateur par excellence.

Et ce qui a rendu possible la création d'une telle œuvre – statue ou bonhomme de neige –, c'est le désintéressement du créateur : pour un temps, il a créé sans chercher son intérêt ; expérience, en fait, assez rare chez les sujets, que l'on rencontre aussi dans l'amour *agapé* ou dans l'expérience morale que théorise Kant. Expérience artistique – du côté du créateur –, expérience esthétique – du côté du récepteur –, expérience éthique – du côté du donateur –, trois expériences qui dévoilent un possible et une grandeur de l'homme : le désintéressement ; en quoi l'homme quitte l'animalité. Face à l'art, l'homme peut donc être dans le désintéressement ou bien dans le désintérêt : à lui de choisir, s'il peut – le problème ne se pose pas souvent dans ces termes-là –, à lui d'être. Kosztolányi le dit remarquablement : « Quel désintéressement est celui d'un artiste qui ne taille pas dans la pierre ses personnages, ni dans le marbre de Carrare, mais dans la neige ! Quel autre peut lui être comparé ? Aucun, sinon le poète qui écrit dans la poussière du sol, sinon l'orateur qui hurle en plein désert, sinon le comédien, dans sa chambre sombre, qui ne joue que pour lui-même. » On peut comparer cet acte désintéressé de créa-

tion à celui de certains moines tibétains, à l'art éphémère, à certains happenings, à certaines pratiques de l'art contemporain, mais sans ce besoin – parfois hystérique – de reconnaissance qui gît dans la société du spectacle.

Car ce sont des enfants qui ont fait le bonhomme de neige : pour le pur plaisir de le faire, pour le pur plaisir de le voir, par jeu, légèreté et liberté. « Pour leur propre plaisir [ils] l'ont modelé, dans une profusion de gros rires, en y mettant tout l'irrespect, toute l'ironie, toute la violence sauvage de leur jeunesse. [...] Il est né dans la bonne humeur, et non sur ordre et par obligation. » La création doit se faire non dans la souffrance mortifère et masochiste, mais dans la bonne humeur, le plaisir et le rire ; elle ne doit respecter ni ordre, ni canon, ni code, ni obligation – en quoi elle est véritable création ; elle se fait donc avec ironie, mais aussi violence et sauvagerie ; cela n'est pas incompatible avec le désintéressement, au contraire.

Et alors le récepteur peut recevoir, à sa manière, l'œuvre. Comme elle est riche, ouverte, plurielle, mais surtout potentielle, elle a mille et un effets inattendus chez le récepteur : surprise, bonheur et enrichissement chez le récepteur. « Ce qui m'étonne toujours, c'est l'effet qu'a produit telle ou telle parole que j'ai pu avoir, plusieurs années auparavant, à tel ou tel endroit, tel ou tel mot prononcé par hasard. Ce mot par la suite a germé, a grandi, est devenu chez d'autres à mon insu toute une végétation, s'est substitué pour eux à ma personne physique, à ma présence attentive, moi qui pendant ce temps-là étais ailleurs, occupé à mille autres choses. »¹⁴ L'œuvre a sa vie, parce qu'elle est vivante, parce qu'elle est une personne : elle n'est donc pas qu'un signe ; elle est donc interprétable à l'infini par d'autres, voire par le créateur lui-même. En recevant l'œuvre comme une personne, le créateur sait qu'il est accueilli ; comme nous sommes loin de la reconnaissance hystérique que nous dénoncions précédemment ! « Un être humain [...] [a] su m'accueillir en lui » grâce à l'œuvre ! Moment de grâce pour le créateur !

Le créateur et le récepteur sont alors pleinement sur le même plan ; mieux, ils forment une autre humanité, une humanité pleine et riche ; la création artistique crée l'humanité. « Le sentiment que j'ai, c'est que notre corps est clos, c'est que notre peau délimite rigoureusement un individu par rapport à l'autre, mais que l'esprit ne connaît pas de telles frontières, que nous nous fondons en pensée les uns dans les autres, que nos respirations, nos battements les uns dans les autres, les uns par les autres, sont dans l'infini de notre âme comme si nous nous prêtions les uns aux autres nos poumons, les uns aux autres notre cœur. » Émouvante fable sur l'humanité et l'art, vision quasi religieuse de l'art, en tout cas qui relie les hommes entre eux.

L'homme & le chef d'œuvre

Non seulement l'œuvre est une personne, mais de plus la personne est œuvre. Le texte « *Quelqu'un* »¹⁵ le clame : « 'Quelqu'un' – entends-je – 'personne' – en-

tends-je. Rien d'autre qu'un homme. C'est vite dit. De cette espèce, il y en a beaucoup, c'est vrai. Mais regarde-les de plus près. Chacun est un chef-d'œuvre. Dans ses yeux la souffrance et le désir d'être aimé. Dans son âme expérience et souvenir, comme dans la tienne. Et sur la tête le crâne, telle une couronne royale. Tout homme est roi. »

Par ce propos, Kosztlányi va plus loin que Nietzsche qui écrivait : « L'homme n'est plus un artiste, il est devenu une œuvre d'art. »¹⁶ Il universalise la thèse : tout homme est un chef-d'œuvre. L'existential, en s'articulant à l'art, fonde une nouvelle approche de l'humanité : l'homme est ainsi posé comme un singulier unique et absolu. Cette métaphysique conduit à une éthique qui retrouve la morale de Kant, mais en lui ajoutant – ce qui change tout, ce qui enrichit tout – la reconnaissance du corps et de la chair, de l'existence et de l'expérience, de l'art et de la vie, et ce avec légèreté et jeu grâce à une fable artistique sur l'art, l'artiste et l'homme.

Que retirer de la fable de Kosztlányi ? En quoi nous enrichit-elle pour penser notamment la problématique de l'artiste ?

Nous avons mené une lecture interprétative de cette fable. Or toute interprétation est une surinterprétation et une projection ; et pourtant il y a des interprétations plus pertinentes que d'autres et des interprétations plus efficaces que d'autres, cela dépend de l'*objet* et du *sujet* : d'abord de l'objet, c'est-à-dire ici du texte, puis du sujet, donc de l'interprète, et enfin du « et », c'est-à-dire du lien empathique qui existe entre le sujet et l'objet et de l'investissement du sujet dans l'objet, donc d'un jeu avec la visée de l'adéquation sujet-objet. Cela est particulièrement vrai pour le problème de l'artiste, eu égard à son importance et à son historicité destructrice – que dire de l'Artiste, alors qu'il n'y a que des artistes historiquement, culturellement et socialement différents ? À la limite, on peut parler de « l'Art », mais jamais de « l'Artiste ».

Dans tous les cas, ces propositions de Kosztlányi sur l'artiste, comme toute fable, sont plus intéressantes par le doute qu'elles engendrent que par la certitude qu'on voudrait y trouver, par le désarroi que par la satisfaction, par les questions que par les réponses. Tout propos (d'artiste) sur l'artiste est en dernière instance aporétique. C'est pourquoi il faut en entendre d'autres. C'est ainsi que l'on pourra produire d'autres représentations fabuleuses de l'artiste qui nous permettront ainsi de mieux comprendre le fabuleux destin de cette figure historique fondamentale : elle concerne en droit non seulement tout homme, mais surtout l'humanité.

Le texte « Sourire »¹⁷ de Kosztlányi éclaire bien cette fable de l'artiste.

En effet l'artiste et son œuvre sont comme l'homme au sourire : l'œuvre est envoyée, mais jamais reçue ; sinon, elle serait un message et l'artiste un messenger.

Jamais reçue ? Jamais reçue comme l'artiste le veut. Mais reçue autrement. L'artiste le sait, lui qui fait des objets autres et autrement : objets trouvés, parfois trouvés aux Objets trouvés que sont les musées, les bibliothèques, les cinéma-

thèques ... Mais, pour être trouvés, ils doivent avoir été perdus. Donc objets retrouvés. Retrouvés par qui ? Par un récepteur, par un homme ordinaire, un tout-homme qui dit « Merci l'artiste ! » et qui, un temps, s'unit à l'objet pour se trouver lui-même, mieux, pour se retrouver lui-même artiste : artiste-fait et non artiste-valeur.

Notices

- 1 Cf. François Soulages, *Esthétique de la photographie*, Paris, Nathan, 1998.
- 2 Paris, éditions Souffles, 1998. Toutes les citations de cet auteur faites dans ce texte sont extraites de ce livre.
- 3 Cf. François Soulages, *Esthétique de la photographie*, Paris, Nathan, 1998.
- 4 *Idem.*, p. 94.
- 5 *Idem.*, p. 28.
- 6 *Idem.*, pp. 91–93.
- 7 F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I.1, trad. H. Albert, Paris, Mercure de France, 1935, p. 34.
- 8 *Idem.*, p. 83.
- 9 *Idem.*, p. 83.
- 10 « Deux ou trois choses à propos de l'écriture », *idem*, p. 70.
- 11 *Idem.*
- 12 René Char, « Les dentelles de Montmirail », in « Quitter », *La Parole en archipel*, Œuvres complètes, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1983, p. 413.
- 13 *Idem.*, pp. 16–18.
- 14 *Idem.*, « Mon travail », pp. 26–27.
- 15 *Idem.*, p. 67.
- 16 *Origine de la tragédie*, 1.
- 17 *Idem.*, p. 21.

THE CATHOLIC TRADITION AT THE BEGINNINGS OF HUNGARIAN PSYCHOLOGY: HARKAI, DIENES, SCHÜTZ*

CSABA PLÉH

Department of Cognitive Science
Budapest University of Technology and Economics, Budapest
Hungary

The paper surveys the different attitudes and oeuvres in early twentieth-century Catholic psychology in Hungary. Some authors like Gyula Kornis tried to introduce experimental psychology into the Catholic intellectual panorama, while avoiding any open conflicts between faith and science. Others like Antal Schutz tried to combine their interest towards psychology with a clear anti-positivist credo and went back to Tomistic notions regarding the integrity of personality. Still others like Paul von Schiller became leading experimental scientists in whose work the Catholic element is revealed by his interest in animal intentionality. On the whole, Catholic psychology in the Hungarian context has many faces but also some underlying common features such as anti-elementarism and an interest in the active aspects of mental life.

Keywords: Catholic psychology, functionalism, Tomist philosophy, modern logics, evolution of mind

Varieties of “Catholic psychology” and the Hungarian scene

The aim of this article is neither a detailed analysis of the Catholic tradition of psychology in Hungary, nor a detailed analysis of how the works mentioned here are related to the integral history of Hungarian psychology. My point is that Hungarian researchers with a Catholic background, or who were Catholic believers and joined the freshly started psychology movement of the first third of the twentieth century, did not advocate a single version of a so-called “Catholic psychol-

* Presentation at the twenty-first Annual Meeting of the European Society of the History of the Human Sciences (ESHHS) Barcelona, Spain at the Autonomous University on the 29th of August, 2002 at the session ‘Traditions and Modernism: Psychology and Catholicism in different national contexts’. I received much help from Robert Kugelmann, whose invitation and support was crucial for this presentation and my participation on the symposium. My journey was supported by Collegium Budapest, which I was an associate member of during the academic year 2001/2002.

ogy”, but approached the question of scientific psychology in different ways. I will only touch upon a few selected biographies here. The choices are not random. The researchers selected as well as their work represent a typical attitude, even in the context of international psychology. This brief article also has a certain aim to popularize the Hungarian Catholic tradition of psychology, since it has almost completely faded out of international consciousness. Such excellent surveys as that of Misiak and Staudt (1954) or Sexton and Misiak (1966) know nothing about us or the authors presented here.

At the beginning of the twentieth century one could find different varieties of Catholic writers and different interactions between psychology and Catholicism. These varieties were undoubtedly connected to the duality of the reform and the conservative movements within the Catholic Church itself. One variety of the relations between psychology and Catholicism is rooted in a certain fear of science. In particular, Catholicism is frightened by the fact that the human mind or “soul” can be a subject of scientific analysis and the church tries to protect a traditional mentality – the concept of soul – and armchair philosophical psychology along with the misleading vision of category-based omniscience. All of this is entertained as a “reactionary move” against scientific analysis and a supposed materialist degradation of the human soul. This *fear reaction* was present in Hungarian psychology as well. Even in the last years of the nineteenth century, the monograph of Gyula Kozáry (1898) for example opposed traditions of the then recent past – scolded by positivism and reductionism – with substantial concepts of the soul. It is important to see, however, that along with this *fear reaction* there were certain other attempts that essentially tried to revitalize a particular *veritas duplex* in the every day practice of scientific thinking; that is to bring into some kind of harmony between science and belief – a science of the mind that referred to a crucial part of their faith, the belief in the soul. These attempts at non-radical modernization worked without direct communication between science and faith. Gyula (Julius) Kornis, with whom I want to deal only very briefly in this article, was a characteristic representative of this trend. Kornis (1917) in his summary of psychology, a work of some 1300 pages, did not even talk about the relationship between the problems of religious theses on the soul and modern analytic experimental psychology. No doubt, he was rather attracted towards *mental science* (*Geistwissenschaftliches*) *psychology*, in accordance with certain doctrines of the soul. However, while presenting experimental psychology there is no public communication between his well-known Catholicism and a new, psychological attitude that questions traditional ideas.

Different Catholic attempts appeared within the framework of this atmosphere of modernization in Hungary as well as in international psychology at large to interpret modern psychology. There are three basic attempts that can be observed in contemporary European psychology, and all three are present in Hungary as well

- that is exactly the point of my paper – and all three have an effect on psychology even today.
- Connections between modern functionalism and Aristotelian ideas. Many discover problems with the Cartesian tradition and point out the similarities of a Tomist-Aristotelian attitude and modern functionalist psychology.
- Soft intentionality: the connection of *Denkpsychologie* (the theory of cognition of the Würzburg school) and the program of modern psychology developed by Brentano (1874). The integrating moment is the idea that the definitive characteristics of mental phenomena are not to be looked for in their lack of bodily content but in their reference to objects, these latter ones being either external or mental.
- Practical functionalism: participation in educational reforms and the shaping of a child-centered education alternative.

The functionalism of Paul (Harkai) Schiller

The works of Harkai are not directly or strictly linked to the Catholic tradition of psychology. However, he played a central role in Hungary by forming an early version of a theory that connected Aristotelian functionalism and experimental psychology. In this regard one can consider his work a particular Catholic development, beyond the biographical fact that he formulated ideas deeply embedded in Catholic spiritual and intellectual life. As the careful analysis of both Magda Marton (1998) and Dewsbury (1994a,b, 1996) clearly showed, Harkai was a groundbreaking researcher, who enjoyed an international status in his attempts to connect comparative psychological thought with a semiotic and Gestalt based notion of behavioral organization. This comprehensive attitude also appeared in his experimental works that were pivotal in the investigation of mammal and primate behavioral organization in issues such as the analysis of detour behavior, early indicators of visual sign use in chimpanzees, Gestalt integration and the like (Schiller 1950, 1951, 1952).

His one and a half decade long work in Hungary in a historical sense was crucial in establishing experimental psychology at the Faculty of Arts at Pázmány University in Budapest. (See about this broader framework in Pléh 1997.) This attitude tried to combine epistemological philosophical issues with the experimental methodology of natural sciences and is in line with one of the main hybridization movements underlying modern psychology (Ben-David and Collins 1966). By establishing the experimental tradition at the faculty of arts, Harkai has become the founder of a tradition of psychology in Hungary that has continued to be until today one of the most basic traditions.

In respect to the issue of Catholic traditions, there are two important features of his work. I emphasize them here without questioning his preeminence as an experimenter and his role in comparative psychology. The first peculiar feature of his work is an empirically and theoretically motivated renewal of Aristotelian functionalism. For Harkai the task of psychology (*The Task of Psychology*, 1940/2002, modified German version Schiller 1947) is connected to the problem of the traditional Cartesian dualism, the postulation of a “multi-level man”, a vision that supposes the reality of a mental world on the same level of abstraction as physiological processes. Harkai juxtaposes with this image a view of biological man, which is in fact the renewal of an Aristotelian thought, by proposing that body and soul, physiology and psychology, are not two different levels. Mental phenomena are a particular organization of human bodily or physiological processes. This curious functionalism links him in the history of Catholic psychology to the works of Mercier (1897/1926), a Belgian Neotomist “modernizer”, who – well aware of the facts of experimental psychology of the time – advocated the unity of body and mind. Mercier contrasted this view with that of Wundt who basically defended Cartesian dualism in a very curious modern setting. For Harkai it was also pivotal that there be a continuity between Cartesian dualism and the ideas of Wundt (1903). In his theoretical work he interprets the “heuristic principle of psychophysical parallelism”, an important methodological doctrine for the followers of Wundt, as the continuation of ontological Cartesian dualism. According to Harkai, the main problem of Wundt – and this leads us beyond Aristotelian thoughts into a wider functionalist framework – is that he is unable to deal with the problem of “fields”, popularized by Gestalt psychologists and other action oriented theorists of Harkai’s time, the environmental forces that determine behavioral and mental processes. The organization of behavior should be interpreted as the interaction of the environment and a unified biological organismic entity. The motivational system of organisms only makes sense in an evolutionary background and cannot be interpreted merely as an interaction of experience and physiological processes.

This gives a curious flavor to the views of Harkai on the *unity of psychology*. For him the key to unity is that one has to consider the actions in animal behavior, their motivational aspects, the direction of mental processes (their intentionality) and their unified organization. According to Harkai the inspiration for this psychology should come from the followers of the intentionality tradition initiated by Brentano (1874). Another source for talking about the semiotic unity of psychology, claiming that all human or animal action is characterized by a goal and at the same time it is guided by certain signals, is Karl Bühler (1927). All actions are goal-oriented, as the purposive behaviorism of Tolman (1932) claimed as well. At the same time behavior has an objective reference and is organized as a whole. This is what Bühler and Harkai thought to be the right attempt to overcome the

contradictions of the fragmentation of the field of contemporary psychology, which included motivation-centered psychoanalysts, cognition-centered experimenters, and overt action-centered behaviorists. These all should unite in a goal-centered holistic experimental psychology.

The work of Harkai was a modern attempt at a synthesis, and as such it is proudly considered a valuable Hungarian tradition by the cognitive science community (see: Pléh 1997). Its value is enhanced by the fact that it not only concentrates on experimental data, but also connects the renewal of Aristotelian functionalism with the efforts of complex analyses of animal behavior. It is important to emphasize this because one part of the functionalism of cognitive science, machine functionalism that was started in the sixties by Putnam (1960) and Fodor (1968) does not see quite so clearly the continuity between evolutionary functionalism (started at the end of the nineteenth century) and the new machine-based Aristotelian explanation. For some of the cognitive scientists one important part of functionalism is computational liberalism: the belief that different kinds of organisms might have mental organizations, and this does not exclude machines either. These cognitive scientists are not particularly interested in the problems so crucial for the European functionalist and the American pragmatist tradition, such as the question of organizational levels of animal behavior or the biological interpretation of individual differences. Harkai is expressly a biological functionalist; in this sense he seems to form a contemporary parallel to Gilbert Ryle (1949/1998), who has been many times labeled a philosophical behaviorist. Ryle, when analyzing the categorical errors of Cartesian dualism, was trying to create a biological grounding of what we now call the philosophy of the mind. (Of course in his time due to the accepted behaviorist ideas this was not called a philosophy of mind.) Ryle was a lot softer and more open to the explanation of real biological processes than many of the hard cognitivists of today; and Harkai belongs to this expressly biological functionalist view.

**A practical functionalist Catholic writer:
Valéria Dienes (1879–1978)**

Valéria Dienes is a particularly outstanding star of Hungarian intellectual life, who is a crucial reference point to those researching Hungarian philosophy history, pedagogy, Catholic intellectual life and spirituality, or even dance. I would only like to present here very sketchily some well-known facts about her life. (For a short summary of her activities see Pléh 1989, and for a description in German see the web-site of a school named after her in her home town of Szekszárd.) She was the first woman to receive a Doctor of Philosophy degree at Péter Pázmány University in Budapest; moreover she got this degree for her work in aesthetics

and mathematics. During her long life she was also a propagator of functional educational ideas, a Hungarian expert on Bergson. She was both a disciple of Bergson's and an insightful Bergson translator. (For the latter see Bergson 1923, 1930 with extensive essays on Bergson by Dienes.) She started a unique artistic dance movement, orchestics and in this way she became a disciple of Raymond Duncan, or even perhaps his re-interpreter, and at the same time a Catholic thinker searching for the emotional value of dancing.

It is also a well-known fact – as she herself describes it (Dienes 1983) – that in her early intellectual life she was attracted by a rather straightforward positivist and materialist belief and joined radical social and philosophical movements. This was followed by several intellectual turns in her philosophy, and in her approach to life. Her first source for a change of mind towards a more idealistic view of life was Bergson, whose idealism had a great effect on her philosophical and psychological views during the first decade of twentieth century. A second intellectual change came when after the turmoil of the revolutions following the First World War and in the midst of personal traumas as well Dienes returned to Catholicism, and from then on she continued her philosophical work in accordance with her Catholic faith.

From the point of view of the history of Hungarian psychology there are two moments that are interesting in her extraordinary career. The first one is her enthusiastic interpretation of Bergson (see Pléh 1989). In her works that are inspired by Bergson (Dienes 1923) she emphasized the importance of constructive processes of mental life and she introduced the concept of “internal movement”. For Dienes, Bergson is a philosopher, whose theory of remembering (Bergson 1896, 1991) and later works propose that the mental world is not merely a passive summation of sensory elements. The main function of the mind is the internal integrative process, a peculiar activity for constructing meaning that distinguishes us from helplessly passive beings. This is a crucial moment for Valéria Dienes, where one might find as a historian of psychology an intellectual connection between her Bergsonian ideas, her functionalist views and her later particular activist Catholicism. If we are to interpret her works from the point of view of Catholic tradition, according to her view the affinity between Catholicism and modern psychology comes from the fact that they do not subscribe to the postulation of a passive mind and a passive organism.

The second interesting aspect for psychology of the work of Dienes was her involvement in functionalist educational reform and its psychological underpinnings. With her translations (e.g. Binet 1916) and with her involvement in reform schools she helped the propagation of French educational functionalism at the beginning of the century in Hungary. As a translator of Binet (1916) she advocated the notion that the education of the child must spring from the interests and cognition of the child itself. The child as a particular self-evolving system has to help

the process of education and education should not merely be the infusion of ready-to-use knowledge systems into the mind of the child.

To understand the entire scale of her psychological ideas it is worth having a look at one of her survey works. In 1914 she published a particularly interesting brochure in the Galilei-booklets, a well-known progressive forum of left-wing ideas. This is an original synthesis that presents both Ivan Pavlov and the Würzburg school of the psychology of thought processes as the reformers of modern psychology. For Dienes the key feature is the emphasis on hidden factors and functions. By hidden factors she means that our mental life shows a number of organizational systems that are not directly apparent, they are not transparent to the self-studying conscious mind. Thinking is governed by hidden rules – so say the advocates of the Würzburg School – that we cannot get to know directly, only via their products, their mental outcomes. Pavlov on the other hand claimed according to Dienes that learning has certain automatic algorithms that are not directly transparent to consciousness either. In the survey of Valéria Dienes all this suggests a synthesis that presents psychology as the science of hidden organizing principles, where the emphasis is on organization; and all of this was proposed before the onset of Gestalt psychological ideas.

Catholic dogma and modern psychology: Antal (Anton) Schütz (1880–1953)

While in Hungarian psychology Harkai represents the accommodation of the experimental tradition at the faculty of arts and philosophy, and Dienes represents a functionalist tradition that is realized in educational movements, the uniqueness of Antal Schütz comes from his attempts to find practical relationships between Catholic belief and modern psychological ideas, a connection that Kornis for example leaves in the background. (For the life and activities of Schütz see his entry under the web sources.) In his youth Schütz obtained in addition to his theological degrees a doctoral degree in psychology in 1916 in Würzburg based on research that followed contemporary cognitive experimental psychology, or the Würzburg School. His dissertation was entitled *Zur Psychologie der bevorzugten Assoziation und des Denkens* (see Schütz 1942). He was investigating the hidden tendencies determining associative recall. It is relevant to remind the reader of three basic ideas of the Würzburg School:

- mental activities are guided by various non-image-like (*unanschauliches*) factors, such as attitudes;
- there are characteristic rules of individual cognition (thus logics is given a psychological interpretation);

- and all these factors should be interpreted by implying that mental activity is always directed outwards, it is characterized by intentionality.

This tradition originating from Brentano makes it possible for Schütz to connect Catholic ideas with the logic-based research of the Würzburg School.

Schütz finds his place at the university in Budapest not as a psychologist, but as a professor of Catholic dogmatics, which was in keeping with his first degree. As for the relationships between science and faith he represents the point of view that in the relationship of modern sciences (including psychology) and Catholic thought one should not try to reach a sort of dual validity, but rather we should always be guided by the principles of Catholic dogma, which always give us the right direction in scientific investigations of the mind. He tries to forge a unique alliance between Catholic dogma and a critical appraisal of contemporary psychology (Schütz 1944). His critical analysis of contemporary psychology is the sort of criticism that appears at the end of the twentieth century in the criticism of Ricoeur, which is in fact a combination of hermeneutics and Christian faith, criticizing today's neurobiology and psychology (see for example Changeux and Ricoeur 2000). But it is also recurrent in many non-professional and non-religious forms. For example, it is still a leading ideological criticism of experimental psychology in the works of Rom Harré (1989).

Schütz goes beyond merely criticizing experimental psychology for its simple mindedness. The work of Schütz represents quite well the special role of logical investigations in the Catholic psychological tradition and recalls the studies of Brentano.

The main point of the psychological ideas of Schütz is that scientific psychology (and this is very characteristic of his later writings mostly from the 1930s and 1940s, see Schütz 1941, 1944) has to be treated with great criticism. The solid basis of this criticism should be Catholic dogma, which consists primarily of a well-defined Thomistic interpretation of mental phenomena. This point of view has some messages for professional psychology as well. The main idea of Schütz – as it has been referred to before – is action theory of thinking, which asserted that the processes of thought – in accordance with the theory of the Würzburg School – cannot be regarded as mere sensory accumulation processes. The essential moment of thought comes from the subject's particular computations or acts. This dynamics of act – in line with the interpretation of dogmatic principles – is the key for him to avoid reductionism, to avoid reducing the mind to its elementary processes.

Schütz in his later works (1944) – in those parts that are a concern to psychology – made interesting detours to the depths pondered by the ideological critics of psychology. He considered positivism and evolutionary theory as barren and factually unattainable ideas. At the same time he feels a curious attraction towards

contemporary characterological movements. In one of his works, in his academic inauguration talk (Schütz 1941), he tried to elaborate connections between schools or streams in logics and personality types of the representative researchers. In the same way as one can distinguish different types of thinking in people, one can distinguish different types of thought among scientific trends as well. Logical atomism, for example, is connected to a typical analytic personality, while wholism in logics is similar to an integrative or unit-forming personality. In fact, it is a personal world view that appears in the disguise of logical schools, through the filtering effects of personality. This rather original proposal is rooted in Schütz's attempt for a synthesis of Aristotelian category studies and the analysis of the categories used to describe personality. Both of his proposals (first the personalistic interpretation of logical streams and the Aristotelian personality study) fit into his ideological view. For Schütz they supported his campaign against reductionistic psychology. In his view, only these synthetic ideas based on the integrity of personality will be able to create harmony between mind-guided Catholic ideas and modern psychology.

Summary

The presentation of these few Hungarian examples supports the conclusion of Sexton and Misiak (1966): there is no unified and unique "Catholic psychology" as such. The different streams that are present in Catholic intellectual life – both political and ideological streams – do find their place in the territory of Catholic psychology. According to this, in early Hungarian psychology there are various Catholic (or which can be categorized as Catholic) works that try to reach an agreement between Catholic modernization or the revision or emphasis of Catholic dogma and psychology. An important message behind these is the realization that there was not necessarily a contradiction between individual Catholic belief or even Catholic positions and the advocacy of modern psychology or even the acceptance of experimental psychology. In these different alternatives there are different personalities and values inside the Catholic group as well.

Yet, there are certain common factors between those conceptions that claim to be Catholic. It is difficult to imagine a Catholic psychology that should be straightforwardly empiricist and would believe that mental functioning is no more than the accumulation of elementary sensory crumbs. Aristotelian functionalism also seems to be an underlying common intellectual principle of twentieth-century Hungarian Catholic psychology; this sometimes appears as a program, at other times only as a secondary supposition. The importance of integrative factors of mental life is also one of the crucial points – this appears as signal-gestalts in the work of Harkai and the integrating role of personality in the works of Schütz.

Moreover they all share the belief that we have to find unity, both in the human personality and in the science of psychology, which should be a unified science. Another characteristic hidden principle – which is connected to the integrative idea – is the emphasis on action, the action part of mental processes and the supposition that mental life reaches beyond itself. This can be based on behavior, where one emphasizes the evolutionary idea of the continuity of human and animal behavior, as happens in the works of Harkai, but it can also be based on Catholic dogma. In a hidden way the reference to *another of* thoughts themselves can be considered the psychological variety of religious transcendency, as it is in the works of Schütz.

Bibliography

- Ben-David, J. – R. Collins, (1966). “Social Factors in the Origin of a New Science: the Case of Psychology.” *American Sociological Review*, 31: 451–465.
- Bergson, Henri-Louis (1896). *Matière et mémoire*. Paris: Alcan.
- Bergson, Henri-Louis (1923). *Idő és szabadság* (Time and free will). Budapest: Franklin, (Reprint 1990.)
- Bergson, Henri-Louis (1930). *Teremtő fejlődés* (Creative evolution). Budapest: Hungarian Academy of Sciences. (Reprint 1987.)
- Bergson, Henri-Louis (1991). *Matter and Memory*. New York: Zone Books.
- Binet, Alfred (1916). *Az iskoláskor lélektana* (The psychology of school age). Budapest: Franklin.
- Brentano, Franz (1874). *Psychologie vom empirischen Standpunkt*. Lipcse: Meiner.
- Brentano, Franz (1911/1994). *Az erkölcsi ismeretek eredete* (The origins of the recognition of morals). Translated by Mezei Balázs. Budapest: Kossuth.
- Bühler, Karl (1927). *Die Krise der Psychologie*. Jéna: Fischer.
- Changeux, Jean-Pierre – Paul Ricoeur (2000). *What Makes Us Think?* Princeton: Princeton University Press.
- Dewsbury, Donald A. (1994a). “Paul Harkai Schiller.” *Psychological Record* 44: 307–350.
- Dewsbury, Donald A. (1994b). “Harkai Schiller Pál és munkássága” (Paul Harkai Schiller and his work). *Pszichológia* 1: 377–398.
- Dewsbury, Donald A. (1996). “Paul Harkai Schiller: The Influence of his Brief Career.” In: *Portraits of Pioneers in Psychology*, ed. G. A. Kimble – C. A. Boneau – M. Wertheimer. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 281–293.
- Dienes, Valéria (1914). *A mai lélektan főbb irányai* (Main currents of contemporary psychological thought). Budapest: Haladás, Galilei Füzetek, 1914.
- Dienes, Valéria (1923). “Bergson lélektana” (Bergson’s psychology). In *Idő és szabadság* (Time and freedom), Henri-Louis Bergson. Budapest: Franklin, 7–49. (Reprint 1990.)
- Dienes, Valéria (1983). “Visszaemlékezés” (Remembrance). In *Hajnalvárás* (Waiting for the dawn). Budapest: Szent István Társulat, 16–51.
- Fodor, Jerry Alan (1968). *Psychological Explanation*. New York: Random House.
- Harkai Schiller, Pál (1930). *A lélektani kategóriák rendszerének kialakulása* (The development of the system of psychological categories). Budapest: Pázmány Péter Tudományegyetem Filozófiai Szemináriuma.

- Harkai Schiller, Pál (1940). *A lélektan feladata* (The task of psychology). Budapest: Hungarian Academy of Sciences. (New edition: Budapest, Osiris, 2002.)
- Harkai Schiller, Pál (1944). *Bevezetés a pszichológiába: A cselekvés elemzése* (An introduction into psychology: an analysis of action). Budapest: Panthéon.
- Harkai Schiller, Pál (1946). *Lélektani tanulmányok Ranschburg Pál emlékére* (Psychological studies in honor of Pál Ranschburg). Budapest: Pázmány Péter Tudományegyetem Lélektani Intézete.
- Harré, H. Romano (1989). "Vigotsky and Artificial Intelligence: What could Cognitive Psychology Possibly be About?" *Philosophical Psychology* 2: 389–400.
- Kornis, Gyula (1917). *A lelki élet* (The life of the mind). 3 vols. Budapest: Hungarian Academy of Sciences.
- Kozáry, Gyula (1898). *Wundt rendszerének ismertetése és kritikája* (An explanation and critical analysis of Wundt's system). Budapest: Atheneum.
- Mercier, D. (1897/1925): *Les origines de la psychologie contemporaine*. Louvain: Alcan, 1925. (3rd ed.)
- Misiak, Henryk – Virginia Mary Staudt (1954). *Catholics in Psychology: A Historical Survey*. New York: McGraw Hill.
- Pléh, Csaba (1989). "A Hungarian Bergsonian Psychologist: Valéria Dienes." *Hungarian Studies* 5: 141–145.
- Pléh Csaba (1997). "Hungarian Contributions to Modern Psychology." *Hungarian Studies* 12: 47–71.
- Putnam, Hilary (1960). "Minds and Machines." In *Dimensions of Mind*, ed. Sydney Hook. New York: Collier Books.
- Ryle, Gilbert (1949). *The Concept of Mind*. London: Hutchinson.
- Schiller, P. H. (1947): *Die Aufgabe der Psychologie*. Wien.
- Schiller, P. H. (1950). "Analysis of Detour Behavior: IV. Congruent and Incongruent Detour Behavior in Cats." *Journal of Experimental Psychology* 40: 217–227.
- Schiller, P. H. (1951). "Figural Preferences in the Drawings of a Chimpanzee." *Journal of Comparative and Physiological Psychology* 44: 101–111.
- Schiller, P. H. (1952). "Innate Constituents of Complex Responses in Primates." *Psychological Review* 59: 177–191.
- Schütz, Antal (1941). *Logikák és logika* (Logics and logic). Budapest: Hungarian Academy of Sciences.
- Schütz, Antal (1942). *Életem* (My life). Budapest: Szent István Társulat.
- Schütz, Antal (1944). *A bölcsélet elemei* (The elements of philosophy). Budapest: Szent István Társulat. (3rd edition.)
- Sexton, V. S. – Misiak, H. (1966). *Catholics in Psychology*. New York: Grune and Stratton.
- Tolman, Edward C. (1932). *Purposive Behavior in Animals and Men*. New York: Century.
- Wundt, Wilhelm (1903): *Naturwissenschaft und Psychologie*. Leipzig: Engelmann.

WEB sites about some the authors mentioned

Dienes: <http://www.terrasoft.hu/kultura/dienes/indexde.htm>

Schütz: http://www.bautz.de/bbkl/s/s1/schuetz_an.shtml

INSTRUCTION FOR AUTHORS

Hungarian Studies appears twice a year. It publishes original essays – written in English, French and German – dealing with aspects of the Hungarian past and present. Multidisciplinary in its approach, it is an international forum of literary, philological, historical, and related studies. Each issue contains about 160 pages and will occasionally include illustrations. All manuscripts, books and other publications for review should be sent to the editorial address. Only original papers will be accepted for publication.

Submission of Manuscripts

Manuscripts should be sent in traditional, printed format and on disc or by e-mail to the editors:
Hungarian Studies 1067 Budapest, Teréz körút 13. II/205–207, Hungary
Phone: (36-1) 321-4407
E-mail: hstudies@sanni.iti.mta.hu
Homepage: www.bibl.u-szeged.hu/filo

Presentation of Manuscripts

The printout should be typed double-spaced on one side of the paper, with wide margins. The order should be as follows: title page, abstract, keywords, text, appendix, acknowledgements, notes, references, table, figure captions. For more information see the publisher's homepage: <http://www.akkrt.hu/journals/hstud> or contact the editor.

Title page. The title should be concise and informative. A short running title of no more than 40 characters should also be supplied. This is followed by the first name(s) and surname of the author(s), and the name of the institution the author works at. The mailing address, e-mail address and fax number of the corresponding author must also be given in a footnote.

Abstract should not exceed 200 words.

Keywords should not exceed 10.

Notes should be endnotes.

References in the text should follow the author-date format without comma. Where there are more than two authors, the name of the first author should be used, followed by et al. Publications by the

same author(s) in the same year should be listed as 1999a, 1999b. List the references in chronological order in the text and in alphabetical order at the end of the paper. The style and punctuation of references should conform to that used in the journal. See the following examples:

David H. Fischer, *Historians' Fallacies: Toward a Logic of Historical Thought* (New York: Harper & Row, 1970), 225.

Ralph V. Turner, "The Problem of Survival for the Angevin 'Empire': Henry II's and his Sons' Vision versus Late Twelfth-Century Realities," *American Historical Review* 100/1 (1995): 89.

Mary H. Beech, "The Domestic Realm in the Lives of Hindu Women in Calcutta," in *Separate Worlds: Studies of Purdah in South Asia*, ed. Hanna Papanek and Gail Minault (Delhi: Chanakya, 1982), 115.

Martin Buber, *Das problem des Menschen* (Heidelberg: Lambert Scheider Verlag, 1984), 35.

Martini, Fritz: *Deutsche Literaturgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart*. 18. Aufl. Stuttgart: Krönet 1984 (= Kröners Taschenausgabe 196). S. 125.

Szabó, János: „*Wilhelm Tell in der Schule*“ oder *Frischs Requiem auf die Satire*. – In: Bassola, Péter; Hessky, Regina; Tarnói, László (Hg.): *Im Zeichen der ungeteilten Philologie*. Festschrift für Professor Dr. sc. Karl Mollay zum 80. Geburtstag. Budapest: ELTE Germanistisches Institut 1993 (= Budapest Beiträge zur Germanistik 24). S. 321–332.

Köpcke, Klaus-Michael: *Die Beherrschung der deutschen Pluralmorphologie durch muttersprachliche Sprecher und L2-Lerner mit englischer Muttersprache*. – In: *Linguistische Berichte* 1987. Bd. 107. 23–43.

Tables. Each, bearing a title, should be self-explanatory. They should be mentioned in the text, numbered consecutively with Arabic numerals and placed on separate sheets at the end of the manuscript, following the References. Their approximate position should be indicated on the margin of the manuscript.

Proofs and reprints. One set of proofs will be sent to the corresponding author, who is requested to return it to the editor within 48 hour of receipt.

From the Contents of the Forthcoming Issue

Sophie Aude: Traversée d'un certain territoire européen, d'ouest en est et « en remontant le Danube », par l'écrivain hongrois Péter Esterházy autour de 1989

John Miska: Hungarian art and music in Canada

Creativity, Mind, and Brain in Hungarian Scholarship: Past and Present

ISSN 0236-6568



9 770236 656005

Printed in Hungary
PXP Ltd., Budapest